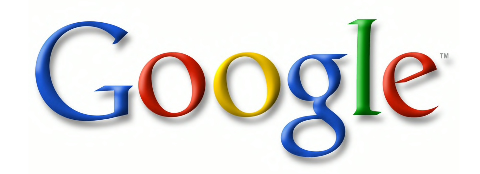
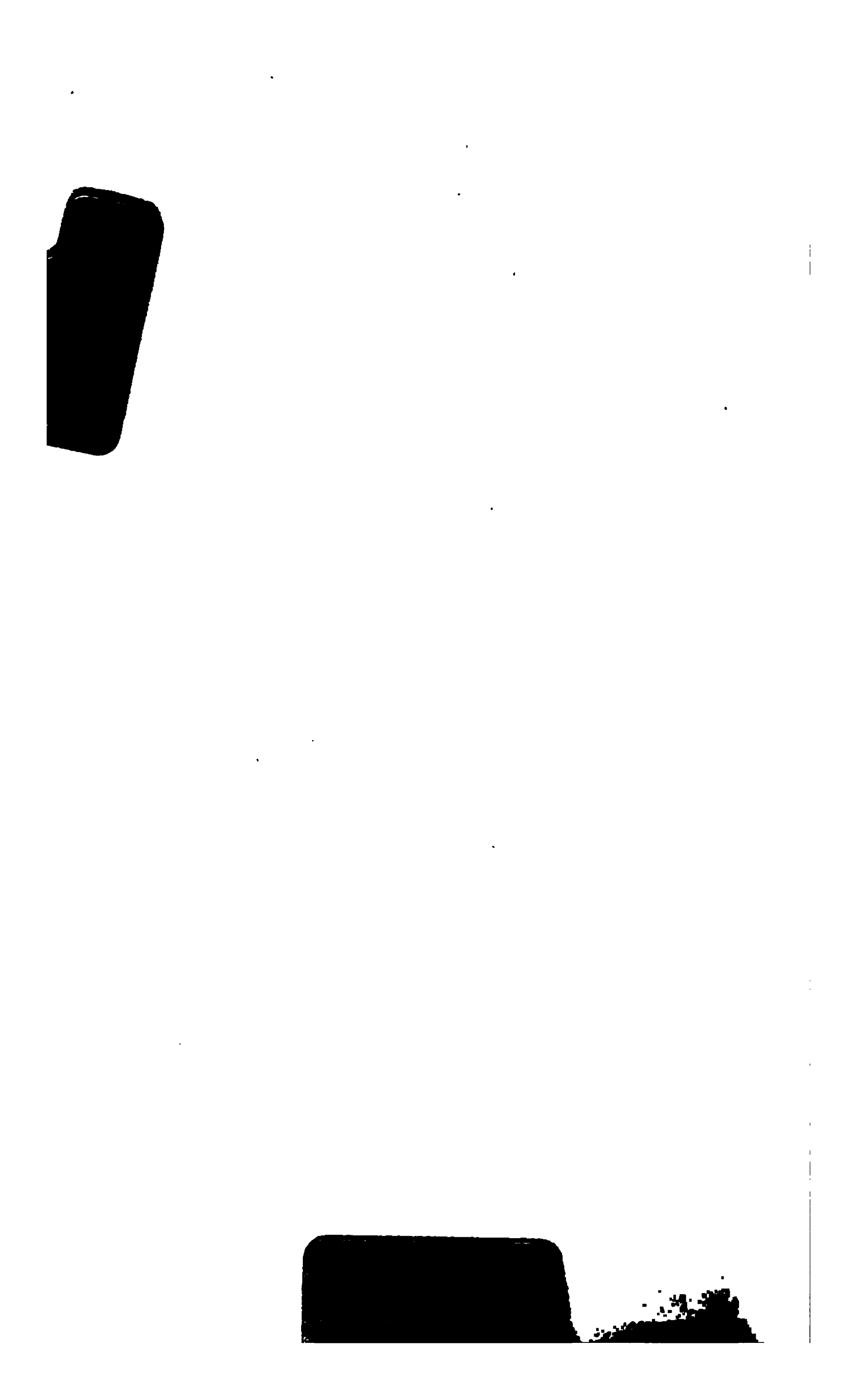
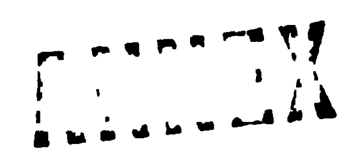
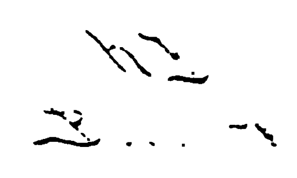












BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME VI.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES,

OU

Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays dans leur série chronologique; avec des extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des jugemens motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité :

Par G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE,

Ex-Juge en la Cour de Cassation, et Membre de la Société française de l'Afrique intérieure, instituée à Marseille.

TOME VI.

A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, ancien hôtel de Lauraguais, rue de Lille, n° 17, vis-à-vis les Théatins;

Et à Strasbourg, même maison de commerce.

1808.

TABLE

DES SECTIONS ET DES PARAGRAPHES

contenus dans ce volume.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SECTION II.

Descriptions de l'Amérique septentrionale. Voyages faits dans cette partie de l'Amérique.

SECTION III.

Descriptions des Antilles en général.

SECTION IV.



SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SECTION II.

Descriptions de l'Amérique septentrionale. Voyages faits dans cette partie de l'Amérique.

§. I. *Descriptions générales de l'Amérique septentrionale. Voyages communs à plusieurs contrées de cette partie de l'Amérique.*

RAPPORT concis et sincère fait en 1621, par Thomas *Harriot*, sur Terre-Neuve et la Virginie : (en anglais) *Brief and true Rapport of the New-Foundland and of Virginia.* Londres, 1628, in-fol.

RELATION de tout ce qui s'est passé au voyage de M. *de Brétigny* en l'Amérique occidentale-septentrionale, par Paul *Boyer*, sieur de Petit-Puy, avec la description des mœurs des Sauvages, un dictionnaire de la langue, et un avis à ceux qui veulent y établir des colonies. Paris, Ruelles, 1654, in-8°.

DESCRIPTION géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle du pays, par *Denys*, enrichie de cartes géographiques. Paris, Billaine, 1672, 2 vol. in-12.

DESCRIPTION d'un voyage dans quelques pays et peuples inconnus de l'Amérique septentrionale, par P. *Marquette :* (en allemand) *Beschreibung einer Reise und etlicher, bisher noch unbekannter Länder und Völker in Nord-America, von P. Marquette.* 1673, sans lieu d'impression, in-12.

— La même, Leyde, 1757, in-8°.

HISTOIRE de l'antique Vinlande ou partie de l'Amérique septentrionale, par Thomas *Torfaeus :* (en latin) *Thomae Torfaei Historia antiquae Vinlandiae seu partis Americae septentrionalis.* Hanau, 1703; *ibid.* 1715, in-8°.

RELATION d'un pays nouvellement découvert dans l'Amérique septentrionale : (en espagnol) *Relacion de un paiz novemente descubierto en America.* Bruxelles, 1719, in-8°.

L'EMPIRE Britannique en Amérique, contenant l'histoire des découvertes, des établissemens, des progrès et de l'état actuel des colonies anglaises dans le continent et les îles de l'Amérique, renfer-



nant le tableau de ces contrées, le sol, le climat, les productions, le commerce de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de la Nouvelle-Yorck, du Nouveau-Jersey, de la Pensylvanie, du Maryland, de la Virginie, de la Caroline, de la Georgie, de la baie de Hudson, de la Barbade, de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique, d'Antigues, de Montferrat et Nevis, de Saint-Christophe, d'Anguille, de la Jamaïque, de Bahama et des Bermudes par Jean Oldmikon); seconde édition, revue et corrigée, avec la continuation de l'Histoire de ces colonies, et les changemens qui ont eu lieu dans leur situation et leur commerce, depuis l'année 1710 jusqu'au temps actuel, avec cartes: (en anglais) *The British Empire in America, containing the history of the discovery, settlement, progress and state of the british colonies, on the continent and island of America: being an account of the country, sol, climate, product, and trade of New-Foundland, New-England, New-Scotland, New-Yorck, New-Jersey, Pensylvania, Maryland, Virginia, Carolina, Hudson-Bai, Barbades, St. Lucia, St. Vincent, Dominica, Antigoa, Montferrat, Nevis, St. Christophers, Anguilla, Jamaica, Bahama and Bermudes (by John Oldmikon); second edition, corrected and amended; with the continuation of the History and the variation in state and trade of those colonies, from the year 1700 and the present time.* Londres, Brothenton, 1721, 2 vol. in-8°.

HISTOIRE naturelle de la Caroline, de la Flo-

ride et des îles de Bahama, contenant les dessins coloriés des oiseaux, poissons, serpents, insectes et plantes, suivie des descriptions en anglais et en français, avec des observations sur l'air, le sol, les eaux, et des remarques sur l'agriculture, les grains, les légumes, les racines, etc.... par Marc *Catesby*: (en anglais) *Marc Catesby's Natural History of Carolina, Florida and the Bahama islands, containing the figures of bird beast, fishes, serpents, insects and plants; together wirth their descriptions in english and french, to which are added observations on the air, soïl and waters, with remarks upon agriculture, grain, pulse, root, etc....* Londres, 1734-1743, 2 vol. pet. in-fol.

APPENDICE à l'histoire naturelle de la Caroline, etc...: (en anglais) *Appendix to the natural history of Carolina, etc....* Ibid. 1748, pet. in-fol.

— La même avec l'Appendice, en latin et en français; édition corrigée et augmentée par George Edwards, avec figures coloriées. Londres, 1764; *ibid.* 1771, 2 vol. in-fol.

La même, traduite en allemand sous le titre suivant:

BESCHREIBUNG von Carolina, Florida und Bahama Inseln. Nuremberg, 1767, in-fol.

Ce magnifique ouvrage est infiniment précieux pour les naturalistes.

IDÉE d'une nouvelle Histoire générale de l'Amérique septentrionale, fondée sur un volumineux recueil de figures, de symboles, de caractères, d'hiéroglyphes, contenus dans les Mémoires des auteurs indiens, par Lorenzo *Boturini*, avec le cata-

l gue du Musée historique, par le même : (en espagnol) *Idea d' una nuova Historia general de la America septentrionale*, etc.... *por Lorenzo Boturini*. Madrid, 1746, in-4°.

VOYAGE par mer entrepris avec Bering, du Kamtschatka aux côtes occidentales de l'Amérique, en 1741, par *Steller*, publié par P. S. Pallas : (en allemand) *Steller's, im Jahr 1741, von Kamtschatka aus mit Bering unternommenen Reise nach den West-Kusten in America, von P. S. Pallas*. In-8°.

VOYAGE fait dans l'Amérique septentrionale, par Pierre *Kalm*, de l'ordre de l'académie des sciences, aux dépens du public : (en suédois) *Kalm's (Pehr) Resa in Norra America, pa Kongliga swenska vetenskaps-Academiens befalning, och public kostnen förrättad*. Stockholm, 1753, 56, 61, 3 vol. in-8°.

—Le même, traduit en allemand. Gottingue, 1754 à 1764, 3 vol. in-8°.

—*Item* en anglais par R. Forster. 1772, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage est également curieux et instructif. Il nous donne des notions précieuses sur la géologie et la minéralogie de l'Amérique septentrionale. Les descriptions des minéraux ont cependant le défaut de ne pas être conçues dans des termes assez précis, ce qui tient à l'état de la science d'alors. Kalm n'est pas en général un bon écrivain, mais c'est un observateur judicieux et impartial.

DESCRIPTION abrégée des possessions anglaises et françaises dans le nord de l'Amérique, pour servir à l'explication d'une carte publiée sous ce titre ... *ret*, français de nation : (en anglais)

Concise Description of the english and french possessions in North-America, for the letter explaining of the map published, with that title by John Palairet. Londres, 1755; *ibid.* 1755, in-8°.

— La même, en français. 1755, in-8°.

— La même, en allemand. Leipsic, 1755, in-8°.

ETAT présent du nord de l'Amérique: (en anglais) *The present State of North-America.* Londres, 1755, in-8°.

Presque tout cet ouvrage est tiré des Mémoires historiques de *Dumont*, dont je donnerai la notice.

ETAT des Colonies britanniques et françaises dans le nord de l'Amérique: (en anglais) *State of the british and french Colonies in North-America.* Londres, 1755, in-8°.

ANNALES modernes des Colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, depuis l'an 1755 jusqu'à présent, par Edmond *Burke*: (en allemand) *Jahr-Bücher der neuern Geschichte der Englischen Pflanzungen in Nord-Amerika, von dem Jahr 1755 auf jetzige Zeiten, von Edmund Burke.* Leipsic, 1758, in-8°.

RELATION abrégée du nord de l'Amérique, par Robert *Roger*: (en anglais) *Roberti Rogeri's concise Account of North-America.* Londres, 1765, in-8°.

OBSERVATIONS sur l'Amérique septentrionale et les Colonies anglaises, d'après des notions communiquées par le docteur *Franklin*; par Godefroi *Achenwall*: (en allemand) *Gottf. Achenwall's Anmerkungen über Nord-Amerika und über dasige Gros-Britannische Colonien, aus mündlichen Nachrichten*

des Herrn D. Franklin. Francfort et Leipsic, 1769, in-8°.

Histoire de l'Amérique septentrionale, et particulierement des nations qui habitent les bords du Mississipi, la Floride orientale et occidentale, la Georgie, le sud et le nord de la Caroline et de la Virginie, contenant la relation de leur origine, langages, mœurs, religions, usages, loix et formes de gouvernement, avec de nouvelles cartes qui se rapportent aux contrées décrites dans cette histoire, par Jacob *Adair*, écuyer, négociant chez les habitans sauvages, et résidant dans ces contrées pendant quarante ans : (en anglais) *Jacobi Adair's, esquire, a trader with the Indians, and resident in their country; History of the American Indians, particularly those nations adjoining to the Missisipi East- and West-Florida, Georgia, South- and North-Carolina, and Virginia, containing an account of their origin, language, manners, religions and civil customs, laws, a map to the country referred to in the history*. Londres, 1775, in-4°.

— La même, traduite en allemand. Leipsic, 1782, in-8°.

Voici le jugement que porte sur cette relation M. de Volney (*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, page 433, en note).

« Je ne parle point, dit-il, du livre d'*Adair* sur les » Criks et les Cherokis, parce que, à quelques faits vrais, » il a mêlé une foule de faits altérés ou faux, dans l'intention de prouver que les Sauvages descendent des Juifs. » Cette extravagante idée, qui d'ailleurs lui est commune » avec plusieurs missionnaires, ne l'a conduit qu'à faire

» envisager sous un faux jour tout ce qui appartient aux » Sauvages. Ce n'est qu'avec de saines notions sur la nature » de l'entendement humain, sur sa marche, et sur tous » les principes qui gouvernent et modifient l'homme de » la nature, que l'on peut bien étudier et suivre l'histoire » des nations ».

VOYAGE dans divers établissemens au nord de l'Amérique, en 1759 et 1760, avec des observations sur l'état des colonies, par André *Burnaby*: (en anglais) *Travels through the middle settlements at North-America, in the years 1759 and 1760; with observations upon the state of colonies: by Andre Burnaby*. Londres, 1775, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant:

VOYAGE dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale, fait en 1759 et 1760, avec des observations sur l'état des colonies, par M. André *Burnaby*, ministre de Greenwich, traduit d'après la seconde édition par M. Wild. Lausanne, de la Société typographique, 1778, in-8°.

DESCRIPTION du pays de l'Amérique septentrionale: (en allemand) *Beschreibung der Nord-Americanischen Länder*. Erfort, 1776, in-8°.

DESCRIPTION historique et géographique de l'Amérique septentrionale: (en allemand) *Nord-America, historisch und geographisch beschrieben*. Hambourg, 1777; *ibid.* 1778, 4 vol. in-8°.

HISTOIRE de l'Empire britannique dans l'Amérique septentrionale, et premièrement de la découverte de ce vaste continent par Sébastien *Cabot*,

en 1497, et de l'état actuel des glorieux établissemens de l'Angleterre dans ce pays, dont la possession a été dernièrement assurée par le traité de paix de 1763, avec cartes : (en anglais) *The History of the british domination in North-America, from the discovery of that vast continent, by Sebastian Cabot, in 1497, to its present glorious establishment, as confirmed by the late treaty of peace in 1763*. Londres, 1778, in-4°.

Description des Colonies européennes dans le nord de l'Amérique : (en allemand) *Beschreibung der Europæischen Colonien in Nord-Amerika*. Leipsic, 1778, in-8°.

Voyage au Mississipi, à la Floride, au nord de la Caroline et en Virginie (en allemand). Breslau, 1780, in-8°.

Histoire de la mission des Frères évangéliques (*Hernhoutes*) parmi les nègres de l'Amérique septentrionale, par George Henri *Loskiel*, avec cartes : (en allemand) *Geschichte der Mission der Evangel. Bruder unter den Indianern in Nord America, von G. Hein. Loskiel*. Barby, 1789, in-8°.

Voyage dans la Caroline, la Georgie, la Floride, etc.... par Guillaume *Bartram* : (en anglais) *Travels through Carolina, Georgia, Florida, etc... by William Bartram*. Londres, 1792, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyage dans les parties de l'Amérique septentrionale, savoir, les Carolines septentrionale et méridionale, la Georgie, les Florides orientale et

occidentale, le pays des Chérokées, le vaste territoire des Muscoculges ou de la Confédération Creek, et le pays des Chactaws, contenant des détails sur le sol et les productions naturelles de ces contrées, et des observations sur les mœurs des Sauvages qui les habitent, par William *Bartram*, imprimé à Philadelphie en 1791, et à Londres en 1792, et traduit de l'anglais par P. V. Benoist, enrichi de cartes et de planches. Paris, Carteret et Buisson, an VII—1799, 2 vol. in-8°.

En visitant les vastes contrées dont le titre du Voyage fait l'énumération, Bartram s'est singulièrement attaché à l'histoire naturelle, et sur-tout à la botanique des pays, objet principal de ses études. Il ne laisse presque rien à desirer aux naturalistes sur cette dernière partie.

Quoique les recherches de ce voyageur se soient principalement dirigées vers cette branche des productions de la nature, il n'a pas négligé d'observer son plus bel ouvrage, l'homme. Il l'a soigneusement étudié chez celles des nations sauvages, où il conserve encore, dans toute sa rudesse, l'empreinte de ses traits primitifs.

Description topographique du territoire de l'oüest de l'Amérique septentrionale, contenant une relation abrégée du climat, de l'histoire naturelle, de la population, de l'agriculture, des usages et des coutumes de cette contrée, par George *Imlay* : (en anglais) *A topographical Description of the western territory of North-America, containing a succinct account of its climate, natural history, population, agriculture, manners and customs, by George Imlay.* Londres, 1792, in-8°.

Journal d'un voyage dans l'Amérique septen-

trionale : (en allemand) *Journal einer Reise in Nord-Amerika.* (Inséré dans le Génie du temps, 1795, 1r cahier.)

Lettres d'un Hollandais, écrites pendant un voyage dans l'Amérique septentrionale : (en allemand) *Briefe eines Holländers auf einer Reise in Nord-Amerika.* (Inséré dans le Journal de Berlin, 1795, 3e et 4e cah.)

Relation des aventures singulières et de la captivité de Thomas *Barry* chez les Indiens Monsisri, lors de son exploration des contrées de l'Amérique septentrionale, durant les années 1797, 1798 et 1799, renfermant des détails sur les usages et les coutumes de cette tribu ; de plus, une relation particulière de son évasion, accompagné d'une femme américaine, les infortunes extraordinaires qu'il a essuyées, et son heureuse arrivée à Londres ; écrite par lui-même : (en anglais) *Narrative of the singular adventures and captivity of Thomas Barry among the Monsisri Indians, in the unexplored regions of North-America, during the years 1797-1799, including the manners and customs of that tribu : also a particular account of its escape, accompanied by an American femel, the extraordinary hardships they encountered, and their safe arrival in London, written by himself.* Londres, 1800, in-8°.

Description de celles des parties de l'Amérique septentrionale qui sont contenues dans la carte des colonies anglaises de l'Amérique, annexée à cette description, par T. M. *Pownal* : (en anglais) *Description of such parts of North-America as are con-*

tained in the annexed map of the British Colonies in America, by T. M. Pownal. Londres, 1800, in-8°.

Voyage en Amérique (l'Amérique septentrionale), fait dans les années 1798, 1799 et 1800, contenant des observations sur les mœurs et la société, accompagnée d'un apperçu général du systême de l'agriculture américaine et de ses améliorations, par R. *Parkinson* : (en anglais) *A Tour in America*, etc.... *by R. Parkinson.* Londres, 1806, 2 vol. in-8°.

Voyage dans l'Amérique septentrionale, ou Lettres adressées par un voyageur anglais à ses amis en Angleterre, par P. *Wakefield* : (en anglais) *Excursion in North-America*, etc.... *by P. Wakefield.* Londres, 1806, in-12.

§. II. *Descriptions de la baie de Hudson, de la terre de Labrador, de Terre-Neuve, du Canada, de la Gaspérie, de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, du Cap-Breton et des contrées adjacentes. Voyages faits dans ces parages.*

Outre les relations particulières dont je vais donner les notices, les Lettres édifiantes fournissent des notions intéressantes sur les contrées qui sont l'objet de ce paragraphe.

BAIE DE HUDSON.

Description et Plan géographique de la découverte d'un détroit ou passage à l'ouest, devant conduire par l'Amérique à la Chine et au Japon, récemment cherché par l'Anglais Henri *Hudson*; de plus, le rapport fait au roi d'Espagne d'un pays nouvelle-

ment découvert dans la cinquième partie du globe, nommée Australe inconnue, avec la description des Terres des Samoïèdes et des (Tartares) Tunguses, situées en Tartarie, à la naissance du détroit de Waygats, et dernièrement soumises à la domination des Moscovites, et quatre cartes : (en latin) *Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti, sivè transitus ad occasum, suprà terras Americanas, in Chinam atque Japoniam ducturi, recens investigati à M. Henrico Hudson anglo : item, exegesis regi Hispaniae facta super tractu recens detecto in quintâ orbis parte, cui nomen Australis, incognita, cum Descriptione Terrarum Samoïedarum et Tungusianorum in Tartariâ ad ortum freti Veygati sitarum, nuperque sceptro Moscovitarum addictarum.* Amsterdam, Gérard Hesselius, 1613, in-4°.

DESCRIPTION des voyages du capitaine Jean *Munk*, en 1609 et 1620, au détroit de Hudson : (en allemand) *Beschreibung der Reisen durch Capit. Joh. Munken, im Jahr 1609 – 1620, nach dem Freto Hudson.* Francfort, 1650, in-4°.

RELATION de plusieurs contrées voisines de la baie de Hudson, par Arthur *Dobs* : (en anglais) *An Account of the countries adjoining to Hudson-Bay, by Arthur Dobs.* Londres, 1744, in-12.

RELATION d'une résidence de six années, de Joseph *Robson* dans la baie de Hudson, depuis 1733 jusqu'en 1736, et depuis 1743 jusqu'en 1747, (en anglais) *Joseph Robson's Account of six-year residence in Hudson-Bay from 1733 to 1736, and 1743 to 1747.* Londres, 1752, in-8°.

Etat présent des établissemens de la baie de Hudson, par Edouard *d'Humfreville* : (en anglais) *State of the Hudson-Bay, by Edwart d'Humfreville.* Londres, 1790, in-8°.

TERRE DE LABRADOR.

Relation abrégée des établissemens chez les Eskimaux et sur les côtes de Labrador : (en anglais) *A brief Account established among the Eskimaus on the coast of Labrador.* Londres, 1774, in-8°.

Journal des opérations qui se sont faites et des événemens qui se sont passés pendant un séjour de seize années sur la côte de Labrador, par George *Cartwright :* (en anglais) *A Journal of transactions and evenements, during a residence of nearly six years, part of the coast of Labrador, by George Cartwright.* New-Yorck, 1792, 3 vol. in-4°.

Particularités concernant la contrée de Labrador, par Robert *Curtis :* (en anglais) *Particulars of the country of Labrador, by Robert Curtis.* (Insérées dans les Transactions philosophiques, vol. 64, part. 2, pag. 174 et suiv.)

TERRE-NEUVE.

Voyage de *Hara* à Terre-Neuve et au Cap-Breton : (en anglais) *Hara's Voyage to New-Foundland and Cape-Breton, 1536.* (Inséré dans la Collection de Hackluit.)

Voyage de Humph. *Gilbert* à Terre-Neuve :

ment découvert dans la cinquième partie du globe, nommée Australe inconnue, avec la description des Terres des Samoïèdes et des (Tartares) Tunguses, situées en Tartarie, à la naissance du détroit de Waygats, et dernièrement soumises à la domination des Moscovites, et quatre cartes : (en latin) *Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti, sivè transitus ad occasum, suprà terras Americanas, in Chinam atque Japoniam ducturi, recens investigati à M. Henrico Hudson anglo : item, exegesis regi Hispaniae facta super tractu recens detecto in quintà orbis parte, cui nomen Australis, incognita, cum Descriptione Terrarum Samoiedarum et Tungusianorum in Tartariá ad ortum freti Veygati sitarum, nuperque sceptro Moscovitarum addictarum.* Amsterdam, Gérard Hesselius, 1613, in-4°.

DESCRIPTION des voyages du capitaine Jean *Munk*, en 1609 et 1620, au détroit de Hudson : (en allemand) *Beschreibung der Reisen durch Capit. Joh. Munken, im Jahr 1609 – 1620, nach dem Freto Hudson.* Francfort, 1650, in-4°.

RELATION de plusieurs contrées voisines de la baie de Hudson, par Arthur *Dobs* : (en anglais) *An Account of the countries adjoining to Hudson-Bay, by Arthur Dobs.* Londres, 1744, in-12.

RELATION d'une résidence de six années, de Joseph *Robson* dans la baie de Hudson, depuis 1733 jusqu'en 1736, et depuis 1743 jusqu'en 1747, (en anglais) *Joseph Robson's Account of six year residence in Hudson-Bay from 1733 to 1736, and 1743 to 1747.* Londres, 1752, in-8°.

de Saint-Laurent, soit dans ses excursions dans la partie continentale du Canada. Encore aujourd'hui, les marins emploient la plupart des noms qu'il donna aux différens endroits où son infatigable activité le porta.

HISTOIRE de la découverte du grand pays dit la Nouvelle-France: (en allemand) *Historie von Erfindung der Grossen Landschaft, Nova-Francia.* Hambourg, 1613, in-4°.

DES SAUVAGES, ou Voyage de (Samuel) *Champlain*, fait en la Nouvelle-France, l'an 1603. Paris, 1603, in-8°.

VOYAGE de la Nouvelle-France, de Samuel *Champlain*, Xaintongeois, capitaine de marine. Paris, 1613; *ibid.* 1617, in-8°.

Les divers voyages de Samuel Champlain au Canada, et tous les détails de son administration dans cette colonie, sont traités avec beaucoup plus d'étendue et de soin dans l'édition que Champlain lui-même donna de ses Voyages, et dont voici le titre :

LES VOYAGES de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada, faits par le sieur *de Champlain*, Xaintongeois, capitaine pour le Roi en la marine du Ponent, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays, depuis l'an 1603 jusque en l'an 1629, où se voit comment ce pays a été découvert par les Français sous l'autorité de nos Rois Très-Chrétiens, jusque au règne de Sa Majesté à présent régnante Louis XIII, roi de France et de Navarre : avec un Traité des qualités et conditions requises à un bon et parfait navigateur, pour connoître la diversité des estimes qui se font en la navigation, les marques

et renseignemens que la providence de Dieu a mises dans les mers pour redresser les mariniers en leur route, sans lesquels ils tomberoient en de grands dangers, et la manière de bien dresser les cartes marines, avec leurs ports, rades, îles, sondes, et autres choses nécessaires à la navigation. Ensemble une carte générale de la description dudit pays, faite en son méridien selon la déclinaison de la *guide-aimant*, et un catéchisme ou instruction traduite du français en langage des peuples sauvages de quelques contrées, avec ce qui s'est passé en ladite Nouvelle-France en l'année 1631; avec figures. Paris, Claude Collet, 1632, in-4°. (par le P. Brebeuf)

Ce Voyage, qui mérite d'être recherché, n'est pas commun.

Champlain, qui réunissoit à une rare prudence beaucoup de résolution et de courage, avoit été envoyé par Henri IV dans le Nouveau-Monde en qualité de capitaine de vaisseau: il y fonda en quelque sorte au Canada l'établissement connu sous le nom de Nouvelle-France, dont il fut le premier gouverneur. Ce fut lui qui bâtit la ville de Québec, et qui concourut essentiellement à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Il habita l'Amérique plus de trente ans. Avec cette expérience et un bon esprit, il étoit plus propre que personne à décrire un pays qui lui étoit si bien connu. Le choix qu'il a fait des événemens divers qui avoient eu lieu avant lui, et de ceux dont il fut le spectateur ou le principal acteur, est très-judicieux. Son style a du naturel et de la simplicité. Comme il n'étoit et ne pouvoit être ni bon physicien, ni bon naturaliste, une crédulité peu éclairée se fait remarquer quelquefois dans sa narration, qui remonte aux premières découvertes faites dans cette partie de l'Amérique par Vezzerani, et qui descend jusqu'en 1631.

HISTOIRE de la Nouvelle-France, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français aux Indes occidentales et Nouvelle-France, sous l'aveu et l'autorité de nos Rois très-chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusqu'à huis : en quoi est comprise l'histoire morale, naturelle et géographique de ladite province, avec figures ; par Marc *Lescarbot*, avocat en parlement, témoin oculaire d'une partie des choses ici récitées. Paris, 1609, in-8°.

—La même, seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Paris, 1611 ; *ibid.* 3e édition, 1617, in-8°.

HISTOIRE de la Nouvelle-France (en allemand). Augsbourg, 1613, in-4°.

RELATION de la Nouvelle-France, par le P. *Biard*, jésuite. Lyon, 1616, in-8°.

LETTRE de Charles *Lallemand*, supérieur des missions des Jésuites au Canada, où sont contenues les mœurs des Sauvages. Paris, 1627, in-12.

BRÈVE RELATION d'un voyage à la Nouvelle-France, par le P. *Lejeune*, jésuite. Paris, Cramoisi, 1631, in-8°.

LE GRAND VOYAGE au pays des Hurons, par le P. Gabriel *Sagard*. Paris, Moreau, 1632, in-12.

Autre relation sous le titre suivant :

HISTOIRE du Canada, et Voyages que quelques Récolets y ont faits pour la conversion des infidèles, par le frère *Sagard*, théodat-récolet. Paris, 1632 ; *ibid.* 1636, in-8°.

RELATION de ce qui s'est passé à la Nouvelle-France en l'année 1633. Paris, 1634, in-12.

RELATION de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France en 1634, par le P. *Lejeune*, jésuite. Paris, 1635-1640, 7 vol. in-8°.

RELATION de ce qui s'est passé au pays des Hurons en 1637, par François-Joseph *Le Mercier*. Rouen, 1638, in-8°.

RELATION de la Nouvelle-France, par Barthélemi *Vincent*, depuis l'an 1631 jusqu'en 1649. Paris, 1641-1649, 4 vol. in-8°.

RELATION des missions des PP. Jésuites à la Nouvelle-France, en 1647 et 1648, par le Supérieur des missions. Paris, 1649, in-8°.

RELATION de la mission des PP. Jésuites aux Hurons et au pays plus bas de la Nouvelle-France, en 1649 et 1650, par le P. Paul *Ragueneau*. Paris, 1650-1651, 2 vol. in-12.

HISTOIRE véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada. Paris, Florentin Lambert, 1664, in-8°.

RELATION de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, depuis 1661 jusqu'en 1665, par Jérôme *Lallemand*. Paris, 1665-1666, 3 vol. in-12.

RELATION du Canada, des années 1664-1665, par François *Le Mercier*. Paris, 1666, 3 vol. in-12.

RELATION du Canada, des années 1667 et 1668, par Jacques *Bordier*. Paris, 1669, in-12.

RELATION du Canada, des années 1669, 1670,

1671, 1672, par Claude *Ablon*. Paris, 1673 et 1674, 2 vol. in-12.

COLLECTION de plusieurs Relations du Canada, depuis 1632 jusqu'en 1672. Paris, Cramoisi, 1634 et années suivantes, jusqu'en 1672, 43 vol. in-12.

La plupart des relations précédentes et plusieurs autres encore, sont comprises dans ce volumineux recueil.

Quoique la plupart des auteurs de ces relations fussent imbus des préjugés de leur état et de leur siècle, et par conséquent d'assez médiocres observateurs, elles sont néanmoins précieuses sous les rapports suivans : c'est là seulement qu'on peut prendre une assez juste idée des mœurs primitives du peu de nations sauvages qui, avec une prodigieuse altération dans le caractère physique et moral, subsistent encore dans l'immense étendue du Canada et des contrées adjacentes. C'est là seulement aussi qu'il reste des traces d'un grand nombre de peuplades que leurs communications avec les Européens ont fait rapidement disparoître de la surface du globe, soit par les ravages de la petite-vérole, et les guerres où les alliances avec les Français et les Anglais les ont entraînées, soit par le funeste présent que ceux-ci leur ont fait de la poudre à canon et de l'eau-de-vie.

HISTOIRE naturelle des mœurs et des productions du Canada, par Pierre *Boucher*. Paris, 1664, in-12.

HISTOIRE du Canada ou de la Nouvelle-France, par François *Creuxius*, en dix livres : (en latin) *Historia Canadensis et Novae-Franciae, libri X, autore Francisco Creuxio*. Paris, Cramoisi, 1664, in-fol.

NOUVELLE RELATION de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspé-

siens (1), porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada, par le P. Chrétien *Leclercq*, missionnaire récolet. Paris, Auroy, 1691, in-12.

— La même, traduite en hollandais. Amsterdam, 1752, in-8°.

Dans cette relation, dont l'auteur montre plus de jugement, moins de préjugés qu'on ne devoit l'attendre d'un missionnaire, le tableau des mœurs, des usages, des opinions religieuses des Gaspésiens et autres peuplades voisines, occupe la principale place : la narration des travaux apostoliques n'est qu'en seconde ligne.

NOUVEAUX VOYAGES de M. le baron *de La Hontan* dans l'Amérique septentrionale, qui contiennent plusieurs relations de différens peuples qui habitent, la nature de leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion et leur manière de faire la guerre; l'intérêt des Français et des Anglais dans le commerce qu'ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer dans ce pays, étant en guerre avec la France; le tout enrichi de cartes et de figures. La Haye, Frères Honoré, 1709, 2 vol. in-12.

Il a été traduit en anglais sous le titre suivant :

LA HONTAN's Voyage in America. Londres, 1735, in-8°.

Il a été traduit aussi en hollandais sous ce titre :

REISEN naar America, van Baron La Hontan. La Haye, 1739, in-8°.

---

(1) Cette peuplade habitoit le pays qui entoure une baie à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent.

Dans un temps où, comme l'observe l'éditeur de ce Voyage, les relations du Canada et des pays adjacens, presque toutes rédigées par des missionnaires, ne présentoient guère qu'un détail de *messes*, de *miracles*, de *conversions*, celle de La Hontan, qui, à des faits authentiques, mêloit des fictions agréables, quoique écrites d'un style dur et barbare, tel qu'on devoit l'attendre d'un soldat de fortune, dut être accueillie du public avec une certaine faveur. Ce qu'il y avoit de conforme à la vérité dans le Voyage, dut en imposer sur ce qu'il contenoit de fabuleux; et des écrivains d'une grande réputation, tels que Montesquieu, le citent avec confiance. Des relations postérieures ont dévoilé tous les défauts qu'on reproche avec justice à la relation de La Hontan. On a reconnu qu'il avoit fréquemment altéré les faits, que presque tous les noms propres des lieux et des peuples étoient corrompus, et qu'il avoit même jeté dans sa narration des épisodes absolument fabuleux.

Histoire de l'Amérique septentrionale, contenant le voyage du fort de Nelson dans la baie de Hudson, à l'extrémité de l'Amérique, le premier établissement des Français dans ce vaste pays, la prise dudit fort de Nelson; la description du fleuve de Saint-Laurent, le gouvernement de Québec, des Trois-Rivières et de Mont-Réal, depuis 1534 jusqu'à 1701; l'histoire des peuples alliés de la Nouvelle-France, leurs mœurs et leurs maximes, et leurs intérêts avec toutes les nations des lacs Supérieurs, tels que sont les Hurons et les Islinois, l'alliance faite avec les Français et ces peuples, la possession de tous ces pays au nom du Roi, et tout ce qui s'est passé de plus remarquable sous MM. de Traci, de Frontenac, de La Barre et de Denonville;



l'Histoire des Iroquois, leurs mœurs, leurs maximes, leur gouvernement, leurs intérêts avec les Anglais leurs alliés, tous les mouvemens de guerre depuis 1689 jusqu'en 1701, leurs négociations, leurs ambassades pour la paix générale avec les Français et les peuples alliés de la Nouvelle-France; histoire des Abénaguis, la paix générale dans toute l'Amérique septentrionale sous le gouvernement de M. le comte de Frontenac et M. le chevalier de Callieres, pendant laquelle des nations éloignées de six cents lieues de Québec s'assemblèrent à Mont-Réal : par M. *de Bacqueville de la Potherie*, enrichie de figures. Paris, Nion et Didot, 1722, 4 vol. in-12.

VOYAGE dans l'Amérique septentrionale, etc.... Amsterdam, 1723, 4 vol. in-8°.

Cet ouvrage et le précédent sont exactement les mêmes, et ne diffèrent que par les titres.

Ce titre, dans l'édition de Paris, donne un apperçu suffisant de l'ouvrage. Bacqueville a décrit le premier, d'une manière exacte, les établissemens des Français à Québec, à Mont-Réal, aux Trois-Rivieres : il a fait connaître sur-tout dans un grand détail, et en jetant, dans sa narration, beaucoup d'intérêt, les mœurs, les usages, les maximes, la forme du gouvernement, la manière de faire la guerre et de contracter des alliances de la nation *Iroquoise*, si célèbre dans cette contrée de l'Amérique septentrionale. Ses observations se sont encore étendues, comme l'annonce le titre, à quelques autres peupiades, telles que la nation des *Abenaguis*, etc....

AVENTURES du sieur Charles *Le Beau*, avocat en parlement, ou Voyage curieux et nouveau parmi

les Sauvages de l'Amérique septentrionale, dans lequel on trouvera une description du Canada, avec une relation très-particulière des anciennes coutumes, mœurs et usages de vivre des barbares qui l'habitent, et de la manière dont ils se comportent aujourd'hui; ouvrage enrichi d'une carte et des figures nécessaires. Amsterdam, Herman Vyt Werf, 1738, 2 vol. in-12.

Les situations fâcheuses où divers incidens, dont la narration a de l'intérêt, réduisirent plus d'une fois ce voyageur, l'ont forcé de vivre long-temps au milieu des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Nul autre ne nous a fait aussi bien connoître les mœurs, les usages, le régime intérieur des trois nations les plus considérables du Canada, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins. Il relève soigneusement les inexactitudes, et même les altérations de la vérité qui se trouvent dans les relations précédentes, et particulièrement dans celles du baron de La Hontan.

HISTOIRE et Description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale, par le P. *Charlevoix*, enrichie de plusieurs cartes géographiques. Paris, 1744, 4 vol. in-4°.

— La même, *ibid.* 1744, 6 vol. in-12.

Cet ouvrage a été traduit en anglais sous le titre suivant:

VOYAGE dans le nord de l'Amérique, par *Charlevoix*: (en anglais) *Voyage in North-America, by Charlevoix*. Londres, 1772, 2 vol. in-4°.

De toutes les relations du Canada, c'est dans celle-ci qu'on peut s'instruire le mieux sur les établissemens faits dans cette contrée, et sur le caractère physique et moral des nombreuses peuplades qui y étoient répandues, et dont

quelques-unes subsistent encore. On regrette seulement que Charlevoix ne se soit pas plus resserré, et qu'à des observations très-intéressantes, il ait mêlé quelquefois des détails extrêmement minutieux.

Histoire des Nations indiennes du Canada, avec une relation de plusieurs autres nations dans le nord et le sud de l'Amérique, par *Cadwallador-Colden* : (en anglais) *History of the Indian Nation of Canada, with an account of the several other nations of Indians in North-and South-America, by Cadwallador Colden*. Londres, 1747 ; *ibid.* 1755, 2 vol. in-8°.

Relation des démarches faites par les Anglais et autres habitans protestans, à l'effet d'obtenir une maison d'assemblée dans la province de Québec : (en anglais) *An Account of the procedings of the British and other protestant inhabitants to obtain a house of assembly in that province of Quebec*. Londres, 1766, in-12.

Journal d'un voyage de Stade à Québec en Amérique, par un Officier : (en allemand) *Tagebuch einer Reise von Stade nach Quebec in America, von einem Officier*. Francfort, 1776, in-8°.

Journal du voyage des troupes auxiliaires de Brunswick et de Wolfenbuttel à Québec, par F. V. *Melcheimer* : (en allemand) *Tagebuch von der Reise der Braunschweigischen Auxiliartruppen von Wolffenbüttel nach Quebec, von F. V. Melcheimer*. Minden, 1776, in-8°.

Histoire du Canada depuis l'époque de sa découverte, etc.... par George *Heriot* : (en anglais)

The History of Canada, etc.... *by George Heriot.* Tome 1er. Londres, 1806, in-8°.

Dans ce premier volume, l'auteur trace d'abord le tableau des différentes peuplades que de La Salle visita lors de son premier voyage au fleuve du Mississipi, tels que les *Illinois*, que toutes les relations du Canada, et les guerres qui s'y sont élevées entre les Français et les Anglais, nous ont si bien fait connoître; les *Taensas*, petite peuplade de huit villages qui a disparu; les *Bisçatrouges*, que de La Salle et ses compagnons appelèrent les *Pleureux*, parce que dès qu'ils apperçurent les Français, ils se mirent à pleurer pendant quelque temps. Cette disposition s'explique par l'usage reçu chez eux, toutes les fois qu'ils appercevoient un voyageur, de se rappeler aussitôt le souvenir de leurs parens défunts qu'ils croyoient partis pour un long voyage, et dont ils attendoient, disoient-ils, le retour; les *Cenis*, qui formoient un peuple nombreux, possédant un terrein fertile et divisé en différens cantons, lesquels s'étendoient sur un espace de plus de vingt lieues; les *Kunvateners*, peuple cruel qui jetoit les prisonniers faits à la guerre dans une chaudière, où on les faisoit griller vivans, pour les dévorer ensuite; les *Cadodenhos*, peuple très-hospitalier, au contraire, qui, sans avoir jamais vu, jusqu'à l'arrivée de La Salle, des Européens dont ils avoient seulement entendu parler, firent l'accueil le plus amical aux premiers qui s'offrirent à leurs regards.

Mais c'est sur les *Natchez*, nation si bien connue d'après toutes les relations qui ont paru sur la Louisiane, que l'auteur s'étend davantage.

ACADIE OU NOUVELLE-ÉCOSSE.

Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle-Ecosse, dans laquelle on voit un détail des divers mouvemens de la mer dans

une traversée de long cours, la description du pays, la corruption des Français qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs habitations et leurs chasses, avec une dissertation exacte sur le castor, par M. *Dièreville*. Rouen, 1708, in-12.

La forme de ce Voyage est très-bizarre : c'est un mélange de prose et de vers, et ces vers sont de la pire espèce : on peut néanmoins y recueillir quelques notions assez curieuses sur les peuplades de l'Acadie.

HISTOIRE géographique de la Nouvelle-Ecosse : (en anglais) *Geographical History of Nova-Scotia*. Londres, 1749, in-8°.

Cette Histoire a été traduite en français sous le titre suivant :

HISTOIRE géographique de la Nouvelle-Ecosse. Paris, 1749 ; *ibid.* 1754, in-12.

— La même, traduite en allemand. Francfort et Leipsic, 1750, in-12.

DE LA NOUVELLE-ECOSSE ou de l'Acadie, par Chr. Guill. Stok : (en allemand) *Von Neu-Schotland der Akadien, von Chr. Guill. Stok*. (Inséré dans les Essais, du même auteur, sur quelques objets importans pour le service de l'Etat. Francfort, 1772, in-8°.)

REMARQUES sur le climat, les productions et les avantages naturels de la Nouvelle-Ecosse : (en anglais) *Remarks on the climat, produce and natural advantages of Nova-Scotia*. Londres, 1784, in-8°.

RELATION de l'état actuel de la Nouvelle-Ecosse :

(en anglais) *An Account of the present state of Nova-Scotia.* Londres, 178[illegible] in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le même titre :

RELATION de l'état actuel de la Nouvelle-Ecosse, traduite de l'anglais par Soulès. Paris, 1787, in-8°.

CAP-BRETON.

L'IMPORTANCE et l'utilité de la fameuse île du Cap-Breton, prouvée par une description exacte, traduite (en allemand) *Die Wichtigkeit und Vortheile des Cap-Breton, in einer richtigen Beschreibung dieser berufenen Insel, etc... vorgestellt und durch Anmerkungen erläutert ins deutsche übersezt.* Leipsic, 1747, in-8°.

DESCRIPTION des mœurs et des coutumes des Mikmoses et des Marichaets, nations sauvages qui dépendent maintenant du gouvernement du Cap-Breton, d'après un manuscrit original qui n'avoit pas encore été publié : par un Abbé qui vécut plusieurs années parmi eux ; à laquelle on a ajouté plusieurs pièces relatives aux Sauvages, à la Nouvelle-Ecosse et à l'Amérique septentrionale en général (en anglais). Londres, Strouper, 1758, in-8°.

LETTRES et Mémoires pour servir à l'histoire naturelle et civile du Cap-Breton, jusqu'à la reprise de cette île par les Anglais, en 1758. Londres, Jean Nourse, 1760, in-12.

VOYAGE d'un jeune Officier, ou Histoire d'un

naufrage sur l'Isle-Royale, autrement nommée Cap-Breton. Supplément aux Voyages pour la jeunesse : (en allemand) *Reise eines jungen Officiers zur See, oder Geschichte eines Schiffbruchs auf der Koenigs-Insel, itzt Cap-Breton genannt. Eine Beylage zu den Reise-Beschreibungen fur die Jugend.* Strasbourg, 1786, in-8°.

CONTRÉES ADJACENTES.

Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale, pour rectifier les côtes de l'Acadie, de l'Isle-Royale et de Terre-Neuve, et pour en fixer les principaux points par des observations astronomiques; par M. *de Chabert*, ouvrage enrichi de plusieurs cartes. Paris, édition du Louvre, 1753, in-4°.

Voyage du Nouveau-Monde (Amérique septentrionale), et Histoire intéressante du naufrage du P. *Crespel*, avec des notes historiques et géographiques. Amsterdam, 1757, in-12.

La négligence du style, et l'espèce d'abandon de l'auteur dans sa correspondance avec son frère, auquel la relation est adressée, garantissent en quelque sorte sa véracité. Les observations qu'il a faites sur les peuplades vers lesquelles il étoit envoyé en mission, sont assez judicieuses, et la narration de son naufrage a vraiment de l'intérêt.

Relation historique d'une expédition contre les Indiens de l'Ohio, en l'année 1764, sous le commandement de Henri *Bouquet*, enrichie de cartes et de gravures : (en anglais) *An Historical Account of the expedition to the Ohio Indians, in the*

year 1764, under the command of H. Bouquet. Londres, Jefferyes, 1766, in-4°.

Cette Relation a été traduite en français sous le titre suivant :

RELATION historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio, en 1764, par le chevalier *Bouquet*, traduite de l'anglais par C. G. F. Dumas, enrichie de cartes et de figures. Amsterdam, 1769, in-8°.

VOYAGE dans l'intérieur du nord de l'Amérique, durant les années 1766, 1767 et 1768, par Jonathan *Carver* : (en anglais) *Travels through the interior parts of North-America, in the years 1766, 1767 and 1768, by Jonathan Carver.* Londres, 1774-1781, in-8°.

Ce Voyage a été très-bien traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale, pendant les années 1766, 1767 et 1768, par Jonathan *Carver*, ouvrage traduit de l'anglais, avec des remarques et quelques additions du traducteur, orné d'une carte où est tracé le cours du voyage. Paris, Pissot, 1784, in-8°.

Dans cette relation, le voyageur a donné des détails fort curieux sur plusieurs nations américaines que les Européens ne connoissoient que de nom, et dont la physionomie morale, suivant l'expression de Carver lui-même, n'avoit point été altérée par la communication avec les peuples d'Europe. Dans le tableau très-intéressant qu'il a tracé de l'origine, du langage, des mœurs, des usages, de la religion des différentes peuplades qu'il a visitées, Carver

a généralisé ses observations par des rapprochemens ingénieux qui n'ont jamais rien de force. La partie de son Voyage qui roule sur l'histoire naturelle, n'est pas, à beaucoup près, si satisfaisante : on peut néanmoins y puiser encore quelques notions utiles.

M. de Volney a porté sur ce voyageur le jugement suivant (*Tableau des Etats-Unis d'Amérique*, page 452):

« L'auteur paroît avoir été un peu crédule et très-vaniteux ; mais malgré ce penchant pour les Sauvages qui avoient flatté sa vanité, on voit dans ses récits de la droiture et de la bonne-foi. Les aveux qu'il fait de son peu d'instruction et de son incapacité à rédiger une grammaire et un dictionnaire sauvages, me font beaucoup douter qu'il soit le rédacteur de son ouvrage, et je pense que ce service lui a été rendu par son éditeur, comme il est arrivé chez nous à un autre voyageur connu ».

Voyage de *Le Long*, interprète et trafiquant chez les nations Indiennes, où l'on trouve la description des usages et des coutumes des Américains-Indiens du nord : (en anglais) *Le Long's Voyage and Travels of an Indian, interpreter and trader, describing the manners and customs of the North-American-Indians*. Londres, 1774, 3 vol. in-4°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyages chez les différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale, renfermant des détails curieux sur les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses, le système militaire, etc.... des Canhuagas, des Indiens des cinq et six nations, Makauks, Connecedagas, Iroquois, etc... des Indiens Chippewais, et autres Sauvages des diverses

tribus, sur leurs langues, le pays qu'ils habitent, ainsi que sur le commerce de pelleteries qui se fait chez ces peuples, avec un état exact des parties situées sur le fleuve Saint-Laurent, le lac Ontario, etc.... par J. *Le Long*; trafiquant et interprète des nations Indiennes; le tout traduit de l'anglais, avec des notes et des additions intéressantes, par J. B. L. J. Billecocq, et une carte du pays situé à l'est du Canada. Paris, Prault, an II — 1794, in-8°.

L'intelligence des langues indiennes donnoit à Le Long la facilité de pénétrer chez des nations presque inconnues, dont l'idiôme avoit quelque analogie avec celui des peuples fréquentés par les Européens: elle lui a été d'un grand secours pour ses observations judicieuses sur les peuplades qu'il a visitées: voici celle qu'a faite sur la traduction, et sur l'ouvrage même, M. de Volney (*loco citato*, page 432):

« Il est fâcheux que le traducteur se soit permis de supprimer les vocabulaires, pour quelque économie de librairie. Cet ouvrage mérite réimpression avec corrections; car il est le plus fidèle tableau que je connoisse de la vie et des mœurs des Sauvages et des trafiquans canadiens ».

VOYAGE du lieutenant Henri *Tinberlake*, chargé, dans l'année 1760, de conduire en Angleterre trois Sauvages de la tribu des Cherokées, renfermant des détails intéressans sur cette peuplade d'habitans du nord de l'Amérique, sur leurs mœurs, leurs usages, leur forme de gouvernement, leurs principes religieux et politiques; traduit de l'anglais par J. B. L. J. Billecocq. Paris, Hautbert, an V — 1797, in-18.

Dans sa traduction du Voyage de Le Long, M. Bille-

[illegible] avoit inséré quelques morceaux de celui de Timberlake: on doit lui savoir gré d'avoir donné la traduction entière d'une relation qui donne de grandes lumières sur les Cherokées, l'une des peuplades les plus remarquables de l'Amérique septentrionale. A la fin de ce Voyage, il a placé la traduction en vers du chant de guerre de cette nation, dont il avoit donné la traduction en prose dans la préface du Voyage de Le Long. Ces traductions, et surtout la dernière, montrent avec quelle énergie d'expression les Sauvages savent rendre les grands effets de la nature et les fortes émotions de l'ame.

VOYAGE de Mont-Réal sur les rives du fleuve Saint-Laurent, et dans le continent de l'Amérique septentrionale, à travers les glaces de l'océan Pacifique, durant les années de 1789 à 1793, par Alexandre *Makensie* : (en anglais) *Voyage from Mont-Real, on the Rivers-Laurenca, through to continent of North-America, in the frozewand Pacific-Ocean, in the years 1789 and 1793*, by *Alex. Makensie*. Londres, Castel et Davier, 1801, in-4°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant:

VOYAGES d'Alexandre *Makensie* dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fait en 1789, 1792 et 1793; le premier, de Mont-Réal au fort Chipavan et à la baie Glaciale; le second, du fort Chipavan jusqu'aux bords de l'océan Pacifique; précédés d'un tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada; traduits de l'anglais par J. Castera, avec des notes, et un itinéraire tiré des papiers du vice-amiral Bougainville, enrichi de trois grandes cartes. Paris, Dentu, an X — 1802, 3 vol. in-8°.

Cette relation, très-intéressante d'abord par les renseignemens géographiques et commerciaux qu'elle renferme, l'est encore par la courageuse persévérance qu'a mise le voyageur dans ses excursions.

En déclarant, dans la narration de son premier voyage, qu'il n'avoit pas pu trouver de passage au nord-ouest, Makensie paroît persuadé que ce passage tant de fois cherché, et qui a donné lieu à tant de discussions, n'existe réellement pas. C'est en conséquence que dans son second voyage, il s'est attaché à chercher une communication commerciale entre les deux mers par les fleuves et par les lacs : la possibilité de cette communication lui paroît aussi démontrée, que les grands avantages qu'on en tireroit pour le commerce des pelleteries dans le Canada. Un tableau historique de ce commerce, sert d'introduction à son Voyage : il y observe que la plus grande partie de ces pelleteries passe en Angleterre et en Chine.

A la tête de ce tableau, Makensie a placé quelques réflexions très-judicieuses sur la marche qu'on prit originairement pour traiter avec les Sauvages, et étendre le commerce des pelleteries : il y juge, avec autant d'impartialité que de philosophie, la conduite des missionnaires dans cette partie de l'Amérique.

Il est un fait, dit-il, dont il ne s'occupera pas à chercher la cause, mais que l'expérience a prouvé ; c'est qu'il faut beaucoup moins de temps aux hommes civilisés pour s'abandonner à la vie sauvage, qu'il n'en faut aux sauvages pour passer à l'état de civilisation. Les colons canadiens qui suivirent les chasseurs et allèrent trafiquer dans l'intérieur des terres, offrent un exemple frappant de cette vérité. Les mœurs et les habitudes des Sauvages leur plurent tellement, que renonçant à leur première manière de vivre, ils se fixèrent parmi eux.... Après avoir construit un canot d'écorce de bouleau, ils y embarquoient leurs marchandises, et accompagnoient les chasseurs sauvages. Ces voyages duroient jusqu'à douze à quinze mois, au bout desquels ces *coureurs de bois* (c'est le nom qu'on leur

donnoit ; revenoient avec de riches cargaisons de pelleteries, et suivis par un grand nombre de Sauvages.

Pendant le peu de temps que ces hommes restoient dans les villes, pour régler leurs comptes et se procurer des marchandises, ils vivoient communément avec une extrême prodigalité.... En passant un mois ou quinze dans le luxe et la dissipation, leur but étoit atteint, et ils se croyoient assez récompensés de leurs travaux. L'espèce d'éloignement qu'avoient ces coureurs de bois à conserver ce qu'ils gagnoient, et le plaisir de vivre sans aucune contrainte, enfantèrent bientôt chez eux une licence de mœurs qui excita les plaintes des missionnaires. Ceux-ci observoient avec douleur, qu'en s'abstenant de remplir les devoirs du christianisme, de tels hommes le déshonoroient aux yeux des naturels qui l'avoient embrassé.... Ils obtinrent que désormais aucun colon ne pourroit aller trafiquer avec les Sauvages, sans une permission du gouvernement.... Les permissions ayant été le plus souvent accordées par la faveur à gens qui ne pouvoient pas en faire usage, et rétrocédées par eux aux coureurs de bois, ceux-ci devinrent l'objet des clameurs bien fondées des missionnaires.... Mais enfin la construction de plusieurs forts à la jonction des grands lacs du Canada, arrêta en partie ces désordres : alors des hommes estimables qui s'étoient retirés du service, et qui avoient obtenu des permissions pour faire la traite des pelleteries, se livrèrent à ce négoce avec non moins d'honnêteté que d'intelligence : ils allèrent souvent trafiquer si loin des côtes et des principaux établissemens de la colonie, qu'on rangea leurs expéditions parmi les efforts les plus étonnans qu'ait jamais enfantés le génie du commerce. Ces colons, agissant toujours d'accord avec les missionnaires, surent s'attirer le respect des Sauvages.... Quant aux missionnaires, si le courage, la constance et le dévouement méritent notre admiration, certes, ils ont bien droit d'y prétendre par les incroyables fatigues qu'ils essuyèrent, par les dangers sans cesse renaissans qu'ils bravèrent ; mais le succès ne couronna pas

leurs efforts, puisqu'à peine trouve-t-on encore au-delà des territoires que cultivent les Européens dans le Canada, quelques traces des travaux apostoliques de ces religieux. Ce malheur doit être attribué à la manière dont ils s'y prirent pour étendre la foi.... Ils adoptèrent les mœurs des nations qu'ils vouloient convertir, et en se mettant ainsi dans leur dépendance, ils devinrent l'objet, non de leur vénération, mais de leur mépris.... Avec plus de connoissance du cœur humain, ils auroient commencé leur ouvrage en enseignant aux Sauvages quelques-uns des arts utiles qui sont une introduction à la science, et qui conduisent par degrés aux idées d'une conception plus difficile. L'agriculture, si propre à former le lien des sociétés, étoit la première chose à laquelle il falloit accoutumer les naturels du Canada. Non-seulement elle fixe les peuplades dans les endroits où elle leur procure les moyens de subsister; mais elle leur donne une idée de la propriété et d'une possession durable, bien plus avantageuse sans doute que les espérances incertaines de la chasse et les productions éphémères des arbustes sauvages et des terres incultes. C'est, grace à un art si nécessaire et si facile, que les forêts du Paraguai se sont changées, *sous la direction des jésuites espagnols, missionnaires, sinon plus zélés, du moins plus habiles que ceux du Canada* (1), en champs fertiles et bien cultivés, et que leurs sauvages habitans ont appris à connoître tous les avantages de la civilisation.... En s'écartant de cette marche, il est arrivé que la lumière de l'évangile étant tout-à-coup apportée à plus de mille lieues de distance des établissemens européens, fut bientôt sans éclat au milieu de l'épais nuage d'ignorance qui obscurcissoit l'esprit humain dans ces contrées lointaines. J'ai souvent parcouru, dit Makensie, les pays où étoient les missionnaires, et je peux assurer que leur souvenir ne s'est conservé que parmi quelques vieux

(1) Ces mots en caractères italiques ne sont pas dans le tableau dont je donne ici l'extrait.



colons qui y étoient déjà établis, lorsqu'en 1763 la concession en fut faite aux Anglais. Mais s'ils ont vainement prêché la foi aux Sauvages, ils se sont, au moins pendant leur mission, rendus très-utiles à ceux qui faisoient le commerce des pelleteries. Dès les premiers temps qu'ils pénétrèrent dans le Canada, ils parvinrent à empêcher de vendre aux Sauvages les liqueurs spiritueuses; réglement très-sage qui malheureusement ne subsiste plus, parce que ceux qui faisoient le commerce des pelleteries trouvèrent le moyen de l'éluder, en feignant de faire présent aux Sauvages des liqueurs qu'il ne leur étoit pas permis de leur vendre.

Dans le surplus du tableau, Makensie trace les progrès du commerce des pelleteries : la nature et les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de l'y suivre.

Ses deux voyages ne sont qu'un récit détaillé, et qui n'est pas dénué d'intérêt, des fatigues et des dangers qu'entraîne la traite, et des obstacles sans nombre contre lesquels il eut lui-même à lutter dans ses excursions. Lors de son premier voyage, il s'avança vers la mer, et il ne revint au point d'où il étoit parti, qu'après cent deux jours d'absence, durant lesquels le mécontentement de sa petite troupe, ou fatiguée, ou inquiète, doubla pour lui les périls et les difficultés de la route. Quoique Makensie ne se soit occupé ni de l'histoire naturelle, où, de son aveu, il n'étoit pas initié, ni spécialement même d'observations sur les peuplades sauvages qu'il a visitées, on peut néanmoins recueillir de sa narration quelques traits intéressans sur cette espèce d'hommes qui suit les simples loix de la nature, et qui, par cela même, doit paroître extraordinaire aux nations policées.

De toutes les peuplades américaines avec lesquelles le voyageur a communiqué, celles qui ont le plus fixé son attention, ce sont les Kinstenaux et les Chipoyans. Les premiers, répandus sur une vaste partie du continent de l'Amérique septentrionale, ont un idiôme et des usages communs avec les nations qui habitent les contrées limi-

trophes des possessions anglaises le long de la côte de Labrador, et depuis l'embouchure du golfe de Saint-Laurent jusqu'à Mont-Réal. Une industrie qui les distingue particulièrement, c'est l'art avec lequel ils brodent leurs vêtemens, en se servant de piquans de porcs-épics et des soies des daims gris.

Les Chipoyans, quoique voisins des Kinstenaux, n'entendent point la langue de ces derniers : la leur est abondante et difficile à apprendre : elle est divisée en plusieurs dialectes que parlent les différentes tribus. De toutes les peuplades américaines, c'est la plus nombreuse ; mais elle ne l'est pourtant pas à proportion de la vaste étendue qu'elle occupe, ce que Makensie attribue aux ravages de la petite-vérole. Il est remarquable que les Chipoyans n'ont pas le goût des liqueurs fortes ; aussi leurs rixes sont-elles rarement sanglantes. Ils ne sont ni chasseurs habiles, ni bons guerriers. Ce n'est que par le grand nombre qu'ils l'emportent sur les Européens. Malgré la douceur de leur caractère, ils sont dans l'usage de ne point faire de prisonniers, et de massacrer de sang-froid ceux de leurs ennemis qui tombent en leur pouvoir; mais Makensie nie formellement qu'ils soient anthropophages, comme on les en avoit accusés. Il assure même qu'il n'a pas connu dans l'Amérique septentrionale, une seule nation qui le fût réellement.

Les idées des Chipoyans sur la création du monde sont fort bizarres, et leur appartiennent entièrement : celles qu'ils ont conservées sur une révolution diluvienne, et sur le refuge qu'offrirent, lors de cette grande catastrophe, les hautes montagnes, sont conformes aux traditions des Juifs et de beaucoup d'autres nations. Outre la croyance de la métempsycose, ils ont celle d'un jugement dernier. Ils croyent qu'à l'instant qu'ils meurent, leur ame passe dans un autre monde; qu'arrivés sur le bord d'une grande rivière, ils s'embarquent dans un canot de pierre, et que le courant les porte dans un grand lac, où s'élève dans le centre une île délicieuse. C'est là qu'on leur prononce

l'arrêt irrévocable de leur destinée. Si, pendant leur vie, leurs bonnes actions l'ont emporté sur les mauvaises, on les débarque dans l'île, où ils jouissent de tous les plaisirs des sens. Dans le cas contraire, le canot s'enfonce, et ils restent plongés dans le lac jusqu'au menton, faisant sans cesse de vains efforts pour arriver à l'île fortunée, qu'ils voient toujours sans pouvoir l'atteindre. Il est assez singulier de trouver chez les Chipoyans la barque à Caron, les champs Elysées, et le gouffre ou Tartare des Grecs.

Les détails où est entré Makensie sur les autres nations qu'il a visitées dans le cours de ses voyages, n'ont ni le même intérêt, ni le même mérite de la nouveauté, que les notions qu'il donne sur les Chipoyans et les Kinstenaux.

§. III. *Relations communes au Canada et aux Etats-Unis.*

NOTICES géographiques, historiques et politiques, sur la partie de l'Amérique septentrionale qui est le théâtre de la guerre entre les Français et les Anglais : (en allemand) *Geographisch-Historisch-Politische Nachrichten von dem Theil des Nordlichen America, wo zwischen den Franzosen und Engländern, Krieg geführet wird.* Francfort et Leipsic, 1756, in-8°.

JOURNAL historique du capitaine Jean *Knox*, des campagnes de 1757, 58, 59 et 60, dans l'Amérique du nord (le Canada et les Etats-Unis), comprenant les événemens les plus remarquables à cette époque, particulièrement le siége de Québec sous les ordres de l'amiral et des officiers-généraux, la description des pays où l'auteur a servi, de leurs forts et de leurs garnisons, de leurs climats, sol et

productions, et un journal régulier de la température de l'air : on y a joint plusieurs manifestes, des mandemens de l'évêque du Canada, et le régime français de cette colonie : (en anglais) *Capitaine John Knox's Historical Journal of the campains in North-America, for the years 1757, 58, 59 and 1760, containing the most remarkable concurrence of the period, particularly two sieges of Quebec under the orders of the admiral and general-officers; description of the countries where the author has served: with their forts and garnisons, their climate, soïl, produce, and a regular diary of the weather; also several manifesties, a mandate of the biskop of Canada; the french order and dispositions for that colony.* Londres, 1769, 2 vol. in-4°.

LETTRES confidentielles de quelques Officiers allemands dans le Canada et la Nouvelle-Angleterre, en 1777 et 1778, sur l'état physique, économique et moral de ces pays : (en allemand) *Vertrauliche Briefe von Canada und Neu England von 1777 und 1778, über den gegenwärtigen Physischen, Œconomischen und Moralischen Zustand dieser Länder (von einigen Deutschen Officiers).* Gottingue, 1779, in-8°.

VOYAGE dans les parties intérieures de l'Amérique, pendant le cours de la dernière guerre, par un Officier de l'armée royale; traduit de l'Anglais, avec une carte où l'on a tracé le cours du voyage. Paris, Briand, 1790, 2 vol. in-8°.

Dans la première partie de ce Voyage, la scène des observations du voyageur est le Canada : dans la seconde,

ce sont les Etats-Unis. Aucune prévention en faveur de la cause pour laquelle il combattoit, n'a dû le porter à altérer le caractère moral des colons du Canada; mais l'intérêt de cette cause l'a souvent conduit à défigurer celui des Anglo-Américains. Il dépeint les Colons d'un rang au-dessus du commun dans le Canada, tels que toutes les relations nous les représentent, très-infatués de leurs préjugés nobiliaires et du régime feodal, passionnés pour les plaisirs, et esclaves des pratiques minutieuses de la dévotion, indolens et inactifs dans l'intérieur du pays, et ne montrant d'activité que dans les expéditions lointaines de la guerre.

Quant à la classe des fermiers, il s'y est opéré, suivant le voyageur, la révolution la plus heureuse, depuis que le Canada a passé sous la domination de l'Angleterre. Ces hommes, jadis si paresseux et si indolens, sont devenus actifs et industrieux. Sans cesse, on les voit s'occuper à couper des bois pour former de nouvelles fermes : ce changement tient sans doute aux principes de liberté, aux idées d'égalité politique qui ont pris racine dans le pays, aux encouragemens que donne, le gouvernement. Le voyageur néanmoins a cru voir que les Canadiens regrettent le gouvernement français; mais il ajoute que ceci ne doit néanmoins s'entendre que des seigneurs de fief qui ont perdu une partie de leurs prérogatives féodales, en passant sous la dénomination anglaise (1). La classe du bas peuple est fort insolente dans le Canada : le voyageur l'attribue à l'excessive indulgence du gouvernement anglais. A l'égard des femmes, il les dépeint vives, d'un bon caractère et très-obligeantes, propres dans leur mise, mais n'ayant aucune prétention à la beauté.

Tous les jugemens que porte le voyageur sur les Anglo-Américains, et qui, comme je l'ai déjà fait observer, ont le caractère de la prévention et de la haine, se trouvent

(1) Cette assertion est démentie par M. Weld, dans son Voyage au Canada, dont je donnerai incessamment la notice.

mêlés dans sa narration, avec les événemens de la guerre de l'indépendance, et ne sont pas susceptibles d'être présentés par apperçu

Indépendamment des observations sur les hommes, on trouve dans la relation des détails intéressans sur la nature du climat et celle du sol, sur les animaux et les productions du pays.

JOURNAL d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, dans lequel on donne des détails précieux sur l'insurrection des Anglo-Américains, et sur la chute désastreuse de leur papier-monnoie ; traduit de l'anglais et enrichi de notes par M. Noël ; enrichi de cartes et de figures. Paris, La Villette, 1795, 2 vol. in-8°.

Quoique le voyageur ait décrit les principaux établissemens du Canada, et légèrement crayonné les mœurs et les usages des Canadiens ; quoiqu'il ait aussi donné la description de plusieurs villes des Etats-Unis, et tracé quelque chose du caractère de leurs habitans, sa relation nous instruit beaucoup plus des événemens politiques et militaires, qu'elle ne nous procure de lumières sur le pays et les peuples.

VOYAGE dans le Canada et les Etats-Unis, dans les années 1795, 96 et 97, par Jean *Weld* : (en anglais) *A Voyage to Canada and the United-State of America, by John Weld.* Londres, Jean Stokdale, 1799, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en allemand, avec des planches ; en voici le titre :

J. WELD'S Reisen durch die Vereinigten Staaten von Nord-Amerika. Berlin, Oehmge, 1800, 2 vol. in-8°.

— Le même, *ibid.* Haude et Spener, 1801, in-8°.

Ce Voyage a été traduit aussi en français sous un titre qui n'indique qu'une partie des pays visités par le voyageur.

VOYAGE au Canada, pendant les années 1795, 96 et 97, par Jean *Weld*; ouvrage traduit de l'anglais, et enrichi d'une carte générale du pays, et de onze planches offrant les points de vue les plus remarquables, et notamment le fameux saut de Niagara. Paris, Le Petit jeune, 1800, 3 vol. in-8°.

C'est en 1795 que M. Weld, voyant les troubles de l'Irlande, sa patrie, prendre un caractère inquiétant, s'est déterminé à passer aux États-Unis et au Canada, pour examiner quelles ressources l'Amérique septentrionale pouvoit offrir à ceux que leur mauvaise fortune obligeroit de quitter leur pays natal. C'est à Philadelphie qu'il débarqua : il ne donne pas de cette ville une idée aussi avantageuse que beaucoup d'autres voyageurs. Les dehors en sont imposans : mais lorsqu'on y entre, on ne voit qu'un amas confus de magasins construits en bois; les quais, fort commodes pour l'embarcation des marchandises, sont de la même construction. Derrière ces quais, règne une longue rue qui se prolonge parallèlement à la rivière, et qui n'a pas trente pieds de large. Derrière les maisons situées du côté le plus éloigné de l'eau, s'élève une haute colline qui intercepte l'air. Cet inconvénient est aggravé par les odeurs fétides qui s'exhalent des immondices de la boue dont cette rue est couverte, et dont sont remplies quelques-unes des maisons où il y a peu d'habitans. Ce méphitisme est si fort, que le voyageur regardoit comme dangereux de passer dans cette rue. C'est là, dit-il, que prit naissance cette fièvre jaune pestilentielle qui, en 1793, fit de si terribles ravages, et si souvent répétés depuis, non-

seulement à Philadelphie, mais dans plusieurs autres parties des Etats-Unis, et même au-delà. Le voyageur s'étonne avec raison que les habitans n'aient pris aucunes précautions pour purifier l'air empesté qu'on respire dans la rue dont il s'agit.

Autant dans les anciens quartiers de Philadelphie les rues sont petites, sales et infectes, et les maisons qu'elles renferment mal construites et peu aérées, autant dans les nouveaux quartiers règne une propreté remarquable. A l'élégance de la construction, les maisons réunissent l'avantage d'une grande circulation de l'air, et d'une distribution faite avec beaucoup d'intelligence. Philadelphie néanmoins ne renferme pas plus de cinq à six édifices publics qui puissent mériter l'attention. De ce nombre, sont l'église presbytérienne, le palais des Etats-Unis, l'hôtel de leur président, qui, depuis le changement du siége du gouvernement, recevront une autre destination: tels sont encore l'hôpital, les maisons de travail et de correction, la prison. Ces derniers établissemens ne brillent pas même par l'élégance de leur architecture extérieure; mais ils sont remarquables par l'heureuse entente de la distribution intérieure, et par l'excellence du régime. La prison sur-tout frappa singulièrement le voyageur. Il n'estime pas qu'il en existe nulle part aucune qui soit si sagement administrée. D'après les nouvelles loix pénales publiées dans la Pensylvanie, aucun crime n'est puni de mort, excepté l'assassinat commis avec préméditation, ou pour favoriser l'exécution d'un rapt ou d'un vol. Tout autre crime n'est puni que par un emprisonnement solitaire, dont la durée est proportionnée à l'énormité du crime: il faut voir dans la relation même, le mode et les bons effets de cette institution.

Le voyageur se plaint vivement de la grossièreté de la basse classe du peuple en Amérique, sur-tout à Philadelphie. Il semble, dit-il, qu'elle croie l'observation des plus simples égards envers les étrangers, incompatible avec la liberté: ceci ne regarde que les habitans des villes. A ceux

de la campagne, il reproche une importune et vaine curiosité, qui les porte à accabler de questions les étrangers.

Le choix de l'emplacement de la ville où devoit s'assembler le congrès, a paru à M. Weld très-heureux, en ce que cet emplacement est aussi central qu'il le pouvoit être par rapport à tous les Etats-Unis, et que cette nouvelle ville fédérale, qui s'élevoit de son temps sur les bords de la Patownac dans la Virginie, sera très-avantageusement située pour le commerce, sans lequel aucune cité ne peut s'élever à un haut degré de splendeur et de population.

En traversant la Pensylvanie, il fut frappé de la manière misérable dont vivent les fermiers. Il ne sait s'il faut l'attribuer à leur sobriété naturelle ou à leur économie : on pourroit peut-être l'expliquer par ce qu'il observe lui-même sur la modicité du produit de la terre. Le cultivateur américain ne retire pas, dit-il, de deux cents acres de terre, ce qu'en Angleterre un fermier intelligent retire de cinquante acres seulement. De cette observation, il résulte que dans la Pensylvanie, les frais de culture doivent être considérables, tandis que les produits sont médiocres. M. Weld a remarqué dans l'isthme septentrional et dans les parties basses de la Virginie, une disparité de conditions inconnue dans toutes les autres parties des Etats-Unis, si ce n'est peut-être dans les grandes villes. Des propriétés territoriales d'une étendue immense sont entre les mains d'un petit nombre d'individus qui en retirent des revenus considérables, tandis que la généralité du peuple est dans la médiocrité. La plupart des grands propriétaires reçoivent une éducation très-soignée, et les autres n'en ayant aucune, l'inégalité devient toujours plus sensible.

Il existe dans la Virginie une loi très-préjudiciable au commerce, c'est celle qui rend inviolable toute propriété territoriale. Aussi long-temps qu'elle existera, les étrangers craindront de faire crédit à des gens qui peuvent employer le produit des marchandises qu'on leur aura con-

fiées, à acheter une terre que leurs créanciers ne pourront pas faire saisir. Une des plus grandes richesses du pays, consiste dans la culture du tabac ; mais elle ne tarderoit pas à décroître, si l'on continuoit à ruiner le sol par la pernicieuse méthode de cultiver toujours en tabac la même pièce de terre, jusqu'à ce qu'on en ait entièrement épuisé les sucs nourriciers : mais quelques planteurs intelligens n'exigent plus qu'une seule récolte de tabac sur une terre neuve ; ils y sèment ensuite du blé deux années de suite, puis du trèfle ; et ils ont soin d'amender la terre : les bons effets de ce procédé ouvriront les yeux aux autres cultivateurs.

Dans les montagnes qui forment la lisière de la Haute-Virginie, on a fait jusqu'à présent des tentatives infructueuses pour améliorer la vigne, ou plutôt pour lui donner toute la perfection dont elle peut être susceptible : M. Weld estime qu'avec le temps on pourra y parvenir. C'est une chose assez remarquable, que dans cette partie de l'Amérique, les montagnes, qui y sont très-multipliées, n'atteignent pas même le degré d'élévation qu'ont quelques-unes du pays de Galles en Angleterre (1). Dans ces montagnes, le serpent à sonnettes est très-commun ; mais comme il n'attaque jamais quiconque ne l'excite pas, quoiqu'il ne se détourne point pour éviter la rencontre des hommes, il est rare qu'on en soit mordu : il n'en est pas de même du serpent cuivré, qui n'avertit pas de son approche comme l'autre. Quoique son venin soit moins subtil, il devient mortel, si l'on n'est pas secouru à temps.

Le voyageur s'étend avec complaisance sur le caractère physique et moral des habitans de ces montagnes. Les hommes ont l'air de la force et de la santé : ils sont francs, ouverts et hospitaliers ; mais on peut leur reprocher un

(1) Cette circonstance, réunie à tant d'autres, ne prouve-t-elle pas que les eaux qui couvrirent la surface du globe lors de la révolution diluvienne, ont dû plus long-temps submerger l'Amérique septentrionale que les terres de l'ancien continent ?

penchant à s'enivrer, trop favorisé par l'abondance d'eau-de-vie, qu'à peu de frais leur procure la grande quantité de pêches qu'ils récoltent. Le bon marché de toutes les choses nécessaires à la vie, contribue aussi à les rendre indolens et dissipés. Leurs femmes ont, comme eux, beaucoup de goût pour les plaisirs; elles ont, au reste, les plus belles formes, la plus belle peau, la maniere de se vêtir la plus séduisante; et dans leur jeunesse, elles pourroient aux peintres fournir des modèles de fraicheur et de beauté.

M. Weld ne fait pas le même éloge des autres habitans de la Virginie. La passion du jeu dans les villes, celle des combats de coqs à la campagne, sont l'amusement favori des personnes au-dessus du commun : quant aux gens du peuple, ils sont excessivement querelleurs, et quand ils en viennent aux mains, ils se battent comme les animaux. « Il n'est pas rare, dit-il, de rencontrer dans ce » pays des hommes qui ont perdu un œil dans les com» bats; et il y a des gens qui se vantent de leur adresse à » en arracher un.... Ces misérables ont encore une cou» tume plus affreuse que celle-ci : ils s'efforcent aussi d'ar» racher les testicules à celui qu'ils combattent. En tra» versant la Virginie et le Maryland, j'entendis parler, » quatre ou cinq fois, d'hommes retenus au lit par suite des » blessures qu'ils avoient reçues dans un combat de ce » genre. Des personnes dignes de foi m'ont assuré que » dans la Géorgie et la Caroline, les gens du peuple sont » encore plus inhumains; et que dans quelques parties de » ces Etats, sur quatre hommes, il y en a toujours un à » qui il manque un œil ».

Dans tous les jugemens que porte M. Weld sur les habitans des Etats-Unis, on entrevoit les traces du ressentiment qu'a laissé dans le cœur des Anglais la séparation de ces colonies d'avec la mère-patrie : il ne faut donc en général adopter ces remarques qu'avec une extrême réserve. La description qu'il fait du pays, paroît mériter, au contraire, une confiance entière, et il y développe un

talent distingué. Sa plume décrit les différens sites et les divers accidens de la nature; avec son crayon, il les a fidèlement dessinés. Le tableau qu'il trace, soit des grandes chutes d'eau de la rivière de Pathownac, qui se précipite, par différens sauts, d'une élévation de soixante et un pieds, soit du pont de roche (1), soit des beaux paysages de la Virginie, annonce un homme exercé à traiter le genre descriptif. Son Voyage dans une partie des Etats-Unis est terminé par des observations curieuses sur les étonnantes variations de l'atmosphère dans les Etats-Unis, et sur-tout dans la Pensylvanie : elles sont telles, que dans ce dernier pays, on a vu le thermomètre de Farenheit varier de cinquante degrés dans les vingt-quatre heures.

En entrant dans le Haut-Canada par le lac Champlain, M. Weld trouva établies des précautions très-sévères à l'égard des étrangers : elles sont la suite de la défiance que le gouvernement anglais a couçue pour les Américains. Il fut singulièrement frappé du contraste qu'offre le Canada avec les Etats-Unis : il résulte sur-tout de la différence du costume, de la propreté et de la solidité des maisons, de la multitude des calèches qu'on rencontre sur les routes, des crucifix qui y sont très-multipliés, du grand nombre d'églises et de couvens des deux sexes, de la multitude de prêtres et de religieux, de la différence enfin d'idiôme, qui, généralement dans le Canada, est la langue française.

L'extraordinaire beauté du paysage dans les environs de Montréal, ajoute au sentiment de la surprise, celui de l'en-

(1) Ce pont, l'ouvrage sublime de la nature, est ainsi nommé, parce que c'est, dans le fond d'un abîme, un rocher qui joint les parois de deux hautes montagnes. Par un travail de plusieurs siècles sans doute, un ruisseau a percé cette masse épaisse de quarante pieds environ. Ce ruisseau coule aujourd'hui sous une voûte qui a cent cinquante pieds d'ouverture, et deux cents pieds d'élévation. On en trouvera la description plus détaillée, non-seulement dans le Voyage même de M. Weld, mais dans celui de Châtellux, et dans les notes sur la Virginie, de M. Jefferson.

chantement. Les habitans de cette ville, dont les deux tiers sont Français, et dont l'autre tiers est composé d'individus originaires de la Grande-Bretagne, tous négocians du premier ordre ou agens du gouvernement, ont paru à M. Weld, sans aucune distinction de nation, également hospitaliers et très-accueillans, sur-tout pour les étrangers. Pendant son séjour à Mont-Réal, il recueillit des renseignemens sur deux expéditions qu'a entreprises M. Keause, pour pénétrer par les terres jusqu'à l'océan Pacifique. Ce voyageur avoit échoué dans la première, mais la seconde avoit été couronnée d'un plein succès. M. Weld regrette que l'intéressant journal de cette expédition n'ait pas encore été publié. En parcourant le pays depuis Mont-Réal jusqu'à Québec, il observa que les maisons, presque toutes construites avec des troncs d'arbres, étoient néanmoins bâties avec plus de soin et de solidité que dans les Etats-Unis. Ces troncs d'arbres, au lieu d'être bruts et raboteux, comme chez les Anglo-Américains, sont parfaitement équarris, recouverts de planches en-dehors, et doublés de planches de sapin au-dedans; mais il remarqua aussi que les habitations des Canadiens sont fort désagréables par l'air fétide et grossier qu'on y respire. Cet inconvénient résulte de leur négligence à ouvrir les fenêtres, même dans la belle saison : ils ne se justifient de cette insouciance, qu'en alléguant l'usage du pays à cet égard.

Les observations de M. Weld sur le caractère des Canadiens en général, sont conformes à celles de tous les autres voyageurs. Les gens de la basse classe du peuple, dit-il, ont toute la vivacité, la gaîté des habitans de la France : ils dansent, chantent, et paroissent s'inquiéter peu du lendemain. Ceux d'une condition plus relevée ont quelque chose de l'humeur brusque et chagrine qui caractérise les Anglo-Américains : mais la vanité est le trait le plus remarquable et le plus général de tous les Canadiens. Très-peu de ceux qui vivent à la campagne savent écrire et lire : ce sont les femmes qui possèdent le peu d'instruction qu'on remarque dans le pays : aussi ont-elles sur les hommes un

gré l'usage communément adopté, de ne jamais laisser reposer les terres, de ne jamais les fumer. Les bords du fleuve leur fourniroient presque sans frais une prodigieuse quantité de marne; et néanmoins un très-petit nombre de cultivateurs emploient cet engrais. La nature du sol du Bas-Canada convient particulièrement aux menus grains. Le tabac y prospère aussi; et quoiqu'il soit reconnu d'une qualité supérieure à celui de la Virginie et du Maryland, on n'en cultive pas la moitié de ce qu'il faut pour la consommation du pays. Tous les végétaux légumineux et la plupart des fruits de l'Europe sont excellens au Canada. Les groseilles, les fraises, les framboises, les raisins de Corinthe même, y ont un goût délicieux. Les framboisiers y sont indigènes, et viennent spontanément dans les forêts. Aucune contrée n'est plus riche en bois de toutes les espèces; on en distingue sept de chênes et trois de noyers. Un des arbres les plus précieux, est l'érable à sucre : celui qu'il donne, s'il étoit raffiné, ne le céderoit, ni pour la blancheur, ni pour le goût, au meilleur sucre des îles; mais les Canadiens, qui en font une grande consommation, ne l'emploient que dans l'état de cassonade. Du suc de l'érable, on fait encore un excellent vinaigre, supérieur au vinaigre blanc de France.

L'air du Bas-Canada est très-pur, sur-tout depuis Mont-Réal jusqu'à l'embouchure du fleuve : c'est dans la partie haute seulement qu'on est attaqué de fièvres intermittentes, en raison de ce que le pays est une plaine continue.

Les chaleurs de l'été sont aussi excessives au Canada, que les hivers y sont rigoureux. Dans les mois de juillet et d'août, le thermomètre de Farenheit monte souvent à 96 degrés. L'intensité du froid y est telle, que malgré la largeur du fleuve, il est entièrement gelé à une assez grande profondeur, et que la navigation est interrompue pendant plusieurs mois. C'est, pour les Canadiens, le temps du repos et des plaisirs. Dès que les neiges sont tombées, et qu'un froid clair et piquant a succédé aux brouillards,

on ne s'occupe plus que d'assemblées, de visites, de parties de musique, de festins, de danses, de jeux et de courses dans des traineaux avec lesquels un seul cheval fait faire jusqu'à quatre-vingts lieues en un jour. Au-dehors, on se garantit du froid avec les fourrures; dans l'intérieur des maisons, par des poêles placés au rez-de-chaussée, dont les tuyaux se distribuent dans les appartemens supérieurs, et par l'exacte cloture des portes et des fenêtres, revêtues de peaux en-dedans et en-dehors. Les chevaux résistent au froid le plus rigoureux : on les laisse souvent plusieurs heures aux portes des maisons sans même les couvrir (1).

Le dégel arrive presque subitement vers la fin d'avril ou au commencement de mai; mais les glaces restent long-temps dans les rivières sans s'y dissoudre. Le brisement de celles du fleuve de Saint-Laurent s'annonce par un bruit semblable à celui du canon. La fonte des neiges grossissant les eaux, il se forme des montagnes de glace qui ne s'affaissent qu'insensiblement, et qui obstruent la navigation long-temps après que les vestiges du froid ont disparu sur ses côtes. Aussi-tôt après le dégel, la végétation commence, et la rapidité de ses progrès tient du prodige. Les chaleurs de l'été suivent de très-près les apparences du printemps. En peu de jours, et comme par un effet magique, la plus riche verdure orne les champs, les arbres sont couverts d'un épais feuillage, les plantes potagères se succèdent en abondance, et le grain, semé au mois de mai, se récolte à la fin de juillet. On ne connoit point au Canada, comme dans les Etats-Unis, les variations brusques de température : l'automne y est très-agréable, mais on observe une différence de trois semaines entre Québec et Mont-Réal, pour la succession des saisons.

Pour aller de Québec à Mont-Réal, M. Weld dut éprouver plus de difficultés à remonter le fleuve qu'il n'en avoit

(1) On a pu remarquer la même chose à Pétersbourg et à Moscou.

trouvé pour le descendre : elles résultent sur-tout des rapides courans que forment une multitude de petites îles ; les bateliers canadiens les franchissent avec une force et une adresse extraordinaires, à l'aide de crochets, de rames et de voiles. Dans sa route, il fit quelques observations sur le fleuve de Saint-Laurent. Ce fleuve prend son origine dans d'immenses lacs, tels que le lac Ontario, le lac Erié, le lac Supérieur, alimentés eux-mêmes par le grand nombre de rivières qui s'y déchargent. Si le volume d'eau que ces eaux lui fournissent, ne le rend pas tout-à-fait aussi considérable que le Mississipi, il l'emporte d'ailleurs sur ce dernier fleuve par son embouchure libre et facile après la fonte des glaces, tandis que celle du Mississipi est obstruée dans toutes les saisons par une quantité de petites îles.

Dans le Haut-Canada, le cuivre est extrêmement commun : le fer, sans y être abondant, n'y manque pas. Il seroit bien intéressant pour la colonie d'en exploiter avec intelligence les mines, et d'encourager aussi la culture du chanvre : on diminueroit ainsi les frais énormes d'équipement des navires, pour lesquels il faut tout tirer de la Grande-Bretagne.

En regagnant par le Haut-Canada les États-Unis, M. Weld se proposoit sur-tout de visiter la fameuse cataracte de Niagara. Avant de s'y transporter, il voulut connoître la ville de ce nom, capitale du Haut-Canada. L'accroissement rapide qu'avoit pris la population de cette ville l'étonna singulièrement. Cet accroissement est dû aux émigrations des Anglo-Américains, qui affluent dans le Canada pour y trouver des terres à bon prix. Il est d'autant plus extraordinaire néanmoins, que non-seulement la ville de Niagara, mais ses environs, mais tout le Haut-Canada, sont affligés, dans les deux derniers mois de l'été, par des fièvres intermittentes et continues, et par une fièvre maligne de la plus fâcheuse espèce, qui moissonne beaucoup d'habitans. La saison en étoit presque passée, lorsque M. Weld arriva dans le pays ; il put donc,

avec toute sécurité, visiter la cataracte, la plus étonnante merveille, en ce genre, qu'offrent les deux mondes. Il faudroit copier en entier l'excellente description qu'il en a faite, pour en donner une juste idée. Je me contenterai d'observer qu'en se précipitant, la rivière ne forme pas une nappe unique, mais qu'elle est partagée par trois îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus considérable, qu'on appelle la cataracte du *Fer à cheval*, parce qu'elle en a un peu la forme, n'a que cent quarante-deux pieds de chute, tandis que celle des deux autres est de cent soixante; mais elle n'en a pas moins la prééminence, tant par sa largeur que par sa rapidité, qui excèdent beaucoup celle des deux cataractes qui ont plus de chute. La largeur totale du précipice ou de l'abîme que présente l'ensemble des trois cataractes, et auquel on a donné le nom de *Saut de la rivière de Niagara*, est de treize cent trente-cinq pas; et l'on estime à six cent soixante et dix mille deux cent cinquante-cinq tonneaux, la quantité d'eau que versent par minute les trois cataractes.

La relation de la route tenue par M. Weld, pour se transporter du Haut-Canada aux Etats-Unis, par un autre chemin que celui qu'il avoit pris pour arriver dans la même contrée, offre des détails assez curieux; mais en général, elle est beaucoup plus historique qu'elle n'est descriptive.

§. IV. *Descriptions des Etats-Unis en général. Voyages faits dans différentes parties de ces Etats à la fois.*

HISTOIRE générale de la Virginie, de la Nouvelle-Angleterre, et de plusieurs îles, avec les noms des aventuriers, planteurs et des gouverneurs, depuis l'année 1584 jusqu'à la présente année 1626; avec les opérations de ces différentes

colonies, les événemens qui y sont arrivés lors de leur découverte, et les voyages qui y ont été faits; cartes et descriptions de ces régions, leur commerce, peuples, gouvernement, usages et religion, autant qu'on a pu en apprendre jusqu'à présent; par Jean *Smith:* (en anglais) *The general History of Virginia, New-England, and the some isles; with the name of the adventurers, planters or governors from their beginning, anno 1584 to the present 1626; with the proceedings of those several colonies, and the accident that befell them in all their voyages and discoveries; also the descriptions of all those countries, their commodities, people, government, colonies and religion yet known; by John Smith.* Londres, 1627; *ibid.* 1632, in fol.

Détails sur le malheureux voyage de quelques Pélerins allemands qui alloient dans la Pensylvanie et la Caroline: (en allemand) *Ausführliche Beschreibung der unglüklichen Reise einiger aus Teutschland nach dem Engelländischen in America gelegenen Carolina und Pensylvania wallenden Pilgrimme.* Francfort, 1706; *ibid.* 1711, in-8°.

Histoire des Colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, de leurs établissemens et de leurs progrès (en anglais). Londres, Nicholson, 1708, 2 vol. in-8°.

Abrégé historique et politique des commencemens, du progrès, des améliorations et de l'état actuel des Etablissemens anglais dans le nord de l'Amérique, par François *Douglas:* (en anglais) *Summary historical and political of the forst planting*

progressive, improvement and present state of the british settlements in North-America, by Franc. Douglas. Londres, 1755, 2 vol. in 8°.

HISTOIRE et commerce des Colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, où l'on trouve l'état actuel de la population, et des détails curieux sur la constitution de leur gouvernement, principalement sur celui de la Nouvelle-Angleterre, de la Pensylvanie, de la Caroline et de la Georgie, par (M. *Butel-Dumont*). Londres (Paris), 1755, in-12.

LE VOYAGEUR américain, ou Observations sur l'état présent, la culture, le commerce des Colonies britanniques en Amérique : (en anglais) *The American Traveller, or Observations of the present state, culture and commerce of the british colonies in America.* Londres, 1769, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit en français avec des augmentations, et a paru sous le titre suivant :

LE VOYAGEUR américain, ou Observations sur les Colonies britanniques en Amérique, traduit de l'anglais, augmenté d'un Précis sur l'Amérique septentrionale et la république des Etats-Unis, par M. (*Mandrillon*), avec des cartes. Amsterdam, Schuring, 1783, 3 vol. in-8°.

Ce fut pour répondre au voeu du fameux comte *Chatham* qu'un négociant anglais, très-éclairé, publia ces observations, des exemplaires desquels la cour d'Angleterre, intéressée à tenir secrète une partie des opérations de la métropole avec ses colonies, empêcha autant qu'elle put, la dissémination.

PRÉCIS de l'état actuel des Colonies anglaises

dans l'Amérique septentrionale, par M. Dominique *Blakfort*, avec la réponse de M. Franklin à l'interrogatoire qu'il a subi devant la chambre des communes, au mois de février 1766, lorsque la résolution de l'édit du timbre y fut mise en délibération; traduit de l'anglais. Milan, Frères Reycends, 1771, in-12.

Cette traduction se trouve à la suite de celle du Voyage d'Olof Torrée aux Indes orientales, dont j'ai donné la notice.

NOTICE historique et statistique sur les Colonies anglaises en Amérique, par J. B. *de Schirach*: (en allemand) *Historisch-Statistiche Notiz der Gros-Britannischen Colonien in Amerika, von J. B. von Schirach.* Francfort et Leipsic, 1776, in-8°.

RELATION historique et abrégée des Colonies britanniques dans le nord de l'Amérique, contenant leur origine, leurs progrès et leur état actuel, particulièrement de la province de Massachusset-Bay, ensemble des provinces de la Nouvelle-Angleterre: (en anglais) *A concise historical Account of all the British Colonies in North-America, comprehending their rite, progress and modern state, particularly of Massachusset-Bay, together with the province of New-England.* Londres, 1776, in-8°.

ESQUISSE des Colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, par *Sprengel*: (en allemand) *Kurze Schilderung*, etc.... *von Sprengel.* 2e édition. Gottingue, 1777, in-fol.

COMPTE rendu au comité de la chambre des communes, le 29 avril 1779, par le lieutenant-général

sir Guillaume *Howe*, relativement à sa conduite pendant le temps qu'il a commandé les troupes du Roi dans l'Amérique septentrionale : on y a joint quelques observations sur un pamphlet ayant pour titre, *Lettres à un Lord* : en anglais *The Narrative of lieut. gener. sir William Howe in a committee of the house of communs of the 29 april 1779, relative to his conduct during his late command of the King troops in North-America : to which are added some observations upon a pamphlet entitled* Letters to a Noble man. Londres, Baldwin, 1780, in-4°.

Sous un titre en apparence assez étranger aux voyages, cet ouvrage renferme des détails curieux et intéressans sur l'Amérique anglaise, aujourd'hui les Etats-Unis.

VOYAGE de *Bekman* dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale, traduit de l'allemand par Wild. Lausanne, 1778, in-8°.

ANNALES politiques des Colonies formant aujourd'hui les Etats-Unis, et de leurs établissemens jusqu'à la paix de 1763, par George *Chalmer* : (en anglais) *Political Annals of the present United Colonies, from their settlements to the peace of 1763, by William Chalmer.* Londres, 1780, in-8°.

NOUVEAU VOYAGE dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1780, et campagne de l'armée du comte de Rochambeau, par M. l'abbé *Robin*. Paris, Moutard, 1782, in-8°.

— Le même, traduit en hollandais. Amsterdam, 1782, in-8°.

— Le même, traduit en allemand. Nuremberg, 1783, in-8°.

A la suite de quelques observations astronomiques, le voyageur fait la description de la ville de Boston et de sa population. Il décrit les mœurs, les usages, la religion, le commerce de ses habitans. Il suit à-peu-près la même marche relativement aux villes de Cambridge, de Newport, de Philadelphie, de Baltimore, de Williambourg. Le tableau qu'il trace de l'état de New-Jersey est sur-tout très-intéressant. Quelques observations assez curieuses sur l'histoire naturelle des Etats-Unis, sur le caractère physique et moral des Anglo-Américains, sur les progrès des sciences et des arts d'utilité chez ce peuple; enfin la relation de la marche tenue par les troupes de Rochambeau, annonce plus de connoissance de l'art militaire, ou au moins plus d'intelligence à décrire les opérations d'une armée, qu'on ne s'y seroit attendu de la part d'un ecclésiastique.

De l'étendue, de la population, du climat et de la fertilité des terres des Etats-Unis de l'Amérique, par A. F. W. *Crome*: (en allemand) *Uber die Groese, Volksmenge, Clima und Fruchtbarkeit des Nord-Amerikanischen Freystaats, von A. F. W. Crome*. Dessau, 1783, in-8°.

Spectateur Américain, ou Remarques générales sur l'Amérique septentrionale et sur la république des Etats-Unis. Amsterdam, 1784, in-8°.

Observations sur le gouvernement et les loix des Etats-Unis d'Amérique, par M. l'abbé *de Mably*. Amsterdam, Rosard et Ce, 1784, in-12.

Les Etats-Unis de l'Amérique, après la paix de 1783, par Jean-Jacques *de Moser*, avec cartes: (en allemand) *Nord-America nach dem Friedensschluss vom Jahr 1783, von Joh. Jac. von Moser*. Leipsic, 1784, 1785, 3 vol. in-8°.

VOYAGE de M. le marquis *de Chatelux* dans l'Amérique septentrionale (les Etats-Unis), dans les années 1781 et 1782, avec une carte dressée pour servir au Journal de ce Voyage. Paris, Prault, 1786, 2 vol. in-8°.

—Le même, traduit en allemand, avec des notes. Hambourg, 1786, in-8°.

—Le même, traduit en anglais. Londres, 1786, 2 vol. in-8°.

EXAMEN critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale, de M. le marquis de Chatelux, par *Brissot de Warville*. Londres (Paris), 1785, in-8°.

Dans la relation de Chatelux, la description des villes et celle des sites pittoresques qu'offre un pays presque neuf; le tableau des différentes méthodes employées dans les défrichemens et dans la culture; les jugemens que porte le voyageur sur les gouvernemens, les mœurs, les usages, se trouvent confondus avec les observations d'un militaire éclairé, faites sur les lieux même qui furent le théâtre de la guerre de l'indépendance. On a reproché à Chatelux de n'avoir reconnu que par des sarcasmes, l'hospitalité franche et généreuse des Anglo-Américains. Cette imputation est sans doute fort exagérée, mais elle n'est pas tout-à-fait destituée de fondement.

LETTRES d'un Fermier américain, concernant la description de la situation de certaines provinces, des mœurs et des coutumes qui ne sont pas généralement connues, par Hector *Saint-John de Crevecœur*: (en anglais) *Letters from an American Framer, describing certain provincial situations, manners and customs, not generally known, by Hector Saint-John de Crevecœur.* Londres, 1782, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en français sous le titre suivant :

LETTRES d'un Cultivateur américain, adressées à Wm H....en Esqr, depuis l'année 1770 jusqu'en 1786, par M. *Saint-John de Crevecœur*, traduites de l'anglais, et enrichies de cartes et de figures. 3e édition. Paris, Cuchet, 1787, 3 vol. in-8°.

C'est à cette édition seule qu'il faut s'attacher : il y en a eu deux autres plus ou moins incomplètes. La première n'est qu'en un seul volume, la seconde n'en a que deux.

Long-temps avant cette lutte sanglante, qui s'est terminée, pour les Anglo-Américains, par l'affermissement de leur liberté, la correspondance de M. de Crevecœur avoit commencé. Cet écrivain, gentilhomme normand, mais établi depuis l'âge de seize ans dans les colonies américaines de la Grande-Bretagne, s'étoit en quelque sorte naturalisé Anglo-Américain. Devenu propriétaire d'une habitation sur les frontières de ces colonies, il fut l'une des premières victimes de la guerre de l'indépendance. Les Sauvages alliés de l'Angleterre incendièrent ses possessions. C'est principalement aux différentes époques de cette guerre mémorable qu'il écrivit ses Lettres en anglais. Ayant repassé ensuite dans sa patrie originaire, il les traduisit lui-même en français; et comme, par le non-usage, il avoit perdu l'habitude de sa langue maternelle, il se glissa dans sa traduction beaucoup d'anglicismes qui, loin de déprécier son ouvrage, jettent plus d'énergie dans ses expressions.

L'impression que reçoit son ame sensible du spectacle de la régénération d'un peuple long-temps opprimé par la métropole, donne aux peintures qu'il fait des ravages exercés par les troupes anglaises, et de l'héroïque persévérance des colons américains, un caractère vraiment sentimental. Ce que ses peintures ont souvent de sombre, est quelquefois adouci par les images douces et riantes des

travaux champêtres auxquels, dans les momens de repos, les colons se livrent, des jouissances que ces travaux leur procurent, de la pureté de leurs mœurs, de leur félicité domestique. Aux scènes les plus effrayantes de dévastations et de meurtres, succèdent, sans affectation de contrastes, les situations les plus attendrissantes.

En même temps qu'on est profondément ému à la lecture de cette correspondance, on y puise des notions lumineuses sur la partie de l'Amérique septentrionale la plus intéressante à tous égards. C'est principalement sous les rapports de la population, de l'industrie, du commerce, de la religion, des mœurs, que l'auteur décrit les Etats-Unis. Quelquefois aussi, son riche pinceau se promène sur des objets relatifs à l'histoire naturelle. Aucun écrivain, sur-tout, n'a fait connoître aussi bien que lui, ces peuplades américaines dont la constitution physique a bien pu être détériorée par leurs funestes relations avec les peuples de l'Europe, mais qui n'en ont pas moins conservé toute l'énergie de leur caractère original. Les anecdotes qu'a répandues l'auteur dans ses Lettres, sont autant de petits drames attendrissans que d'habiles mains pourroient mettre en œuvre sur plusieurs de nos théâtres, pour y remplacer des situations hors de la nature, ou y suppléer à la stérilité de l'invention. Deux hommes, dont l'autorité est d'un grand poids (1), ont reproché à M. de Crevecœur sa partialité pour les quakers : peut-être est-elle excusable en faveur d'une secte dont les membres en général rachètent par tant de qualités estimables quelques légers défauts, indispensable tribut qu'ils payent à la foiblesse de l'humanité.

Voyage dans quelques provinces intérieures et méridionales des Etats-Unis de l'Amérique, à la Floride orientale et aux îles de Bahama, en 1783

(1) Franklin et Jefferson.

et 1784, par J. David *Schoepf* : (en allemand) *Reise durch einige der mittlern und südlichen Vereinigten Nord-Amerikanischen Staaten, nach Ost-Florida und den Bahama Inseln, unternommen, in den Jahren 1783 und 1784, von J. David Schoepf.* Erlang, 178[illegible], 2 vol. in-8°.

RECHERCHES historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, où l'on traite des établissemens des treize colonies, de leurs rapports, et de leurs dissensions avec la Grande Bretagne, de leurs gouvernemens avant et après la révolution ; par un citoyen de Virginie : avec quatre Lettres d'un bourgeois de New-Haven, sur l'unité de la législation. Paris, Froullé, 1788, 4 vol. in-8°.

VOYAGE dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, par Louis *Castiglioni*, fait dans les années 1785 à 1787, avec planches : (en italien) *Viaggio negli Stati dell' America settentrionale, fatti negli anni 1785 a 1787, di Lodovico Castiglioni*. Milan, 1790, 2 vol. in-8°.

VOYAGE dans les Etats-Unis de l'Amérique, fait en 1784, contenant une description de la situation présente et de leur population, de l'agriculture, du commerce, des mœurs de leurs habitans, des nations Indiennes, et des principales rivières, avec quelques anecdotes sur plusieurs membres du Congrès et officiers généraux de l'armée américaine ; par J. F. D. *Smith*, traduit de l'anglais par M. de Burents-Montchel. Paris, Buisson, 1791, 2 vol. in-8°.

Cette relation, dont je n'ai pas pu me procurer l'original, ne roule que sur quatre des Etats-Unis, mais d'une grande importance, la Virginie, le Maryland, les deux Carolines. Il est difficile de ramasser plus de notions intéressantes que l'a fait le voyageur dans deux petits volumes. Il ne se borne pas en effet à décrire les quatre Etats que je viens d'indiquer; ses observations s'étendent à plusieurs nations indigènes, et même à la Louisiane et d'autres colonies espagnoles.

NOUVEAU VOYAGE dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. *Brissot* (*Warville*). Paris, Buisson, 1791, 3 vol. in-8°.

Dans cette relation, le voyageur a généralement embrassé tout ce qui étoit du ressort de la statistique : religion, mœurs, usages, économie, politique, agriculture, commerce, manufactures, sciences et arts. Il a même consacré un volume entier à tracer le tableau des relations commerciales qu'il seroit avantageux aux deux puissances des Etats-Unis et de la France d'établir entre elles. La relation ne laisse desirer que des recherches et des observations sur la physique du pays et sur son histoire naturelle; mais c'étoit un genre de connoissances absolument étranger à l'auteur.

QUELQUES RENSEIGNEMENS relatifs à l'Amérique (anglaise), rassemblés par Thomas *Cooper*, ci-devant de Manchester : (en anglais) *Some Information respecting America, collected by Thomas Cooper, late of Manchester*. Londres, 1794, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

RENSEIGNEMENS sur l'Amérique (anglaise), rassemblés par Thomas *Cooper*, ci-devant de Manchester, traduits de l'anglais, avec une carte. Paris, Maradan, an III — 1795, in-8°.

Cet ouvrage, le fruit de dix-huit mois de séjour de l'au-

teur, est l'un des plus instructifs, et sur-tout des moins partiaux, qui ait paru en Angleterre sur les Etats-Unis.

TABLEAU de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, d'après Jedidiah *Morse* et les meilleurs auteurs américains, par Charles *Pictet*, de Genève; ouvrage enrichi de beaucoup de cartes et de tableaux. Paris, Dupont, 1795, 2 vol. in-8°.

L'auteur de cet ouvrage, ainsi qu'il l'annonce, a puisé dans d'excellentes sources, et il les a heureusement employées.

LE GAZETIER des Etats-Unis, contenant une description authentique de ces divers Etats, leur situation actuelle, leurs limites, leur sol, leurs productions, leur climat, leur population, leur commerce et leurs manufactures; par Joseph *Scott*, enrichi de dix-neuf cartes : (en anglais) *The United-States Gazeteer, containing an authentic description of the several States; their situation extant, boundery, soïl, produce, climate, population, trade and manufactures; illustrated with 19 maps; by Joseph Scott.* Philadelphie, 1795, in-8°.

TABLEAU historique, géographique, commercial et philosophique des Etats-Unis d'Amérique et des établissemens européens dans l'Amérique et les Indes occidentales, par Guillaume *Winterbotham*: (en anglais) *An Historical, geographical, commercial and philosophical View of the American United-States and the European settlements in America and the West-Indies, by W. Winterbotham.* Londres, 1795, in-8°.

VOYAGE dans l'intérieur des Etats-Unis, à Bath,

Winchester, dans la ville de Shenondoah, etc. etc. pendant l'été de 1791; seconde édition, augmentée de descriptions, et d'anecdotes sur la vie militaire et politique de Georges Washington: par Ferdinand *Bayard*. Paris, Batilliot, an VI — 1798, in-8°.

La première édition de cet ouvrage avoit donné lieu à plusieurs critiques. L'esprit de parti avoit dicté les unes, et l'auteur n'y a eu aucun égard. Les autres, qui portoient sur des lacunes essentielles, lui ont paru bien fondées, et il en a profité.

JOURNAL de la sortie des Etats-Unis de l'Amérique, par *Wansey*: (en anglais) *Journal of the egression to the United-States of America, by Wansey*. Londres, 1798, in-8°.

VOYAGE dans les Etats-Unis de l'Amérique, en 1795, 1796 et 1797, par *la Rochefoucault-Liancourt*, enrichi de plusieurs cartes. Paris, Dupont, an VII — 1799, 8 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en anglais sous le titre suivant:

VOYAGE de *la Rochefoucault* aux Etats-Unis d'Amérique, etc...: (en anglais) *La Roche-Foucault's Travels to the United-States of America*. Londres, 1799, 2 vol. in-4°.

Profondément versé dans la connoissance des matières économiques, l'auteur de cette relation a voyagé dans les Etats-Unis, et y a même séjourné pendant trois ans, pour y recueillir les notions utiles que le pays pouvoit lui offrir dans ce genre, et il y a fait une ample et riche moisson. Ses observations, qui ont toujours le caractère précieux de la vérité, se sont étendues aussi à la constitution politique du pays, aux moeurs, aux usages de ses habitans, quelquefois

aussi à son état physique et à son histoire naturelle. C'est un des guides les plus sûrs auquel puissent s'attacher ceux qui se proposent d'aller former des établissemens aux Etats-Unis. Il ne se borne pas en effet à conduire le lecteur dans l'intérieur du pays et des familles, il le fait pénétrer encore dans les parties les plus reculées des Etats-Unis, et jusque dans le Canada, dont il fait une description rapide, mais satisfaisante sous plusieurs rapports.

L'auteur, au surplus, apprécie avec une rare modestie l'avantage qu'on peut retirer de sa relation.

« Les Etats-Unis, dit-il, sont peut-être la partie du » monde entier qu'il est le plus difficile de faire connoître » à ceux qui n'y voyagent pas par eux-mêmes. C'est un » pays tout *en croissance* : ce qui est vrai aujourd'hui pour » sa population, ses établissemens, ses prix, son commerce, ne l'étoit pas il y a six mois, et ne le sera plus » six mois plus tard. C'est un jeune homme sortant de » l'enfance pour entrer dans l'âge de la puberté, dont » les traits ne seront plus, dans une année, semblables » au portrait fidèle que l'on vient d'en faire. Les renseignemens qu'à l'époque présente, et pendant bien des » années encore, un voyageur peut et pourra consigner » avec le plus de soin, ne sont, ne seront que des points » de souvenir, que des moyens de comparaison pour les » années futures; et dans ce sens, ces renseignemens me » semblent loin d'être sans utilité ».

Coup-d'œil sur les Etats-Unis d'Amérique, par *Coxe* : (en anglais) *View of the United-States of America, by Coxe*. Londres, 1800, in-8°.

Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck, par un membre adoptif de la nation d'Onéïda, traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un Cultivateur américain (John *de Crevecœur*), enrichi de trois cartes et de sept planches. Paris, Maradan, an IX—1801, 3 vol. in-8°.

Ce Voyage peut être regardé comme une suite des Lettres d'un Cultivateur américain, quoique M. de Crevecoeur, à l'aide d'un prétendu naufrage, d'où l'on a eu de la peine, dit-il, à sauver le manuscrit qu'il publie, ne s'annonce que comme le traducteur de la nouvelle relation.

Les situations des personnages qu'il met en scène, ont le même charme; les tableaux qu'il trace de la nature sauvage sont aussi riches; l'intérêt qu'il inspire pour un peuple qui vient de briser ses fers, est aussi vif.

Mais ce qui distingue sur-tout ce Voyage, ce sont des détails précieux sur l'état des peuples indigènes de cette partie de l'Amérique septentrionale avant l'arrivée des Européens, sur les causes de leur dépérissement et de leur foiblesse actuelle, sur la nature du climat où les établissemens progressifs des Européens les ont confinés, enfin sur la révolution importante que ces progrès-là même ont opérée dans les immenses contrées attenantes aux Etats-Unis.

Aucun voyageur n'a si bien décrit ces assemblées générales ou conseils que tiennent les Sauvages, pour délibérer sur leurs intérêts politiques. L'auteur, qui y a assisté, rapporte quelques-uns des discours qu'ils y prononcèrent; et l'on y admire une éloquence agreste et sublime comme la nature.

Voyages dans les Etats-Unis de l'Amérique, fait pendant les années 1793 à 1797, par Guillaume *Priest*, accompagné du Journal de l'auteur sur l'océan Atlantique : (en anglais) *Travels in the United-States of America, by William Priest*, etc.... Londres, Jansen, 1801, in-8°.

Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française au Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les Sauvages, par C. F.

Volney; ouvrage enrichi de quatre planches gravées, dont deux cartes géographiques, et une coupe figurée de la chute de Niagara. Paris, Courcier et Dentu, an XII — 1803, 2 vol. in-8°.

Cette relation est le fruit de trois ans de séjour dans les Etats-Unis. En donnant d'une manière très-abrégée le tableau de la situation géographique des Etats-Unis, l'auteur représente ce pays comme une forêt presque universelle, divisée en trois grandes régions par des chaînes de montagnes, dont il détermine l'élévation extrême et moyenne. Il indique aussi la structure intérieure du sol, et caractérise les pierres et les roches fondamentales qui occupent diverses régions. Après avoir parlé des anciens lacs qui ont disparu, il se livre à des conjectures très-ingénieuses sur l'ancien état du pays. La description qu'il donne de la fameuse chute de Niagara n'est pas, à beaucoup près, aussi détaillée que celle de Weld, mais elle est néanmoins suffisante pour en faire prendre une juste idée. Les tremblemens de terre, au nombre de plus de quarante-cinq qui ont eu lieu depuis 1628, époque de la première arrivée des Anglais dans la partie de l'Amérique septentrionale qui forme aujourd'hui les Etats-Unis, portent l'auteur à croire qu'ils ont dû être aussi violens que fréquens dans les temps anciens; et le grand nombre de lacs que renferme le sol des Etats-Unis, lui paroissent être autant de cratères de volcans éteints.

En s'occupant du climat des Etats-Unis, l'auteur le compare avec celui de l'Europe aux mêmes latitudes, quant aux vents, à la quantité de pluie, à l'évaporation et à l'électricité. La conclusion générale qu'il tire d'une foule d'observations particulières qu'il a faites dans les divers Etats-Unis, c'est que la température de ce climat est infiniment plus variable que celle des régions de l'Europe situées sous les mêmes parallèles : il fait remarquer soigneusement les changemens remarquables qui s'y sont successivement opérés par les abattis de bois et les défrichemens.

C'est un service signalé que l'auteur a rendu à ceux qui se proposent de former des établissemens aux États-Unis, d'être entré, comme il l'a fait, dans un grand détail sur les maladies dominantes de ce pays, et particulièrement sur la *fièvre jaune*, le plus terrible fléau de ces climats. Les connoissances que lui avoient procurées d'anciennes études en médecine, lui ont donné la facilité de traiter ce sujet d'une manière bien plus instructive que ne l'auroit fait un voyageur dépourvu de ces connoissances. La digression qu'il s'est permise sur les vents de la Suède et de la Norwège, n'est rien moins qu'étrangère à son sujet; elle s'y rattache au contraire essentiellement.

Le tableau que l'auteur trace de la misérable situation des colons français sur le Scioto, l'Ohio, l'Ouabache, n'est pas propre à encourager les émigrans de France à se transporter inconsidérément aux États-Unis. Il explique d'une manière très-plausible le dépérissement général des établissemens français sur les frontières de la Louisiane et du Canada, tandis que ceux des Anglo-Américains prospèrent et s'accroissent. Il trouve les véritables raisons de la différence de succès des entreprises formées par des individus de l'une ou de l'autre nation, dans celle des moyens d'exécution et d'emploi du temps, c'est-à-dire, dans ce qu'on appelle le caractère national. Chez le Français, dit-il, c'est une activité pétulante qui ne tient compte ni des frais, ni des obstacles : chez le colon américain, de sang anglais ou allemand, c'est une ténacité phlegmatique qui calcule à tête reposée, et qui s'occupe sans vivacité, mais sans relâche, de tout ce qui tend à la création de l'établissement, et qui, sans s'arrêter, marche d'un pas ferme à son perfectionnement.

Ce fut au *poste Vincennes* que l'auteur eut occasion d'observer les Sauvages, qu'il y trouva rassemblés pour y vendre le produit de leur *chasse rouge* (1). On portoit leur

(1) Les Sauvages appellent *peau rouge* celle du daim, dont la chasse a lieu en juillet et en août.

nombre à quatre ou cinq cents têtes de tout âge, de tout sexe, et de diverses nations ou tribus. C'étoit la première fois qu'il voyoit à loisir cette espèce d'hommes, déjà devenue rare à l'est des monts Alleguanys ou Alleghanys (1). Ici l'auteur fait un portrait bizarre, mais très-fidèle, de la configuration physique des Sauvages, de leur habillement ordinaire, de leur parure dans les jours de fête. Il ajoute qu'en traçant l'esquisse de ce tableau, il le montre du beau côté; car pour le voir tout entier, il faut se figurer que dès le matin, hommes et femmes vaguoient dans les rues uniquement pour se procurer de l'eau-de-vie; que vendant d'abord le produit de leur chasse, puis leurs bijoux, puis leurs vêtemens, ils ne cessoient de boire jusqu'à perte absolue de leurs facultés. Dans les traits difformes de cette peinture, l'auteur fait entrer toutes les scènes burlesques, dégoûtantes, fâcheuses, qu'offrent en Europe les ivrognes les plus crapuleux. Il ne sortoit pas le matin, dit-il, sans trouver ces Sauvages par douzaines vautrés, au sens propre, avec les porcs. Heureux encore s'il n'étoit pas spectateur de batteries à coups de couteau ou de casse-tête, qui, année commune, produisent dix meurtres. A vingt pas de lui, un Sauvage poignarda sa femme à coups de couteau. Quinze jours auparavant, pareil meurtre avoit eu lieu, et cinq semblables l'année précédente. De-là des vengeances immédiates ou dissimulées des parens et de la famille, causes renaissantes d'assassinats et de guet-apens.

Tel est l'un des inconvéniens de la vie sauvage; mais l'auteur auroit pu observer que c'est sur les Européens qu'on peut en rejeter tout le blâme, puisque ce sont les liqueurs spiritueuses, dont ils ont introduit l'usage chez les naturels de l'Amérique, qui sont la source principale de ces excès.

L'auteur convient que c'est avec raison qu'on vante la

(1) C'est ce dernier nom que M. Michaux, comme on le verra, donne à ces montagnes.

taille des Sauvages ; qu'elle est en général svelte, bien prise, et plus ou moins grande et forte, suivant le sol qu'ils habitent ; qu'on ne voit jamais parmi eux ni boiteux, ni manchots, ni bossus, ni aveugles, ni individus mutilés, ni gens affligés de hernies ou dans un état misérable de caducité : mais avant d'en tirer des inductions trop favorables pour leur genre de vie, il faut remarquer qu'il arrive fréquemment chez les Sauvages, que les parens délaissent ou détruisent l'enfant mal conformé qui leur seroit à charge ; que tout sujet né foible doit nécessairement périr de bonne heure par l'effet des fatigues ; qu'enfin les Sauvages donnent assez fréquemment la mort aux invalides et aux vieillards, qui souvent aussi la sollicitent eux-mêmes. On vante la santé robuste des Sauvages, poursuit-il ; sans doute l'habitude de supporter toutes les intempéries de l'air donne à leur constitution une vigueur qu'on n'attend pas de la vie efféminée qu'on mène dans les cites ; mais pour apprécier leurs avantages à cet égard, on doit observer que leur manière de vivre les soumet nécessairement à des irrégularités et à des excès qui affoiblissent peu à peu leur santé et ruinent leur tempérament. J'abrége cet examen très-approfondi de la constitution physique et morale des Sauvages, sur lequel l'auteur a essuyé des contradictions de la part des partisans de l'état de nature, et j'arrive à sa conclusion, qu'il a tirée des faits dont il a été témoin, des renseignemens qu'il s'est procurés, et des observations qu'ils lui ont donné lieu de faire.

« Les vertus des Sauvages, dit-il, se réduisent à un
» courage intrépide dans le danger, à une fermeté iné-
» branlable dans les tourmens, au mépris de la douleur et
» de la mort, et à la patience dans toutes les anxiétés et
» les détresses de la vie. Ce sont là sans doute, ajoute-t-il,
» des qualités utiles, mais elles sont toutes restreintes à
» l'individu, toutes égoïstes et sans aucun fruit pour la
» société : de plus, elles sont la preuve d'une existence
» réellement misérable, et d'un état social si dépravé et

» si nul, que l'homme n'y trouvant, n'y espérant aucun » secours, aucune assistance, est obligé de s'envelopper » dans le manteau du désespoir, et de tâcher de s'en» durcir contre les coups de la fatalité ».

Le tableau du climat et du sol des Etats-Unis est terminé par un vocabulaire de la langue des *Miamis*. Les deux cartes géographiques, l'une du continent de l'Amérique-Nord en général, l'autre des Etats-Unis en particulier, paroissent avoir été dressées avec soin, et elles sont très-bien gravées.

VOYAGE de quatre ans et demi dans les Etats-Unis de l'Amérique, fait dans les années de 1798 à 1802, par John *Davis* : (en anglais) *Travels of four years and a half, in the United States of America, etc.... by John Davis*. Londres, Ostel, 1804, in-8°.

L'auteur ayant été attaché successivement à plusieurs familles dans les Etats-Unis, en qualité d'instituteur, a eu la facilité de bien observer les mœurs, les usages, la vie domestique des habitans. Sous ce rapport sur-tout, son Voyage est du plus grand intérêt.

JOURNAL d'André *Ellicott*, commissaire pour déterminer les limites entre les Etats-Unis et les possessions espagnoles en Amérique : (en anglais) *The Journal of Andrews Ellicott, for determining the boundery between the United-States and the possessions of his Catholica Majesty in America*. Londres, 1805, in-8°.

L'ESPION Anglais, ou Lettres adressées à un membre du Parlement britannique, pendant un voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique, par un jeune Gentleman : (en anglais) *The British Spy*, etc... Londres, 1806, in-8°.

§. V. *Descriptions de plusieurs des Etats-Unis en particulier. Voyages faits dans ces Etats.*

NOUVELLE-ANGLETERRE.

HISTOIRE de la Nouvelle-Angleterre, depuis les premières plantations que les Anglais y ont établies en 1608 jusqu'en l'année 1630, avec la forme de leurs gouvernemens militaire, civil et ecclésiastique : (en anglais) *A History of New England from the English planting, in the year 1608 until the year 1630, declaring the forme of their government civil, military and ecclesiastic.* Londres, 1631, in-4°.

DÉCOUVERTE de la Nouvelle-Angleterre, d'Edouard *Bland* : (en anglais) *The Discovery of New-Britain, by Edward Bland.* Londres, 1652, in-4°.

HISTOIRE de la Nouvelle Angleterre, depuis les commencemens de la colonie anglaise, savoir, de l'année 1628 à l'année 1652, par T. H. : (en latin) *Historia Novae-Angliae à primordiis Coloniae anglicanae, scilicet 1628 ad annum 1652, à T. H.* Londres, 1654, in-4°.

Il n'y a que le titre en latin, le corps de l'ouvrage est en anglais.

TABLEAU de la Nouvelle-Angleterre, par Guillaume *Wood* : (en anglais) *New-England Prospectus, by William Wood.* Londres, in-8°.

NOUVEAU CANAAN, ou Relation abrégée de la Nouvelle-Angleterre, par Thomas *Morton*, en trois livres : (en anglais) *New-Canaan, or on Abstract of New-England, in III books, by Thomas Morton.* Amsterdam, 1677, in-4°.

DÉCOUVERTES curieuses dans la Nouvelle-Angleterre, en oiseaux, animaux, poissons, serpens, plantes, avec les remèdes dont se servent les habitans pour se guérir de leurs maladies, blessures et ulcères, avec une description exacte d'une *squa* indienne dans tous ses atours, un poëme fait sur cette Indienne, et une table chronologique des principaux voyages faits dans ce pays, par Jean *Josselyn*, ouvrage orné de cartes : (en anglais) *New-England rarities discovered in birds, beasts, fishes, serpents and plants, of that country: together with the physical and chirurgical remedies with which the natives constantly use to cure distemper, wounds and sores; also a perfect description of an India* Squa *in all her bravery, with a poem not improperly censured upon her, and a chronological table of the remarkable passages in that country among the English; illustrated with cart, by John Josselyn.* Londres, 1672, in-12.

RELATION de trois voyages à la Nouvelle-Angleterre, par Jean *Josselyn* : (en anglais) *An Account of three voyages to New-England, by John Josselyn.* Londres, 1674, in-8°.

HISTOIRE de la Nouvelle-Angleterre, par Daniel *Neal*, contenant une relation impartiale de l'état civil et ecclésiastique de cette contrée en l'année 1700, et la situation actuelle de la Nouvelle-Angleterre, avec des nouvelles cartes soigneusement dressées de ce pays : (en anglais) *The History of New-England, containing an impartial account of the civil and ecclesiastical affairs of the country to the*

year 1700: with the present state of New-England, and a new accurate map of the country. Londres, 1720, *ibid.* 1747, 2 vol. in-8°.

VOYAGE dans la Nouvelle-Angleterre, en 1723 et 1724, par Christophe *Levett*: (en anglais) *Voyage to New-England in the years 1723 and 1724, by Christ. Levett.* Londres, 1728, in-4°.

HISTOIRE chronologique de la Nouvelle-Angleterre, par Thomas *Prince*: (en anglais) *Chronological History of New-England, by Thomas Prince.* Boston, 1736, in-12.

ETAT DE MASSACHUSSET.

ABRÉGÉ de l'Histoire de la colonie de Massachusset-Bay, par Israël *Mauduit*, relativement à ses chartes et à sa constitution: seconde édition, avec la charte originellement accordée à cette province sous Charles 1er: (en anglais) *Israël Mauduit's short View of the colony Massachuset-Bay, with respect to their charter and constitution: second edition, with the original charter granted to that province, in the act of Charle 1.* Londres, 1744, in-12.

HISTOIRE de la colonie de Massachusset-Bay, depuis l'année 1628 jusqu'en l'année 1750, par *Hutchinson*: (en anglais) *History of the colonia of Massachuset-Bay, from 1628 until the years 1750, by Hutchinson.* Londres, 1760; *ibid.* 1765, 2 vol. in-8°.

MASSACHUSENSIS, ou suite de Lettres, contenant un état exact de plusieurs faits importans et frap-

pans relatifs à la fondation et aux troubles actuels de cette province. Quatrième édition, à Boston, et réimprimée à Londres en 1776 : (en anglais) *Massachusensis, or a series of Letters containing a faithful state of many important and striking facts, which laied the fondation of the present troubles in that province. IV edition, Boston printed. London reprinted.* 1776, in-8°.

ETAT DE NEW-HAMPSHIRE.

HISTOIRE de New-Hampshire, par Jérémie *Belknap :* (en anglais) *The History of New-Hampshire, by Jeremie Belknap.* Boston, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage n'a point été traduit en français et mériteroit de l'être avec quelques retranchemens. Voici l'idée qu'en donne M. de Volney, dans son Tableau des Etats-Unis. Je n'en recueille que les traits principaux.

« Dans les deux premiers volumes, l'auteur n'a eu pour » but que de faire connoître les événemens historiques de » la colonie de cet Etat, depuis son premier établisse- » ment. Le tableau qu'il en présente est d'autant plus » curieux, que l'on y trouve l'origine d'une foule d'usages » qui, alors établis par des loix coactives et très-sévère- » ment exécutées, ont tourné en *habitudes*, et composent » aujourd'hui plusieurs parties du caractère des Anglo- » Américains. L'on y voit l'esprit intolérant des premiers » colons.... Tous les délits (M. Volney en fait l'énumé- » ration, et ils portent tous sur l'inobservation de plu- » sieurs pratiques minutieuses) étoient susceptibles de » *dénonciation*, et la dénonciation emportoit peine ; ainsi » régnoit une véritable inquisition *terroriste*, et les esprits » durent contracter toutes les habitudes que donne la » persécution....

» Le troisième volume est une description méthodique

» du climat, du sol, de ses produits naturels et artificiels,
» de la navigation, du commerce, de l'agriculture et de
» tout l'état du pays.... C'est une statistique aussi exacte,
» aussi instructive qu'il est permis aux forces et aux moyens
» d'un particulier d'en produire ».

ETAT DE VERMONT.

Histoire du pays de Vermont, par Samuel Omilliams : (en anglais) *The History of Vermont*, by *Samuel Omilliams*. Boston, in-8°.

M. de Volney fait de cet ouvrage, qui n'est pas non plus traduit en français, le même éloge que de celui de Belknap.

Histoire naturelle et politique de l'Etat de Vermont : (en anglais) *Natural and political History of the State of Vermont*. 1798, in-8°.

ETAT DE CONNECTICUT.

Histoire générale du Connecticut, depuis son premier établissement sous George Fenrich, écuyer, jusqu'à la période où ses liaisons avec la Grande-Bretagne ont cessé, contenant une description de cette province et plusieurs anecdotes intéressantes, par un Gentleman de cette province : (en anglais) *A general History of Connecticut, from its first settlement under George Fenrich, esq., to its latest period amity with Great-Britain : including a description of the country and many curious and interesting anecdotes, by a Gentleman of the province.* Londres, 1781, in-12.

ETAT DU NOUVEAU-JERSEY.

Description historique de la province et de la contrée de l'ouest du Nouveau-Jersey : coup-d'œil sur les loix, coutumes et religion de ses habitans, la température du climat, la richesse du sol, etc.... par Gabriel *Thomas* : (en anglais) *Historical description of the province and country of West-New-Jersey, of their laws, customs, religion, the air and climate, the fortune of the soil, etc... by Gabriel Thomas*. Londres, 1698, in-8°.

ETAT DE NEW-YORCK.

Histoire de la province de la Nouvelle-Yorck et de sa découverte, par Guillaume *Smith* : on y a joint la description de cette contrée et de ses habitans : (en anglais) *William Smith History of the province of New-Yorck ; from the first discovery, to which is annexed a description of the country and inhabitants*. Londres, 1757 ; *ibid.* 1776, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

Histoire de la Nouvelle-Yorck, depuis la découverte de cette province jusqu'à notre siècle, dans laquelle on rapporte les démêlés qu'elle a eus avec les Canadiens et les Indiens, ses guerres contre ces peuples, les traités et alliances qu'elle a faits avec eux, etc.... on y a joint une description géographique du pays, et une histoire abrégée de ses habitans, de leur religion, de leur gouvernement

civil et ecclésiastique, par William *Smith*, traduit de l'anglais. Londres, 1767, in-12.

ETAT DE LA PENSYLVANIE.

LETTRES de *Penn*, et description de la Pensylvanie. La Haye, 1684, in-12.

DESCRIPTION de la province nommée par les Anglais Pensylvanie, par Thomas *Campanius*: (en suédois) *Kort Beskrifning om provinzen ny Swerige, of de Engelske kallad Pensylvania, ved Thomas Campanius*. Stockholm, 1702, in-4°.

— La même, traduite en allemand. Francfort, 1702, in-8°.

RELATION du voyage de Richard *Castelman* dans la Pensylvanie, en 1710.

Cette relation est imprimée à la suite du Voyage imaginaire du capitaine Boyle. Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12.

OBSERVATIONS de Jean *Bartram* sur les habitans, le climat, le sol, les rivières, les productions, les animaux et d'autres objets dignes d'être remarqués, faites dans le cours d'un voyage dans la Pensylvanie, à Ouetango, Oswego et au lac Ontario: on y a joint une relation de la cataracte de Niagara, par Pierre *Kalm* (en anglais *John Bartram's Observations on the inhabitants climate, soil, rivers, productions, animals, and other worth notices, made in his travels from Pensylvania, to Ouetango, Oswego and the lake Ontario: to which is annexed a curious account of the cataract of Niagara, by Peter Kalm*. Londres, 1751, in-8°.

Etat actuel de la Pensylvanie. Paris, 1756, in-12.

Voyage en Pensylvanie, de 1750 à 1754, par Gottlieb *Mitteberger:* (en allemand) *Reise nach Pensylvanien, von 1750 bis 1754, von Gottlieb Mitteberger.* Stutgard, 1756, in-8°.

Il n'y a guère d'intéressant dans ce Voyage, que la connoissance que donne Mitteberger des séductions, des noirceurs, de toutes les manœuvres coupables qu'inspire la cupidité, pour enlever en Allemagne des individus de tout âge et des deux sexes, et les traîner aux États-Unis.

Journal d'une tournée de deux mois, faite par Charles *Beatty*, en vue de propager la religion parmi les habitans de la frontière de la Pensylvanie: (en anglais) *Journal of a view of promoting religion amongst the frontiers of Pensylvania, by Ch. Beatty.* Londres, 1768, in-8°.

— Le même, traduit en allemand. Francfort et Léipsic, 1771, in-12.

Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie, et de l'établissement des Quakers dans cette contrée, traduite de l'allemand par M. D. S., censeur royal, précédée d'une carte géographique. Paris, Ganeau, 1768, in-12.

Quoique cet ouvrage ne soit annoncé que comme un simple traduction, on en chercheroit en vain l'original dans aucune langue, dit le prétendu traducteur. Il a voulu seulement annoncer par-là, qu'une grande partie du fond de l'ouvrage étoit tirée de deux écrivains étrangers, dont l'un véritablement, comme on vient de le voir, est allemand (Gottlieb *Mitteberger*), et l'autre

Fr. le *Kales*, est un voyageur suédois. Il doit principalement à celui-ci toute la partie d'histoire naturelle : Mittelberger ne lui a guère fourni que la relation de son voyage et des manœuvres dont je viens de rendre compte à l'article de la relation de ce voyageur : mais il a puisé dans toutes les sources que j'ai précédemment indiquées, concernant la Pensylvanie. Depuis qu'il a écrit, tout a subi de grands changemens dans ce pays, sous les rapports agronomiques, industriels, civils, politiques : le climat même a éprouvé des altérations : une des plus funestes, est l'irruption de la fièvre jaune, dont on doit, comme on l'a vu, regarder la Pensylvanie comme le foyer originaire. On peut néanmoins y recueillir encore des notions curieuses sur la Pensylvanie, et particulièrement sur les Sauvages, ses habitans aborigènes. Après quelques conjectures sur leur origine, l'auteur a décrit dans un assez grand détail leur manière de se vêtir, de se nourrir et de se loger : il a donné une idée de leur langage, de leurs usages, de l'espèce d'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, des cérémonies qu'ils observent dans leurs funérailles, de la façon dont ils portent le deuil. L'espèce de culte qu'ils pratiquent, la forme de leur gouvernement et de leurs assemblées publiques sont aussi l'objet de ses recherches. Enfin, s'appuyant sur l'autorité des écrivains qu'il a consultés, il attribue à ces Sauvages une mémoire fort heureuse, une mesure assez étendue d'intelligence, et il vante le bonheur de leur condition. Les voyageurs modernes, comme on le verra, ne font pas une peinture aussi flatteuse de la vie sauvage.

Extrait du manuscrit d'un Silésien, de l'année 1785, concernant les Mohawks, Philadelphie et Baltimore : (en allemand) *Auszug aus einer Handschrifft eines Schlesiers, vom Jahr 1783, die Mohawks, Philadelphia und Baltimor, betreffend.* (Inséré dans le Journal géogr. de Fabri, 1788, 4e cah.)

ETATS DE LA VIRGINIE ET DU MARYLAND.

VOYAGE de Philippe *Amidas* et Arthur *Barlow* sur les côtes de la Virginie, en 1584 : (en anglais) *Philip. Amidas's and Arthur Barlow's Voyage to the coast of Virginia, in 1584.* (Inséré dans la Collection de Hakluit.)

DEUX VOYAGES de *Grinville*, faits en Virginie en 1586-1590 : (en anglais) *Two Voyages to Virginia, in 1586-1590, by Grinville.* (Inséré *ibid.*)

VOYAGE de Jean *Withe* en Virginie, en l'année 1590 : (en anglais) *John Withe's Voyage to Virginia, in 1590.* (Inséré *ibid.*)

RELATION des avantages qu'offre la contrée de la Virginie, par Thomas *Hariot* : (en anglais) *Thom. Hariot's Account of the commodities, etc.... in the country of Virginia.* (Insérée *ibid.*)

DESCRIPTION du naturel et des coutumes des habitans de la Virginie : (en anglais) *A Description of the nature and manners of inhabitants of Virginia.* (Insérée *ibid.*)

MERVEILLEUX et étrange Rapport, toutefois fidèle, des curiosités qui se trouvent en Virginie, des façons des habitans d'icelle, etc.... traduit nouvellement d'anglais en français, à Francfort-sur-le-Mein, de l'imprimerie de Jean-Michel, aux frais de Théodore Debry, l'an 1590, avec figures; se vend dans la boutique de Sigismond Færebond, petit in-fol.

Cet ouvrage, dont j'ai recueilli le titre dans un catalogue

a beaucoup d'analogie avec le suivant, soit par la conformité des noms de l'éditeur, de l'imprimeur, du libraire et de la ville, soit par la date; mais comme le titre est tout différent, j'ai cru devoir l'annoncer séparément.

BRIÈVE HISTOIRE de la Virginie, dédiée à Guillaume comte-palatin du Rhin, et duc de la Haute et Basse-Bavière, enrichie de l'écusson colorié de ses armes. A Francfort, de l'imprimerie de Jean Wechel, aux dépens de Théodore Debry, 1590, avec les vrais pourtraits et façons de vivre des peuples d'une partie de l'Amérique nouvellement appelée Virginie par les Anglais qui furent envoyés la découvrir l'an 1585, à la principale charge de honorable messire *Raleigh*, chevalier et sur-intendant des mines d'étain, favorisé de cette entreprise par S. M. la reine d'Angleterre, et autorisé par ses lettres-patentes; recueilli diligemment et tiré sur le naturel par Jean With, qui a été expressément envoyé audit pays pour ce faire l'année susdite 1585, et celle de l'an 1588, puis taillé en cuivre et nouvellement mis en œuvre par Théodore Debry, à ses propres dépens. 1590, p. in-fol.

Cet ouvrage est rare.

Les portraits, les cartes géographiques et les plans, dont l'ouvrage est enrichi, ont été coloriés avec la plus grande vérité d'imitation et le plus riche choix de couleurs, dans un exemplaire que j'ai eu sous les yeux, et dont on refusoit cent quarante francs. Les figures sont au nombre de vingt-trois: en voici la liste que j'ai copiée dans la table indicative placée à la tête de cet exemplaire, où elles se trouvoient bien complètes.

1. Charte de toute la côte de Virginie. 2. Arrivée des Anglais en Virginie. 3. Un des grands seigneurs de Vir-

ginie. 4. Une noble dame de Secota. 5. Prêtre de Secota. 6. Fille noble de Secota. 7. Les grands seigneurs de Boomark. 8. Noble dame de Pomeioolk. 9. L'accoutrement d'hiver d'un vieillard de Pomeioolk. 10. Comme les dames de la Monqnepoacq portent leurs enfans. 11. L'enchantement. 12. La manière de faire les bateaux. 13. La manière de pêcher des habitans de Virginie. 14. Grille de bois à boucaner le poisson. 15. Façon des pots de terre auxquels se cuisent leurs viandes. 16. La façon de manger. 17. Feu de joie des fêtes solemnelles. 18. La façon de danser de ceux de Virginie en leurs fêtes solemnelles. 19. La ville de Pomeioolk. 20. La ville de Secota. 21. Kivosa. 22. Les sépultures des seigneurs. 23. Marques d'aucuns des principaux seigneurs de Virginie.

La Virginie bien appréciée par la description de la terre de Virginie qui lui est contigüe; outre un Voyage continuel de quatre ans, et de découvertes environ mille milles est et ouest, par Don Francori *de Soto*; par Richard Hakluit (en anglais). Londres, 1609, in-4°.

La Virginie évaluée par la description du pays limitrophe de la Floride, traduit du portugais par Richard Hakluit : (en anglais) *Virginia's riches evalued by the description of Florida, her neighbour, etc. translated from portughese by Richard Hakluit.* Londres, 1619, in-4°.

Examen de la Virginie, ou Description naturelle et politique de cette contrée, par Guillaume *Bullock* : (en anglais) *Virginia examinata, or a natural and political Description of his country, by William Bullock.* Londres, 1649, in-4°.

La Vierge triomphante, ou la Virginie appré-

ciée à sa juste valeur, particulièrement dans sa partie méridionale, avec la fertile Caroline, et la non moins fertile île de Roannoak, par Edouard *William*: (en anglais) *Virgo triumphans, or Virginia richly and tonly valued more especialy the south parts there of with the fertile Carolina and no less excellent isle of Roannoak, by Edwart William.* Londres, 1650, in-4°.

CARACTÈRE de la province de Maryland, par Georges *Alsop*: (en anglais) *George Alsop's Caracter of the province of Maryland.* Londres, 1666, in-8°.

VOYAGE d'un Français exilé pour la religion, avec la description de la Virginie et du Maryland. La Haye, 1687, in-8°.

RELATION de diverses choses observables dans la Virginie, par Jean *Clayton*: (en anglais) *An Account of several observables in Virginia, by John Clayton.* (Insérée dans les Transactions philosophiques, vol. 17, n° 201.)

RELATION de la Virginie, par Thomas *Glover*: (en anglais) *An Account of Virginia, by Thomas Glover.* (Inséré *ibid.* vol. 11, n° 126.)

LETTRE de Hugues *Jones* concernant diverses choses observables dans le Maryland: (en anglais) *A Letter concerning several observables, in Maryland, by Hugo Jones.* (Ins. *ibid.* vol. 21, n° 259.)

HISTOIRE de l'état actuel de la Virginie, en deux parties: 1. l'histoire de ses établissemens; 2. les productions naturelles et les productions accidentelles convenables à cette contrée, par

Bird : (en anglais) *History and present state of Virginia in four parts : 1. the history of the forst settlements of Virginia ; 2. the natural productions and conveniences of the country, by Bird.* Londres, 1705, in-8°.

HISTOIRE de la Virginie, par un habitant né dans le pays même (R. B. *Beverley*), avec des particularités, et une relation abrégée concernant les indigènes ; les Anglais et les habitans de cette colonie, avec planches : (en anglais) *History of Virginia, by a native and inhabitant of the place, (the R. B. Beverley) a particular and short account of the Indians, English and negros inhabitants of the colony.* Londres, 1702 ; *ibid.* 1722, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

HISTOIRE de la Virginie, contenant, 1. l'histoire du premier établissement dans la Virginie, et de son gouvernement jusqu'à présent ; 2. les productions naturelles et les commodités du pays, avant que les Anglais les y négociassent et les améliorassent ; 3. la religion, les loix et les coutumes des Indiens naturels, tant dans la guerre que dans la paix ; 4. l'état présent du pays, tant à l'égard de la police que de l'amélioration du pays ; par un auteur natif et habitant du pays : traduite de l'anglais, et enrichie de figures. Paris, Ribou, 1707, in-12.

Voici le développement que l'auteur original, né Anglo-Américain, comme on le voit, a donné aux différens points qu'il a traités pour compléter l'histoire de la Virginie, et dont le titre de l'ouvrage donne l'apperçu.

Le premier livre renferme l'historique de tous les événemens qui se sont passés en Virginie depuis l'établissement des Anglais. L'auteur y fait un rapide exposé de toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre les Indiens, et des causes qui les ont produites. Il y exagère un peu les massacres et les autres infortunes dont l'esprit vindicatif des indigènes a été, suivant lui, la source : il y trace le tableau de l'administration des divers gouverneurs envoyés par l'Angleterre dans la Virginie, et rapporte même les principaux actes que l'assemblée générale des colons y a passés de leur temps. Dans le second livre, il s'occupe des productions naturelles du pays, et de l'état où les Anglais le trouvèrent à leur arrivée : mais quelque sensible qu'il fût aux beautés des ouvrages de la nature, ni le pays où il vivoit, ni l'époque même où il écrivoit, ne pouvoient lui fournir en ce genre des connoissances assez étendues pour traiter ce sujet d'une manière entièrement satisfaisante. Le troisième livre est consacré à donner un détail exact de tout ce qui concerne les Indiens, relativement sur-tout à leur religion, leurs usages, les formes diverses de leurs gouvernemens. Les planches insérées dans l'ouvrage, mal exécutées quant à la gravure, mais dont l'auteur atteste que les dessins ont été faits d'après nature, peuvent donner une idée, au moins imparfaite, du costume de ces peuples, et des plus remarquables d'entre leurs coutumes. Cette partie de l'ouvrage, où l'auteur paroît n'avoir rien avancé que d'après ses propres recherches ou le témoignage de gens dignes de foi, est beaucoup plus précieuse que les autres, parce qu'elle nous fait connoître, ou des peuplades qui n'existent plus, ou les mœurs originelles du petit nombre de celles qui existent encore. Dans le quatrième livre, l'auteur s'est attaché à décrire la forme du gouvernement que les Anglais avoient introduite dans la Virginie : mais ceci, pour la plus grande partie, n'appartient qu'à l'histoire, puisqu'en s'affranchissant du joug de la métropole, la Virginie a entièrement changé la forme de son gouvernement. Il

en faut dire autant des observations qu'il a faites sur le peu de soin qu'avoient les Anglais, d'établir en Virginie des manufactures, et des avantages qu'ils auroient pu en tirer, s'ils avoient un peu plus favorisé ce genre d'établissemens. L'affranchissement de la Virginie a imprimé un mouvement rapide au commerce et à l'industrie de ce pays. Mais ce que l'auteur a exposé dans son ouvrage sur les formes qu'on observe dans cette contrée, soit au civil, soit au criminel, pour l'administration de la justice, a encore son application aujourd'hui, puisqu'il s'est opéré peu de changemens à cet égard.

La même observation peut s'appliquer aux détails dans lesquels il est entré sur la température de l'air de la Virginie, sur la chaleur excessive et les effrayans orages qu'on y éprouve, les insectes, soit dangereux, soit incommodes, dont on y est tourmenté; les maladies qui y règnent, les divertissemens auxquels on s'y livre.

ÉTAT actuel de la Virginie, avec un coup-d'œil rapide sur le Maryland et le nord de la Caroline, par Hugues *Jones* : (en anglais) *Present state of Virginia, with a short view of Maryland and North-Carolina, by Hugo Jones*. Londres, 1724, in-8°.

DESCRIPTION topographique de la Virginie, du Maryland et de la Caroline septentrionale, contenant les rivières d'Ohio, Konhawa, Scioto, Chérokées, Wabash, des Illinois, du Mississipi; traduite de l'anglais de *Hutchins*. Paris, 1781, in-[illegible]

VOYAGES, découvertes et entreprises du [illegible] taine Jean *Smith*, dans la Vir[illegible] par [illegible] *Scheibler* : (en allemand) *Re*[illegible] *Untersuchungen des Schif*[illegible] *Virginien, von C. Fried* [illegible]

HISTOIRE de la [illegible]

écuyer, précédée d'une carte de la Virginie d'une feuille entière : (en anglais) *History of Virginia, by Th. Jefferson, to which is prefixed a large whole sheet map of Virginia.* Boston, 1784, in-8°.

OBSERVATIONS sur la Virginie, par Thomas *Jefferson*, avec cartes : (en anglais) *Notes on Virginia, by Thomas Jefferson.* Philadelphie, 1782; Londres, 1788, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

OBSERVATIONS sur la Virginie, par M. J*** (*Jefferson*), traduites de l'anglais. Paris, Barrois aîné, 1786, in-8°.

Sous le titre modeste de Notes ou d'Observations, cet ouvrage, de l'un des personnages les plus recommandables des Etats-Unis, est un excellent tableau de la constitution actuelle de la Virginie, de sa législation, de son commerce, de ses manufactures, de sa navigation et de sa milice.

ETATS DU KENTUKY ET DU TÉNESSÉE.

DÉCOUVERTE, établissemens et état actuel de la colonie de Kentuky, avec un essai sur l'histoire naturelle et topographique de cette importante contrée, par Jean *Filson* : (en anglais) *Discovery, settlements and present state of Kentuky, and an essay towards the topography and natural history of that important country, by John Filson.* Wilmington-sur-la-Délaware, 1784, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

HISTOIRE de Kentuky, nouvelle colonie à l'ouest de la Virginie, contenant, 1°. la découverte, l'ac-

quisition, l'établissement, la description topographique, l'histoire naturelle, etc. du territoire; 2°. la relation historique du colonel *Boon*, un des premiers colons, sur les guerres contre les naturels; 3°. l'assemblée des Piankashaws au poste Saint-Vincent; 4°. un exposé succinct des nations indiennes qui habitent dans les limites des Treize-Etats-Unis, de leurs mœurs et coutumes, et des réflexions sur leur origine, et autres pièces: traduit de l'anglais de M. John *Filson*, par M. Parraud, avec une carte du Kentuky; ouvrage pour servir de suite aux Lettres d'un Cultivateur américain. Paris, Buisson, 1785, in-8°.

On trouve dans la relation de Filson, un tableau fidèle de la colonie du Kentuky jusqu'au temps où l'auteur écrivoit: mais depuis cette époque, elle a reçu, plus qu'aucune autre des Etats-Unis, des accroissemens considérables: il faut donc joindre à cette Histoire de Kentuky, les trois relations suivantes:

Découvertes et établissemens dans l'Etat de Kentuky, avec un essai sur la topographie et l'histoire naturelle de cette importante contrée, par Georges *Imlai*: (en anglais) *The discovery, settlements and state of Kentuky, and an essay toward the topography and natural* [illegible] *of that important country, by George* [illegible] ion. Londres 1797, in-8°.

Le vo[illegible] s à ceux qui s[e] proposen[t] [illegible] tats-Unis d'Amérique. [illegible] *Kentuky et du Glenesy* [illegible] emens les plus consi[dérables] dé[illegible] du monde, avec un

carte typométrique, par Louis *Bridel*, pasteur de l'église française à Bâle. Paris, Levrault, an XII — 1804, in-12.

Avec la description de deux contrées des Etats-Unis sur lesquelles nous n'avions que la relation de Filson, déjà un peu ancienne, vu les progrès rapides qu'ont faits ces colonies depuis que l'auteur anglais les a décrites, l'ouvrage de M. Bridel renferme des notions intéressantes, mais néanmoins peu neuves, sur l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, de plusieurs autres parties des Etats-Unis. C'est d'ailleurs un excellent guide, ainsi que l'annonce le titre, pour ceux qui veulent aller s'établir dans ces contrées. Le planteur y trouvera des instructions très-utiles, et qui le garantiront des méprises qu'on est exposé à commettre dans les défrichemens et les plantations.

VOYAGE à l'ouest des monts Alleghanys, dans les Etats de l'Ohio, du Kentuky et du Ténessée, et retour à Charles-Town par la Haute-Caroline, contenant des détails sur l'état actuel de l'agriculture et les productions naturelles de ces contrées, ainsi que des renseignemens sur les rapports commerciaux qui existent entre ces Etats et ceux situés à l'est des montagnes et la Basse-Louisiane, avec une carte très-soignée des Etats du centre, de l'ouest et du sud des Etats-Unis; par F. A. *Michaux*. Paris, Levrault, an XII — 1804, in-8°.

Le même, traduit en anglais sous le titre suivant :

VOYAGE à l'ouest des monts Alleghanys, dans [illegible] l'Ohio, Kentuky et Ténessée, par [illegible] duit de l'original français par B. [illegible] anglais) *Travels to the west wo of* [illegible] *Montes*, etc. *by F. Michaux*, etc. [illegible] man, 1805, in-8°.

Jean Filson, dans sa relation dont je viens de donner la notice, nous avoit donné une histoire assez détaillée de Kentucke, ou de Kentucky; mais sa relation remonte à plus de vingt ans; et cette contrée, comme je l'ai fait observer, a essuyé bien des changemens et a reçu bien des améliorations depuis cette époque.

Le Voyage dans la haute Pensylvanie, que j'ai fait également connoître, nous avoit procuré quelques renseignemens sur l'état du Ténessée et sur les monts Alléghanys; mais, outre leur briéveté, ils étoient déjà anciens, et la face du pays a considérablement changé depuis leur publication. La description de ces contrées étoit donc un sujet presque entièrement neuf à traiter. M. Michaux l'a rajeuni encore par d'excellentes observations sur les rapports commerciaux entre ces États et ceux qui sont situés à l'est des monts Alléghanys. Il nous a donné aussi le dernier état de la malheureuse colonie française de Scioto, sur laquelle, ainsi qu'on l'a vu, M. de Volney, dans son Tableau des Etats-Unis, nous avoit transmis des renseignemens plus étendus, mais déjà un peu anciens.

La relation de M. Michaux n'est pas seulement précieuse à cet égard, elle l'est encore pour les détails où il entre sur la Caroline méridionale, et même sur quelques autres parties des Etats-Unis.

Ce fut à Charles-Town, capitale de la Caroline du sud, que M. Michaux, qui avoit déjà séjourné aux Etats-Unis, et qui y retournoit en l'an IX, débarqua au mois d'octobre de cette année. La fièvre jaune, cette maladie bilieuse et inflammatoire, le fléau de l'Amérique septentrionale, et qui y a étendu ses ravages jusqu'à la Nouvelle-Orléans, désoloit à cette époque la ville de Charles-Town. Beaucoup d'habitans, pour y échapper, quoique moins sujets à en être atteints que les étrangers, s'étoient réfugiés dans l'île de *Solivan*, située à sept milles de Charles-Town. D'après l'observation qui avoit été faite, que les étrangers nouvellement arrivés d'Europe ou des Etats-unis d'Amérique, et qui viennent immédiatement habiter cette île, se préservent

de la fièvre jaune, plusieurs compagnons de M. Michaux s'y réfugièrent ; mais lui s'obstina à rester dans la ville, et se flatta, par un régime propre à calmer l'effervescence du sang, de se préserver de la maladie ; mais il n'en fut pas moins attaqué, et il éprouva seulement que, sans être un préservatif, ce régime peut contribuer à diminuer la violence du mal et empêcher qu'on y succombe ; mais il ne fut pas affranchi d'une convalescence très-pénible. Soit foiblesse de tempérament, soit mauvais régime, les huit dixièmes des étrangers arrivés cette année-là même à Charles-Town, et qui restèrent dans la ville, moururent de la fièvre jaune. On doit savoir gré à M. Michaux d'avoir consigné dans sa relation des renseignemens si utiles pour les émigrans vers les Etats-Unis.

Charles-Town, située au confluent de deux rivières, occupe un espace de terrein d'environ un mille. C'est sur celle d'Asheley qu'est placée la partie de la ville la plus commerçante et la plus peuplée. La construction des sections de quai, qui s'avancent assez loin dans la rivière pour faciliter aux navires marchands le chargement de leurs cargaisons, paroîtra bien singulière aux habitans de nos grandes villes, qui ne connoissent que les quais construits en pierre. Ceux de Charles-Town sont faits de troncs de choux-palmistes, fixés ensemble, et disposés en carré les uns au-dessus des autres. Ces troncs, beaucoup mieux qu'aucunes autres espèces d'arbres du pays, se conservent dans l'eau un grand nombre d'années.

Les rues de Charles-Town, larges, mais non pavées, avec des trottoirs en brique, sont très-incommodes pour les gens de pied, par les nuées de sable qu'élève la circulation des carrosses et des cabriolets, beaucoup plus considérables, toute proportion gardée, à Charles-Town qu'en aucune autre ville de l'Amérique. Les sept dixièmes de la ville sont construits en bois, le reste l'est en brique. Des pompes placées de distance en distance, fournissent aux habitans une eau si saumâtre, qu'il est étonnant que les étrangers puissent s'y accoutumer. Le dernier recensement

fait, en 1803, portoit la population de Charles-Town à 10,690 blancs, et à 9050 esclaves.

On ne connoît point dans cette ville les hôtels garnis, les chambres à louer, les tables-d'hôte, les restaurateurs. Tout cela, pour les étrangers, est remplacé par des pensions où l'on est logé, nourri, éclairé. A Charles-Town, et dans toute la Caroline, le prix de ces pensions est de 12 à 20 piastres (63 à 105 francs) par semaine. Ce prix excessif n'est point dans la proportion de celui des denrées : le bœuf y coûte rarement plus de douze sols la livre; les légumes, à la vérité, y sont plus chers que la viande. M. Michaux auroit pu s'étonner que dans un pays où les bestiaux sont si multipliés, et où l'argent monnoyé est assez rare, le prix de la viande s'élève si haut. Indépendamment des objets de consommation que le pays fournit, le port de Charles-Town est constamment rempli de petits bâtimens venant de Boston, de New-Yorck, de Philadelphie, et des petits ports intermédiaires; ils sont chargés de grains, de farines, de foins, de salaisons, de pommes-de-terre, de légumes et même de planches et de bois de charpente. Chose singulière! quoique ces produits soient apportés de trois ou quatre cents lieues, ils sont moins chers que ceux du pays, malgré leur supériorité bien reconnue. Les marchés de Charles-Town sont approvisionnés en hiver de poissons de mer vivans, apportés de la pointe septentrionale des Etats-Unis, dans des bâtimens disposés de manière que l'eau de la mer s'y renouvelle continuellement. Ces navires chargent en retour du riz et des cotons, dont la plus grande partie est réexportée en Europe, le fret étant toujours à meilleur compte dans les états du nord que dans ceux du midi. Le coton en laine qui reste dans le nord est plus que suffisant pour alimenter les manufactures, qui sont en petit nombre : l'excédent se débite dans les campagnes, où les femmes fabriquent de grosses cotonnades pour l'usage de la famille.

Un fait aussi inexplicable que celui de la cherté de la viande, à Charles-Town, c'est le haut prix du bois dans



cette ville. Il y coûte de 40 à 50 francs la corde, et cependant les forêts, auxquelles on ne peut pas assigner de bornes, commencent à six milles et même à une moindre distance de la ville, et le transport en est facilité par les deux rivières, au confluent desquelles elle est située. M. Michaux a donné la solution de ce problème économique, en disant que cette cherté tient au haut prix élevé de la main-d'œuvre; mais cette solution paroîtra peut-être insuffisante, si l'on considère que l'exploitation des bois n'est pas un objet, ni d'une grande industrie, ni d'une longue durée, que le transport de ces bois est très-court, et enfin que les habitans de Charles-Town peuvent y employer, ainsi qu'à l'exploitation, leurs esclaves, dont le nombre, ainsi qu'on l'a vu, égale à-peu-près celui des blancs. Quoi qu'il en soit, le fait paroît constant, puisque, comme l'observe le voyageur, un grand nombre de particuliers, par économie, brûlent du charbon-de-terre que l'on apporte d'Angleterre. C'est assurément la chose du monde la plus étonnante, qu'un peuple qui a si près de soi des forêts immenses, fasse venir des combustibles de plus de neuf cents lieues de distance.

L'étude de la botanique des États-Unis entroit beaucoup dans les excursions que M. Michaux se proposoit d'y faire. Dès qu'il fut rétabli de sa maladie, il alla résider dans une petite habitation située à dix milles de Charles-Town, et où son père, l'un des plus habiles et des plus modestes botanistes de ces derniers temps, avoit formé un jardin botanique: il y trouva une belle collection d'arbres et de plantes du pays, rapportés de diverses contrées de l'Amérique par son père, et même un grand nombre d'arbres de l'ancien continent, que cet infatigable botaniste y avoit plantés, et qui avoient survécu à un abandon presque total pendant plus de quatre années: il en fait en partie l'énumération. La société d'agriculture de la Caroline possède actuellement ce jardin, et suit toutes les vues de celui qui l'a créé. M. Michaux employa le reste de l'automne à faire des collections de graines qu'il envoya en Europe, et l'hiver à

visiter les parties de la Basse-Caroline, à reconnoître les endroits où, l'année suivante, il pourroit faire des récoltes plus abondantes, et se procurer des espèces desirées qu'il n'avoit pas pu recueillir pendant l'automne. A cette occasion, il observe que dans l'Amérique septentrionale, et peut-être plus qu'en Europe, il est des plantes qui n'habitent que des endroits déterminés, d'où il arrive qu'un botaniste, malgré son activité et son zèle, ne les rencontre qu'au bout de quelques années, tandis qu'un autre doit à un heureux hasard l'avantage de les trouver dès la première excursion.

Au printemps de l'an dix, M. Michaux quitta Charles-Town pour se rendre à New-Yorck. Ses observations sur cette ville, dont il évalue la population à 50,000 ames, parmi lesquelles on ne compte qu'un petit nombre de nègres, se réduisent à remarquer que la vie y est beaucoup moins chère qu'à Charles-Town.

Ses excursions botaniques dans le Nouveau-Jersey nous ont procuré, entre autres richesses de ce genre, des détails intéressans pour les botanistes, sur le chêne *quercitron* et sur différentes espèces et variétés de noyers très-multipliés, non-seulement dans les Etats-Unis, mais sur tous les points de l'Amérique septentrionale. Quoique la distance de New-Yorck à Philadelphie, où il se rendit en quittant la première de ces deux villes, soit de cent milles, il remarqua que tout le pays intermédiaire est entièrement défriché, et que les fermes y sont contiguës les unes aux autres.

Sur Philadelphie, il observe que, jusqu'à présent, c'est la ville la plus grande, la plus belle et la plus peuplée des Etats-Unis; la population y va toujours en croissant. En 1749, elle n'étoit que de onze mille habitans; en 1785, elle s'étoit déjà élevée à quarante mille; on l'évalue aujourd'hui à soixante et dix mille. Le petit nombre de nègres qui s'y trouvent sont libres et servent de domestiques. Il n'est peut-être pas dans l'ancien continent de ville qui soit bâtie sur un plan si régulier. Les rues se

coupent à angles droits, elles sont larges de quarante à cinquante pieds; celle du milieu a même le double de largeur. C'est dans cette grande rue qu'est le marché remarquable par son étendue et par l'extrême propreté qui y est maintenue: placé au centre de la ville, il occupe environ un tiers de sa longueur. Les rues sont pavées et ont de larges trottoirs en brique. Des pompes placées de chaque côté, à cinquante toises de distance les unes des autres, fournissent une eau qui n'est pas saumâtre comme celle de Charles-Town : chacune de ces pompes est surmontée d'une lanterne. Plusieurs rues sont plantées de peupliers d'Italie d'une belle venue qui bordent les maisons. On ne rencontre à Philadelphie aucun pauvre, non plus que dans les autres parties des États-Unis : on y doit ce rare avantage à l'amour et au besoin du travail, à la rareté des bras, à la cherté de la main-d'œuvre, à un commerce actif, à la multiplicité des propriétés. Ces particularités complètent le tableau que nous a tracé de Philadelphie M. Weld.

De cette ville, M. Michaux s'avança vers Lancaster par une route bien entretenue, au moyen des péages ou droits de passe qui y sont établis de distance en distance. Dans cet intervalle, le pays est très-fertile : la belle végétation des grains annonce que le terrein en est meilleur que celui d'entre New-Yorck et Philadelphie. Chaque propriété a sa clôture. Cela est général dans toute l'étendue des États-Unis. Toutes les terres mises en culture sont closes, pour les garantir des incursions des bestiaux de toute espèce que, dans la plus grande partie de l'année, chacun laisse errer dans les bois, qui, sous ce rapport, sont [illegible]

Les [illegible] très-multipliées dans la route. Dans [illegible] allemand. Les voyageurs y font [illegible] les *stages* ou voitures publiques, [illegible] verres de *grog*. Cette boisson, dont [illegible] les États-Unis, est un mélange [illegible] de rhum et d'eau, dont la pro-

portion dépend uniquement du goût de chaque personne.

Lancaster est une petite ville de quatre à cinq mille ames, bâtie sur un plan régulier, comme Philadelphie. Sur la route de cette ville à *Shippenburgh*, la première ville qu'on rencontre est *Columbia*.

Ici, M. Michaux croit devoir observer que dans les Etats-Unis, l'on donne souvent le nom de ville à un assemblage de sept à huit maisons, et que la manière de les construire n'est pas la même par-tout. A Philadelphie toutes les maisons sont en brique. Dans les autres villes et dans les campagnes qui les environnent, la moitié et souvent même la totalité des maisons est construite en planches; mais dans les Etats du centre et du sud, et particulièrement dans ceux qui sont situés à l'ouest des monts Alleghanys, les sept dixièmes des habitans logent dans ce qu'ils appellent des *log-houses*. Ces maisons sont faites avec des troncs d'arbres de vingt à trente pieds de longueur sur quatre à cinq pouces de diamètre, placés les uns au-dessus des autres et maintenus par des entailles faites à leurs extrémités. Le comble est formé de morceaux de pareille longueur, mais plus minces, destinés à supporter les bardeaux qui y sont attachés avec des chevilles de bois. La cheminée, chose étrange! est construite aussi avec des troncs d'arbres d'une longueur convenable. Le contre-cœur, en terre glaise de six pouces d'épaisseur seulement, sépare le foyer d'avec le mur en bois. Malgré ce peu de précautions, les incendies sont rares dans les campagnes. Dans ces maisons, très-mal closes et froides en hiver, malgré la quantité de bois qu'on y brûle, deux grands lits reçoivent toute la famille : souvent, dans l'été, les enfans couchent enveloppés d'une couverture sur le plancher, élevé d'un ou de deux pieds au-dessus du sol. On se sert de lits de plume au lieu de matel[illegible] moutons étant très-rares (1), la laine est for[illegible]n. la

(1) M. Michaux n'indique point la cau[illegible] Peut-

réserve pour faire des bas. Les habillemens de la famille sont suspendus sur une longue perche. A cette description, où le voyageur paroît n'avoir rien outré, ne croiroit-on pas qu'il s'agit d'un peuple à demi-sauvage?

Les stages n'allant pas au-delà de Shippenburgh, pour gagner *Pittsburg*, il falloit faire à pied cette route, qui est de cent soixante milles, ou acheter des chevaux que les habitans vendent le double de leur valeur. M. Michaux en acheta un en commun avec un officier américain : il fut convenu entre eux de le monter tour à tour.

Le jour de leur arrivée à *Bedfort*, qui se trouvoit sur leur route, étoit un jour de réjouissance pour les habitans des campagnes, qui célébroient dans cette petite ville la suppression de l'impôt mis sur les distilleries de *wiskhey*, eau-de-vie de seigle. Les tavernes étoient remplies de buveurs de cette liqueur. Les chambres, les escaliers et la cour étoient jonchés d'hommes morts-ivres. Ceux qui pouvoient encore desserrer les dents, n'exprimoient que des accens de fureur et de rage. La passion pour les liqueurs spiritueuses caractérise singulièrement les habitans des campagnes. N'en ayant point chez eux, ils quittent leurs maisons pour aller s'enivrer de temps à autre dans les tavernes. Leur boisson ordinaire, en été, n'est que de l'eau ou du lait aigre, tandis qu'ils pourroient faire de bon cidre, les pommiers de toute espèce réussissant à merveille dans leur pays. M. Michaux en a vu qui, venus de pepins, donnoient des pommes de huit à neuf pouces de circonférence; mais ils se soucient peu de cette liqueur aussi salutaire qu'agréable; ils la trouvent trop douce.

Près de Bedfort, M. Michaux trouva couché par terre et enveloppé d'une couverture, un homme qui, la veille, avoit été mordu [illegible] un serpent à sonnettes. Les premiers symptômes q[illegible]nifestèrent après l'accident, furent de violens v[illegible], auxquels succéda immédiatement

---

[illegible]re faut-il l'att[illegible]ne humidité du climat, qui, comme on le sait, est [illegible] constitution des bêtes à laine.

une forte fièvre. Au moment où le voyageur le vit, sa jambe et sa cuisse étoient prodigieusement enflées, sa respiration étoit laborieuse, et sa physionomie turgescente, et semblable à celle de quelques hydrophobes qu'il avoit eu occasion de voir à la Charité. Il lui fit quelques questions, mais le malade étoit tellement accablé, qu'il fut impossible d'en tirer aucune réponse. M. Michaux apprit de quelques personnes de la maison, qu'aussi-tôt après la morsure, on avoit appliqué sur la plaie le suc de quelques plantes, en attendant l'arrivée du *docteur* qui demeuroit à quinze ou vingt milles. J'ai connu, ajoute-t-il, plusieurs personnes à qui le même accident étoit arrivé. Celles qui n'en sont pas mortes, sont restées constamment valétudinaires et très-sensibles aux variations de l'atmosphère. Les plantes qu'on emploie contre la morsure des serpens à sonnettes sont très-multipliées, et presque toutes sont tirées des chicoracées. Il y a beaucoup de serpens à sonnettes dans cette partie montagneuse de la Pensylvanie : M. Michaux en trouva sur la route un grand nombre qui avoient été tués. Dans les temps chauds et secs, ils sortent de dessous les rochers, et descendent dans les lieux où il se trouve de l'eau.

Dans cette même journée, le voyageur traversa les *Ridges*, ou chaînes de collines qui prennent plus particulièrement le nom de monts Alleghanys. On y monte par un chemin très-rude et couvert de pierres énormes : il n'arriva au sommet qu'après deux heures d'une marche pénible. Il lui a paru surprenant que des voitures de transport puissent franchir aussi aisément, et avec aussi peu d'accidens, cette multitude de ridges qui se succèdent sans interruption depuis Shippenburgh jusqu'à Pittsburg. Dans cette route, il trouva un arbrisseau qui faisoit l'objet de ses recherches : il en recueillit les graines qu'il faut se hâter de mettre en terre, parce qu'elles rancissent si aisément, qu'au bout de quelques jours elles perdent leur faculté germinative, et contractent une âcreté extraordinaire : c'est une espèce de phénomène dans le règne végétal.

Pittsburg est remarquable par la salubrité de l'air : on n'y connoît point les fièvres intermittentes, si communes dans les États du sud : on n'y est pas tourmenté non plus, comme ailleurs, par les moustiques dans l'été. La réunion de ces deux circonstances porteroit à croire qu'il n'y a point d'eaux stagnantes à une certaine distance de la ville : c'est sur quoi M. Michaux ne nous donne point de renseignemens. A ces avantages, Pittsburg joint encore ceux du bon marché des vivres, et de l'agrément de deux imprimeries qui publient chacune deux gazettes par semaine.

Pittsburg fut long-temps considérée comme la clef des contrées de l'ouest. C'est là que les forces fédérales étoient dirigées contre les Indiens qui s'opposoient aux premiers établissemens des Anglo-Américains dans le Kentucky et sur les rives de l'Ohio. Mais si cette ville a perdu de son importance comme poste militaire, depuis que les nations indiennes ont été repoussées à une très-grande distance, elle en a acquis une considérable sous le rapport du commerce. Elle sert d'entrepôt aux marchandises qu'au commencement du printemps et de l'automne Philadelphie et Baltimore envoient pour l'approvisionnement des marchés. Elle n'est pas seulement l'entrepôt de ce commerce, elle est encore celui des établissemens nombreux qui se sont formés sur les bords des rivières de Manongahela et d'Alleghany dont la réunion forme celle de l'Ohio, et sur le confluent desquelles elle est située.

Entre les produits territoriaux de ces établissemens, on distingue le sucre de l'érable. Cet arbre se plaît de préférence dans les pays froids, humides et montagneux, tels [illegible] la sève est d'autant plus abondante que [illegible] rigoureux. Les habitans n'en fabriquent [illegible], particulièrement pour leur thé et leur [illegible] emploient tel qu'on l'obtient par la pre[illegible] de la sève, parce qu'ils trouveroient trop [illegible]er. Les autres produits qui excèdent ce [illegible]ommation du pays, trouvent un débou[illegible]geux par l'Ohio et le Missisipi : c'est à

[illegible] on construit à Pittsburg et sur l'Ohio, des vaisseaux [illegible] tonnage, dont quelques-uns ont jusqu'à [illegible]. La navigation des deux fleuves (1) est tellement [illegible] on est parvenu à connoître avec assez de précision [illegible] distance énorme de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans, que l'on fixe à deux cent dix milles.

Jusqu'ici, la relation de M. Michaux n'a roulé que sur une partie de la Caroline méridionale et de la Pensylvanie : celle qui embrasse une petite partie de la Virginie, les Etats de l'Ohio, du Kentuky et du Ténessée, est nécessairement plus circonstanciée, attendu que la visite de ces trois Etats étoit le principal but de son expédition. Elle est en même temps d'un grand intérêt, soit pour les Européens, parce que ces pays sont la partie des Etats-Unis où l'on peut former avec le plus d'avantage de nouveaux établissemens, soit pour les Anglo-Américains, parce que ces mêmes contrées établissent la communication des Etats-Unis avec la Louisiane, devenue récemment l'une de leurs plus considérables possessions. Mais les détails où, sur l'Ohio, le Kentuky et le Ténessée, est entré M. Michaux, quelque étendue qu'il leur ait donnée, sont tout-à-la fois si précieux et si importans, qu'il seroit presque impossible, en suivant sa marche, d'en donner une exacte analyse, et par conséquent d'en faire un extrait satisfaisant : je me bornerai donc à en détacher les observations les plus remarquables.

Avant de quitter Pittsburg, M. Michaux [illegible] sur l'état du Vermont et sur ceux qu[illegible] un renseignement très-curieux : c[illegible]

(1) M. Michaux donne la qu[illegible] qu'il n'ait pas son embouchure [illegible] dans le Mississipi. En cela, il [illegible] cette rivière, plus considéra[illegible] cours, que les fleuv[illegible] sur-tout la déchar[illegible] l'un des plus gra[illegible]

par les défrichemens des terres y sont toujours couverts par le produit de la potasse extraite de la cendre des arbres qu'on brûle, et qu'il est même des gens qui se chargent des défrichemens, à la seule condition d'avoir cette potasse. Ce genre d'économie bien entendu n'existe pas dans le reste de l'Amérique septentrionale, où les arbres sont brûlés en pure perte. M. Michaux observe, à cette occasion, que les habitans de la Nouvelle-Angleterre proprement dite, qui comprend tous les Etats à l'est de celui de New-Yorck, sont reconnus pour être de tous les Américains les plus entreprenans, les plus industrieux, et ceux qui entendent mieux l'économie domestique.

En s'avançant de Pittsburg vers le Kentucky, on trouve la ligne de démarcation qui sépare la Pensylvanie de la Virginie. Tout le pays qu'on traverse ensuite est très-fertile : cela s'annonce sur-tout dans les vallées où coulent de gros ruisseaux ou *creeks*, par la variété, le rapprochement, la grosseur du diamètre des arbres ; mais rien n'égale sur-tout la fertilité des bords de l'Ohio. Le sol est un véritable *humus* végétal, produit par le lit épais des feuilles dont la terre se charge tous les ans, et que convertit promptement en terreau l'humidité de ces sombres forêts. Mais ce qui ajoute encore beaucoup à l'épaisseur de ces couches successives de terre végétale, ce sont les troncs d'arbres énormes abattus par le temps, qui tombent rapidement en pourriture. Dans plus de mille lieues de pays, qu'à différentes époques M. Michaux a parcourues dans l'Amérique septentrionale, il ne se souvient pas d'en avoir vu un qui puisse être comparé à cette contrée pour la force végétative des forêts.

Les meilleures terres du Kentucky et du Ténessée donnent bien des récoltes aussi abondantes que celles des terres de l'Ohio, mais les arbres n'y parviennent pas à la même grosseur et à la même élévation. M. Michaux mesura à *Marietta*, chef-lieu de l'établissement des Etats de l'Ohio, un *platane-d'occident*, dont le tronc, à ne le

prendre qu'à quatre pieds de la surface du sol, avoit quarante-sept pieds de circonférence, et conservoit cette dimension jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds, où il se partageoit alors en plusieurs branches d'une grosseur proportionnée : on offrit à ce voyageur de lui en faire voir plusieurs autres de la même grosseur. Cet arbre, et le tulipier, dont la circonférence néanmoins n'excède guère dix-huit pieds, sont les plus gros arbres de l'Amérique septentrionale (1).

Ce furent les habitans de Marietta qui les premiers eurent l'idée d'exporter directement aux Antilles les [illegible]-duits du pays.

Sur la rive droite de l'Ohio est situé *Gallipoli* : [illegible] est en cet endroit que se réunit à-peu-près le quart des [illegible]rançais qui, en 1789 et 1790, quittèrent leur patrie pour [illegible]ler s'établir au Scioto. A peine étoient-ils en possession du sol qui leur étoit destiné, que la guerre ayant éclaté de nouveau entre les Anglo-Américains et les Indiens, leurs habitations furent désolées par ces sauvages qui les obligeoient de se tenir étroitement renfermés dans le village. De deux d'entre eux qui s'en étoient éloignés de deux portées de fusil, l'un fut tué et scalpé, et l'autre emmené à une très-grande distance dans l'intérieur des terres. Lors du passage de M. Michaux à Gallipoli, on venoit de recevoir de ses nouvelles : il gagnoit fort bien sa vie à raccommoder des fusils et à exercer son métier d'orfèvre dans le village indien où il étoit, et n'annonçoit … de revenir avec ses compatriotes.

Pour indemniser ces malheu… pertes, le Congrès leur … où trente famill… sont

(1) Nous avons … ; mais ils n'atteindront … récoltes, et dans un cli… rique septentrionale, … dans le nouveau con…

parvenues, à force de fatigues, à former des établissemens paisibles, où, à l'aide d'un sol excessivement fertile, elles ont, en abondance, les denrées de première nécessité.

Quant à la colonie de Gallipoli, elle n'est composée que d'environ soixante et dix *log-houses*, dont la moitié tombe en ruines : les autres sont encore occupées par des Français qui vivent misérablement, à l'exception de deux qui jouissent d'une honnête aisance. Quoique les fièvres intermittentes, qui avoient long-temps ajouté aux calamités des habitans de Gallipoli, ne se soient pas manifestées dans le pays depuis trois ans, cela n'avoit pas empêché une douzaine de ces colons d'aller tout récemment à la Nouvelle-Orléans chercher une meilleure fortune; mais ils y étoient morts presque tous de la fièvre jaune la première année de leur arrivée.

Si les établissemens du Scioto n'ont pas mieux réussi, ce n'est pas, dit M. Michaux, que les Français ne soient aussi actifs, aussi laborieux que les Américains et les Allemands; c'est que parmi ceux qui partirent pour le Scioto, il n'y en avoit pas un dixième qui fût propre aux travaux auxquels il devoit se livrer. Cette cause, indépendamment de la guerre avec les Sauvages, étoit plus que suffisante pour étouffer la colonie dans sa naissance.

L'établissement d'Alexandrie, situé à cent quatre milles de celui de Gallipoli, n'est pas dans un état plus florissant. La position co[illegible]-agréable; mais c'est la contrée [illegible]es celles qui composent le vaste [illegible] automne, on y est attaqué de [illegible]trêmement tenaces, et qui ne [illegible]de l'hiver.

[illegible] on comptoit à peine sur les rives [illegible]ente familles répandues sur une [illegible]ois lieues : mais, depuis cette [illegible]s des contrées montagneuses de [illegible]rginie, se sont portés en grand [illegible]iles; et les habitations n'y sont

maintenant éloignées les unes des autres que de deux à trois milles.

Les colons se livrent beaucoup à la chasse du cerf et de l'ours, dont ils vendent les peaux. Ce genre de vie nuit tellement à la culture des terres, que de cent à quatre cents acres dont les nouvelles propriétés sont composées, il n'y en a que huit ou dix de défrichés. Cependant le produit qu'ils en retirent, avec le lait de leurs vaches, fournit abondamment à leur subsistance et à celle de leur famille toujours très-nombreuse ; car il n'en est pas où l'on ne compte six à sept enfans. Les maisons, grossièrement construites, sont toutes dans une situation agréable. Les colons y exercent la plus généreuse hospitalité. On y trouve abondamment du pain de maïs, du jambon fumé, du lait, du beurre, mais rarement autre chose.

La culture du maïs est à-peu-près la seule à laquelle on se livre sur les bords de l'Ohio; ce grain donne les récoltes les plus abondantes. Quelques-uns néanmoins sèment du blé, moins pour le consommer eux-mêmes que pour en envoyer la farine dans les ports de mer. Ce grain pousse avec tant de force, qu'il verse souvent avant que d'épier. Le pêcher est le seul arbre fruitier qu'on cultive jusqu'à présent dans le pays. Sans qu'on y applique la moindre culture, il pousse avec tant de vigueur, qu'il rapporte du fruit la troisième année.

En s'avançant dans le Kentucky, M. Michaux parvint à *Lexington*, chef-lieu du comté de la Fayette : c'est la ville la plus considérable des trois nouveaux Etats. Quoique sa fondation ne remonte qu'à 1780, sa population s'élève à trois mille habitans : elle possède deux imprimeries. Ses principales manufactures, sont des tanneries et des corderies. La cherté de la main-d'œuvre, qui procède de ce que les habitans s'adonnent de préférence à l'agriculture, a fait imaginer plusieurs machines aussi ingénieuses qu'utiles. L'abondance du salpêtre dans un sol très-riche en principes nitreux, a fait établir deux moulins à poudre.

Les marchands de Lexington font presque tout le commerce du Kentucky. Les sept dixièmes des objets fabriqués qui se consomment dans cet Etat, sont importés d'Angleterre : ils consistent principalement en quincaillerie, coutellerie, ferblanterie, mercerie, draperie, droguerie, et poterie fine; la commune se fabrique dans le pays. Les mousselines, les nankins, le thé, sont directement importés de l'Inde; le sucre et le café le sont des Antilles. Les marchandises françaises qui pénètrent dans le pays se réduisent à quelques soieries, aux eaux-de-vie, aux meules de moulin, malgré leur poids énorme et la distance des ports de mer.

En quittant Lexington, M. Michaux fit une excursion sur les bords de la rivière de Kentucky pour constater les progrès qu'avoit pu y faire une plantation de vignes qui y avoit été essayée. On avoit mis une telle ardeur dans l'exécution de ce projet, qu'une société avoit formé un capital de dix mille piastres, divisé en deux cents actions, de cent piastres chacune. L'emplacement qui fut choisi, d'une étendue de six arpens seulement, étoit un coteau à pente douce, exposé au midi, à deux cents toises de la rivière et dont le sol étoit excellent. De vingt-cinq espèces ou variétés de vignes qu'on avoit plantées, il n'en étoit resté que cinq, entre autres deux désignées sous le nom de Bourgogne et de Madère. La première ne réussissoit pas bien, les grappes en étoient rares et maigres, les grains petits, et le raisin pourrissoit avant la maturité. La vigne de Madère, au contraire, donnoit quelque espérance. Sur cent cinquante à deux cents ceps, un tiers portoit des grappes très-belles. Ces vignes, comme aux environs de Paris, étoient soutenues par des échalas. Le voisinage des bois y attiroit une espèce d'oiseaux qui y causoit beaucoup de dégâts.

De retour dans le plat pays, M. Michaux observa que dans les *barens*, ou prairies du Kentucky qui donnent une herbe de deux ou trois pieds de haut, très-propre à la nourriture des bestiaux, et où, malgré la saison peu favo-

rable, il fit une assez ample récolte de graines de fleurs, il se trouvoit plusieurs espèces de vignes sauvages rampantes, dont l'une appelée *raisin d'été*, donnoit des grappes aussi grosses et d'une aussi bonne qualité que les vignes des environs de Paris, avec cette différence, que les grains en étoient moins serrés : il en conclut que les essais pour acclimater la vigne auroient été plus heureux dans les barens que sur les bords du Kentucky. Une partie du sol de ces prairies lui parut très-propre à la culture du blé, mais celle du maïs est presque la seule dont s'occupent les colons. Beaucoup aussi ne s'adonnent qu'à l'éducation des bestiaux. La manière de préparer les barens pour la culture, est d'y mettre le feu : il en résulte quelquefois des incendies épouvantables. La flamme, qui ordinairement occupe plusieurs milles, est assez souvent poussée par le vent avec une telle rapidité, qu'on a vu des hommes, même à cheval, en être la proie. Les chasseurs Américains et les sauvages se préservent de ce danger par un moyen aussi simple qu'ingénieux. Ils mettent promptement le feu à l'endroit de la prairie où ils se trouvent, et se retirent ensuite dans cette partie incendiée, où la flamme qui les menaçoit s'arrête faute d'aliment : c'est ce que les Canadiens chasseurs appellent *faire leur brûlé*.

Le Kentucky est celui des trois Etats qui a été le pre[illegible] peuplé. En 1770, ce pays fut reconnu pa[illegible] seurs virginiens, mais on n'y forma auc[illegible] avant 1780. A cette époque, aucunes [illegible] n'occupoient cette vaste contrée : elle[illegible] ment chasser; et toutes, d'un commu[illegible] une guerre d'extermina[illegible]ux qui [illegible] C'est de-là que le pays a[illegible]om d[illegible] le langage des indigèn[illegible] L'enthousiasme pour l[illegible] dès 1782, à un tel de[illegible] vit passer jusqu'à vin[illegible] même ailleurs leur[illegible] s'en défaire assez [illegible]

nombre des habitans n'excédoit pas trois mille : il étoit déjà de cent mille en 1790 : un récensement général fait en 1800, le portoit à deux cent vingt mille; et M. Michaux l'évaluoit, de son temps, à deux cent cinquante mille. Ainsi, comme il l'observe très-bien, dans ce même état du Kentucky, où l'on ne trouveroit peut-être pas aisément dix individus de l'âge de vingt-cinq ans qui y fussent nés, le nombre des habitans est déjà aussi considérable que dans sept des anciens Etats. Il n'y en a que quatre dont la population soit deux fois plus nombreuse. Cet accroissement, déjà si rapide, l'auroit été bien davantage, ajoute-t-il, sans la difficulté d'y constater les titres de propriété : il en indique dans sa relation les causes qu'il seroit trop long d'exposer ici.

L'une des productions spontanées la plus précieuse du Kentucky, c'est le *ginseng* qui y est très-multiplié. Cette plante, qu'on croyoit particulière à la Tartarie, et qui est d'un si grand usage à la Chine, où on lui attribue des qualités précieuses, fut découverte au Canada par un missionnaire français, et devint l'objet d'un commerce assez actif avec les Chinois qui le payèrent d'abord au poids de l'or; mais ce commerce ne se soutint pas long-temps avec le même avantage, par le peu de précautions que l'on prit, soit pour recueillir, soit pour préparer le ginseng de l'Amérique. Cette négligence eut l'effet qu'il ne put pas soutenir la concurrence avec celui de la Tartarie, dont la récolte, appartenant exclusivement à l'empereur, ne se fait que par ses ordres, et à laquelle d'ailleurs on ne procède que dans les saisons convenables et avec un soin extrême. Depuis quelque temps, les Américains apportant plus d'attention à la récolte et à la préparation de leur ginseng, le commerce de cette racine a repris une nouvelle activité : quelques colons même commencent à employer un moyen dont se servent les Chinois pour donner au ginseng de la transparence. Ainsi préparé, il s'achète par les négocians de Philadelphie six à sept francs la livre, et est, dit-on, revendu à Canton sur le pied de cinquante

à cent piastres, suivant le choix des racines. Le bénéfice doit être bien considérable, puisqu'il se trouve des gens qui l'exportent eux-mêmes du Kentucky à Canton.

Des animaux qui peuploient ce pays, une espèce qui y étoit très-commune, celle des élans, a presque entièrement disparu. Ceux qu'on y trouve le plus communément aujourd'hui, sont le cerf nain, l'ours, le loup, le renard gris et roux, le racoon qui se rapproche beaucoup du renard, le chat sauvage, l'opossum, trois ou quatre espèces d'écureuils, les dindons sauvages. La chair des écureuils rôtie est très-délicate : on en fait de grandes chasses; elles ne sont pas sans difficulté, non plus que celle des dindons sauvages, qui sont encore assez multipliés dans ces contrées de l'ouest, tandis qu'ils sont devenus fort rares dans les Etats méridionaux. Ces oiseaux se nourrissent en hiver de châtaignes et de glands : on en tue alors qui pèsent jusqu'à trente-cinq à quarante livres.

Les cultures les plus usitées dans le Kentuky sont celles du tabac, du chanvre, du lin, et des différens grains d'Europe, principalement du maïs et du froment. Les froids très-hâtifs rendent trop incertaine la culture du coton. Celle du blé est l'une des plus importantes du pays, beaucoup plus connue dans l'état de l'Ohio, sous le rapport de l'importation, que comme objet de consommation. La récolte en fut si abondante lors du séjour de M. Michaux à Lexington, qu'on n'en offroit qu'un quart de piastre du quintal. On attribuoit moins encore cette baisse de prix sans exemple à l'abondance du grain qu'au retour de la paix, qui ne promettoit pas un débouché facile en Europe (1).

La culture du tabac s'est très-étendue depuis quelques années au Kentucky. La température du climat et l'extraordinaire fertilité du sol donnent un grand avantage à cette contrée sur la Virginie même. Le chanvre, soit en nature,

---

(1) En temps de guerre, les neutres, tels que les Etats-Unis ont un grand avantage pour le débit de leurs denrées.

soit manufacturé, est un article assez considérable d'exportation. La plus grande partie du lin est convertie en toile pour les besoins des habitans, le surplus s'échange contre des marchandises d'Europe.

Quelque favorable que soit la température du Kentucky et des autres Etats de l'ouest à la culture des arbres fruitiers, particulièrement à celle des arbres qui donnent des fruits à noyau, ces pays sont trop nouvellement peuplés pour que les habitans s'en soient beaucoup occupés : ils se sont bornés jusqu'ici à la plantation de quelques pommiers et d'un très-grand nombre de pêchers. Ces derniers arbres, de cinq à six espèces différentes, élevés en plein vent et disposés en forme de quinconce dans des vergers, donnent des pêches hâtives, tardives, de diverses couleurs, de forme ovale, et plus grosses que nos pêches de vigne. Toutes celles qui tombent avant la maturité, fournissent une nourriture excellente aux cochons qui en sont très-avides. Le plus grand usage qu'on fasse de l'immense quantité de pêches qu'on récolte, c'est de les convertir en eau-de-vie dont il se fait une grande consommation dans le pays, et dont le reste s'exporte sur le fleuve. Quoique les impositions soient très-modérées au Kentucky, le recouvrement en est très-arriéré, comme dans tous les Etats de l'est.

Les habitans du Kentucky s'occupent beaucoup de faire des élèves de chevaux, dont ils ont tiré en grande partie la race de l'état [illegible]inie, qui passe pour avoir les plus beaux chevaux [illegible] de trait. Ils trouvent par-là le moyen de tirer [illegible] quantité surabondante de maïs, d'avoine et aut[illegible] qu'ils récoltent. Les chevaux de selle sont re[illegible] par tout ce qui constitue la beauté des chev[illegible] espèce ; mais la race des chevaux de trait e[illegible] perfectionnée. On élève fort [illegible] des moutons [illegible], parce que la chair et la laine [illegible] peu e[illegible]ochons, au contraire, sont [illegible]tipliés, [illegible] sont pas au point de devenir [illegible] quoiq[illegible]ouvent, plusieurs mois de

suite, au fond des forêts d'où on a le secret de les habituer à revenir d'eux-mêmes aux habitations. On ne réussit à les engraisser qu'en leur donnant du sel, qui est devenu aussi un besoin pour les chevaux. On s'étonne avec raison qu'avec la quantité de grains que les habitans du Kentucky récoltent, ils élèvent si peu de volailles.

Ces colons sont fort curieux de nouvelles, très-questionneurs, mais en même temps fort hospitaliers envers les étrangers. Les femmes ne se mêlent presque point des travaux des champs. Assidues dans l'intérieur de leurs maisons, elles s'y occupent des soins du ménage, et y filent du chanvre et du coton, qu'elles convertissent ensuite en étoffes pour l'usage de leur famille toujours fort nombreuse.

Parmi les différentes sectes qui existent dans le Kentucky, celles des méthodistes et des anabaptistes sont les plus nombreuses. M. Michaux observe que depuis sept à huit ans, l'esprit religieux a acquis un nouveau degré de force parmi les membres de ces deux sectes répandus dans les campagnes. Les inspirations et l'état d'extase y sont plus communs que jamais, sur-tout chez les femmes.

Au Kentucky, comme dans tous les Etats de l'ouest, les enfans sont envoyés exactement aux écoles, où ils apprennent à lire, à écrire, et les élémens de l'arithmétique : ces écoles sont entretenues aux frais des habitans.

L'état de Ténessée, qui faisoit partie de la Caroline méridionale, et qui n'a été admis dans l'union, comme formant un Etat particulier, qu'en 1786, a 360 milles en longueur sur 103 milles à-peu-près en largeur. La partie occidentale de cet Etat étant située sous une latitude plus méridionale que le Kentucky, la culture du coton s'y est introduite. Les habitans s'y adonnent même presque exclusivement, et ne cultivent les terres en grains, chanvre et tabac, que fort peu au-delà de la consommation, quoique la fertilité du sol pût égaler leurs récoltes en ce genre, à celles qu'on fait au Kentucky. Les fièvres intermittentes y sont beaucoup plus communes que dans ce dernier Etat ;

et les émigrans, les voyageurs même y sont sujets, dans l'été, à une affection exanthématique qui fait cruellement souffrir pendant plusieurs jours. M. Michaux en fut atteint, et elle ne céda qu'à un régime rafraichissant et aux bains.

Dans l'état du Ténessée, les cultures sont à-peu-près les mêmes qu'au Kentucky. Les mœurs des habitans du Tenessée ont aussi beaucoup de conformité avec celles des colons du Kentucky, si ce n'est qu'ils paroissent moins religieux, quoique stricts observateurs, comme eux, des dimanches.

M. Michaux s'est borné à des observations générales sur les Carolines et la Georgie. On y verra que, par un recensement général fait en 1803, la population de la Caroline septentrionale a été portée, y compris les nègres esclaves, à 478,000 habitans ; celle de la Georgie, a 163,000, et celle de la Caroline meridionale, à 3[illegible]. On y observera aussi que le riz, le coton à longues soies, les patates douces, et le maïs dans presque toutes ses variétés, sont les seules cultures de la partie maritime du sud, la température du climat et la nature du sol n'étant favorable ni au blé, ni aux autres grains. On y remarquera encore, que dans tout le bas pays, les travaux de l'agriculture se font par des nègres esclaves, que l'on emploie même à ceux qui pourroient se faire avec la charrue, parce que les planteurs estiment que la terre en est mieux cultivée, et sur-tout avec plus d'économie. On y apprendra enfin, que le climat des Hautes-Carolines et de la Georgie est trop chaud en été, pour être favorable aux arbres fruitiers d'Europe, et trop froid en hiver, pour convenir à ceux des Antilles.

ETATS DE LA CAROLINE ET DE LA GEORGIE.

Pour l'histoire naturelle de la Caroline, il faut d'abord recourir à l'ouvrage de *Catesby*, dont j'ai donné la notice cinquième Partie, section 11.

ETAT présent de la Caroline, par R. F. : (en anglais) *R. F. present state of Carolina.* Londres, 1682, in-4°.

HISTOIRE de la Caroline, contenant une description exacte et l'histoire naturelle de cette contrée, ensemble son état présent : le journal d'un voyage de mille milles chez plusieurs nations de l'Inde, et particulièrement l'exposé de leurs usages et de leurs coutumes, etc.... par Jean *Lawson* : (en anglais) *History of Carolina, containing the exact description and natural history of that country : together with the present state thereof and a journal of a thousand miles travels through several nations of Indians giving a particular account of their customs, manners, etc... by John Lawson.* Londres, 1709 ; *ibid.* 1718, in-4°. avec figures.

— La même, traduite en allemand par Vischer. Hambourg, 1712, in-8°. — Et augmentée d'une Relation des autres colonies anglaises, *ibid.* 1722, in-8°. avec figures.

LETTRE sur la Caroline méridionale, contenant une relation du sol, de la température, des productions, du commerce, du gouvernement, des loix, de la religion, des habitans, des forces militaires, etc... de cette province, écrite par un gentilhomme suisse à son parent à Berne : (en anglais) *A Letter from South-Carolina, giving an account of the soïl, air, product, trade, government, laws, religion, people, military strangth, etc... to his friend at Bern.* Londres, 1710, in-8°.

NOTICES sur les émigrés de Saltzbourg, avec les

journaux des commissaires anglais pendant leur voyage en Amérique, et une description de la Georgie, par Samuel *Urlsperger*: (en allemand *Ausfuhrliche Nachricht von den Saltzburgischen Emigranten*, etc. *von Sam. Urlsperger*. Halle, 1735, in-4°.

Etat présent de la Caroline, par *Metchell*: (en anglais) *Present State of Carolina, by Metchell*. Londres, 1740, in-8°.

Histoire naturelle de la Caroline septentrionale, avec une relation du commerce, des mœurs et des coutumes des habitans Chrétiens et Indiens, par Jean *Brikvell*, docteur en médecine, avec carte et planches: (en anglais) *John Brikvell's Natural History of Carolina, with an account of the trade, manners and customs of the Christian and Indian inhabitants*. Dublin, 1745, in-8°.

Notices sur la ville d'Ebenezer, fondée en Georgie par les émigrés de Saltzbourg: (en allemand) *Zuverlässige Nachricht den Zustand der von den Saltzburger Emigranten erbauten Stadt Ebenezer betreffend*. Augsbourg, 1754 à 1760, in-4°.

Description de la Caroline du sud: (en anglais) *Description of South-Carolina*. Londres, 1761, in-8°.

Description abrégée de la province de la Caroline du sud, et tableau de son climat, de sa température et des maladies qui règnent à Charles-Town, écrite en l'année 1768: (en anglais) *A short Description of the province of South-Carolina, with an account of the air, weather and diseases of Charles-town, written in the year 1768*. Londres, 1770, in-8°.

RELATION des orages et des maladies du sud de la Caroline, par Lionel *Chalmers*, docteur en médecine à Charles-Town : (en anglais) *Account of the wind and their diseases of South-Carolina, by Lionel Chalmers*. Londres, 1776, in-8°.

NOTICE succincte de l'établissement des émigrés de Saltzbourg à Ebenezer, dans la province de Georgie de l'Amérique septentrionale, par *Reck* : (en allemand) *Kurzgefasste Nachricht von dem Etablissement der Saltzburgischen Emigranten in Ebenezer in der Provinz Georgien in Nord-Amerika, von Reck*. Hambourg, 1777, in-8°.

DESCRIPTION de la Caroline dans l'Amérique septentrionale : (en allemand) *Beschreibung von Carolina in Nord-America*. (Insérée dans les Affiches de Brunswich, année 1778.)

RELATION historique de l'origine et des progrès de la colonie de la Caroline méridionale et de la Georgie : (en anglais) *Historical account of the origin and progress of the colonia of South-Carolina and Georgia*. Londres, 1779, 2 vol. in-8°.

COUP-D'ŒIL sur les colonies américaines de la Caroline et de la Georgie, par *Lober* (en allemand). Jena, in-12.

§. VI. *Descriptions de la Floride* (1). *Voyages faits dans cette contrée.*

Pour l'histoire naturelle de la Floride, il faut recourir, comme pour celle de la Caroline, à l'ouvrage de *Catesby*.

---

(1) Originairement, on comprenoit sous le nom de Floride

HISTOIRE du dernier voyage aux Indes (occidentales), liêu dit la Floride, fait par le capitaine Jean *Ribes*, et entrepris par l'ordre du Roi, publié par Lechalleux. Lyon, 1566, in-8°.

DE LA NAVIGATION des Français en Floride, et de la catastrophe qu'ils y essuyèrent en 1555, par *Levinus*: (en latin) *De navigatione Gallorum Terrâ Floridanâ, deque clade anno 1555 acceptâ, autore Levino*. Anvers, 1568, in-8°.

—Le même, en latin. Bâle, 1585, in-fol.

—Le même, traduit en allemand. Bâle, 1585, in-fol.

La date de 1555 insérée dans le titre de cette relation, est évidemment une erreur, puisque les Français n'avoient aucun établissement dans la Floride avant 1562, et que le massacre des Français est de 1565; c'est donc cette dernière date qu'il faut substituer à celle de 1555.

RELATION de la découverte de la province de Floride: (en espagnol) *Relacion de descubrimento de provincia di Florida*. Evura, 1577, in-4°.

HISTOIRE notable de la Floride aux Indes occidentales, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines français, décrits par le capitaine *Laudoniere*, à laquelle a été ajouté le Voyage du capitaine *de Gourgues*, mis en lumière par Bas-

---

la Louisiane et une partie de la Caroline. Cette dénomination ne s'applique plus aujourd'hui qu'à la presqu'île qui, située à l'ouest de la Caroline, s'avance jusqu'au canal de Bahama : les Espagnols y ont deux établissemens principaux, Saint-Augustin et Pensacola.

sanier. Paris, Guillaume Auvray, 1586; *ibid.* 1588, in-8°.

— La même, traduite en latin. Francfort-sur-le-Mein, Wechel, 1591, in-fol.

Dans l'une et l'autre de ces éditions, il doit se trouver un *brief Discours et Histoire du voyage de quelques Français dans la Floride,* et du massacre enhasté par les Espagnols en 1555.... Ensemble *la Requête présentée au roi Charles IX.*

Le premier voyage du capitaine Laudoniere remonte à 1564. Il avoit pour objet la reconstruction du fort bâti en 1562 par Ribaut, qui, le premier des Français, avoit abordé à la Floride. Les Espagnols, jaloux de cet établissement, l'avoient entièrement ruiné : ils avoient même fait périr une partie des nouveaux colons, mis en fuite et dispersé le reste. L'expédition de Laudoniere eut un plein succès; il reconstruisit dans un autre lieu le fort, auquel on donna le nom de fort de la Caroline. Mais la division s'étant mise parmi les colons, par l'effet de l'insubordination et de l'oisiveté, Ribaut, qui étoit revenu dans le pays, ne put y rétablir ni l'ordre ni le goût du travail. Les Espagnols profitèrent de cette anarchie pour surprendre le fort de la Caroline. Dans la chaleur du combat, ils massacrèrent d'abord partie de ceux qui le défendoient; mais ils poussèrent ensuite la barbarie à un tel excès, qu'ils écorchèrent vif Ribaut, et pendirent à un arbre quelques-uns de ses compagnons d'infortune, avec cette inscription dérisoire : *Non comme Français, mais comme hérétiques.*

Dominique de Gourgues, du Mont-Marsan, indigné de cette atrocité des Espagnols, équipa un vaisseau à ses frais, débarqua à la Floride, y reprit le fort de la Caroline et un autre fort qu'ils y avoient bâti, et fit pendre plusieurs Espagnols au même arbre où ils avoient attaché les Français. L'inscription portoit : *Non comme Espagnols, mais comme forbans.* La foiblesse du gouvernement fran-

çais faillit rendre de Gourgues victime de son action héroïque. Poursuivi par les Espagnols, il leur auroit été livré, s'il ne se fût pas tenu soigneusement caché.

Le récit de cette expédition jette un grand intérêt dans la relation du voyage de De Gourgues; celle de Laudonière, quoique moins brillante, n'en est pas destituée non plus. Il nous donne des notions assez curieuses sur les Floridiens de ce temps, avec lesquels ceux d'aujourd'hui n'ont que quelques foibles traits de ressemblance : il les dépeint d'une haute taille, fiers, courageux, mais moins cruels que les Canadiens. Il faut se défier de son jugement, lorsqu'il assure qu'il se trouvoit parmi eux beaucoup d'hermaphrodites. Sa relation d'ailleurs fait connoître beaucoup de plantes nourricières et médicinales répandues sur le sol de la Floride et des contrées adjacentes.

La Floride de l'Inca, ou Histoire de l'Adelantade Fernand *de Sotto*, gouverneur et capitaine-général du royaume de Floride, et des autres illustres capitaines espagnols dans les Indes occidentales, par l'Inca *Garcilasso della Vega*: (en espagnol) *La Florida della Inca, ó Historia del Adelantado Fernando de Sotto, Governados y capitain-general del reyno de la Florida, de otros hardicos Cavalleros españoles e India, por l'Inca Garcilasso della Vega*. Lisbonne, 1605, in-4°.

—La même, Madrid, Nicoe Rodriguez, 1713, in-fol.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

Histoire de la conquête de la Floride, par Ferdinand Sotto, traduite de l'espagnol de Garcilasso *del Vega*, avec figures. Amsterdam, 1670; Paris, 1720; Leyde, 1731; la Haye, 1733, 2 vol. in-8°.

Dans cette traduction de la découverte et de la conquête de la Floride, ainsi nommée, suivant les uns, en ce que Soto y aborda le jour de Pâques fleuries; suivant les autres, parce que la plage étoit verdoyante et fleurie, l'on trouve une description assez détaillée de la Floride et des monts Apalaches.

HISTOIRE de la Floride, par D. *Cardenas* : (en espagnol) *Historia della Florida, por D. Cardenas.* Madrid, in-fol.

ETAT présent de la Caroline : (en anglais) *The present state of Carolina.* Londres, 1682, in-8°.

HISTOIRE de la conquête de la Floride par les Espagnols, sous Ferdinand de Soto, écrite en portugais par un gentilhomme de la ville d'Elvas, traduite par M. D. C. Paris, Thierry, 1685, in-12.

Dans cette relation, purement historique en apparence, d'après son titre, on recueille des lumières précieuses sur le caractère énergique des indigènes, qui, plus d'une fois, firent courir aux Espagnols de grands dangers. Le gouvernement de leurs Caciques y est bien développé : enfin l'on y trouve des notions curieuses sur les animaux sauvages et domestiques de la Floride, et sur les fruits de cette contrée.

RELATION de la première découverte et de l'histoire naturelle de la Floride, par Guillaume *Roberts*, enrichie d'une carte générale, de plusieurs plans particuliers, et d'une description géographique de cette contrée, par Thomas *Jefferyes* : (en anglais) *An Account of the first discovery and natural history of Florida, by William Roberts, illustrated by a general mapp and some particular plans and a geographical description of that country, by Th. Jefferyes.* Londres, 1763, in-4°.

Description de la Floride orientale, par *Stork* : (en anglais) *Description of East-Florida, by Stork*. 1769, in-8°.

On l'a réunie avec celle de Bartram dans l'édition suivante :

Description de la Floride orientale, par Guillaume *Stork*, et Journal de Jean *Bartram*, ou Voyage fait de Saint-Augustin sur la rivière Saint-Jean jusqu'aux lacs éloignés, avec des notes sur la botanique : (en anglais) *William Stork's Description of East-Florida : with a Journal kept by John Bartram, from St. Augustin up the river St. John a lacs, with the far explanating botanical notes*. Londres, 1769 ; *ibid.* 1787, 2 vol. in-8°.

Histoire naturelle abrégée de l'est et de l'ouest de la Floride, par Bernard *Romans* : (en anglais) *A concise Natural History of East- and West-Florida, by Bernard Romans*. New-Yorck, Altkan, 1776, in-12.

Cet écrivain, qui étoit tout-à-la-fois un médecin éclairé et un observateur judicieux, s'est attaché d'abord à décrire le climat de la Floride, et les maladies qui l'affligent. Elles ont sur-tout leur principe dans les variations brusques de la température, qui sont plus funestes dans la Floride que dans beaucoup d'autres parties de l'Amérique, où elles ont également lieu.

Dans les détails où il entre sur les trois peuples indigènes de la Floride, les *Chicassas*, les *Chactas* et les *Criks confédérés*, il peint des plus noires couleurs leur caractère moral. La saleté, la fainéantise, le penchant pour le vol, l'orgueil le plus excessif, la vanité la plus facile à blesser, la persévérance dans les haines, l'atrocité dans les vengeances, un plaisir féroce à répandre le sang, forment



les traits du tableau : ils s'appliquent plus particulièrement encore aux Chicassas qu'aux deux autres peuples. Il prête même à ces trois nations, et sur-tout aux Chactas et aux Chicassas, un vice trop commun chez les Grecs, la pédérastie. Dans leurs usages et leurs habitudes, il fait remarquer leur passion pour le jeu, et la facilité avec laquelle ils se portent au suicide.

Les productions du sol de la Floride ont été aussi l'objet des recherches et des observations de cet écrivain.

§. VII. *Descriptions de la Louisiane. Voyages faits dans ce pays.*

Description de la Louisiane, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, par ordre du Roi, avec la carte du pays, les mœurs et la manière de vivre des Sauvages, par le P. *Hennepin.* Paris, Huré, 1683; *ibid.* 1688, in-12.

— La même, Paris, 1688, in-4°.

C'est ce voyageur qui, le premier, nous a fait connoître cette vaste contrée, si riche des véritables bienfaits de la nature, tels que la température la plus heureuse et le sol le plus fertile peut-être de toute l'Amérique. Les prestiges de l'imagination y firent chercher des trésors factices (1) qui firent long-temps négliger les avantages réels. Le gouvernement français étoit si peu éclairé sur les immenses ressources que peut procurer à la métropole cette belle colonie bien administrée, qu'il l'abandonna sans aucun motif solide à l'Espagne; mais elle étoit récemment rentrée sous la domination de la France, qui l'a cédée aux

(1) C'est dans la Floride, où la Louisiane se trouvoit comprise alors, qu'on avoit imaginé qu'existoit une contrée où la terre n'étoit que de l'or, et qu'on appeloit en Espagne *El Dorado.*

États-Unis. Sous leur régime, elle peut aspirer à ce haut degré de richesse et de prospérité auquel la nature paroît l'avoir destinée.

Ce n'est pas dans la description d'Hennepin, qu'il faut chercher à connoître, d'une manière au moins approfondie, la géographie, l'histoire naturelle, les productions spontanées ou industrielles de la Louisiane; mais sur les mœurs, les usages, les superstitions des naturels du pays, il a donné des notions d'autant plus précieuses, qu'il les a visités à une époque où ils n'avoient presque pas communiqué encore avec les Européens.

DERNIÈRES DÉCOUVERTES faites dans l'Amérique septentrionale, par *La Salle*, mise au jour (par le chevalier *Tonty*). Paris, Coignard, 1693, in-12.

Cet ouvrage a été réimprimé en Hollande, sous le titre un peu différent que voici :

RELATION de la Louisiane et du Mississipi (par le chevalier *Tonty*). Amsterdam, Bernard, 1720, in-12.

JOURNAL historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique, pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière de Mississipi, nommée à présent la rivière de Saint-Louis, qui traverse la Louisiane, où l'on voit l'histoire tragique de sa mort, et plusieurs choses curieuses du Nouveau-Monde, par M. *Joustel*, l'un des compagnons de ce voyage, rédigé et mis en ordre par M. de Michel. Paris, Robinet, 1713, in-12.

Cette relation a été traduite en anglais sous le titre suivant :

VOYAGE dans le golfe du Mexique, par *de La*

Salle : (en anglais) *Voyage to the golph of Mexico, by de La Salle.* Londres, 1714, in-8°.

La présomption, la vanité, l'obstination, une sévérité déplacée, rendirent inutiles les qualités brillantes que La Salle réunissoit en sa personne avec ces défauts; elles lui firent manquer l'embouchure du Missisipi qu'il cherchoit avec une grande persévérance, et le firent périr d'une manière tragique, victime de la perfidie de ses propres compagnons de voyage. Le récit de ces événemens répand un triste intérêt sur la relation de Joustel.

On y trouve en outre, des détails curieux sur les mœurs et les usages, soit de la nation des *Accancea*, qu'on a appelée depuis *Accansas*, soit de la nation des *Illinois*, soit de la petite peuplade des *Cahaynahs*.

Relation du Mississipi et de la Louisiane : (en allemand) *Beschreibung des am Mississipi gelegenen Landes Louisiana.* Amsterdam et Leipsic, 1720, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français la même année sous le titre suivant :

Relation de la Louisiane et du fleuve de Missisipi. Amsterdam, 1720, in-8°.

Relation de la Louisiane et du fleuve de Missisipi, par Martin *Forbisher.* Amsterdam, Bernard, 1720, 2 vol. in-12, fig.

Description de la province anglaise la Caroline, appelée par les Espagnols *la Floride*, et par les Français *la Louisiane*, par Daniel *Coxe*, avec des cartes : (en anglais) *Description of the english province of Carolina, by the Spaniards called* Florida, *and by the French* la Louisiana, *by Daniel Coxe.* Londres, 1722, in-4°.

On n'imagine pas en vertu de quoi cet auteur qualifia de province anglaise, sous le nom de Caroline, la partie de la Floride que les Français, lorsqu'ils la possédoient, avoient appelé la Louisiane, et qui n'a jamais appartenu à l'Angleterre. C'est sans doute par le droit de bienséance qu'il en faisoit une des provinces de l'Amerique anglaise.

VOYAGE de la Louisiane, fait par ordre du Roi en 1720, dans lequel sont traitées diverses matières de physique, d'astronomie, de géographie, de marine, etc.... par le P. *Laval*, enrichi de plans, cartes et figures. Paris, Mariette, 1728, in-4°.

MÉMOIRES historiques sur la Louisiane, contenant ce qui est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent, avec l'établissement de la colonie française dans cette partie de l'Amérique septentrionale, sous la direction de la compagnie des Indes; le climat, la nature et les productions de ce pays, l'origine et la religion de ceux qui l'habitent, leurs mœurs, leurs coutumes, etc.... composés sur les Mémoires de M. *Dumont*, par M. L. L. M., ouvrage enrichi de cartes et de figures. Paris, Bauche, 1753, 2 vol. in-12.

La partie historique de ces Mémoires est intéressante, celle qui embrasse la description du pays, la nature de ses productions, la religion, les mœurs, les usages de ses habitans, est un peu superficielle.

HISTOIRE de la Louisiane, contenant la découverte de ce vaste pays, sa description géographique; un Voyage dans les terres; l'histoire naturelle, les mœurs, coutumes et religion des naturels, avec leur origine; deux Voyages dans le nord du Nouveau-Mexique, dont un jusqu'à la mer du Sud; par

M. *Lepage du Prats* (ornée de deux cartes et de quarante planches en taille-douce). Paris, De Bure, 1758, 3 vol. in-12.

C'est dans cette relation, l'ouvrage d'un homme qui avoit résidé quinze ans dans la Louisiane, qu'on peut se procurer les notions les plus détaillées et les plus complètes sur cette intéressante contrée : je n'en extrairai ici que quelques articles les plus remarquables.

Relativement à la géologie du pays, l'auteur observe que toutes les terres de la Basse-Louisiane, sont des terres rapportées, dont le volume s'augmente annuellement par les dépôts de limon que laisse le fleuve du Mississipi, chaque fois qu'il déborde. Il en résulte un phénomène fort extraordinaire; c'est que ces eaux débordées ne rentrent jamais dans le fleuve, parce que pour y rentrer, elles trouvent un obstacle insurmontable dans la nouvelle élévation de ses bords, qu'occasionnent les dépôts limoneux. En s'étendant beaucoup sur ce phénomène, l'auteur ne nous apprend point ce que deviennent ces eaux. Comme il ne dit pas qu'elles forment des marais et qu'elles s'opposent à la culture des terres où elles séjournent, il y a lieu de croire qu'elles s'évaporent promptement; mais ne produisent-elles aucune vapeur méphitique? C'est ce que son silence et celui des autres voyageurs ne permettent pas de présumer.

Sur la minéralogie de la Louisiane, on doit à Lepage du Prats plusieurs découvertes : celle de deux mines de cuivre promettoit une grande abondance de ce métal, puisque le minerai se décéloit sur la surface de la terre : il en étoit de même d'une mine de plomb qu'il découvrit dans un terrein boisé. Le même canton lui offrit, sur une monticule aride et pelée, des indices d'une mine d'or : il laisse ignorer si l'on donna de la suite à cette découverte : celle qu'il fit d'une grande carrière de gypse ou de plâtre étoit réellement plus utile au pays. Cette considération peut-être ne lui fit pas attacher une grande impor-



[illegible] e à une mine de cristal de [illegible] il indique [illegible] dans la latitude où elle se trouve. La Louisiane ren[ferme] [illegible] [beau]coup d'autres mines que celles qui furent découvertes par Lepage du Prats : il s'y en trouve plusieurs [d'ar]gent, de plomb et de fer.

Ceux qui préfèrent les productions graminées de la [illegible] et les autres végétaux qui y croissent naturellement, [au]x métaux précieux qu'elle recèle dans son sein, liront [avec] intérêt les détails où entre l'auteur sur les grains de [tout]e espèce que donne le sol fertile de la Louisiane, et les arbres précieux ou utiles qui y croissent.

JOURNAL d'un voyage fait à la Louisiane en 1720, par M. de ***, capitaine des vaisseaux du [R]oi. Paris, Clousier, 1768, in-12.

Ce Voyage, en forme de lettres, n'apprend presque [rie]n sur la Louisiane : on n'y trouve guère que des observations assez communes sur les pays que le voyageur a [visit]és dans l'allée et le retour.

NOUVEAUX VOYAGES aux Indes occidentales, [con]tenant une relation des différens peuples qui [ha]bitent les environs du grand fleuve Saint-Louis, [appe]lé vulgairement Mississipi, leur religion, leur [gou]vernement, leurs mœurs, leurs guerres et leur [co]mmerce, enrichis de plusieurs figures dessinées [pa]r Saint-Aubin, par M. *Bossu*, capitaine dans les [tro]upes de la marine; 2[e] édition. Paris, Le Jay, [17]68, 2 parties formant 1 vol. in-12.

Les mêmes, traduits en anglais sous le titre différent [que] voici :

VOYAGE à travers la partie du nord de l'Amé[ri]que appelée autrefois la Louisiane, traduit du [fr]ançais en anglais par M. J. B. Forster, avec le [c]atalogue des plantes d'Amérique, tiré du Voyage



de P. Lœffling, dans son voyage d'Amérique : (en anglais) *Travels through that parts of North-America formally called Louisiana, translated and illustrated with notes by J. B. Forster, praeter catalogum plantarum Americanarum excerptarum ex itinere P. Loefflingii.* Londres, Durier, 1771, 2 vol. in-8°.

Avant de se livrer au récit de ses voyages au pays des Illinois, pour lequel étoit sa destination, Bossu fait une description rapide de la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane : il en parle comme d'un séjour enchanté pour la salubrité de sa température, la fécondité de son terroir, la beauté de sa position sur les bords du Mississipi, qui arrose plus de huit cents lieues de pays connus. Ce sont des nègres importés de nos colonies qui sont employés au défrichement et à la culture des terres, où croissent en abondance le maïs, le riz, l'indigo, le tabac, où la canne à sucre réussit même très-bien.

De cette description, il passe au récit de la catastrophe qui fit périr plus de deux mille Français dans le pays des Natchès : ce peuple nombreux et puissant, le plus voisin de la Nouvelle-Orléans, adorateur paisible du soleil dont son chef portoit le nom, et auquel il rendoit un culte, en conservant dans ses temples le feu sacré, vivoit en bonne intelligence avec les Français. Les déprédations, les injustices de l'officier qui commandoit dans le pays, amenèrent le funeste évènement que j'annonce ici. Les Natchès s'étoient concertés avec les peuplades voisines, pour égorger le même jour tous les Français qui s'y trouvoient répandus. La mère du chef, se croyant fille d'un Français, et s'intéressant à leur sort, usa d'un stratagème par lequel le massacre fut borné à ceux de la nation qui habitoient le pays des Natchès (1). La vengeance éclatante

(1) Pour envelopper tous les Français à-la-fois dans le mas-

qu'on tira de ce complot des Natchès, dispersa ce peuple, et fit du pays qu'il habitoit une vaste solitude.

Dans un premier voyage au pays des Illinois, distant de cinq cents lieues de la Nouvelle-Orléans, Bossu visita plusieurs nations : celle des Akansas occupe un des plus beaux pays du monde ; les terres y sont si fertiles, qu'elles produisent presque sans culture du froment d'Europe, toutes sortes de légumes et d'excellens fruits inconnus en France : le gibier de toute espèce y abonde. Ce peuple étoit fort attaché aux Français : il refusa de prendre part au complot des Natchès, et il étoit toujours en guerre avec les Tchicachas, qui donnèrent retraite aux Natchès. Les mœurs des Akansas, et sur-tout leur croyance, diffèrent peu de celles des autres peuples de la Louisiane, si l'on en excepte les Natchès : ils honorent un Être suprême sous le nom du Grand-Esprit ou du maître de la vie. Chez ce peuple, la danse entre dans toutes les affaires : les Français sont parvenus à en abolir une qui étoit proprement la danse de l'impudicité : elle avoit lieu la nuit, et l'on juroit de ne jamais révéler ce qui s'y passoit.

La contrée qu'habitent les Illinois est d'une vaste étendue, et l'une des plus belles du monde : elle fournit de farine tout le bas de la colonie. Indépendamment de ces exportations, son commerce consiste en pelleteries, plomb et sel : la chair des chevreuils y fournit d'excellens jam-

---

sacre projeté, celui des Natchès qui dirigeoit la conspiration avoit imaginé de faire porter chez chaque nation, un paquet de buchettes en nombre égal, avec injonction, à partir d'une époque déterminée, d'en brûler une chaque jour : lorsqu'il n'en seroit plus resté qu'une, ce seroit le signal d'un carnage simultané. La mère du chef pénétra cet odieux mystère, et s'introduisant dans le temple des Natchès, où étoit déposé le paquet de buchettes, elle réussit à en soustraire une. L'exécution du complot fut donc avancée d'un jour chez les Natchès ; et les autres nations se croyant trahies par ce peuple, épargnèrent les Français établis chez elles, et les aidèrent même à châtier les Natchès.

bons, et les fruits y sont aussi bons qu'en France. Les Illinois ont les mêmes mœurs que les autres peuples de la Louisiane; ils n'en diffèrent que par leur langage : la polygamie y est en usage; et le divorce y est fort rare, quoique les mariages s'y contractent d'une manière peu solemnelle. Les femmes y sont très-laborieuses; c'est le plus ou moins de disposition au travail qui fixe sur elles le choix des jeunes Illinois. De fréquentes guerres avec ses voisins ont considérablement diminué le nombre de ce peuple, qui autrefois étoit la nation la plus populeuse de la Louisiane.

On voit, avec surprise, le voyageur quitter le pays des Illinois pour revenir à la Nouvelle-Orléans, en repartir pour retourner chez ce peuple qu'il quitte une seconde fois pour repasser, par la Nouvelle-Orléans, en Europe. Ces quatre voyages emportoient un trajet de plus de deux mille lieues; mais l'étonnement diminue, lorsqu'on réfléchit qu'en descendant à la Nouvelle-Orléans, le voyageur s'acheminoit avec une extrême rapidité par le fleuve du Mississipi.

Dans un second voyage que fit Bossu à la Louisiane, il eut occasion de visiter plusieurs nations qu'il n'avoit pas encore été à portée de connoître, et qui toutes ensemble pouvoient former quatre mille guerriers. Il décrit leurs mœurs, leurs coutumes, et sur-tout celles des Allibamous, la principale de ces nations. Les habitudes de ces divers peuples et leurs opinions religieuses ont une grande affinité entre elles, et ne diffèrent que par de légères nuances.

ETAT présent des établissemens européens sur le Mississipi, avec une description géographique de cette rivière, orné de gravures, par Philippe *Pitsman* : (en anglais) *Present state of the european settlements on the Mississipi, with a geographical description of the river, with plans, by Ph. Pitsman.* Londres, 1770, in-4°.

ÉTAT présent de la Louisiane, par Champigny. La Haye, 1776, in-8°.

NOUVEAUX VOYAGES dans l'Amérique septentrionale, contenant une collection de lettres écrites sur les lieux par l'auteur à son ami M. Douin, chevalier, capitaine dans les troupes du Roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau-Monde, par M. *Bossu*, chevalier, etc. ancien capitaine dans le régiment de la Marine. Amsterdam, 1777, avec gravures en taille-douce, in-8°.

Ces nouveaux Voyages, qui n'ont pas été réimprimés comme les premiers, sont assez rares en France.

Bossu n'entreprit ce troisième voyage à la Louisiane, cédée depuis quelques années à l'Espagne, que pour en retirer les effets qu'il y avoit laissés en des mains étrangères.

A la tête de sa relation, est un récit touchant de la fin tragique de six officiers françois, qu'Oreilly, nommé par la cour d'Espagne commandant général de la Louisiane, fit impitoyablement fusiller, pour les punir, soit du regret qu'ils avoient montré d'être tombés sous la domination espagnole, soit des démarches qu'eux et plus de cinq cents notables avoient faites auprès du gouvernement français, pour obtenir le renvoi de Don Ulloa, qui précédemment avoit été nommé par le roi d'Espagne gouverneur général de la Louisiane.

Dans le cours de son voyage de la Nouvelle-Orléans au pays des Akansas, les provisions de Bossu lui furent enlevées par un caïman, c'est le crocodile de l'Amérique. A cette occasion, il rapporte un phénomène qu'offre quelquefois cet amphibie. Le 27 septembre 1769, dit-il, M. de Livoi étant à considérer, de son habitation, la marée perdante, apperçut à la surface de l'eau quelques rameaux verts qui, au lieu de descendre, remontoient



au plus fort du courant. Sur ce que son nègre lui dit que c'étoit un caïman qui portoit sur son dos des branches vertes, il s'embarqua sur une pirogue pour s'en assurer. A son approche, le caïman, dont il apperçut distinctement la tête et la queue, plongea dans le fleuve, et avec l'animal, aussi gros que la pirogue, mais plus long, plongèrent aussi les rameaux. Pour expliquer ce phénomène, Bossu observe que les lacs et les fleuves de la Louisiane nourrissent des caïmans si gros et si vieux, qu'ils ont de la mousse sur la tête et sur le dos. Comme on leur fait sans cesse la guerre dans la belle saison, ils sont tout criblés de balles de fusil, qui, sans leur donner la mort, font des trous dans leur peau épaisse. Ces amphibies passent plusieurs mois de l'hiver immobiles et engourdis dans la fange vaseuse : c'est à cette époque qu'il tombe dans les cavités formées par les balles de fusil, des graines de saules, d'ormes ou d'autres arbres dont les rivières de la Louisiane sont bordées : ces graines prennent racine dans la mousse qui couvre le corps de l'animal, s'implantent entre cuir et chair, et, favorisées par l'humidité, forment les rameaux que les caïmans promènent avec eux lorsqu'ils reprennent, au printemps, la chaleur et le mouvement.

En poursuivant sa route, Bossu faillit être la victime d'un stratagême qu'emploient les Chikassas, lorsqu'ils veulent surprendre leurs ennemis. Pour l'attirer lui et sa troupe dans la forêt, où ils s'étoient mis en embuscade dans le dessein de leur enlever la chevelure ou de les faire prisonniers, quelques-uns d'entre les Chikassas, connoissant l'ardeur des Français pour la chasse, s'étoient revêtus de peaux de boeufs, de vaches et de veaux sauvages, de peaux d'ours, de chevreuils, de daims et de cerfs, et couroient dans la plaine à la manière de ces animaux. Les Sauvages qui servoient de guides à Bossu lui découvrirent le piége ; et l'on s'éloigna du rivage à force de rames.

Les alarmes qu'avoient données les Chikassas à Bossu, furent bien calmées par l'accueil que lui firent les Akansas. Il remarqua que ce peuple doux et hospitalier se nour-



nissoit en grande partie d'une espèce de folle-avoine, qui, sous la forme de crêpes ou de bouillie, est un aliment également bon et rafraichissant. Ce grain réussit sans culture dans les marais et dans les lacs, et s'élève en touffes au-dessus de l'eau. Pour acclimater ce grain en France, le voyageur propose d'en semer la graine dans les marais, qui ne produisent que de mauvais joncs, et qu'on utiliseroit de la sorte si avantageusement. Le succès lui en paroît d'autant plus assuré, qu'il prétend que notre climat a quelque ressemblance avec celui du pays des Akansas.

Cette nation fait un grand usage des fumigations pour chasser les rhumatismes, la goutte, la gravelle, et d'autres infirmités de ce genre, et Bossu assure que c'est un remède infaillible, lorsque le mal n'est pas invétéré. Ce voyageur nous a donné des notions sur plusieurs autres peuplades de la Louisiane : une des plus remarquables frappe sur la grande attention qu'apportent les Attakapas au choix des chefs de leurs différentes tribus, toujours pris parmi les plus expérimentés vieillards. Ces chefs étoient subordonnés eux-mêmes à une femme qui, sous le nom de régente, justifioit cette glorieuse prérogative par sa sagesse et son courage, qui lui avoient fait donner le nom de *Femme de valeur.*

L'ITINÉRAIRE des Français dans la Louisiane, contenant l'histoire de cette colonie française, sa description, le tableau des mœurs des peuples qui l'habitent, etc.... par *Dubroca.* Paris, Dubroca, 1802, in-12.

VOYAGE à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant un tableau historique de la Louisiane, des observations sur son climat, ses riches productions, le caractère et le nom des Sauvages, des remarques importantes sur la navigation,



des principes d'adm
gouvernement, pro
B*** D*** (*Baudry*
de la Louisiane et
tions les plus récen
in-8°.

L'auteur de ce n
assez étroit les not
Louisiane dans des
quelques-unes, il
observation s'app
rique qu'il trace
contre les Angla
fait du pays, au
nature de son s
rentes branche
faisoient fleuri
domination ét

Le princip
moyens de vi
principaux,
les nombreu
dans les con
une liste de
quarante-ci
incomplète
celles de c
Mississipi
nent de l
de deux
ils sont b
pérature
fertilité c
de nouv
dique

succès ; et par cela même, il ouvre une source toujours croissante de prospérité pour la colonie. Outre des vues sur l'agriculture, l'industrie et le commerce, la relation renferme quelques notions sur plusieurs points de l'histoire naturelle du pays, et principalement sur la botanique.

MÉMOIRE ou Coup-d'œil rapide sur mes voyages dans la Louisiane, et mon séjour dans la nation Crek, par le général *Melfort*, Testanogy ou grand chef de la nation Crek, et général de brigade. Paris, Laguet et Michaud, an x — 1802, in-8°.

Aucune relation n'a donné des renseignemens aussi instructifs que le sont ces Mémoires sur la nation Crek, l'une des peuplades les plus considérables de la Louisiane, et dont le voyageur relève la bonne-foi, la franchise, et toutes les vertus morales que comporte la condition des nations sauvages.

VUES de la colonie espagnole du Mississipi, ou des provinces de la Louisiane et de la Floride occidentale, en l'année 1802, par un observateur résidant sur les lieux, accompagnées de deux cartes dressées avec soin et artistement enluminées; publiées par N*** Du Vallon. Paris, Surone, 1803, in-8°.

Sur les nombreuses relations que nous avons de la Louisiane, ces observations ont l'avantage d'offrir le dernier état d'un pays si vaste et des contrées qui l'avoisinent. L'auteur, fidèle à son titre, s'y est particulièrement attaché à décrire tous les établissemens qui se trouvent sur les bords du Missisipi. Il indique, dans un grand détail, les différentes cultures, trace un rapide tableau du commerce du pays et de ses résultats, et fait succéder à des recherches sur la population des parties inférieures et



supérieures de la colonie, plusieurs observations sur le gouvernement, la police, les cultes, l'ordre judiciaire, les mœurs, les usages, et les différentes classes entre lesquelles se partagent les habitans.

SECOND VOYAGE à la Louisiane, faisant suite au premier de l'auteur, de 1794 à 1798, contenant la vie militaire du général Grondel, doyen des armées de France, qui commanda long-temps à la Louisiane, et fut honoré de cent dix ans de service; un détail sur les productions les plus avantageuses, les plus extraordinaires de cette belle colonie, et sur ses quartiers les plus fertiles et les plus lucratifs; de nouvelles réflexions sur les colonies en général, et le régime nécessaire aux personnes des colonies pendant la première année de leur arrivée : par *Baudry des Lozieres*. Paris, Charles, an XI—1803, 2 vol. in-8°.

A la notice biographique qu'annonce le titre, et qui offre une prolongation de services militaires sans exemple, succèdent des observations très-détaillées sur tous les objets indiqués aussi dans le titre. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur la Louisiane, elles peuvent être encore d'une grande utilité par les notions nouvelles qu'on y trouve sur cette colonie. Le surplus de la relation n'est pas moins intéressant, mais est entièrement étranger à la Louisiane.

MÉMOIRES sur la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. Paris, Ballard, 1805, in-12.

VOYAGE dans les deux Louisianes, par M. *Perrin du Lac*. Paris, Capelle et Renaud, 1805, 1 vol. in-8°.

Le même, traduit en allemand, avec planches et cartes, par M. Müller, sous le titre suivant :

Reisen in die beiden Louisianen, etc.... Leipsic, Hinrichs, 1806, 2 vol. in-8°.

L'auteur a consacré plus d'un tiers de sa relation à des objets absolument étrangers à ce que son titre annonce, tels que la peinture des mœurs des habitans de Philadelphie, des observations sur Jersey, Baltimore, Georges-Town, sur les diverses huttes qui y sont répandues, enfin des dissertations sur le commerce et la fièvre jaune. Cette partie de son Voyage n'offre rien de neuf, que de nouveaux détails sur quelques Européens répandus sur les derrières de la Virginie, que leur vie vagabonde dans les épaisses forêts de ces contrées, où ils ne s'occupent que de la chasse, a presque rendus sauvages.

Lorsqu'il arrive à la Louisiane, son Voyage devient d'un plus grand intérêt. Ce n'est point par la description géographique qu'il fait des deux Louisianes ; il ne nous apprend presque rien à cet égard, et tout son mérite est celui de l'exactitude : mais il nous procure des notions nouvelles sur les mœurs et les usages d'un grand nombre de peuplades de la Louisiane. On est étonné d'y trouver quelque conformité avec ceux de plusieurs grandes nations asiatiques.

L'affreuse coutume de boire dans le crâne de leurs ennemis, celle qu'on doit regarder comme plus barbare encore, d'obliger leurs vieillards de se poignarder ou de se pendre, leur sont communes avec beaucoup de Sauvages de l'Amérique septentrionale : mais il en est une qui paroît être propre à certaines tribus de la Louisiane, c'est de conserver chez eux des individus qui sont habituellement habillés en femmes, et qui, ainsi travestis, mènent la vie la plus infâme.

Si les indigènes de la Louisiane sont véritablement odieux sous ces différens rapports, on s'en forme une idée plus favorable sous celui de leur prodigieuse sagacité. Elle se manifeste particulièrement dans le procédé qu'ils emploient pour se diriger avec sûreté dans les longues excur-

sions où les entraînent la chasse et la pêche. Aucune nation des autres parties de l'Amérique ne peut leur être comparée à cet égard. Ils ont imaginé en effet des espèces de cartes géographiques. Ce sont des peaux sur lesquelles ils dessinent avec une précision merveilleuse les pays qu'ils ont parcourus, les rivières qu'ils ont traversées. Ceci ne peut être que l'ouvrage d'une intelligence extraordinaire chez des hommes qui n'ont eu d'autre instituteur que la nature. Mais c'est uniquement à des sens perfectionnés par un long exercice qu'ils doivent le rare avantage de se diriger avec une entière sécurité à travers d'immenses savannes, d'épaisses forêts, sans avoir recours à l'inspection des astres, et sans avoir le secours de la boussole.

La relation renferme beaucoup d'autres détails qui décèlent un observateur attentif et éclairé. On auroit désiré que le mérite du style répondît un peu plus à celui des observations.

§. VIII. *Descriptions de la Californie. Voyages faits dans cette contrée.*

VOYAGE de François *de Ulloa* dans la Californie : (en anglais) *Francisci de Ulloa's Voyage to California*, *1539*. (Inséré dans la Collection de Hakluit.)

VOYAGE de Ferdinand *Alarçon* dans la Californie : (en anglais) *Ferdinandi Alarçon's Voyage to California*, *1540*. (Ibid.)

EXTRAIT touchant les découvertes des îles de la Californie : (en anglais) *Extrait touching the discovery from the islands of California*, *1597*. (Ibid.)

HISTOIRE des voyages par mer et par terre au nord de la Californie : (en espagnol) *Diario Histo-*

... de los Viages de mar y terra hechos ad norte de la California. Madrid, in-4°.

Cet ouvrage est fort rare : je n'ai pas pu en découvrir la date.

MÉMOIRES sur la Californie, par les Jésuites (en espagnol). Madrid, 1757, 3 vol. in-4°.

HISTOIRE de la province de Cinaloa sur les côtes de la Californie, par D. Perez de Ribas ; (en espagnol) Historia della provincia de Cinaola, etc.... Madrid, in-4°.

NOTICE de la Californie et de sa conquête spirituelle et temporelle, jusqu'au temps actuel, rédigée par André-Marc Burriel, sur l'histoire manuscrite composée au Mexique en l'année 1739, par le P. Michel Venegas, et sur d'autres notices; auxquelles on a ajouté quelques cartes particulières et une carte générale de l'Amérique septentrionale et orientale : (en espagnol) And. Marc. Burriel Noticia de la California y de su conquista temporal y spiritual, hasta el tempo presente, sacada de la historia manuscrita formata en Mexico anno 1739, por el Padro Miguel Venegas; y de otras noticias acreida de alcunas mapas particulares y una general de la America septentrionale y orientale. Madrid, 1758, 3 vol. in-4°.

La même, traduite en anglais sous le titre suivant :

HISTOIRE naturelle et civile de la Californie, par le P. Venegas, avec des cartes : (en anglais) Miguel Venegas a natural and civil History of California. Londres, 1759, 2 vol. in-8°.

— La même, traduite en hollandais. Harlem, 1761, 3 vol. in-8°.

La même, traduite en français sous le titre suivant :

HISTOIRE naturelle et civile de la Californie, contenant une description exacte de ce pays, de son sol, de ses montagnes, lacs, rivières et mers, de ses animaux, végétaux, minéraux, et de sa fameuse pêcherie de perles; les mœurs de ses habitans, leur religion, leur gouvernement, et leur façon de vivre avant leur conversion au christianisme; un détail des différens voyages qu'on a faits pour y parvenir, et reconnoître son golfe et la côte de la mer du Sud, enrichie de la carte du pays et des mers adjacentes : traduite de l'anglais par M. *** (Eidous). Paris, Durand, 1767, 3 vol. in-12.

— La même, traduite en allemand par Christophe Adelung. Lemgo. 1769-1770, 3 part. in-4°.

C'est sur la traduction anglaise qu'a été faite la traduction française.

Avant la publication de l'ouvrage de Venegas, on n'avoit que des lumières très-imparfaites sur la Californie. Cette vaste péninsule avoit été reconnue par l'un des capitaines de Fernand Cortez, d'après les instructions de cet homme célèbre, qui lui-même y vint en 1536, après avoir débarqué dans le golfe qu'on a depuis appelé la mer Vermeille. Le capitaine Sébastien Visemino avoit visité ce pays en 1602, et sa relation contient un détail curieux et circonstancié de la côte occidentale de la Californie. Wood Rogers et l'amiral Anson en parcoururent les côtes à des époques beaucoup plus récentes; mais leurs relations procurent peu d'instruction. La connoissance de cette contrée étoit renfermée dans les mémoires des missionnaires jésuites, auxquels le gouvernement espagnol avoit en quel-

en quelque sorte abandonné l'administration de ce pays. C'est dans ces sources que Burriel a puisé pour composer son ouvrage, où tout ce qu'annonce le titre de la traduction françaisе est traité avec beaucoup de soin, et une critique plus judicieuse qu'on ne s'y seroit attendu, d'après les documens sur lesquels il a travaillé. Quelquefois néanmoins, il a hasardé des assertions dont la fausseté a été prouvée dans l'ouvrage suivant : on peut aussi lui reprocher de s'être trop étendu sur les travaux des missionnaires.

DISSERTATION sur la véritable situation et l'état politique de la Californie, par Joseph-Adolphe *Hartmann* : (en latin) *Jos. Adolph. Hartmann Dissertatio de vero Californiae situ et conditione.* 1759, in-8°.

NOTICES de la péninsule américaine de la Californie, avec un index d'assertions fausses, par *Begert* : (en allemand) *Nachrichten von der Amerikanischen Halbinsel Californien, mit einem zweifachen Anhang falscher Nachrichten, von Begert.* Manheim, 1772.

VOYAGE en Californie, pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 2 juin 1769, contenant la description des phénomènes, avec un plan de la ville de Mexico, par l'abbé *Chappe d'Auteroche*, et la narration historique de la mort de l'auteur; revu et publié par M. Cassini. Paris, Jombert, 1778, in-4°.

Ce Voyage a été traduit en anglais sous le titre suivant:

VOYAGE en Californie, par *d'Auteroche* : (en anglais) *D'Auteroche's Journey in California.* Londres, 1780, in-8°..

Avant l'intéressant voyage que MM. *Humbold* et *Bonpland* ont fait, pendant le cours de six années, dans les colonies espagnoles, nous n'avions rien de plus récent et de plus authentique sur la ville de Mexico, capitale du Mexique, que ce que nous en a transmis Chappe d'Auteroche dans son Voyage en Californie. On y voit que cette ville est bâtie sur les bords d'un lac, que de nombreux canaux la traversent, et que les maisons et autres édifices sont construits sur pilotis. Il paroît que les eaux du lac ont diminué de manière à laisser à l'ouest un accès par des terres marécageuses. La plus grande partie de l'emplacement de la ville ayant été conquise en quelque sorte sur les eaux, le sol est resté mouvant dans plusieurs endroits; et quelques bâtimens, tels que celui de la cathédrale, se sont enfoncés de six pieds. Le peu de solidité des fondemens a empêché de terminer la partie extérieure de cette église. On conçoit que dans le pays des mines, les richesses ont dû être prodiguées dans les églises. Toutes, et jusqu'aux chapelles même, sont chargées d'ornemens en métaux précieux. La balustrade qui entoure le maître-autel de la cathédrale est d'argent massif : on a poussé la prodigalité de ce métal jusqu'à en fabriquer une lampe si vaste, que trois hommes y entrent pour la nettoyer. On l'a enrichie en outre de têtes de lions et d'autres ornemens qui sont d'or pur. Quant aux statues de la Vierge et des saints, elles sont toutes d'argent massif, ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Le palais du vice-roi, construit par les ordres de Cortez dans l'emplacement même où étoit celui de Montezuma, est situé sur une place qui occupe le centre de la ville, dans le voisinage de la cathédrale. En le bâtissant, on s'est plus occupé d'y donner de la solidité qu'on n'a cherché l'élégance. Le principal édifice après ce palais, est l'hôtel des monnoies, où l'on emploie plus de cent ouvriers, parce que les propriétaires des mines y échangent leurs lingots d'argent pour des pièces frappées. Les maisons particulières sont construites dans le même goût que celles d'Espagne.

La nature du sol exigeroit une police attentive et toutes les recherches de la propreté hollandaise. Comme ni l'une ni l'autre n'existe à Mexico, les rues, quoique droites et larges, sont extrêmement sales. Cette ville et ses environs n'ont qu'une seule promenade, qu'on appelle l'*Alameda* : elle est formée de huit allées d'arbres figurant une étoile, autour desquelles circule un ruisseau qui forme dans le centre un bassin avec un jet-d'eau. Le sol n'étant pas favorable à la végétation, les arbres sont peu vigoureux.

En face de cette promenade, est le *Quemadero* : on nomme ainsi la place où se font les exécutions sanglantes de l'inquisition. Suivant la relation d'Auteroche, il y a dans cette place, enclose de murs, des trous où l on précipite les malheureuses victimes qui ont été condamnées au feu.

Le plus grand luxe règne à Mexico. Les Mexicains de race espagnole sont communément vêtus de soie : ils portent à leurs chapeaux des tresses d'or et des roses de diamant. Il n'est pas rare de voir les esclaves même parés de colliers et de bracelets d'or, d'argent et de perles ou de pierres précieuses. L'élégance de la parure chez les femmes, rehausse encore leur beauté, qui est remarquable. Pour fournir à ce luxe, des boutiques resplendissantes d'or, d'argent, de bijoux, sont très-multipliées à Mexico. D'Auteroche ne dit rien de la multiplicité, de la magnificence des voitures. Ce genre de luxe n'a pas dégénéré sans doute depuis Gage, qui assure que de son temps, c'est-à-dire en 1640, on comptoit à Mexico quinze mille carrosses, dont plusieurs étoient enrichis d'or et de pierreries, et qui ajoute que telle étoit l'opulence des habitans de cette ville, qu'à vue d'oeil, la moitié des familles avoit équipage.

On trouve à la fin du Voyage d'Auteroche, une lettre de Don Alzate, gentilhomme mexicain, adressée à l'académie royale des sciences de Paris : il y parle d'arbres d'une dimension prodigieuse : il en cite même un qui a cinquante pieds de circonférence, cela n'est pas sans exemple dans d'autres pays ; mais il faut se défier peut-

être d'un fait qui y est consigné, et qu'il n'avance que d'après les rapports qui lui ont été faits, c'est que dans les fouilles d'une mine de la province de Roncra, on a trouvé des squelettes humains pétrifiés, qui ont rendu beaucoup d'argent.

RELATION du voyage entrepris par les goëlettes *la Futile* et *la Mexicaine*, en l'année 1792, pour reconnoître le détroit de Jean de Fuca, avec une introduction où l'on donne la notice des expéditions exécutées antérieurement par les Espagnols, dans la recherche du pays nord-ouest de l'Amérique, publiée par ordre du Roi: (en espagnol) *Relacion del viage hecho por las goletas* Futil *y* Mexicana, *en el año 1792, para reconocer el estrecho de Juan de Fuca, con una introduccion en que se dà noticia de las expediciones executadas anteriormente por los Españoles en busca del paso del nor-oeste de la America; de orden del Rey.* Madrid, de l'imprimerie royale, 1802, in-4°.

ATLAS pour le Voyage des goëlettes *la Futile* et *la Mexicaine*, pour reconnoître le détroit de Jean de Fuca, publié en 1802: (en espagnol) *Atlas para el Viage de las galetas* Futil *y* Mexicana, *al reconocimiento del estrecho de Juan de Fuca en 1792, publicado en 1802.* Petit in-fol.

Cet atlas est composé de quatre cartes, de cinq plans, de deux vues, de trois portraits et de trois planches.

Dans les trois premières cartes, sont figurées les côtes de la Californie; et dans la quatrième, les découvertes faites en 1602, par le capitaine Sébastien Viscayno.

Les plans sont ceux, 1°. du port de *San-Diego*; 2°. du port et de la baie de *Monterey*; 3°. de la calle des *Amigos*



dans la baie de Nutka; 4°. du port de *Mulgrave*; 5°. du port de *Dezengano*.

Des deux vues, l'une représente une fête donnée à *Nutka*, par le chef Macuina, pour célébrer les indices de l'époque où il entroit dans l'âge de puberté. L'autre offre l'intérieur de la salle des *Amigos*, et l'établissement des Espagnols dans la baie de Nutka.

Des trois planches, la première figure le tabernacle ou l'oratoire du chef de Nutka; la seconde, une planche de bois chargée d'hiéroglyphes, qui a été trouvée dans le canal de la Table; la troisième, est une copie fidèle des dessins qui se trouvent dans le Voyage original de Hernand *de Grisalva*, avec quelques particularités dont il est parlé dans l'extrait qui accompagne cet ouvrage.

Les trois portraits, sont ceux de *Macuina*, chef de Nutka; de *Tetacus*, chef de l'entrée de Jean *de Fuca*; et de la femme de Tetacus, que les Espagnols connoissoient sous le nom de *Marie*.

Ces cartes, ces plans, ces vues, ces portraits, jettent beaucoup de lumière sur les objets dont il est traité dans la relation, qui renferme plusieurs renseignemens curieux sur la Californie: on y voit que l'intérieur de cette péninsule est habité par deux nations différentes, les *Runsieres* et les *Eslènes*, qui n'ont rien de commun, ni dans le langage, ni dans quelques-unes de leurs habitudes. L'homicide est puni de mort chez les Eslènes, tandis que chez les Runsières, ce crime n'est envisagé qu'avec une froide indifférence: ils ont cela de commun, qu'ils se nourrissent des fruits spontanés de la terre, et par conséquent ne connoissent aucune espèce de propriété. La polygamie est prohibée aussi chez les deux peuples. Ils se rapprochent encore sous plusieurs autres rapports: leur indolence, par exemple, est extrême, et par suite, c'est à leurs femmes qu'ils imposent tout le poids du travail. La relation les dépeint comme très-insolens lorsqu'ils sont les plus forts, timides et lâches à l'excès, lorsqu'ils éprouvent quelque résistance. Ceux que les missionnaires sont parvenus à



rassembler, travaillent en commun, mais ne montrent que peu d'intelligence. Ceux d'entre eux auxquels on avoit concédé des terres pour les cultiver à leur profit particulier, les ont abandonnées. La population des indigènes répartis dans les onze missions espagnoles qui dépendent de l'établissement de Monterey, ne s'élevoit pas, en 1791, au-delà de sept mille trois cents individus. Il n'y a de colons européens dans la Californie, que les militaires, auxquels il est défendu d'y former aucun établissement. L'auteur de la relation estime que cette prohibition est le plus grand obstacle à la prospérité de la colonie, où, par la nature du sol, l'agriculture pourroit faire de grands progrès : ce sol, en effet, à l'exception des rivages de la mer, où se trouvent des bancs de sable mobiles, est une terre noire et grasse d'un ou dedeux pieds d'épaisseur, qui repose sur une argile sablonneuse. On y cultive avec succès le froment, l'orge, les pois chiches, les fèves, les lentilles, etc.

Cette relation renferme encore des détails intéressans sur les mœurs des Sauvages de la baie de Nutka, située sur la côte occidentale de l'Amérique, où Cook répara son escadre, que les Anglais ont fréquentée depuis pour le commerce des pelleteries, qu'en 1790, les Espagnols voulurent leur interdire, mais qu'ils ont été obligés ensuite de leur laisser fréquenter librement.

§. IX. *Descriptions du Nouveau-Mexique. Voyages faits dans ce pays.*

VOYAGE de Roger *Rodenham* au Nouveau-Mexique, en 1564 : (en anglais) *Rogerii Rodenham's Voyage into New-Mexico, 1564.* (Inséré dans la Collection de Hakluit.)

VOYAGE d'Augustin *Rei* au Nouveau-Mexique,



en 1581 : (en anglais) *Augustini Reii's Voyage to New-Mexico, 1581.* (Ibid.)

VOYAGE d'Antoine *de Espejo* dans la Nouvelle-Galice ou Nouveau-Mexique, en 1582 : (en anglais) *Antonii de Espejo's Voyage in New-Galicia or New-Mexico, 1582.* (Ibid.)

C'est à Espejo qu'est due la découverte, en 1553, de ce grand continent de l'Amérique septentrionale, fort peuplé par diverses nations sauvages, dont le plus grand nombre ont conservé jusqu'ici leur indépendance, et où l'on a découvert, dans le cours du siècle dernier, des mines au moins aussi riches que celles de l'ancien Mexique.

HISTOIRE du Nouveau-Mexique, par Gaspard *de Villagra* : (en espagnol) *Gaspar de Villagra, Historia della Nueva-Mexico.* Alcala, 1610, in-8°.

§. X. *Descriptions du Mexique. Voyages faits dans cette contrée.*

HISTOIRE du Mexique, par figures. (Insérée en anglais dans le recueil de Purchass.)

Cet ouvrage a été traduit en français par Melchisedech Thevenot, sous le titre suivant, et se trouve dans sa collection (partie quatrième).

HISTOIRE du Mexique, par figures expliquées en langue mexicaine, et depuis en langue espagnole.

A la tête de cette traduction, est celle de l'avis tiré du Recueil de Purchass, conçu en ces termes:

« Ce ne fut pas sans peine que le gouverneur du Mexique » tira des mains de ceux du pays cette histoire, avec une

» interprétation en langue mexicaine des figures qui la
» composent. Il fit traduire cette explication de la langue
» mexicaine en espagnol. Le vaisseau dans lequel on
» l'avoit mise pour l'envoyer à l'empereur Charles v, fut
» pris par un Français, et elle (1) tomba entre les mains
» d'André Thévet. Hackluit, qui étoit alors aumônier de
» l'ambassade d'Angleterre, l'acheta depuis des héritiers
» de Thévet, et fit en sorte qu'un nommé Locke la tra-
» duisit d'espagnol en anglais par l'ordre de Walter Raleigh
» Henri Spelman, si connu des gens de lettres par ses
» savans ouvrages, obligea Purchass, quelque temps après,
» d'en faire tailler les figures, qui se sont conservées par
» ce moyen, et que l'on donne au public. Ce livre, ou
» plutôt ce recueil de figures, est divisé en trois parties.
» Les figures de la première contiennent les annales de
» l'empire du Mexique ; la seconde, ses revenus, ce que
» chacune de ses bourgades payoit de tribut, avec les
» richesses naturelles dont elles jouissoient. L'économie
» des Mexicains, leur discipline en temps de paix et en
» temps de guerre, leur pratique en matière de religion
» et de politique, font la troisième partie de cette his-
» toire ».

Ces figures qui, dans la Collection de Thevenot, sont exécutées comme dans le Recueil de Purchass, forment vingt-trois planches doubles, divisées en soixante-trois tableaux, tous numérotés, et où chaque objet est désigné par des lettres alphabétiques, auxquelles se rapportent les explications qui viennent à la suite des planches. On conçoit facilement que toute la partie historique qui forme la première partie, repose sur des traditions où nécessairement il y a de l'incertitude, et même beaucoup de fabu-

(1) Je supplée ici le prénom relatif *elle*, qui ne se trouve point dans la traduction de M. Thevenot, parce qu'il m'a paru évident que ce ne fut point le vaisseau, mais bien la traduction de l'Histoire Mexicaine qui tomba entre les mains d'André Thévet. La suite de l'avis, comme on le verra, ne permet pas d'en douter.

ieux ; mais les notions qui, sur l'état économique, moral et politique de l'empire du Mexique, sont l'objet de la seconde et troisième parties, embrassant des temps beaucoup plus récens, ont un degré de certitude que les anciennes traditions historiques ne peuvent pas avoir, et étoient plus susceptibles aussi d'être rendues sensibles par des hiéroglyphes que de simples faits historiques. Ces planches et leurs explications, données par les Mexicains eux-mêmes, sont un des monumens les plus précieux que l'on puisse avoir sur une nation. Combien ne desireroit-on pas que lorsque Cambyse fit la conquête de l'Egypte, lui ou ses lieutenans se fussent procuré par la même voie que le gouverneur du Mexique, l'explication de tous les monumens hiéroglyphiques qui subsistoient alors dans cette contrée !

VOYAGES et Conquêtes du capitaine Ferdinand *Courtois* ès Indes occidentales, histoire traduite de la langue espagnole par Guillaume Le Breton-Nivernois. Paris, Abel Langelier, 1588, in-8°.

Dans ce titre, le nom, le prénom de Fernand Cortez sont, comme on le voit, également travestis.

La naïveté, singulièrement originale du style de cette traduction, et l'ancienneté de l'ouvrage, peuvent le faire rechercher par les amateurs.

VOYAGE de Marc *de Niça*, en 1539, à Caliacan et à Cevola au Mexique : (en anglais) *Marco de Niça's Voyage to Caliacan and Cevola in Mexico*, 1539. (Inséré dans la Collection de Hakluit.)

VOYAGE de François *Vasquez Coronado*, en 1540, de la Nouvelle-Galice à Cevola, etc... et dans l'Océan occidental : (en anglais) *Voyage from Nueva-Galicia to Cevola, etc.... and the Western-Ocean, 1540.* (Ibid.)

Ce Voyage se trouve aussi dans la Collection de Ramusio.

Mémorial et Notices sacrées et royales de l'empire des Indes (occidentales), qui contiennent tout ce qui a rapport aux régimes ecclésiastique, séculier, politique et militaire ; et tirées de la secrétairerie de la Nouvelle-Espagne, par *Diaz de la Calle* : (en espagnol) *Memorial y Noticias sacras y reales del imperio de las Indias occidentales, comprehende lo ecclesiastico, secular, politico y militar, que por la secretaria de la Nueva-España se provee, por Joh. Diaz de la Calle.* Madrid, 1546, in-4°.

Histoire du Mexique, avec la découverte de la Nouvelle-Espagne, et la conquête qu'en a faite Cortez, par François *Lopez de Gomara* : (en espagnol) *Historia de Mexico, con el descubrimiento de la Nueva-España, conquista por D. Cortez, por Franc. Lopez de Gomara.* Anvers, 1554, in-8°.

Voyage de Robert *Townson* dans la Nouvelle-Espagne, en 1555 : (en anglais) *Robert Townson's Voyage into Nova-España, 1555.* (Inséré dans la Collection de Hakluit.)

Voyage de *Hawkes* à la Nouvelle-Espagne, en 1572 : (en anglais) *Hawkes's Voyage in Nueva-España, 1572.* (Ibid.)

Voyage de *Philipps* au nord de Panuco au Mexique : (en anglais) *Philipps's Voyage to the North of Panuco at Mexico.* (Ibid.)

Voyage de Jean *Hertop* au nord de Panuco, en 1586 : (en anglais) *John Hertop's Voyage to the North of Panuco, 1586.* (Ibid.)

Relation du havre de Tecuanapa, situé sur la

mer du Sud, non loin de Nicaragua, dans le Mexique : (en anglais) *Relation of the haven Treuanapa, situate upon South-Sea, not far from Nicaragua in Mexico.* (Ibid.)

HISTOIRE des Indes occidentales, et particulièrement du gouvernement do Chiapa au Mexique), par Antoine *de Remusal* : (en espagnol) *Historia de las Indias occidentales, particular de la governacia de Chiapa, por Antonio de Remusal.* Madrid, 1610, in-fol.

RELATION d'un gentilhomme du seigneur Jean-Fernand Cortez, de la grande ville de Tenuitateu au Mexique, et autres choses concernant la Nouvelle-Espagne : (en italien) *Relatione d'un gentiluomo del sign. Fern. Cortez della gran città Tenuitaten in Mexico, e altre cose della Nova-Spagna.* (Insérée dans la Collection de Ramusio, tome III, page 304.)

LETTRE adressée par Antoine *de Mendoza* à l'Empereur, sur la découverte de la terre ferme de la Nouvelle-Espagne : (en italien) *Antonii de Mendoza Lettere a l' Imperatore, del discoprimento della terra della Nueva-Espana.* (Ibid. page 355.)

SITUATION naturelle, loix et particularités de la ville du Mexique, par Diegue *Cisneros* : (en espagnol) *Sitio natural, leyes y propiedades de la ciudad de Mexico, por Diego Cisneros.* Mexico, 1618, in-4°.

HISTOIRE de l'établissement et Discours sur la province de Saint-Jago du Mexique, par François-Augustin *Davila Padilla* : (en espagnol) *Historia*

de la fondacione y discurso de la provincia de St. Jago de Mexico, por Fr. Aug. Davila Padilla. Bruxelles, 1628; *ibid.* 1648, in-fol.

HISTOIRE véritable de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par Thurnal *Dias de Castillo* : (en espagnol) *Verdadera Historia de la conquista de la Nueva-España, por Thurnal Diaz de Castillo*. Madrid, 1632, in-fol.

FONDATION et situation de la ville de Mexico, etc.... des inondations qu'elle a essuyées, et des ouvrages proposés et entrepris depuis l'an 1553 jusqu'en 1637, par Ferdinand *de Cepeda*, corrigée par Don Juan *de Alvarez* : (en espagnol) *Ferdinando de Cepeda Relaciou del sitio en que està fundada la ciudad de Mexico, etc... inundaciones que á padecido, trabajos propuestòs y emprendidos desde el anno 1655 hasta elde 1637, còrregida por D. Juan de Alvarez*. Madrid, 1637, in-fol.

NOUVELLE RELATION des Indes occidentales (le Mexique), par Thomas *Gage*, avec des planches : (en anglais) *Thomæ Gage's new Relation of the West-Indies*. Londres, 1655; *ibid.* 1677, in-fol.

On trouve une traduction, par extrait, de ce voyage, dans la Collection de Melchisedech Thevenot (partie quatrième). En voici la traduction entière en français :

NOUVELLE RELATION contenant les voyages de Thomas *Gage* dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures, et son retour par la province de Nicaragua jusqu'à la Havane, avec la description de la ville du Mexique, telle qu'elle étoit autrefois, et telle qu'elle est à présent; ensemble, une descrip-

... des terres et provinces que les Espagnols possèdent dans toute l'Amérique, de la forme de leur gouvernement ecclésiastique et politique, de leur commerce, de leurs mœurs, de celles des créoles, des métis, des mulâtres, des Indiens et des nègres: traduite par M. de Beaulieu ou Hues O-Neil), avec figures. Paris, Clousier, 1676, 2 vol. in-12.

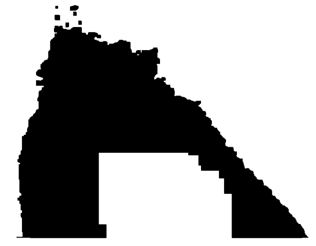
— La même, avec cartes et figures. Amsterdam, Maret, 1680; *ibid.* 1687; *ibid.* 1699, 2 vol. in-12.

La même, traduite en allemand sous le titre suivant:

VOYAGE dans la Nouvelle-Espagne, et au retour à la Havane, avec une description des pays qui sont possédés par les Espagnols en Amérique, par *Gage*: (en allemand) *Ganz neue merkwurdige Reise-Beschreibung nach Neu-Spanien und zuruck nach Havana, nebst einer Beschreibung aller Länder, welche die Spanier in Amerika besitzen, aus dem Französischen.* Leipsic, 1693, in-4°.

L'auteur de cette relation, Thomas Gage, étoit un Irlandais qui entra dans l'ordre de Saint-Dominique en Espagne, et qui fut envoyé en mission aux Philippines. Dans sa relâche au Mexique, il prit un tel goût pour ce pays, et se fit une idée si désavantageuse des Philippines, qu'il se fixa quelque temps dans la Nouvelle-Espagne, y remplit les fonctions curiales dans la campagne, et ne la quitta que pour repasser en Angleterre, où il publia sa relation. Colbert, frappé de l'utilité dont pouvoit être la publication d'un voyage dans une contrée si peu accessible et si peu connue, la fit traduire en français. Le traducteur s'est permis d'y faire beaucoup de retranchemens.

L'exercice des fonctions curiales et l'étude de la langue usuelle du peuple de la campagne, que, pour se conformer à un abus de mots encore subsistant aujourd'hui,



Gage désigne toujours par le nom d'Indiens, lui donnèrent la facilité de s'instruire des mœurs et des habitudes des naturels du Mexique. C'est là partie la plus curieuse et la plus exacte de sa relation ; mais elle est tellement mêlée dans le récit de ses excursions, qu'il n'est pas possible de l'en détacher sans en affoiblir beaucoup l'intérêt. Pour s'en instruire, il faut lire le Voyage en entier, et en général il est si attachant, qu'on quitte difficilement cette lecture, une fois qu'on l'a commencée. On regrette seulement que ce voyageur, d'ailleurs assez instruit sur beaucoup d'objets, ait intercalé dans sa relation, quelques froides plaisanteries et de petits contes qui l'ont peut-être un peu trop discréditée. Je me bornerai à en donner ici un très-rapide apperçu, où je ne ferai point entrer ce qui concerne les mœurs et les usages.

Dans sa description de la ville de Mexico, Gage s'attache beaucoup plus à ce qu'elle étoit du temps de ses anciens souverains qu'à son état lors actuel; et l'on voit que sur la prétendue magnificence de l'ancienne ville, il ne s'est pas assez mis en garde contre les exagérations des écrivains espagnols.

D'après le tableau fort abrégé qu'il trace de la nouvelle ville, et dont se rapproche beaucoup ce qu'en a dit Chappe d'Auteroche, on peut se la représenter, ainsi que ce dernier voyageur l'a dépeinte, comme l'une des villes du monde qui renferme le plus de richesses, et où il règne le plus grand luxe. On est étonné de trouver un désert à trois lieues seulement de cette ville : la peinture que Gage a faite de ce désert est très-curieuse.

On lit avec intérêt dans sa relation, le récit très-circonstancié qu'il y fait du soulèvement qui eut lieu au Mexique en 1624, relativement à un monopole exercé sur les grains par le vice-roi, et du différend très-grave qui, à cette occasion, s'éleva entre ce vice-roi et l'archevêque de Mexico (1).

(1) Dans son *Bachelier de Salamanque*, Le Sage a jeté une

La relation de son voyage dans les *Gualànes*, les plus hautes montagnes du Mexique, n'est pas moins intéressante; mais il n'étoit pas assez instruit pour déterminer, même avec une certaine latitude, l'élévation de ces montagnes. C'est dans le Voyage de Chappe d'Auteroche et dans celui de Clavijero, dont je donnerai la notice, qu'on peut puiser des notions sûres à cet égard. Le premier estime que la montagne d'Orisaba est la plus haute de toutes celles du Mexique. Quelques-uns la croyent plus élevée que le pic de Ténériffe.

Gage est satisfaisant sur-tout dans les détails où il entre sur *la Vera-Cruz*, sur les provinces de Guatimala et de Zoques, et sur la ville de Guaxaca, chef-lieu d'une vallée dont le roi d'Espagne fit don à Cortez, et qui appartient encore à ses descendans. Il a décrit aussi avec soin la ville de *Chiappa des Indiens*, qu'on a nommée ainsi pour la distinguer d'une autre ville du même nom, pour la plus grande partie habitée par les Espagnols. Celle des Indiens, beaucoup plus considérable, et qui renferme au moins quatre mille familles presque toutes indiennes, a conservé de grands privilèges : un des plus remarquables consiste en ce que son gouverneur est toujours pris dans ces familles.

La relation contient des renseignemens très-instructifs sur le commerce de la province de Zoques, contiguë à la ville de Chiappa des Indiens, et sur la richesse de la province de Guatimala.

Le style de la traduction française du Voyage de Gage, quoiqu'elle ait été faite sous les auspices du gouvernement, est très-négligé.

HISTOIRE de la sainte province des Anges (au

---

relation de ce soulèvement : c'est un des plus agréables épisodes de ce roman. Il s'est permis seulement d'assigner pour cause de ce soulèvement, un monopole sur le sel, au lieu d'un monopole sur les grains.

Mexique), de l'ordre de Saint-François de l'Observance, par *Eugène de Guadeloupe* : (en espagnol) *Historia de la santa provincia de los Angelos (in Mexico) de la orden de S. Francisco de la Observanza, por Eugenio de Guadeloupe.* Madrid, 1662, in-fol.

Histoire de la conquête du Mexique, de la population et des progrès de l'Amérique septentrionale connue sous le nom de la Nouvelle-Espagne, par Antoine *de Solis*, secrétaire de Sa Majesté et son historiographe principal dans les Indes, avec figures : (en espagnol) *Antonio de Solis, secretario de Su Magestad y su coronista mayor de las Indias, Historia de la conquista de Mexico, poblacion y progressos de la America septentrional conocida por el nombre de Nueva-España.* Madrid, 1684, in-fol.

— La même, nouvelle édition, enrichie de diverses estampes et augmentée, avec la vie de l'auteur écrite par Don Juan de Goyeneches : (en espagnol) *Historia, etc.... nueva edicion, enriquezida con diversas estampas y aumentada, con la vita del autor que escrivio D. Juan de Goyeneche.* Barcelone, 1711, in-fol.

« Des deux éditions que nous indiquons ici de l'*Histoire*
» *de la conquête du Mexique*, la première est la plus esti-
» mée, parce qu'on la croit plus correcte ; mais la seconde
» est plus communément recherchée, attendu qu'elle
» joint à l'avantage d'être ornée de figures, celui d'être
» encore beaucoup mieux exécutée. On peut conclure
» de-là que les deux éditions doivent être rassemblées dans

cabinet choisi » *Bibliothèque instructive de De Bure.* ... tome II, pag. 265.

— La même, troisième édition. Bruxelles, 1741, ...

La même, traduite en italien sous le titre suivant

ISTORIA della conquista del Messico, tradotta in lingua toscana. Florence, 1680, avec figures, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit aussi en français sous le titre suivant :

HISTOIRE de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne par Fernand Cortez, traduite de l'espagnol de Don Antoine *de Solis*, avec figures. Paris, 1691, in-4°.

— La même, Hollande, 1692, 2 vol. in-8°.

Il y en a eu encore trois autres éditions. La dernière porte le titre suivant :

HISTOIRE de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne par Fernand Cortez, traduite de l'espagnol d'Antoine *de Solis* par l'auteur du Triumvirat (Citri de la Guelle), avec figures. Cinquième édition. Paris, 1730, 2 vol. in-12.

— La même, traduite de nouveau en italien par un académicien de la Crusca, avec figures. Florence, 1699; Venise, 1715, in-4°.

— La même, traduite en anglais par Thomas Townsend, avec figures. Londres, 1724, in-fol.

— La même, traduite en anglais, avec figures et le portrait de l'auteur, Dublin, 1727, 2 vol in-8°.

Dans la traduction française, on a retranché la partie la plus instructive, sinon la plus attachante, de l'ouvrage.



original : ce sont les renseiguemens économiques sur la population et les accroissemens de la colonie du Mexique : c'est sous ce dernier rapport seulement que l'ouvrage a dû entrer dans la Bibliothèque universelle des Voyages.

On reconnoît aujourd'hui qu'avec un style élégant, et quelquefois même trop fleuri, l'auteur a jeté dans sa narration beaucoup de faits hasardés et a exagéré les autres. En imitant la manière des anciens historiens, il semble s'être attaché à Quinte-Curce. Il a, comme lui, tout sacrifié à son héros, même l'exactitude, même la vérité.

HISTOIRE de l'Iucatan (province du Mexique), par Diegue-Lopez *Cogullado* : (en espagnol) *Historia de Iucatan, por Diego Lopez Cogullado*. Madrid, 1688, in-fol.

DESCRIPTION du Mexique, par Arnaud *Montan* (en allemand). Amsterdam, 1691, in-fol.

THÉATRE de l'Amérique, ou Description générale des royaumes et des provinces de la Nouvelle-Espagne et de ses productions, par Don Joseph-Antoine *de Villa Señor y Sanchez* : (en espagnol) *Theatro Americano, ó Descripcion general de los reynos y provincias de la Nueva-España y sus jurisdicciones, su autor D. Joseph Ant. de Villa Señor y Sanchez*. Mexico, 1746, 2 vol. in-fol.

Avant la publication de cet ouvrage, on ne pouvoit que difficilement se procurer des notions sur l'état physique, civil, politique et militaire du Mexique. De tout temps les Espagnols avoient pris des précautions jalouses pour empêcher les étrangers de pénétrer au Mexique, et ils exerçoient sur ceux qui étoient parvenus à s'y introduire, une surveillance sévère. Les nationaux même gardoient le silence sur l'administration de cette importante colonie. Il a été permis enfin de lever le voile, et

[illegible] dont [illegible] indiquer [illegible] l'[illegible] [illegible]
[illegible] et le [illegible] C [illegible]
[illegible] Il est à desirer que [illegible]
[illegible] dans les ma[illegible] et on [illegible], nous [illegible]
[illegible].

Histoire de la Nouvelle Espagne, [illegible] par [illegible] Cortez, augmentée, avec d'autres [illegible] et des notes, par l'illustre seigneur D. [illegible] Antoine *Lorenzano*, archevêque de Mexico, [illegible] espagnol; *Historia de Nueva España* [illegible] *Fernand Cortez: aumentada, con otros do[illegible] y notas, por illustr. señor D. Fran[illegible] An[illegible] Lorenzano, arzobispo de Mexico.* 1770, in-fol.

Ancienne Histoire du Mexique, tirée tant [illegible] meilleurs historiens espagnols que des manu[illegible] et des peintures antiques des Mexicains, [illegible] en dix livres, et enrichie de cartes géogra[illegible], de diverses figures et de dissert[illegible] D. François-Saverio *Clavigero* (en ital[illegible] [illegible] *antica del Mexico, cavata dei mi[illegible] spagnoli, e da manuscritti, e pitture antiche [illegible] Indiani, divisa in dieci libri, e corredata de [illegible] geographiche e di varie figure, e dissertazi[illegible].* [illegible], 1780-1781, 4 vol. in-4°.

Ce ouvrage a été traduit en anglais, avec des augmenta[illegible], sous le titre suivant.

Histoire du Mexique, à laquelle on a ajouté [illegible] dissertation critique sur le sol, les animaux et [illegible] habitans du Mexique; traduite de l'italien de François-Saverio *Clavigero*, par Charles Cullen: (en anglais) *The History of Mexico, to which are [illegible] critical dissertation on the land, the animals*

and inhabitants of Mexico; translated from italian of Francisco Saverio Clavigero by Ch. Cullen. Londres, 1787, 2 vol. in-4°.

Indépendamment des savantes recherches que renferme cet ouvrage sur l'histoire ancienne du Mexique, il procure beaucoup de lumières sur l'état actuel de ce pays, particulièrement en ce qui concerne son histoire naturelle; et c'est à ce dernier titre seulement qu'il doit entrer dans une Bibliothèque des Voyages. On y trouve des notions très-instructives sur les différentes chaînes des montagnes du Mexique et sur les volcans. On y voit que cette partie septentrionale de l'Amérique espagnole n'est pas plus affranchie que la partie méridionale des éruptions volcaniques, et des ravages qu'elles causent. Clavijero rapporte qu'en 1760, une petite colline près du village de Guacana se volcanisa, vomit des matières embrasées jusqu'en 1766, et que les cendres en furent portées jusqu'à cent soixante milles. Une éruption de l'ancien volcan de Guatimala, accompagnée d'un violent tremblement de terre, détruisit cette ville en 1773. Beaucoup d'autres faits physiques, beaucoup d'autres observations sur l'histoire naturelle du Mexique, enrichissent l'ancienne histoire de cette contrée.

Quelques traits caractéristiques des Indiens du Mexique : (en allemand) *Einige Characterzüge des Mexicanischen Indiens.* (Insérés dans le Journal philosophique d'Eberhard, 1er cah.)

Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un *Voyage à Guaxaca*, par M. *Thiery de Mononville*, botaniste du Roi, auquel on a ajouté une préface, des notes et des observations relatives à la culture de la cochenille, avec des figures coloriées : le tout recueilli et publié par

le cercle des Philadelphes établi au Cap-François, île et côte de Saint-Domingue. Paris, Delalain, 1789, 2 vol. in 8°.

Le desir de naturaliser dans les colonies françaises le *nopal* et la *cochenille*, porta Thiery, patriote aussi ardent que botaniste éclairé, à entreprendre le voyage du Mexique, seul moyen qui pût être employé pour enrichir la France et la botanique d'un arbrisseau et d'un insecte également précieux.

Les Mexicains distinguent deux espèces de cochenille, savoir, la *sylvestre*, qu'on recueille dans les bois, où l'insecte se nourrit sans doute indifféremment de toutes sortes de plantes, qui donne moins de teinture, et est regardée comme d'une qualité inférieure, et la *masteque* ou cochenille fine, produit de l'insecte qui ne se nourrit que de feuilles de nopal, et que l'industrie des Mexicains multiplie par des procédés qui procurent jusqu'à trois récoltes par an. On conçoit aisément que les Mexicains, pour qui la vente exclusive de la cochenille fine est une branche importante de commerce, sont extrêmement jaloux de ne pas la laisser passer à l'étranger, et qu'en conséquence la sortie du nopal et de la cochenille est sévèrement prohibée. Thiery couroit donc les plus grands dangers dans l'exécution du projet qu'il avoit formé de pénétrer jusqu'à *Guaxaca*, où se trouvent les plants de nopal les plus considérables du pays, d'enlever une quantité de ces plants avec de la graine ou semence de la cochenille, et de faire sortir le tout du Mexique. La narration des obstacles en tout genre qu'il eut à vaincre, est intéressante, non-seulement eu égard au but principal de son voyage, mais encore par les détails curieux où il est entré sur le sol et la culture des provinces du Mexique qu'il a traversées, et par les observations qu'il a faites sur leurs habitans.

Thiery, par exemple, a remarqué que dans la plaine de Theguacan dont le sol est une terre grise et argileuse qui, avant toute culture, a besoin d'être préparée par de longues

inondations, on se les procure avec l'eau de la rivière dont, avec beaucoup d'adresse, on sait ménager les pentes. Lorsque les blés paroissent souffrir de la sécheresse, on y remet encore l'eau, le seul engrais propre à cette nature de terres. Avec cette méthode, on se procure deux récoltes par an ; l'une en mai, l'autre en septembre. Les blés, à la vérité, ne s'élèvent pas aussi haut que dans notre Beauce, mais ils sont passablement *fourés*, et l'épi est bien grainé. Spectateur de la moisson de ces grains, le voyageur observa qu'on en laissoit sur pied une grande quantité qui étoient encore verds, ce qui lui prouva qu'ils ne mûrissoient pas tous à la fois, et il fit cette même observation sur toute la route.

Dans une autre partie du pays, Thiery remarqua que malgré l'indolence reprochée aux Espagnols, et sur-tout aux naturels du Mexique, il régnoit beaucoup d'émulation dans la culture, et que l'art de la taille et de la greffe étoit généralement pratiqué.

La comparaison que fait le voyageur des nègres, extrêmement nombreux au Mexique, avec les naturels du pays, est entièrement à l'avantage de ces derniers. Les premiers lui ont paru des êtres tout à la fois orgueilleux, emportés, vindicatifs, efféminés, lâches et paresseux : le Mexicain au contraire, est phlegmatique, doux, fidèle et laborieux.

Après avoir échappé à mille dangers, Thiery parvint à faire sortir, avec lui, du Mexique une quantité considérable de branches et de plants de nopal chargés de leurs précieux insectes, et des plants de cochenille-sylvestre. Il en périt beaucoup dans la traversée, mais il en sauva assez pour faire prospérer l'une et l'autre cochenille dans son jardin à Saint-Domingue. Sa mort précipitée et l'insouciance de l'administration firent perdre la cochenille fine, sur laquelle l'habile botaniste a laissé l'excellent traité qui est à la tête de son Voyage. Quant à la cochenille sylvestre, M. Brulé, colon à Saint-Domingue, étoit parvenu à la naturaliser sur son habitation. C'est avec cette cochenille que fut teinte, pour premier essai, la partie écarlate du

drapeau présenté à la Convention. On en a fait assez récemment un nouvel essai ; en teignant, avec cette même corbeille, pour le premier Consul, aujourd'hui l'Empereur, un habit fait avec la laine du troupeau de moutons de race espagnole élevés à Rambouillet : le drap de cet habit est sorti de la manufacture de M. Decretot. Cet emploi de matières précieuses, originaires toutes deux de l'Ancienne et de la Nouvelle-Espagne, a été couronné d'un plein succès.

Ici se termine la notice des relations sur le Mexique publiées jusqu'à présent. Le nombre n'en est pas bien considérable pour un pays si riche et si varié : on pourrait assigner plusieurs causes de cette espèce de pénurie.

SECTION III.

Descriptions des Antilles en général. Voyages faits dans ces îles.

§. I. *Descriptions communes aux Grandes et Petites-Antilles. Voyages faits dans les unes et les autres de ces îles.*

NAVIGATION de Henri *May* aux Indes occidentales, en 1591 et 1592, avec le retour de M. Lancaster par les îles de la Trinité, de Mona, de l'Isle-Espagnole, des Bermudes et de Terre-Neuve : (en anglais) *Henri May's Navigation to East-Indies, 1591 and 1592, in his return with M. Lancaster by the isles of Trinidad, Mona, Hispaniola, the isles of Bermud and of Newfoundland, 1593.* (Insérée dans la Collection de Hakluit, tome III.)

VOYAGE de Christophe *Newport* à la Dominique, à Porto-Rico, à l'Isle-Espagnole et à la baie d'Honduras : (en anglais) *Christ. Newport's Voyage to Dominica, Portorico, Hispaniola and to the bay of Honduras, 1593.* (Ibid.)

VOYAGE de Robert *Dudley* à l'île de la Trinité et aux côtes de Paria, avec son retour par les îles de la Grenade, de Sainte-Croix, de Saint-Jean, de Porto-Rico, de Mona, des îles Bermudes : (en anglais) *Robert Dudley's Voyage to the isle of Trinidad and of the coast of Paria, with his return by the isles Grenade, St. Crux, St. Juan de Puerto-Rico, Mona and the isles of Bermuda, 1594-1595.* (Ibid.)

HISTOIRE naturelle et morale des Antilles, enrichie d'un grand nombre de belles figures en taille-douce, des places et des raretés les plus considérables qui y sont décrites, avec un vocabulaire caraïbe; par *Rochefort*. Rotterdam, Leers, 1660, in-4°.

— La même, augmentée de plusieurs descriptions et de quelques éclaircissemens qu'on desiroit dans la précédente édition. Nouvelle édition, enrichie des mêmes figures. *Ibid.* 1665, in-4°.

Cette Histoire a été traduite en anglais sous le titre suivant :

HISTOIRE naturelle et morale des Antilles, par César *de Rochefort* : (en anglais) *Cesar de Rochefort natural and moral History of the Antilles.* Londres, 1666, in-fol.

— La même, traduite en hollandais. Rotterdam, 1662, in-4°.

HISTOIRE générale des Antilles, habitées par les

Français, contenant tout ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises, etc.... et l'histoire naturelle de ces îles, par le P. *Dutertre*, etc. enrichie de cartes géographiques et de figures. Paris, Jolly, 1667-1671, 4 vol. in-4°.

Toutes les figures de cet ouvrage ont été dessinées par le célèbre Sébastien Leclerc, ce qui concourt à y donner encore du prix.

La partie historique de la relation du P. Du Tertre est d'une grande exactitude, mais cette exactitude-là même a jeté l'auteur dans la diffusion.

En traitant les différentes branches de l'histoire naturelle des Antilles avec une telle sagacité dans ses recherches, que tout ce qu'il en a écrit fait autorité, le P. Du Tertre ne s'est pas borné à décrire les quadrupèdes, les reptiles, les oiseaux, les insectes, les plantes cultivées et indigènes, les minéraux et les productions marines; ses observations se sont étendues à l'homme même. Il a tracé un tableau fidèle du petit nombre des naturels du pays, des Européens qui s'y sont établis et qui ont pris le nom de créoles; des Africains enfin qu'on y a successivement transportés, et qui y ont formé un nouveau peuple dans une proportion effrayante.

Histoire de la campagne des îles d'Amérique, par G. D. T. (*Gonnelier du Tronchin*), avec la prise de possession de l'île Saint-Christophe. Il est question dans cet ouvrage, de la description des animaux, arbres, plantes, etc.... et de la manière de vivre des Sauvages. Troyes, Lefevre, 1709, in-12.

Voyages et Aventures du chevalier de***, en 1728 et 1734, contenant les voyages de l'auteur dans les îles Antilles françaises de l'Amérique septentrionale, y compris les îles Caraïbes de Saint-

Vincent, Sainte-Lucie, la Dominique, et dans celle de Saint-Thomas appartenant aux Danois. Paris, 1749, in-12.

HISTOIRE du commerce des Colonies européennes dans les îles Antilles : (en allemand) *Geschichte und Handlung der Europæischen Pflanzstädte auf den Antillischen Inseln.* Stutgard, 1760, in-8°.

HISTOIRE et commerce des Antilles anglaises, où l'on trouve l'état actuel de la population et quelques détails sur le commerce de contrebande des Anglais avec les Espagnols dans le Nouveau-Monde : on y a joint l'histoire des loix principales qui concernent les colonies anglaises établies, tant dans les îles que sur le continent de l'Amérique. 1758, in-12.

La même, traduite en allemand sous le titre suivant :

REISE in verschiedene Colonien von Amerika wachrend des letzten krieges, sammt einer Kurzen Relation vom Seetreffen vom 12 avril 1782, und einer Beschreibung den Inseln Martinique, Curaçao und St. Domingue, etc... aus dem französischen. Leipsic, 1786, in-8°.

VOYAGES d'un Suisse dans différentes colonies de l'Amérique, pendant la dernière guerre, avec une table d'observations minéralogiques faites à Saint-Domingue. Neufchâtel, 1783, in-8°.

Quoique l'auteur anonyme de ce Voyage ait généralisé quelquefois ses observations, en les appliquant à quelques îles anglaises et hollandaises, elles frappent plus particulièrement sur la Martinique et sur Saint-Domingue, mais

beaucoup plus encore sur cette dernière île, qui occupe seule les trois quarts de la relation : elles décèlent un écrivain fort éclairé dans plusieurs genres.

Récréations géographiques, historiques et statistiques, concernant les îles de l'Amérique, par *Bonne* : (en allemand) *Geographische, Historische, Statistische Belustigungen (von den Amerikanischen Inseln)*, *von Bonne*. Leipsic, 1783, in-8°.

Description et Histoire des îles Antilles : (en allemand, *Versuch einer Beschreibung und Geschichte der Antillischen Inseln*. (Insérée dans les Petits Voyages de Bernoulli, tomes I, II, III et VIII.)

Histoire civile et commerciale des Indes occidentales, par *Bryan Edwards* : (en anglais) *History civil and commercial of the West-Indies, by Bryan Edwards*. Londres, 1801, 3 vol. in-4°.

Cet ouvrage, dont il seroit à desirer qu'on nous donnât une traduction entière, a été traduit, mais par extrait seulement, en français sous le titre suivant :

Histoire civile et commerciale des Indes occidentales, depuis leur découverte par Christophe Colomb jusqu'à nos jours; suivi d'un Tableau historique et politique de l'île Saint-Domingue, avant et depuis la révolution française, et continué jusqu'à la mort du général Le Clerc; traduite de l'anglais de *Bryan Edwards* par le traducteur des Voyages d'Arthur Young en France et en Italie, avec une carte des Indes occidentales. Paris, Dentu, 1802, in-8°.

— La mé[illegible] édition. *Ibid.* 1804, in-8°.

En intite[illegible] soit dans l'original, soit dans

noît chez les Caraïbes une amitié aussi ardente que leur haine est implacable, des dispositions à une confiance sans réserve lorsqu'ils croyent qu'on l'a méritée, une indépendance d'esprit pleine d'énergie, un courage à supporter les souffrances qui efface presque ce qu'on rapporte à cet égard des Spartiates. Bryan Edwards auroit pu remarquer, que, comme ce peuple si renommé de l'ancienne Grèce, les Caraïbes s'assembloient et mangeoient en commun dans de grandes salles, où leur jeunesse s'exercoit aux jeux des athlètes, aux combats, et où les discours de leurs orateurs leur inspiroient de l'émulation. Malgré l'apathie qui formoit un des caractères les plus distinctifs des Caraïbes, et qui les retenoit tranquillement couchés dans leurs hamacs en temps de paix, ils ne manquoient pas d'intelligence dans la fabrication de leurs meubles et de leurs ustensiles de première nécessité. C'est à eux que les Européens doivent l'invention des hamacs, ou lits de toile suspendus, dont on fait usage dans les navires. Par les fragmens de leurs vases cuits au four, et qu'on a dernièrement trouvés enfouis à la Barbade, on voit que ces vases surpassoient de beaucoup en finesse et par leur poli, ceux que font les nègres. Le travail de leurs arcs, de leurs flèches, de leurs autres armes, étoit tel, qu'il auroit été difficile à un habile artiste européen de le surpasser avec ses outils. Enfin leurs paniers, faits de feuilles de *palmeto*, étoient d'une rare élégance. On imagine aisément que chez ce peuple si rapproché de l'état de nature, le droit de propriété n'étoit pas bien entendu. Il y avoit dans chaque village ou *carbet*, communauté de biens et de travaux : tous partageoient le [illegible] et des semences, et chaque famille prenoit [illegible] nier public.

La croyance des [illegible] ge de déïsme et d'idolâtrie. [illegible] suprême, ils ne lui adressoient [illegible] de divinités inférieures [illegible] urner sa vengeance. D[illegible] un autre

Antilles, et qui, soit au physique, soit au moral, paroissoit n'avoir rien de commun avec les habitans des grandes des Antilles. Il est disposé à croire que cette nation tiroit son origine de l'Orient. Pour appuyer cette opinion, il observe qu'il est très-probable que l'Amérique avoit été visitée par les Orientaux, long-temps avant la découverte de l'Amérique par Colomb. Cette probabilité, suivant lui, résulte, soit d'un passage d'Hérodote sur la navigation des Phéniciens, soit de plusieurs exemples de vaisseaux jetés par la tempête des côtes d'Afrique sur celles de l'Amérique, sans aucun dessein de la part de ceux qui les montoient de faire cette dernière route, soit d'un fait raconté par Colomb lui-même, qu'il avoit trouvé la poupe d'un vaisseau sur la côte de la Guadeloupe, soit enfin d'une colonie de nègres trouvée à Quarecque dans le golfe Darien. A ces premières probabilités, Bryan Edwards ajoute celle qu'offre la conformité du vocabulaire caraïbe de Rochefort avec plusieurs anciens dialectes orientaux, et celle de plusieurs usages de ce peuple avec ceux des Juifs, et de plusieurs autres nations de l'Orient.

Le portrait que l'écrivain anglais fait des Caraïbes, d'après les voyageurs qui les ont dépeints à l'époque où ils étoient encore répandus dans les Petites-Antilles, et d'après les traits qu'on démêle dans le petit nombre de leurs descendans, mêlés avec quelques nègres fugitifs à l'île Saint-Vincent (1), offre un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Bryan Edwards les dépeint cruels et même féroces, excessivement vindicatifs, regardant la réputation militaire comme la première des vertus, souillant la victoire par des cruautés réfléchies, se nourrissant de la chair de leurs ennemis, incapables enfin de goûter les douceurs du repos, et ne considérant même la paix que comme une trève aux hostilités. D'un autre côté, il recon-

---

(1) Ces [illegible] les Caraïbes conservent encore l'usage [illegible] tir la tête des enfans au moment de

noît chez les Caraïbes une amitié aussi ardente que leur haine est implacable, des dispositions à une confiance sans réserve lorsqu'ils croyent qu'on l'a méritée, une indépendance d'esprit pleine d'énergie, un courage à supporter les souffrances qui efface presque ce qu'on rapporte à cet égard des Spartiates. Bryan Edwards auroit pu remarquer, que, comme ce peuple si renommé de l'ancienne Grèce, les Caraïbes s'assembloient et mangeoient en commun dans de grandes salles, où leur jeunesse s'exercoit aux jeux des athlètes, aux combats, et où les discours de leurs orateurs leur inspiroient de l'émulation. Malgré l'apathie qui formoit un des caractères les plus distinctifs des Caraïbes, et qui les retenoit tranquillement couchés dans leurs hamacs en temps de paix, ils ne manquoient pas d'intelligence dans la fabrication de leurs meubles et de leurs ustensiles de première nécessité. C'est à eux que les Européens doivent l'invention des hamacs, ou lits de toile suspendus, dont on fait usage dans les navires. Par les fragmens de leurs vases cuits au four, et qu'on a dernièrement trouvés enfouis à la Barbade, on voit que ces vases surpassoient de beaucoup en finesse et par leur poli, ceux que font les nègres. Le travail de leurs arcs, de leurs flèches, de leurs autres armes, étoit tel, qu'il auroit été difficile à un habile artiste européen de le surpasser avec ses outils. Enfin leurs paniers, faits de feuilles de *palmeto*, étoient d'une rare élégance. On imagine aisément que chez ce peuple si rapproché de l'état de nature, le droit de propriété n'étoit pas bien entendu. Il y avoit dans chaque village ou *carbet*, communauté de biens et de travaux : tous partageoient le travail des labours et des semences, et chaque famille prenoit sa part dans le grenier public.

La croyance des Caraïbes étoit un grossier mélange de déïsme et d'idolâtrie. En reconnoissant un Être suprême, ils ne lui adressoient leurs prières, par l'intermède de divinités inférieures et bienfaisantes, que pour détourner sa vengeance. Dans la vue de se rendre favorable un autre

ordre de divinités malfaisantes qu'ils appeloient esprits, ils avoient des magiciens qui offroient des sacrifices et faisoient des prières dans des lieux sacrés. Dans ces occasions, l'adorateur se faisoit d'horribles incisions, s'imaginant sans doute que la colère des esprits ou démons ne pouvoit s'appaiser que par une grande effusion du sang humain.

Les naturels des grandes îles Antilles, dont le nombre peut-être exagéré par Las Casas, s'élevoit à six millions, n'avoient rien de commun avec les Caraïbes dans leur caractère physique et moral. Pour s'en faire une idée, on en est réduit à ce que rapportent d'eux les barbares conquérans de ces îles, qui les ont tellement exterminés, qu'il ne reste pas la moindre trace de cette malheureuse et intéressante race.

Voici ce que Bryan Edwards a recueilli sur ces insulaires chez les écrivains espagnols.

Avec plus d'élégance et plus de proportion dans leurs formes, une plus haute élévation dans leur taille, ils avoient beaucoup moins de vigueur que les Caraïbes. Leurs membres étoient néanmoins souples et actifs : ils excelloient dans l'exercice de la danse, et à cet amusement ils dévouoient les heures fraîches de la nuit. On ne doit pas en conclure qu'ils ne fussent propres qu'à un exercice de forces aussi doux : celui du ballon, qu'ils renvoyoient avec une vigueur étonnante, n'annonçoit pas un peuple invariablement énervé et indolent.

A travers des traits durs et grossiers, on appercevoit dans la physionomie de ces insulaires, l'expression de la franchise et de la douceur. Leur caractère étoit rarement aigri par la soif de la vengeance. Les écrivains espagnols eux-mêmes les dépeignent comme le peuple le plus doux et le plus hospitalier de l'espèce humaine. Christophe Colomb et Barthelemi Colomb son fils, nous en ont transmis des traits remarquables et touchans.

Il ne faut pas croire qu'ils fussent insensibles aux plaisirs des sens. L'amour étoit la source de toutes leurs jouissances et le grand objet de leur vie. On peut voir dans la

pénétrer les motifs qui portèrent ce peuple à s'en retirer. Cette île fut d'abord entre les mains de divers propriétaires, mais elle repassa sous le régime du roi d'Angleterre. Elle étoit très-florissante en 1670 : on y comptoit cinquante mille blancs et deux fois autant de noirs. L'acte de navigation, si avantageux à la métropole, a fait, au contraire, décheoir la Barbade au point qu'en 1786, on n'y comptoit plus que seize mille blancs, huit cents gens de couleur, et soixante et deux mille nègres. Des ouragans qui ont désolé l'île pendant dix ans, ont contribué aussi à cette étrange dépopulation : mais depuis que ce fléau a cessé, la Barbade n'est pas revenue à son ancien état de prospérité. Elle ne pourroit espérer ce retour que de l'abolition de l'acte de navigation. Malgré le préjudice que cet acte apporte à la prospérité de l'île, la bonté de son sol en général, et la qualité de son sucre, qui ne le cède qu'à celui de Saint-Christophe, sont telles, que les cargaisons, en 1787, s'élevèrent à la valeur de douze millions neuf cent cinquante mille cinq cent vingt livres tournois, et furent exportées par trois cents quarante-trois vaisseaux, montés de dix-neuf cent quarante hommes.

ISLE DE SAINT-VINCENT.

L'île de Saint-Vincent, beaucoup moins considérable que celle de la Barbade, a été successivement occupée par les Français et les Anglais, concurremment avec les Caraïbes. La possession en a été assurée à l'Angleterre, mais toujours avec la même concurrence, par le traité de Paris. De quatre-vingt-quatre mille acres de terre montueuses et inégales, mais bien arrosées, il n'y en a que quarante-six mille de cultivées, dont la moitié est possédée par les Anglais, et l'autre moitié par les Caraïbes.

Sur le territoire anglais, il y a cinq paroisses, et l'on n'y trouve qu'une ville considérable qu'on nomme Kingstown et qui en est la capitale. Le reste n'est composé que de pauvres villages.

D'après le dernier état, le nombre des blancs montoit à quatorze cents, celui des nègres à douze mille huit cent cinquante. Dans le nombre de ces nègres, il faut comprendre ceux des petites îles qui dépendent de Saint-Vincent, telles que *Regnia*, *Mustique* et *l'Union*, qui en contiennent une bonne partie. En 1787, il sortit de l'île Saint-Vincent et des îles en dépendantes, cent vingt-deux vaisseaux, dont les équipages étoient composés de neuf cent soixante et neuf hommes. Les cargaisons étoient estimées à quatre millions quatre cent soixante et quatorze mille huit cent seize livres dix-huit sols tournois.

ISLE DE LA DOMINIQUE.

L'île de la Dominique a long-temps appartenu à la France : elle fut cédée aux Anglais en 1759. Les planteurs français qui y étoient établis, furent maintenus dans leurs propriétés. Reprise par les Français en 1778, elle est retombée en 1782 sous la domination britannique. Cette île contient cent quatre-vingt six mille quatre cent trente-six acres carrés de terre, et est divisée en dix paroisses. Sa capitale s'appelle *Roseau*. Cette ville, de forme irrégulière, n'a qu'environ un demi-mille de long sur un quart de large. La surface de cette île, comme celle de la Grenade, est fort variée, quelquefois s'élevant en montagnes escarpées et irrégulières, et quelquefois s'étendant en vallées fertiles et superbes. Les montagnes recèlent encore des volcans, mais sans activité, et des sources d'eaux chaudes d'une qualité salubre. L'île est arrosée de trente belles rivières. Le sol est aussi varié dans sa qualité qu'il l'est à sa surface. Celui dont la couleur est noire, et qui communément est contigu aux rivages, est le meilleur. Le nombre des terres fertiles n'est pas considérable : on ne compte dans l'île que cinquante plantations qui, une année dans l'autre, ne rapportent guère que trois mille boucaux de sucre. Les cafiers fournissent des récoltes plus abondantes. En 1778, on comptoit à la Dominique douze

pénétrer les motifs qui portèrent ce peuple à s'en retirer. Cette île fut d'abord entre les mains de divers propriétaires, mais elle repassa sous le régime du roi d'Angleterre. Elle étoit très-florissante en 1670 : on y comptoit cinquante mille blancs et deux fois autant de noirs. L'acte de navigation, si avantageux à la métropole, a fait, au contraire, décheoir la Barbade au point qu'en 1786, on n'y comptoit plus que seize mille blancs, huit cents gens de couleur, et soixante et deux mille nègres. Des ouragans qui ont désolé l'île pendant dix ans, ont contribué aussi à cette étrange dépopulation : mais depuis que ce fléau a cessé, la Barbade n'est pas revenue à son ancien état de prospérité. Elle ne pourroit espérer ce retour que de l'abolition de l'acte de navigation. Malgré le préjudice que cet acte apporte à la prospérité de l'île, la bonté de son sol en général, et la qualité de son sucre, qui ne le cède qu'à celui de Saint-Christophe, sont telles, que les cargaisons, en 1787, s'élevèrent à la valeur de douze millions neuf cent cinquante mille cinq cent vingt livres tournois, et furent exportées par trois cents quarante-trois vaisseaux, montés de dix-neuf cent quarante hommes.

ISLE DE SAINT-VINCENT.

L'île de Saint-Vincent, beaucoup moins considérable que celle de la Barbade, a été successivement occupée par les Français et les Anglais, concurremment avec les Caraïbes. La possession en a été assurée à l'Angleterre, mais toujours avec la même concurrence, par le traité de Paris. De quatre-vingt-quatre mille acres de terre montueuses et inégales, mais bien arrosées, il n'y en a que quarante-six mille de cultivées, dont la moitié est possédée par les Anglais, et l'autre moitié par les Caraïbes.

Sur le territoire anglais, il y a cinq paroisses, et l'on n'y trouve qu'une ville considérable qu'on nomme *Kingston* et qui en est la capitale. Le reste n'est composé que de pauvres villages.

D'après le dernier état, le nombre des blancs montoit à quatorze cents, celui des nègres à douze mille huit cent cinquante. Dans le nombre de ces nègres, il faut comprendre ceux des petites îles qui dépendent de Saint-Vincent, telles que *Regnia*, *Mustique* et *l'Union*, qui en contiennent une bonne partie. En 1787, il sortit de l'île Saint-Vincent et des îles en dépendantes, cent vingt-deux vaisseaux, dont les équipages étoient composés de neuf cent soixante et neuf hommes. Les cargaisons étoient estimées à quatre millions quatre cent soixante et quatorze mille huit cent seize livres dix-huit sols tournois.

ISLE DE LA DOMINIQUE.

L'île de la Dominique a long-temps appartenu à la France : elle fut cédée aux Anglais en 1759. Les planteurs français qui y étoient établis, furent maintenus dans leurs propriétés. Reprise par les Français en 1778, elle est retombée en 1782 sous la domination britannique. Cette île contient cent quatre-vingt-six mille quatre cent trente-six acres carrés de terre, et est divisée en dix paroisses. Sa capitale s'appelle *Roseau*. Cette ville, de forme irrégulière, n'a qu'environ un demi-mille de long sur un quart de large. La surface de cette île, comme celle de la Grenade, est fort variée, quelquefois s'élevant en montagnes escarpées et irrégulières, et quelquefois s'étendant en vallées fertiles et superbes. Les montagnes recèlent encore des volcans, mais sans activité, et des sources d'eaux chaudes d'une qualité salubre. L'île est arrosée de trente belles rivières. Le sol est aussi varié dans sa qualité qu'il l'est à sa surface. Celui dont la couleur est noire, et qui communément est contigu aux rivages, est le meilleur. Le nombre des terres fertiles n'est pas considérable : on ne compte dans l'île que cinquante plantations qui, une année dans l'autre, ne rapportent guère que trois mille boucaux de sucre. Les cafiers fournissent des récoltes plus abondantes. En 1778, on comptoit à la Dominique douze

cent trente-six blancs, quatre cent quarante-six nègres libres, quatorze mille neuf cent soixante-sept noirs esclaves, et environ trente familles de Caraïbes indigènes. Bryan Edwards nous dépeint ceux-ci comme des gens tranquilles et doux, vivant principalement de la pêche et de la chasse. Il confirme ce qu'il avoit observé sur les Caraïbes en général, relativement à leur adresse à tirer de l'arc, et à leur habileté dans la manière de faire les paniers de paille et d'écorce d'arbres.

En 1787, il sortit de la Dominique cent soixante et deux vaisseaux, montés de dix-huit cent quatorze hommes d'équipage : les cargaisons en étoient évaluées à la somme de sept millions deux cent soixante et onze mille sept cent cinq livres cinq sols tournois.

ISLE DE SAINT-CHRISTOPHE.

Cette île, découverte par Christophe Colomb, et honorée de son nom, n'a jamais été cultivée par les Espagnols. Long-temps elle fut concurremment occupée par les Français et les Anglais : mais elle fut cédée à ceux-ci par le traité de Breda. Après en avoir été chassés pendant la guerre, ils y furent rétablis par le traité d'Utrecht. Ils la perdirent de nouveau en 1782 ; mais elle leur fut restituée en 1783.

Cette île contient environ quarante-trois mille sept cent vingt-six acres de terre, dont vingt et un mille environ sont en pâturages et en plantations de cannes à sucre. L'intérieur du pays est montueux et aride; mais la fertilité des plaines qui s'étendent le long des rivages, dédommage de la stérilité des montagnes. Le sol de Saint-Christophe n'a rien de commun avec celui des autres îles : poreux et léger, c'est un mélange de terre vierge et d'une pierre ponce ferrugineuse. Des feux souterrains lui ont probablement donné cette qualité. Du reste, ce sol n'a point son pareil pour la production du sucre. Les terres choisies de Saint-Christophe rapportent année commune trente-deux

...taux de sucre par acre (3584 livres, à 112 pesant le ...ntal); et dans certains endroits, on a vu des cannes ...duire la quantité prodigieuse de huit mille livres de ...re par acre.

Saint-Christophe renferme neuf paroisses. *Basse-Terre* ... est la capitale. Le nombre des habitans est évalué à ...tre mille blancs, vingt-six mille nègres esclaves, trois ...nt nègres libres et mulâtres.

ISLE DE NEVIS.

L'île de Nevis s'élève du milieu de la mer en forme de ...ntagne, dont la base n'a pas plus de huit lieues. Toute ... surface et l'aspect de l'île annoncent qu'elle fut pro... ...te à quelque époque reculée, par l'explosion d'un ...can. Le sommet de la montagne forme un cratère qui ...ferme une source d'eau chaude fort imprégnée de ...ufre. Il est très-probable que lorsque l'île fut découverte ...r Colomb, il sortoit de la fumée de ce cratère au milieu ... neiges, et que cette circonstance fit donner à l'île le ...m de *Nieves*, neiges, d'où les Anglais l'ont nommée ...vis.

Quoique cette île en général soit bien arrosée et son sol ...trêmement fertile, ce sol, dans quelques endroits, est ...t sec; mais, par cela même, ces parties sont propres à ...duire en abondance des ignames et d'autres légumes ... ne viendroient peut-être pas aussi bien dans un ter... ...n plus humide. On compte dans l'île six cents blancs ...x mille nègres.

ISLES D'ANTIGUE, DE MONTSERAT, DE BAHAMA ET DES VIERGES.

Bryan Edwards s'est borné à nous donner la popula...n des îles d'Antigue, de Montserat, de Bahama et des ...erges. Antigue contient deux mille cinq cent quatre...gt-dix blancs, et trente-sept mille huit cent huit

nègres ; Montserat, treize cents blancs et dix mille nègres ; les îles Bahama, mille soixante blancs et deux mille deux cent quarante et un nègres ; les Vierges, douze cents blancs et neuf mille nègres.

A la suite de ces descriptions, Bryan Edwards trace le caractère des Européens résidens aux îles Antilles anglaises, celui des créoles, de leurs femmes et de leurs enfans, aveo quelques observations sur les effets du climat à leur égard. Sous les mêmes rapports, il considère les nègres libres et les mulâtres.

Mais il s'étend beaucoup plus sur les noirs dans l'état d'esclavage. Non-seulement il donne l'historique de la traite à la côte d'Afrique, mais il entre dans de grands détails sur l'importation des nègres dans les colonies par les différentes nations de l'Europe. A ces calculs commerciaux, il fait succéder le tableau des différentes peuplades africaines qui sont l'objet de la traite. Il y fait entrer les traits qui les distinguent par leurs bonnes ou mauvaises qualités, soit dans leur terre natale, soit dans l'état d'esclavage. Après avoir exposé les moyens qu'on emploie pour se procurer des esclaves sur les différentes côtes d'Afrique, la méthode à laquelle on s'attache pour le transport de ceux qui sont destinés aux îles anglaises, les réglemens nouvellement établis à cet égard par un acte du parlement, les effets de ces réglemens, le mode des ventes des noirs à leur arrivée dans les colonies, l'emploi qu'on en fait, la manière dont on les traite, la disproportion de sexe chez les nègres actuellement importés d'Afrique, les causes de leur diminution actuelle, entre lesquelles Bryan Edwards range la polygamie, il fait observer que l'esclavage même le plus doux est contraire à la population, et propose divers moyens pour améliorer encore le sort des esclaves. Ces dispositions philanthropiques ne l'amènent pas néanmoins à voter indéfiniment pour que la traite soit abolie : il rassemble au contraire les objections qu'il y a lieu de faire contre une abolition directe et immédiate de ce commerce par la nation bri-

...que seule : il fait valoir avec force plusieurs consi-
...ations sur les conséquences d'une pareille mesure.

Le cinquième livre de l'ouvrage de Bryan Edwards est ...sacré au tableau des diverses cultures qui ont lieu dans ...Antilles. Le sixième livre roule sur la forme de gouver-...nent des établissemens coloniaux anglais, et sur les ...rs genres de commerce auxquels les productions de ...ablissemens donnent lieu. Des détails très-instructifs, ...s vues pleines de sagacité distinguent cette partie de ...vrage ; mais il ne seroit pas possible d'en donner un ...t satisfaisant, parce qu'il n'y a rien à en retrancher ; ...ut les lire en entier dans l'ouvrage même.

Bryan Edwards l'a terminé par un tableau rapide de ...t politique de la colonie de Saint-Domingue avant ...9), et par la relation des événemens malheureux qui ...t arrivés dans cette colonie jusqu'à la fin de 1794. Le ...ucteur l'a continuée jusqu'à l'époque de la mort du ...itaine-général Le Clerc.

...II. *Descriptions des Grandes-Antilles. Voyages faits dans ces îles.*

Je ne connois point de relations particulières à l'île de ...ba, la plus considérable, sinon par sa culture, au ...ns par son étendue, des grandes îles Antilles ; mais ...mme c'est un lieu de relâche pour les flottes espagnoles ... vont dans les Indes occidentales, ou qui en revien-...nt, et même pour beaucoup de vaisseaux des autres ...ons, on trouve des renseignemens sur cette île dans ...sieurs Voyages. C'est principalement dans les Mémoires ... Fischer, écrits en allemand, rédigés en grande partie, ...ur ce qui concerne les colonies espagnoles, d'après le *...yageur universel espagnol*, et dont j'ai donné précédem-...nt un extrait (cinquième Partie, section 1) qu'on peut, ...si qu'on l'a vu, se faire une idée de l'île de Cuba.

Comme pour cette île, ce n'est également que dans des

relations communes à d'autres pays qu'on peut se procurer des notions sur l'île de Porto-Rico, l'une aussi des Grandes-Antilles. J'en ai donné une esquisse dans la notice des *Voyages intéressans* (*ibid.*). Quant à Saint-Domingue et à la Jamaïque, on a sur ces deux îles plusieurs relations particulières.

SAINT-DOMINGUE.

Histoire de l'Isle-Espagnole ou de Saint-Domingue, écrite particulièrement sur les Mémoires manuscrits du P. J. B. *Pers*, missionnaire, et sur les pièces originales qui se conservent au dépôt de la marine, par le P. *Charlevoix*, jésuite, enrichie de plusieurs cartes géographiques et de vignettes. Paris, Prulard, 1722, 2 vol. in-4°.

— La même. Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12.

Ainsi que l'annonce le titre, cette relation a été composée, en grande partie, d'après les Mémoires d'un missionnaire: mais le P. Charlevoix en a judicieusement retranché les détails purement relatifs aux travaux des missions; et il n'a traité que l'histoire politique, militaire et morale de l'île, le meilleur ouvrage peut-être de cet écrivain, qui l'a divisé en douze livres: c'est dans le douzième qu'il décrit les deux parties de l'île soumises à l'Espagne et à la France. La partie espagnole spécialement ne nous étoit guère connue que par sa relation, avant la description plus détaillée qu'en a publiée assez récemment M. Moreau de Saint-Méry. Le P. Charlevoix indique les principaux établissemens formés par les Espagnols dans la partie de l'île qu'ils occupoient: sur-tout il s'étend beaucoup sur la riche plaine de San-Domingo et sur la capitale qui lui a donné ce nom. L'ignorance, la fierté des Espagnols, la pauvreté qui marche à la suite de leur indolence, quelques vertus qui forment un contre-poids à ces vices, telles que la tempérance et la générosité, sont

peintes avec les couleurs les plus naïves. La description de la partie française embrasse la température du pays, sa population, la nature et la variété de son sol, ses rivières, ses mines, oubliées depuis pour des cultures plus riches. Le P. Charlevoix décrit rapidement les animaux et les fruits de l'île; il trace le caractère d'esprit des colons français, balance leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et termine ce tableau par des observations assez judicieuses sur les nègres. On conçoit aisément que la partie de l'ouvrage du P. Charlevoix qui concerne la culture et la population de la partie française de l'île, avoit bien vieilli, lorsqu'on en rapprochoit le tableau de l'état florissant où elle s'étoit élevée sous ces deux rapports dans les derniers temps qui ont précédé la révolution.

ESSAI sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue (par le P. *Nicolson*). Paris, Gobreau, 1776, in-8°.

C'est un supplément très-utile à ce que l'histoire de Saint-Domingue par Charlevoix laissoit désirer sur l'histoire naturelle de cette île.

LOIX et constitutions des Colonies françaises Sous-le-Vent, suivies, 1°. d'un Tableau raisonné des différentes parties de l'administration actuelle de ces colonies; 2°. d'Observations générales sur le climat, la population, la culture, le caractère, les mœurs des habitans de la partie française de Saint-Domingue; 3°. d'une Description physique, politique et géographique des différens quartiers de cette même partie : le tout terminé par l'Histoire de cette île et de ses dépendances, depuis leur découverte jusqu'à ce jour. Paris, 1784-1785, 4 vol. in-4°.

VOYAGE à Saint-Domingue, dans les années

1788, 1789 et 1790, par le baron *de Wimpfen*. Paris, Buisson, 1795, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en anglais, et a paru sous le titre suivant :

WIMFEN'S (*baron*). *Voyage to St.-Domingo*. Londres, 1794, in-8°.

Ce voyageur a chargé de couleurs très-noires le tableau qu'il fait de la vie sociale et des moeurs des colons de Saint-Domingue. Les traits de ce tableau étoient sans doute applicables en général à beaucoup de ces colons, mais les exceptions étoient nombreuses.

DESCRIPTION topographique et politique de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue, par M. *Moreau de Saint-Méry*, en anglais et en français. Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°.

DESCRIPTION de la partie française de l'île de Saint-Domingue, en anglais et en français, par *le même*. Philadelphie, 1797, 2 vol. in-4°.

C'est dans cette dernière relation sur-tout qu'on peut recueillir des notions certaines sur le dernier état de la colonie de Saint-Domingue, avant cette funeste insurrection qui l'a couverte de ruines et comme abreuvée de sang. Des villes florissantes, des bourgs populeux, des plantations immenses, de riches et nombreux ateliers, tout a disparu de la surface du sol; les flammes ont tout dévoré. La race européenne a été anéantie par le perfide et cruel Africain. La description de la colonie, telle qu'elle existoit avant 1789, n'appartient plus qu'à l'histoire. Je n'en donnerai donc pas un extrait, qui d'ailleurs ne pourroit que rappeler de déchirans souvenirs.

TABLEAU historique de la Colonie française de Saint-Domingue, par *Bryan Edwards* : (en anglais) *Historical Survey of the French Colony of Saint-*

Domingo, by Bryan Edwards. Londres, 1797, in-4°.

Cette histoire a été depuis réimprimée dans le troisième volume de l'Histoire des Indes occidentales du même auteur, dont j'ai donné précédemment la notice.

HISTOIRE de l'île de Saint-Domingue, extraite de l'Histoire civile et commerciale des Antilles, de M. *Bryan Edwards*, et continuée jusqu'aux derniers événemens, contenant de nombreux détails sur ce qui s'est passé dans cette importante colonie pendant la révolution, par J. B. J. *Breton*, avec une carte de l'île. Paris, Dufour, an XI — 1803; Amsterdam, *ibid.* in-12.

LA JAMAÏQUE.

DESCRIPTION de l'île de la Jamaïque : (en anglais) *Description of the island of Jamaica*. Londres, 1672, 2 vol. in-8°.

DISCOURS sur l'état présent de la Jamaïque, par Thomas *Tropham* : (en anglais) *Discourse upon the modern state of Jamaica, by Thom. Tropham*. Londres, 1679, in-8°.

TABLEAU de la Jamaïque, avec tous les ports et les établissemens qui lui appartiennent, etc... par *Hickeringilli* : (en anglais) *Jamaica Wieved, with all the ports and settlements thereunto belonging*, etc. 3ᵉ édit. Londres, 1705, in-fol.

PLUSIEURS OBSERVATIONS modernes sur la Jamaïque, sur son histoire naturelle, ses améliorations, son commerce et l'espèce de ses bénéfices : (en anglais) *Some modern Observations upon Jamaica, and to its natural history, improvement,*

in tonde, manner of living. Londres, 1727, in-8°.

HISTOIRE de la Jamaïque : (en anglais) *History of Jamaica.* Londres, 1750, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit sous le titre suivant :

HISTOIRE de la Jamaïque, traduite de l'anglais par M***, et ornée de six planches en taille-douce. Londres, Morse, 1751, 2 parties formant 1 vol. in-12.

Cette relation est le fruit d'un séjour assez long de l'auteur à la Jamaïque. L'histoire de l'occupation de cette île par les Espagnols, de la conquête qu'en firent sur eux les Anglais, des établissemens que ceux-ci y formèrent, est précédée d'une description de l'île. Les rivières qui arrosent ses vallées fournissent une eau très-salubre, et nourrissent plusieurs excellentes espèces de poissons.

Les montagnes, très-multipliées dans l'île, sont fort boisées; elles ont l'inconvénient d'assurer une retraite inaccessible aux nègres insurgés et marrons qui en occupent le centre. L'auteur de la relation nous a donné l'historique de cette puissance si redoutable pour la colonie. L'origine en remonte à l'expulsion des Espagnols de la Jamaïque : elle est très-curieuse.

Ceux des nègres qui étoient restés fidèles à leurs anciens maîtres, se voyant en liberté par leur fuite, et craignant que les Anglais ne les punissent cruellement des pertes qu'ils leur avoient fait essuyer dans le cours de la guerre entre les deux nations, résolurent de se maintenir dans l'île. Ils tuèrent celui que les Espagnols avoient mis à leur tête, choisirent entre eux un chef pour les commander; et après avoir fait provisoirement quelques réglemens nécessaires pour conserver leur union, ils s'occupèrent d'assurer leur subsistance. Ils plantèrent dans les cantons les moins accessibles aux colons, du maïs, du cacao et d'autres plantes nourricières : ils trouvoient d'ailleurs des ressources de subsistance dans la chasse et dans les vivres qu'ils enle-

voient sur les habitations. Doyley, qui commandoit dans l'île, fit poursuivre vivement ces maraudeurs. On joignit plusieurs de leurs partis écartés du gros de la troupe, et on les tailla en pièces : au nombre des morts, se trouva le chef de ceux qui s'étoient opposés à ce qu'ils se soumissent à l'Angleterre. La plus grande partie des insurgés qui avoient survécu à cette défaite, offrirent de se soumettre, et furent reçus en grace. D'autres, en petit nombre, s'obstinèrent à se défendre. On employa contre eux les nègres de la colonie qui eurent la lâcheté de donner cette preuve de fidélité à leurs maîtres. Par cette méthode, le nombre des insurgés diminuoit tous les jours, et plusieurs même trouvèrent le moyen de passer à Cuba. Le petit nombre de ceux qui restèrent, ne donnant plus aucun sujet d'inquiétude, on négligea d'achever de les soumettre. Leur nombre augmenta toujours insensiblement; et la retraite qu'ils s'étoient ménagée, devint un asyle sûr où se réfugièrent dans la suite tous les esclaves que la crainte des châtimens ou le moindre mécontentement engageoient à s'enfuir de chez leurs maîtres. C'est ainsi, dit l'auteur de la relation, que, par progression de temps, ils sont devenus si redoutables, qu'ils ont plus d'une fois fait trembler toute l'île et forcé les colons d'employer toutes les forces contre eux, sans pouvoir parvenir à les soumettre : des détachemens de troupes choisies ne les ont même jamais attaqués, sans essuyer beaucoup plus de perte qu'ils ne leur en avoient causé. Pour se garantir de leurs incursions, il a fallu construire des forts, former des retranchemens qui ne sont pas toujours une barrière sûre. Ils forment donc aujourd'hui, depuis sur-tout que l'auteur de la relation a publié son ouvrage, une puissance avec laquelle, après de vaines tentatives pour la détruire, le gouvernement s'est vu plusieurs fois forcé de traiter comme de puissance à puissance, pour assurer la tranquillité des habitans de la plaine.

Indépendamment de cet état de choses, si fâcheux dans l'ordre politique, la Jamaïque est habituellement désolée

par des ouragans de la plus grande violence, devenus beaucoup plus fréquens dans les derniers temps, et par des tremblemens de terre, tels qu'en 1792, la commotion renversa presque entièrement Port-Royal, la plus belle ville de la colonie. La mer engloutit le reste. Ce désastre donna naissance à la ville de Kingston, aujourd'hui la plus considérable de la Jamaïque après Spanish-Town, la capitale de l'île. Ces tremblemens de terre occasionnent des subversions de terreins très-funestes pour les cultures; et peut-être aussi sont le germe des maladies aiguës, qui de temps à autre affligent l'île.

Ces fléaux, la grande étendue des parties montueuses et insusceptibles de culture, l'infériorité reconnue du sol à celui de Saint-Domingue, l'épuisement de ce sol dans plusieurs cantons, ne permettoient pas de faire entrer cette colonie en comparaison avec celle de Saint-Domingue avant l'insurrection qui a éclaté dans cette dernière île.

La relation renferme des notions intéressantes sur la forme du gouvernement de la Jamaïque, qui a beaucoup d'analogie avec le régime des colonies anglaises du continent de l'Amérique septentrionale, tel qu'il existoit avant leur séparation d'avec la métropole.

On trouvera sur cette colonie des détails plus circonstanciés encore dans l'ouvrage suivant :

Histoire naturelle et civile de la Jamaïque, par P. *Brown*, enrichie de beaucoup de planches : (en anglais) *P. Brown's the Civil and Natural History of Jamaïca.* Londres, Osborne, 1756, in-fol.

Cet ouvrage est très-précieux, pour les naturalistes principalement.

Histoire de la Jamaïque, ou Tableau général de l'ancien et du nouvel état de cette île, avec des réflexions sur sa situation, ses établissemens, son climat, ses productions, son commerce, ses loix,

son gouvernement : (en anglais) *The History of Jamaica, or general Survey of the ancient and modern state of that island, with reflexions on his situation, settlements, climate, products, commerce, laws and government.* Londres, 1774, 2 vol. in-8°.

RECHERCHES concernant le commerce et la police de la Jamaïque : (en anglais) *An Inquiry concerning the trade and policy of Jamaica.* Londres, 1777, in-4°.

DESCRIPTION de l'île de la Jamaïque, traduite de l'anglais par Pingeron. Paris, 1782, in-12.

VUES pittoresques de la Jamaïque, par *Beckfort*, avec planches : (en anglais) *Picturesque Views of Jamaica, by Beckfort.* Londres, 1790, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

VUES pittoresques de la Jamaïque, avec une description détaillée de ses productions, sur-tout des cannes-à-sucre, des travaux, du traitement et des mœurs des nègres, etc.... traduit de l'anglais de M. W. *Beckfort*, par J. S. P. Lausanne, Durand l'aîné, 1793, 2 vol. in-12.

Outre des renseignemens assez précieux sur les productions, les cultures et les mœurs des cultivateurs qu'annonce le titre de l'ouvrage, l'auteur a décrit d'un style animé, comme il le promettoit aussi dans ce titre, les plus beaux sites de la Jamaïque. La description sur-tout qu'il a faite des cavernes de cette île, est très-attachante.

HISTOIRE des Nègres marrons à la Jamaïque, par *Dallas* (en anglais). Londres, in-8°.

On en trouve la traduction en allemand dans le 22e vol. de la Bibliothèque des Voyages modernes, de Sprengel et de Ehrmann.



§. III. *Descriptions des Petites-Antilles. Voyages faits dans ces îles.*

Pour plusieurs de ces îles, il faut recourir à des relations qui embrassent plusieurs contrées; aux *Voyages intéressans* (cinquième Partie, section I), pour les îles de Curaçao, de la Grenade et des Bermudes; à l'*Histoire civile et commerciale des Isles occidentales*, par Bryan Edwards (cinquième Partie, section III), pour la Barbade, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Levis. J'en ai donné l'apperçu rapide dans le compte que j'ai rendu de ces deux ouvrages.

Relation de l'établissement des Français, depuis l'an 1635, en l'île de la Martinique, l'une des Antilles de l'Amérique; des mœurs des Sauvages, de la situation et des autres singularités de l'île : par le P. Jacques *Bouton*, de la Compagnie de Jésus. Paris, Cramoisy, 1640, in-8°.

Ce voyage est précieux sur-tout pour les notions qu'il nous donne sur les Caraïbes, avant que leurs mœurs eussent été altérées par des communications fréquentes avec les Européens, avant que leur constitution eût été affoiblie par l'usage funeste des liqueurs fortes. On ne reconnoît parmi eux, dit le P. Bouton, aucune religion proprement dite. Ils ont néanmoins quelques notions de l'immortalité de l'ame; il le conjecture de ce que, comme les Canadiens ils donnent aux défunts, pendant quelques jours, des vivres pour se nourrir, des hardes pour se vêtir, des meubles pour s'en servir. De savoir ce que les ames des morts deviennent, c'est ce dont il y a lieu de croire qu'ils ne se mettent pas en peine. La simplicité du P. Bouton se décèle dans ce qu'il ajoute, qu'ils connoissent par l'expérience et à leurs dépens, qu'il y a des esprits, puisque le diable, qu'ils appellent *Maboïa,* les bat quelquefois jusqu'à

la mort, mais qu'il n'a pas tant de puissance sur eux lorsqu'ils sont avec les Français; mais qu'en retour, il les tourmente cruellement en punition de ce qu'ils y ont été. Le P. Bouton ajoute, avec une étrange crédulité, que les Caraïbes croyent que le signe de la croix fait fuir ce *Maboia*, et que la plupart ont dans leurs habitations une porte par laquelle ils disent qu'il entre et qu'il sort. Du reste, ils ne lui rendent aucun honneur et ne lui offrent aucun sacrifice. Ils reconnoissent un autre esprit qu'ils nomment *Chamin*, et qui ne les traite pas mieux que le *Maboia*. Le P. Bouton observe sérieusement qu'il faut que quelques-uns d'eux aient une communication particulière avec cet esprit, puisqu'ils prédisent les choses futures qu'ils ne peuvent savoir que de lui. Il en cite pour preuve, que la veille du jour de son arrivée, une vieille Sauvagesse dit à un Français, *magnane navire de France*, c'est-à-dire, demain arrivera ici un navire de France, ce qui se réalisa.

Ces Sauvages, femmes et hommes, vont entièrement nus : j'en fis, dit le P. Bouton, la réprimande à un capitaine d'entre eux, qui ne me fit d'autre réponse que celle-ci : *Non ça bon pour Français, bon pour Caraïbe* : mot plein de sens, et d'une sagacité même qu'on n'attendroit pas d'un Sauvage ; car il exprimoit par-là que chaque nation a des usages qui lui sont propres, et auxquels chaque individu doit se conformer.

Du reste, ce peuple, dont les Européens, qui en avoient reçu plus d'une fois les meilleurs traitemens, sont insensiblement parvenus à exterminer presque entièrement la race (1), avoit en grande partie, suivant le portrait qu'en

(1) On a précédemment vu qu'il en existe encore dans l'île Saint-Vincent, l'une des Antilles appartenant à l'Angleterre, quelques foibles restes : ils y sont confondus avec les descendans des nègres révoltés, et partagent en quelque sorte avec les Anglais la possession de cette île. C'est dans l'Histoire des Indes occidentales, de Bryan Edwards, qu'on peut recueillir, ainsi qu'on l'a vu, quelques renseignemens sur cette colonie de Saint-Vincent.

fait le P. Bouton, les vertus et les vices des Sauvages du continent. Hospitaliers, généreux avec leurs amis, ils étoient implacables dans leurs haines et dans leurs vengeances. Dans l'état de paix, leur indolence, leur fainéantise, leur apathie étoient extrêmes : c'étoit aux femmes qu'ils laissoient tout le fardeau des soins domestiques, ne réservant leur activité que pour la chasse, la pêche, et l'abattis des plus gros arbres. Dans la guerre, qu'ils ne provoquoient jamais, mais qu'ils soutenoient avec une courageuse persévérance, ils déployoient une grande activité, mais ils employoient plus volontiers la ruse que la force ouverte. Enfin, ils étoient singulièrement attachés à leur genre de vie, et rien ne pouvoit les déterminer à l'abandonner.

Ce tableau de la nation Caraïbe se raccorde assez avec ce qu'en a dit Bryan Edwards, qui paroît y avoir puisé les principaux traits dont il les a dépeints.

Relation de l'établissement d'une Colonie française dans la Guadeloupe, et des mœurs des Sauvages, par François *Dupuis*, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Caen, Yvon, 1652, in-8°.

Histoire générale des îles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres, dans l'Amérique, où l'on verra l'établissement des Colonies françaises dans ces îles, leurs guerres civiles et étrangères, et tout ce qui se passe dans les voyages et retour des Indes (occidentales); comme aussi plusieurs belles particularités des Antilles de l'Amérique, une descrip[illegible] générale de [illegible] de la Guadeloupe, de tous [illegible]raux, [illegible] pierreries, de ses rivières, fo[illegible] étangs [illegible] toutes ses plantes. De plus, [illegible] animaux de la mer, de l'ai[illegible]

[illegible] des mœurs des Sauvages du pays, de l'état [illegible] colonie française, et des esclaves, tant Maures [illegible] Sauvages : par le R. P. Jean-Baptiste *Dutertre*. [illegible], Jacques Langlois, 1654, 1 vol. p. in-4°.

Cet ouvrage est devenu fort rare, et mérite d'être re-[illegible]ché, tant pour la partie de l'histoire naturelle qui y [illegible] traitée dans un grand détail et avec beaucoup d'intel-[illegible]nce pour le temps où l'auteur écrivoit, que pour la [illegible]ture des mœurs des naturels, qui sont aujourd'hui [illegible]nts. Il ajoute à cet égard de nouvelles lumières à celles [illegible] nous avoit données le P. Breton.

RELATION de l'île de Tabago ou de la *Nouvelle-Oualcre*, l'une des Antilles de l'Amérique, par [illegible]*chefort*. Paris, Billaine, 1666, in-18.

Cette relation est moins commune que l'Hist[illegible]re natu-[illegible] et morale des Antilles, par le même auteur. Le nom [illegible] Nouvelle-Ovalcre qu'il donne à l'île de Tabago, ne [illegible] avoit été imposé par les Flamands, du nom de l'île de [illegible]alcheren en Zélande, que depuis trente ans environ, [illegible] Rochefort écrivoit sa relation ; mais l'ancien nom [illegible] Tabago a prévalu. Cette relation n'est recherchée que [illegible] les détails qu'y donne l'auteur sur les usages et les [illegible] des naturels de l'île.

HISTOIRE des îles Caraïbes, c'est-à-dire, des Bu-[illegible], Saint-Christophe, Saint-Vincent, la Marti-[illegible], la Dominique, Montserrat, Nevis, Anti-[illegible], etc..... en tout vingt-huit îles, en trois livres : [illegible] premier contient l'histoire naturelle, le second, [illegible] morale de ces îles : ornée de plusieurs [illegible] représentant les beautés les plus remar-[illegible] qu'on y trouve, avec un vocabulaire [illegible] par [illegible] Davies (en anglais) *The History*

N

of the Caraby-Islands, viz Barbades, St.-Christophe, St.-Vincent, Martinico, Dominico, Montserat, Nevis, Antigoa, etc.... in all XXVIII in two books.: the first containing the natural, the moral history of the islands: illustrated with several pieces of sculpture representing the most considerable rarities therein described; with a carribian vocabulary: by John Daviez. Londres, 1666, in-fol.

ETAT actuel de l'île de Tabago : (en anglais) *The present State of the island of Tabago*. Londres, 1683, in-4°.

HISTOIRE de l'île des Barbades, par Richard Ligon : (en anglais) *History of Barbadoes, by Richard Ligon*. Londres, 1695, in-8°.

NOUVEAU VOYAGE aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes, les guerres et les événemens qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait; le commerce et les manufactures qui y sont établies, et les moyens de les augmenter, avec une description exacte et curieuse de ces îles : ouvrage enrichi de plus de cent cartes géographiques, plans et figures en taille-douce. Paris, Cavelier, 1722, 6 vol. in-12.

—Le même, avec cartes et figures. La Haye, 1724, 2 vol. in-4°. et 6 vol. in-12.

—Le même, avec cartes et figures. Paris, 1742, 8 vol. in-12.

De ces quatre éditions, celles de La Haye sont les plus recher-

... celle de 1722 vient ensuite, on la préfère à celle de 1742, ... que les épreuves des figures sont plus belles.

De toutes les relations du P. Labat, celle-ci est la plus ...mée. Dans ses notices sur les procédés des manufac...s, dans ses descriptions des animaux et des plantes, ...a montré un talent qu'on n'auroit pas cru rencontrer ...ns un religieux, étranger par son état et ses occupations principales aux arts mecaniques et à l'histoire naturelle. On regrette seulement qu'il ait grossi sa relation d'une f...le de petites anecdotes, la plupart malignes, sur les f...illes du pays, et qui, d'un médiocre intérêt dans le temps, n'en ont plus aucun aujourd'hui.

Quoique le P. Labat ait embrassé Saint-Domingue dans sa relation, comme il n'a donné que de très-légers ren...gnemens sur cette colonie, qui, à l'époque où il rédi...eoit son Voyage, étoit en quelque sorte au berceau, qu'il ...s'est principalement occupé de la Martinique et de la Gua...oupe, qu'il a même jeté dans son Voyage quelques n...tions satisfaisantes sur plusieurs autres des petites îles Antilles, j'ai cru devoir placer sa relation dans le para...graphe particulier à ces îles. En décrivant celles de Saint-Vincent, de Sainte-Lucie, de Saint-Thomas, de Saint-Eustache, de Saba, et jusqu'à la petite île des Crabes, il a satisfait la curiosité de plusieurs lecteurs, et a en même temps rendu un véritable service aux géographes, ces îles n'ayant été décrites jusqu'à lui dans aucune relation parti...lière.

Relation de l'établissement qu'on s'est proposé de former dernièrement, en l'année 1722, dans les îles de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent en Amérique : (en anglais) *Relation of the late intended settlement of the islands of Ste.-Lucia and St.-Vincent in America, in the year 1722.* Londres, 1725, in-12.

Histoire naturelle de l'île des Barbades, par

Griffith *Hugues* : (en anglais) *The Natural History of the island of Barbadoes, by Griffith Hugues*. Londres, 1758; *ibid.* 1795, in-fol.

DESCRIPTION de l'île de Sainte-Croix en Amérique : (en danois) *Beskrivelse over Eyland af Ste.-Croix i Amerika i West-Indien*. Kiob., 1758, in-4°.

DESCRIPTION historique et géographique des îles Antilles conquises par les Anglais sur les Français, et particulièrement de la Guadeloupe et de la Martinique : (en allemand) *Historisch-Geographische Beschreibung der von den Engländern eroberten Französischen Antillischen Inseln, besonders Guadeloupe und Martinique*. Stutgard, 1762, in-8°.

RELATION d'une expédition dans les Indes occidentales, vers la Martinique, etc... par le capitaine *Gardiner* : (en anglais) *An Account of the expedition to the West-Indies, against Martinico, etc... by capitain Gardiner*. Birmingham, Baskerville, 1762, in-4°.

VOYAGE à la Martinique, contenant diverses observations sur l'histoire naturelle, l'agriculture, les mœurs et les usages de ces îles, faites en 1751 et dans les années suivantes, par *Chanvalon*, avec une carte de l'île. Paris, Bauche, 1763, in-4°.

La première partie de cette estimable relation comprend les observations météorologiques, faites par l'auteur pendant les six derniers mois de 1751. Il y a beaucoup insisté sur l'inégalité de la marche des thermomètres à l'esprit-de-vin, et sur la préférence que méritent ceux de mercure. La marche périodique et alternative du baromètre dans

la zone torride a singulièrement fixé son attention ; il a mis la plus grande attention à reconnoître les différentes hauteurs du baromètre avant et après midi, produites par son mouvement périodique, d'avec celles qui pouvoient être l'effet des autres mouvemens de l'atmosphère.

Dans la seconde partie, Chanvalon a décrit la Martinique, la situation de ses côtes, la nature de ses divers terreins et des différentes productions auxquelles ils sont propres. Les montagnes, les rivières, les animaux indigènes de l'île, ceux qu'on y a transportés, les nombreux insectes qui la désolent, la nécessité de s'opposer à leur multiplication et de les détruire, les moyens qu'on peut employer pour y parvenir; les progrès qu'on peut faire faire à l'agriculture pour augmenter et multiplier les productions de l'île, ont été successivement l'objet de ses observations, où il a soigneusement confirmé ou réfuté les relations des voyageurs précédens et les remarques faites par les anciens naturalistes, suivant qu'elles se rapprochoient ou s'éloignoient des faits sur lesquels il avoit porté un examen approfondi.

C'est dans la troisième partie qu'il s'est occupé des mœurs. La peinture qu'il fait de celles des colons a le caractère de l'impartialité, et annonce un esprit philosophique : mais le morceau le plus piquant de ce tableau, est celui où il traite des mœurs des nègres et sur-tout de celles des Caraïbes, dont il subsistoit encore quelques familles au temps où le voyageur a visité la Martinique.

HISTOIRE abrégée de l'île des Barbades : (en anglais) *Short History of Barbados*. Londres, 1768, in-12.

ETAT naturel de l'île de Tabago : (en anglais) *The present State of the island of Tabago*. Londres, 1768, in-8°.

DESCRIPTION de l'île de Nevis, avec la relation

des principales maladies qui y règnent, par Jacques *Rymer* : (en anglais) *Description of the island Nevis, with an account of its principal diseases, by James Rymer*. Londres, 1776, in-8°.

ÉTAT des Isles danoises, par le lieutenant (aujourd'hui général) *Oxholm* (en danois). Copenhague, 1772, in-8°.

Le même, traduit en français sous le titre suivant :

ÉTAT des Isles danoises aux Indes occidentales, par *Oxholm*, traduit en français. Paris, 1799, in-8°.

HISTOIRE de la mission des Frères Evangéliques aux îles Caraïbes, Saint-Thomas, Sainte-Croix, Saint-Jean, par C. G. A. *Oldendorp*, publiée par J. J. *Brossart*, avec des cartes : (en allemand) *Geschichte der Mission der Evangelischen Brüder auf den Caraibischen Inseln St.-Thomas und St.-Jean, von C. G. A. Oldendorp, herausgegeben von J. J. Brossart*. Barby, 1777, 2 vol. in-8°.

DESCRIPTION de l'île de Curaçao et des îles voisines : (en hollandais) *Beschryvinge van het Eyland Curaçao end de aronder jerende Eylande*. Amsterdam, 1781, in-8°.

DESCRIPTION historique des îles de la Vierge, par Georges *Stuklins* : (en anglais) *Historical Account of the Virgin-Islands, by George Stuklins*. Londres, 1782, in-8°.

DESCRIPTION de l'île Saint-Barthelemi dans les Indes occidentales, par S. *Dahlmen* : (en suédois) *Beskrifning om S. Barthelemi, suensk æ. i West-Indien, författad af S. Dahlmen*. Stockholm, 1786, in-8°.

HISTOIRE de l'île de la Dominique, contenant la description de sa situation, de son étendue, de son climat, de ses montagnes, de ses rivières et de ses productions naturelles, par Thomas *Atwood*: (en anglais) *History of the island of Dominica, containing a description of its situation, extent, climate, mountains, rivers, natural productions, by Atwood.* Londres, 1791, in-8°.

— La même, traduite en allemand. Gottingue, 1795, in-8°.

MÉMOIRE sur l'île Saint-Thomas, et les Gouverneurs danois qui y ont commandé depuis 1769 jusqu'en 1776, par G. *Hoest*: (en danois) *Efterretuingerr om den a S. Thomas og dens Gouverneurer optegnede der paa landet fra 1769 indtil 1776, ved G. Hoest.* Copenhague, 1791, in-8°.

RAPPORT sur l'état de l'île danoise Sainte-Croix aux Indes occidentales, depuis juin 1789 jusqu'à la fin de juin 1790, par H. *West*: (en danois) *Beretning om det Danske eiland S. Croix i Vestindien fra Junii maaned 1789 til Junii maaneds udgang 1790, af H. West.* (Inséré dans le cahier de juillet du Journal Iris, 1791.)

VOYAGE à Saint-Barthelemi, fait aux frais de l'Académie des sciences de Stockholm, par *Euphrasen*, traduit du suédois (en allemand). 1798, in-8°.

MÉMOIRES pour servir à la description de Sainte-Croix, avec un apperçu des îles Saint-Thomas, Saint-Jean, Tortola, Spanishtown, etc.... par H. *West*: (en danois) *Bidrag til Beskrivelse over Ste.*

Croix med en kort udsigt over St. Thomas, St. Jean, Tortola, Spanishtown, Crabeneiland, etc.... af H. West. Copenhague, 1801, in-8°.

Voici l'extrait qu'a donné de ces Mémoires le rédacteur du Journal de la Littérature étrangère (seconde année, sixième cahier, page 237).

La première édition de cet ouvrage avoit paru en 1794. Le texte y est divisé en trois sections, dont la première traite du climat, des habitans blancs et des nègres dans la campagne; la seconde, de la manière de vivre et de l'économie publique; et la troisième, de l'histoire et de la situation de Sainte-Croix et de ses productions. Cette dernière section est terminée par un apperçu des îles voisines, qui sont Saint-Thomas, Saint-Jean, Tortola, Spanish-Town et l'île des Tortues. Nous allons citer quelques observations qui donneront une idée de la manière dont l'auteur a traité son sujet.

Les suites d'un séjour prolongé à Sainte-Croix, sont pour l'Européen un corps relâché et un esprit abattu et sans énergie; l'appétit et la mémoire diminuent, et souvent les fièvres et les maladies nerveuses accompagnent cet état de langueur. Après une pluie abondante, l'auteur a observé que la canne à sucre avoit crû en dix-huit jours de deux pieds. Les habitans de la première classe ont l'esprit cultivé et les mœurs douces; leurs esclaves sont rarement maltraités, comme dans les autres colonies. Il en résulte que ces nègres eux-mêmes se distinguent par leur bonne conduite, et par beaucoup de modestie et d'attachement à leurs maîtres. Ils ont le caractère enjoué, de l'esprit, et une conception faite pour toutes sortes de travaux. Ils rivalisent avec les Européens dans les métiers de menuisier, de cordonnier, de tailleur, etc..... et leurs femmes s'appliquent avec succès aux ouvrages de l'aiguille. Ces nègres ont encore un talent singulier pour la musique; et il suffit qu'ils entendent une chanson européenne pour la retenir par cœur.

En 1788, année très-fertile, la récolte de sucre à Sainte-Croix s'est montée à vingt-quatre mille barils. En 1791, on comptoit dans cette île, 1948 habitans blancs, 926 nègres affranchis et mulâtres, et 25,540 esclaves; la somme totale de la population de l'île étoit donc de 24,418. La ville de Christiansted contenoit 664 maisons et 5000 habitans. Cette population est surprenante, vu le peu d'étendue de l'île, dont la longueur est de sept milles au plus, et la plus grande largeur d'un mille seulement.... La partie plate de l'île est la plus fertile, mais elle est mal-saine; la chaleur y est excessive: un morceau de fer ou une pierre laissée exposée au soleil s'échauffe au point, qu'on se brûle les mains en y touchant. Parmi les plantes, il en est qui fleurissent au printemps; d'autres au printemps et en automne, d'autres, toute l'année, et qui portent des fruits plus ou moins mûrs. On en trouve un catalogue assez nombreux à la fin de l'ouvrage. Les blancs de Sainte-Croix, quoique colonie danoise, sont pour la plupart Anglais.

Les habitans de l'île Saint-Thomas sont un mélange de toutes les nations. Leur nombre, en 1789, se montoit à 12 blancs, 160 nègres affranchis, et 4614 esclaves. Dans la même année, on comptoit à l'île Saint-Jean 2333 habitans, parmi lesquels il y avoit 167 blancs, 16 nègres affranchis et 2200 esclaves. La population de l'île Tortola est estimée à 1300 blancs, et 4200 ou 4500 esclaves.

Il seroit à souhaiter, observe judicieusement l'auteur de cet extrait, que nous eussions des notices aussi instructives et aussi authentiques sur les autres îles des Indes occidentales, et recueillies par des témoins oculaires. L'ouvrage est orné de trois grandes cartes, dont deux appartiennent à l'île Sainte-Croix, et l'autre à l'île de Saint-Jean: elles sont très-exactes.

VOYAGE à la Martinique: Vues et Observations politiques sur cette île, avec un apperçu de ses pro-

ductions végétales et animales, par J. R***, général de brigade. Paris, Pelletier, 1804, in-8°.

Indépendamment des notions que nous donnoient sur la Martinique plusieurs relations communes aux Antilles, nous avions, comme on l'a vu, sur celle-ci, un voyage spécialement fait à la Martinique, par *Chanvalon*, et qui ne laissoit presque rien à desirer sur l'état de cette île avant la révolution. On ne devoit donc guère espérer d'attacher quelque intérêt à une nouvelle relation de la Martinique, qu'autant qu'elle nous offriroit le tableau de la situation actuelle de cette île. L'ouvrage dont je donne ici la notice n'est rien moins que cela : c'est le fruit des observations que l'auteur a faites en 1762, pendant sa résidence à la Martinique, où il avoit été appelé pour y remplir un service militaire. C'est moins un voyage au reste, quoique le titre le qualifie tel, qu'un traité qui contient des vues fort judicieuses sur les véritables moyens de défense des colonies, sur leur utilité pour la prospérité du commerce, sur le régime relatif aux nègres, sur les intérêts respectifs des commissionnaires négocians et des colons, sur l'inconvénient du droit coutumier dans les colonies. L'auteur néanmoins a jeté dans son ouvrage quelques observations sur les fléaux et les maladies qui ravagent la Martinique : elles n'ont rien de neuf.

VOYAGE à la Trinité, fait en 1803, ou Lettres contenant la description de cette île, des considérations sur son importance, etc.... par F. M. *Cullum* : (en anglais) *Travels in Trinitad*, etc.... *by F. M. Cullum*. Londres, 1805, in-8°.

La Trinité, la plus considérable des Petites-Antilles, au moins par son étendue, fut trop négligée par les Espagnols, qui en furent si long-temps les maîtres. Les Anglais, à qui elle a été cédée par le traité d'Amiens, y ont attaché un grand prix, comme propre sur-tout, par sa position et sa rade, à protéger leurs établissemens dans les Antilles : c'est ce que fait observer l'auteur du Voyage.

ISLES LUCAIES.

NOTICE sur les îles de Bahama (faisant partie des îles Lucaies), par François-Joseph *Märter* : (en allemand) *Nachrichten aus den Bahamischen Inseln, von Frans. Joh. Märter*. (Insérée dans la Collection physique des Amis de la Concorde à Vienne, 2e ann. 1er trimestre.)

VOYAGE, etc.... dans la Floride orientale et les îles de Bahama, entrepris dans les années 1783 et 1784, par Jean-David *Schop*, avec carte géograph. : (en allemand) *Reise.... nach Ost-Florida und den Bahama Inseln, unternommen in den Jahren 1783 und 1784*. Erlangen, 1788, 2 vol. in-8°.

VOYAGE dans les Indes occidentales britanniques, fait dans les années 1802 et 1803, contenant une description particulière des îles de Bahama, par Daniel *Mackinnen* : (en anglais) *A Tour through the British West-Indies*, etc... *by Daniel Mackinnen*. Londres, 1804, in-8°.

On en trouve la traduction en allemand dans le vingt-deuxième volume des Voyages modernes, par Sprengel et Ehrman, avec quelques détails sur les Barbades et Antigoa.

C'est un supplément à l'ouvrage de Bryan Edwards, particulièrement en ce qui concerne les îles Bahama : elles sont situées près de la Floride.

Je ne connois d'autres relations particulières aux îles Lucaies, que celles dont je viens de donner la notice : on peut recourir encore, pour les îles de Bahama, aux deux ouvrages intitulés *l'Empire Britannique*, etc. par *Odlmixon*; et *l'Histoire naturelle de la Caroline*, etc. par *Catesby*, dont j'ai donné également la notice (ve Part. sect. II, §. I.).

SECTION IV.

Descriptions de l'Amérique méridionale en général. Voyages communs à plusieurs contrées de cette partie de l'Amérique.

Histoire véritable de l'admirable navigation qu'a exécutée Huldéric *Schmidel*, depuis l'année 1534 jusqu'en l'année 1554, en Amérique, au Brésil et à Rio-della-Plata; édition dans laquelle on a corrigé les noms de villes, de contrées, de fleuves, avec planches: (en latin) *Vera Historia admirandae navigationis quam Huldericus Schmidel, ab anno 1534 usque ad annum 1554, in Americam juxta Brasiliam et Rio-della-Plata confecit; emendatis et correctis urbium, regionum et fluminum nominibus.* Nuremberg, 1599, in-4°.

L'édition vicieuse de cet ouvrage, à laquelle celle-ci fait allusion, se trouve dans les Grands Voyages de Debry.

Voyages et découvertes dans l'Amérique méridionale, avec des cartes géographiques: (en anglais) *Voyages and discoveries in South-America, cum tabulis geograph.* Londres, 1698, in-8°.

Recueil de Voyages dans l'Amérique méridionale, contenant diverses observations touchant le Pérou, la Guyane, le Brésil, etc.... traduits de l'espagnol et de l'anglais. Amsterdam, Frédéric Bernard, 1738, in-12.

RENSEIGNEMENS historiques, politiques et géographiques, avec des notes plus particulières sur le Pérou, la Terre-Ferme, le Chili, le nouveau royaume de Grenade, par *Alcedo de Herrera* : (en espagnol) *Alcedo y Herrera Aviso historico-politico-geographico, con las noticias mas particulares del Peru, Tierra-Firma, Chili y nuevo regno de Granada*. Madrid, 1740, in-4°.

NOUVELLE HISTOIRE de l'Amérique méridionale, par Richard *Rolt* : (en anglais) *New History of South-America, by Richard Rolt*. Londres, 1756, in-8°.

PRÉLIMINAIRES au tome premier des Mémoires historico-physiques, critico-apologétiques de l'Amérique méridionale, par Don Joseph-Eusèbe *Lamo Zaputa* : (en espagnol) *Preliminar al tomo primero de las Memorias historico-physicas, critico-apologeticas de la America meridional, por D. Joseph Eusebio Lamo Zaputa*. Cadix, 1759, in-8°.

HISTOIRE des Navigations et des Colonies fondées par les Protestans de la France dans l'Amérique méridionale, par Charles-Frédéric *Scheibler* : (en allemand) *Geschichte der von den Evangelischen in Frankreich unternommenen Seereisen und Colonie-Anstalten in Sud-America*. Dessau, 1759, in-8°.

LES POSSESSIONS espagnoles en Amérique, ou Description de toutes les villes coloniales, particulièrement dans la partie méridionale : (en allemand) *Die Spanischen Besitzungen vornehmlich im Sudlichen Theil desselben und der merkwürdigsten Oerter in Nord-America, ingleichen einiger in dem*

Mexicanischen Meerbusen gelegenen Inseln. Sorau, 1762, in-4°.

ESSAI d'une Histoire civile et sacrée des Colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale, par *Gily* : (en italien) *Saggio di un' Istoria Americana, etc... del Gily.* Rome, 1780-1784, 4 vol. in-8°.

VOYAGE de quelques Jésuites missionnaires dans l'Amérique méridionale, publié d'après leurs manuscrits par Christophe Gottlieb *de Murr,* avec cartes géographiques : (en allemand) *Reise einiger Missionarien der Gesellschaft Jesu in Sud-Amerika aus ihren eigenen Handschriften herausgegeben, von Christ. Gott. von Murr.* Nuremberg, 1785, in-8°.

§. I. *Descriptions de l'isthme de Panama, de la Terre-Ferme, de l'Orenoque, de la Nouvelle-Andalousie et du nouveau royaume de Grenade. Voyages faits dans ces contrées.*

NOUVEAU VOYAGE de Lyonel *Waffer,* et Description de l'isthme de l'Amérique, dans l'année 1698 : (en anglais) *Waffer's (Lyonel) New Voyage and Description of the isthme of America, in the years 1698.* Londres, 1699, in-8°.

NOUVEAU VOYAGE de Lyonel *Waffer,* etc... seconde édition, avec l'addition de l'Histoire naturelle de cette contrée, etc... : (en anglais) *Lyonel Waffer's New Voyage, etc.... second edition to which are added the Natural History of those parts, etc....* Londres, 1704, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

LE VOYAGE de Lyonel *Waffer*, où l'on trouve la description de l'isthme de l'Amérique, avec figures. Paris, Collin, 1709, in-12.

La traduction de ce Voyage se trouve aussi, comme on l'a vu, dans le recueil des Voyages de Dampierre.

La partie du Voyage qui comprend la description de l'isthme de l'Amérique ou de Panama est précieuse, parce que c'est la seule description particulière que nous ayons de cet isthme.

NOTICE historique de la conquête de la Terre-Ferme dans les Indes occidentales, par Simon *Pedro* : (en espagnol) *Simon Pedro Noticias historiales de las conquistas de Tierra-Firma in las Indias occidentales*. Cuença, 1626, in-fol.

RELATION de la mission des PP. de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique méridionale, avec une instruction à la langue des Calibis, sauvages de la Terre Ferme d'Amérique, par le P. *de Pelleprat*. Paris, Cramoisy, 1655, in-8°.

NOTICES historiques sur la Terre-Ferme, par *Sineros* : (en espagnol) *Sineros Noticias Historiales de Tierra-Firma*. Cuença, 1681, in-fol.

HISTOIRE générale de la conquête du nouveau royaume de Grenade, par D. Lucas *Fernandez* : (en espagnol) *Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Grenada, por D. Lucas Fernandez*. Anvers, J. B. Verdussen, in-fol.

HISTOIRE de la conquête du nouveau royaume de Grenade, par *Piedro Hita* : (en espagnol) *Piedro*

Hita Historia de las conquistas del nuevo reyno de Grenada. Anvers, in-fol.

HISTOIRE de la conquête et de la population de la province de Venezuela, par Don Joseph *de Driedo*, première partie : (en espagnol) *Historia de las conquistas y poblacion de la provincia de Venezuela, por D. Joseph de Driedo.* Madrid, Hernoville, 1723, in-fol.

HISTOIRE du nouveau royaume de Grenade, par le P. *Cassan* : (en espagnol) *Historia del nuevo reyno de Grenada, por P. Cassan.* Madrid, 1751, in-fol.

L'ORÉNOQUE illustrée, ou Histoire naturelle, civile et géographique de cette grande rivière, avec le gouvernement, les usages et les coutumes des Indiens, par le P. Joseph *Gumilla*, seconde édition, revue et augmentée : (en espagnol) *El Ororoco illustrado, y defendido Historia natural, civil y geografica de este gran rio, con governo uso y costumbres de los Indios, escritto por el Padre Joseph Gumilla, segunda imprenta, revista y commentada.* Madrid, Fernandez, 1745, 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

HISTOIRE naturelle, civile et géographique de l'Œronoque et des principales rivières qui s'y jettent, dans laquelle on traite du gouvernement, des usages et des coutumes des Indiens qui l'habitent, des animaux, des arbres, des fruits, des résines, des herbes et des racines médicales qui naissent dans le pays, par le P. Joseph *Gumilla*, traduit de l'espagnol sur la seconde édition par M. Eydous,

avec une carte du pays et quelques figures. Avignon, 1758, 3 vol. in-12.

HISTOIRE chorographique, naturelle et évangélique de la Nouvelle-Andalousie, de la province de Cumana et de la rivière de l'Oronoque, par François-Antoine *Caulin* : (en espagnol) *Historia chorographica y evangelica della Nueva-Andalousia, provincia de Cumana, Guyana, y riberas del rio Oronico, por Fr. Ant. Caulin*. Madrid, 1779, in-4°.

ESSAI sur l'Oronoque et les habitans des rives de ce fleuve, par Philippe-Salvador *Gilius* : (en italien) *Saggio sopra Orenico egli habitanti delle rive Oronico, di Phil. Salvador Gilius*. Rome, 1780, in-8°.

ESSAI sur l'histoire de l'Amérique, ou Histoire naturelle, civile et ecclésiastique des royaumes et provinces espagnoles de terre-ferme dans l'Amérique méridionale, par Philippe-Salvador *Gilius* : (en italien) *Saggio di istoria Americana, o sia Istoria naturale, civile e sacra de' regni e delle provincie spagnole di terra-ferma nell' America meridionale, di Philip. Salvador Gilius*. Rome, 1780, 1781, 1782, 3 vol. in-8°.

VOYAGE à la partie orientale de la Terre-Ferme dans l'Amérique méridionale, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804, contenant la description de la capitainerie générale de Caracas, composée des provinces de Venezuela, Maracaibo, Varinas, la Guyane espagnole, Cumana, et de l'île Sainte-Marguerite ; et renfermant tout ce qui a rapport à la découverte, à la conquête, à la topo-

graphie, à la législation, au commerce, aux finances, aux habitans et aux productions de ces provinces; avec un apperçu des mœurs et des usages des Espagnols et des Indiens sauvages et civilisés; par P. *Depons*, agent du Gouvernement français à Caracas, avec une carte géographique et les plans de la ville capitale et des principaux ports. Paris, Fain et Ce, et Colnet, 1806, 3 vol. in-8°.

Sur la partie orientale de la Terre-Ferme, nous n'avions, comme on a pu le voir par les précédentes notices, que l'Histoire de la conquête et de la population de la province de Venezuela, par D. Joseph *Driedo*, l'Histoire chronographique, naturelle et évangélique de la province de Cumana et de celle de l'Œronoque, confondue avec celle de la province d'Andalousie par Antoine *Caulin*, et enfin les détails, un peu trop prolixes peut-être, sur l'Œronoque et les habitans des rives de ce grand fleuve, par le P. *Gumilla* et Philippe-Salvador *Gilius*: mais les notions que ces écrivains nous avoient données de ces différentes parties de la partie orientale de la Terre-Ferme, outre qu'elles étoient déjà un peu anciennes, étoient d'ailleurs fort incomplètes; et l'on étoit loin de pouvoir y trouver, comme dans l'ouvrage de M. Depons, le tableau le mieux terminé, non-seulement de la découverte, de la conquête et de la topographie des provinces de cette contrée, mais l'économie rurale, politique et commerciale de ces provinces, avec des notions également approfondies et impartiales sur les mœurs et les usages des Espagnols qui s'y sont établis, et sur ceux des Indiens civilisés, ou restés encore sauvages.

Pour entreprendre et achever avec succès un pareil ouvrage, il falloit, chez une nation aussi jalouse que l'est la nation espagnole de tout étranger observateur, outre une longue résidence dans les possessions espagnoles de l'Amérique en général, et dans les provinces qu'on se

pouvoit de décrire en particulier, beaucoup de circonspection et de prudence dans les recherches auxquelles on avoit, et une sévère critique dans le choix et l'adoption des notions diverses qu'on pouvoit parvenir à se procurer. M. Depons a réuni tous ces avantages. Ce n'est qu'après avoir séjourné pendant huit ans dans des possessions espagnoles, étrangères à celles qu'il avoit spécialement pour objet de nous faire connoître, et où il a étudié à fond les principes généraux de l'administration espagnole en Amérique, ce n'est qu'après avoir parcouru durant quatre années une grande partie des contrées dont il vient de publier récemment la description, et avoir soigneusement recueilli et discuté les renseignemens qu'il lui étoit possible de réunir sur les contrées, où des obstacles insurmontables ne lui permettoient pas de pénétrer, qu'il a rédigé sa relation. L'attention constante qu'il a apportée à ne fronder aucun préjugé, et à s'assujettir aux coutumes [illegible], a écarté de lui les préventions soupçonneuses, et lui a concilié l'estime et la bienveillance des premières autorités du pays qui, à son départ, lui ont donné des témoignages flatteurs de leur reconnoissance, pour les communications qu'ils avoient reçues de lui concernant les améliorations dont étoit susceptible, dans beaucoup de branches, le régime administratif de la partie orientale de la Terre-Ferme.

M. Depons a scrupuleusement retranché tout ce qui ne tient qu'à la marche itinéraire, et qui occupe inutilement une si grande place dans d'autres Voyages: le sien est si plein de choses, et de choses d'un grand intérêt, que l'extrait que je vais en donner, et où je n'ai pas pu faire entrer une foule de détails très-instructifs, ne devra être considéré, malgré son étendue apparente, que comme un simple apperçu.

Contre l'opinion de Lopez de Gomara, et d'après l'autorité d'Oviedo, bien préférable d'après son exactitude universellement reconnue, M. Depons, en accordant à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert, en 1498, la

Terre-Ferme, lors de son troisième voyage en Amérique, observe que ce célèbre navigateur n'en côtoya qu'une partie : mais ce fut d'après les renseignemens qu'il donna sur les mœurs et les coutumes des habitans, avec lesquels il avoit communiqué, et sur les richesses qu'il avoit apperçues, dont les perles faisoient la partie principale, que le gouvernement espagnol confia au capitaine Alphonse Oyeda la mission de continuer la découverte. Dans cette expédition, Oyeda fut accompagné par Améric Vespuce, qui, à son retour, insinua, dit-on, que c'étoit à lui qu'on devoit la découverte de l'Amérique; ce qui fit donner ce nom au Nouveau-Monde.

Des missionnaires furent employés d'abord pour amener à l'état de civilisation les naturels du pays. Une trahison atroce, ourdie par des corsaires de Saint-Domingue qui avoient abordé à Cumana, l'un des premiers établissemens formés à la partie orientale de la Terre-Ferme, souleva les Indiens, qui égorgèrent les missionnaires : ceux qui leur succédèrent eurent le même sort.

Des expéditions militaires, successivement envoyées de Saint-Domingue, réussirent à former quelques établissemens durables sur la côte; mais les excès qu'elles se permirent, menaçoient ces établissemens d'une ruine prochaine, lorsque l'audience de Saint-Domingue y envoya, assisté de quelques forces, un commissaire dont l'affabilité, la douceur, les lumières, lui gagnèrent la confiance d'un des principaux Caciques du pays, qui se déclara vassal du roi d'Espagne : une ville fut bâtie sur ce territoire.

La civilisation des Indiens faisoit des progrès rapides; les établissemens espagnols commençoient à prospérer; la province de Venezuela participoit à ces succès, lorsque des besoins d'argent engagèrent Charles-Quint à céder cette province aux riches banquiers d'Augsbourg, les *Welsers*, dont les féroces agens, par leurs cruautés et leurs brigandages, firent de ce vaste pays un théâtre de désolation.

La révocation de cette concession funeste fut l'heureu

signal d'un meilleur ordre de choses. D'anciennes loix qui déclaroient libres les Indiens, même ceux qui seroient pris les armes à la main, reçurent leur exécution. Les Indiens qu'on parvint à soumettre, furent partagés entre les Espagnols, pour exercer sur eux, non le droit de propriété, mais une salutaire surveillance. Ces partages d'Indiens donnèrent lieu à la fondation de plusieurs villes, dont une centaine d'Espagnols formoient un premier noyau de population. Il fut établi dans chacune un Cabildo, espèce de municipalité.

La surveillance des conquérans sur les Indiens répandus dans les villages, où aucun Espagnol n'avoit la faculté de s'établir, consistoit dans la protection qu'on leur assuroit contre les injustices et les vexations, dans l'enseignement de la religion chrétienne qu'on leur procuroit, dans l'organisation d'un gouvernement social qu'on substituoit insensiblement aux inclinations et aux habitudes de la vie sauvage, enfin dans la direction qu'on donnoit à leurs travaux agricoles et domestiques. En échange de ces soins, les Indiens ne devoient qu'un tribut annuel qui se payoit en journées de travail, en fruits, en argent. Ce tribut une fois payé, l'Indien étoit dispensé de tout autre service personnel.

Ce régime fut étendu à toutes les nouvelles possessions que les Espagnols se procurèrent, soit par la voie de la conquête à main armée, soit par le moyen plus doux des missions. Ainsi s'établirent successivement les villes de Coro, de *Cumana*, de *Maracaïbo*, de *Corosa*, de *Saint-Sébastien*, de *Los Reyes*, et enfin de *Caracas*. Ce fut la conquête du pays dont cette dernière ville prit son nom, qui causa le plus de fatigues et de pertes d'hommes aux Espagnols. Ce même nom de Caracas est celui de la capitainerie générale de la partie orientale de la Terre-Ferme : elle comprend la province de *Venezuela* au centre, le gouvernement de *Macaraïbo* à l'ouest, de *la Guiane* espagnole au sud, de Cumana à l'est et de *l'île de la Marguerite* au nord-est.

Un pays situé, comme l'est celui-là, au-delà du douzième degré de latitude nord, vers la ligne équinoxiale, sembleroit ne devoir offrir qu'un sol aride, qu'une terre inhabitable; mais une chaîne de montagnes qui le traverse, et dont la plupart ont peu d'élévation, y établit autant de températures différentes, très-favorables en général à la diversité des productions, et fait même jouir, en plusieurs endroits, de la fraîcheur d'un printemps continuel. Deux montagnes seulement se refusent opiniâtrément aux bienfaits de la fécondité : ce sont le *Tumeriguiri*, près de Cumana, dont la hauteur est de neuf cent cinquante-cinq toises, et sur-tout le *Pichaco oriental*, qui a douze cent soixante et dix-huit toises au-dessus du niveau de la mer.

De cette disposition des montagnes, il résulte qu'on ne connoît dans le pays que deux saisons, l'été et l'hiver, qui ne sont déterminés que par le règne des pluies et celui du sec. Dans la saison des pluies, qu'on appelle hiver, on peut évaluer leur durée, en calculant le temps de leur chute et les intervalles, à trois heures par jour, depuis la mi-mai jusqu'à la fin de novembre. Dans les autres mois, il en tombe encore, mais elles sont rares. Les tremblemens de terre, dans la Terre-Ferme, sont assez fréquens, mais moins violens qu'au Pérou.

Le plus grand bonheur, observe judicieusement M. Depons, dont jouissent les provinces de Caracas, c'est de ne pas avoir de mines d'or et d'argent en exploitation. Dans le cours du quinzième siècle, il fut successivement découvert plusieurs mines d'or, à l'exploitation desquelles les soulèvemens des Indiens et des noirs forcèrent le gouvernement de renoncer. Celle qui fut découverte vers la fin de ce même siècle, et qui fournissoit abondamment de l'or à vingt-trois karats, fut abandonnée, graces à l'extrême insalubrité du pays. Les seules mines qui soient exploitées, sont celles de cuivre qui se trouvent dans la juridiction de Saint-Philippe; mais l'exploitation de ces mines est fort utile au pays, par l'emploi qu'on fait dans les sucreries du cuivre qu'elles fournissent. Il est reconnu



que ce métal est de beaucoup préférable au fer pour les chaudières et autres ustensiles, tant par l'économie de ... et de bois qui résulte de son usage, que par le nouvel ...; ou qu'on peut faire du cuivre avec fort peu de ...et, lorsque ces chaudières et ces ustensiles sont hors de service : ce qu'on ne peut pas attendre de ceux qui sont fabriqués avec la fonte de fer. Une considération plus puissante encore, c'est que les mines de cuivre n'emploient pas assez d'hommes pour que l'humanité ait à en gémir, et la culture à en essuyer aucun préjudice.

On ne pourroit pas en dire autant de la pêche des perles qui, dans les premiers temps de la découverte, formoit la principale branche de la richesse du pays et des revenus du roi. Cette pêche, qui faisoit périr beaucoup d'Espagnols et d'Indiens, étoit aussi funeste par ses résultats que l'exploitation des mines d'or et d'argent : heureusement qu'un concours de circonstances auxquelles il faut ajouter la disparition presque totale du banc des perles, en a fait abandonner la pêche.

Les habitans de la côte orientale de la Terre-Ferme en seroient plus que dédommagés par la quantité et la bonne qualité du sel, tant fossile que marin, qu'on peut recueillir sur toute la côte nord de la province de Venezuela, s'ils n'en négligeoient pas autant qu'ils le font, l'exploitation, au point qu'ils n'en retirent pas la vingtième partie de ce qu'elle pourroit fournir.

Un autre bienfait que la nature leur a ménagé, c'est une grande abondance d'eaux minérales, tant chaudes que froides, de toute qualité, ammoniacales, sulfureuses, ferreuses, acidules, etc..; mais l'éloignement où sont des lieux habités ces sources précieuses, et la répugnance qu'ont les Espagnols à se déplacer, ne permettent pas à la médecine d'en retirer tous les avantages qu'elles pourroient procurer pour la cure d'un grand nombre de maladies, ou la conservation même de la santé.

Les forêts dont sont couvertes les montagnes de Venezuela, pourroient fournir beaucoup de bois de construc-



tion; mais les frais immenses qui accompagnent toute entreprise au compte du roi, en ont fait abandonner l'exploitation : on n'envoie plus en Espagne que ceux qui sont convenables à l'artillerie. Ces forêts au reste fournissent les bois les plus propres à la charpente, à la menuiserie et à beaucoup d'usages particuliers. On y trouve même des bois de teinture; mais les Espagnols en tirent peu de parti, ainsi que d'une quantité considérable de gommes, de résines, d'huiles, de racines et d'écorces que ces forêts pourroient fournir au commerce : on en peut dire autant d'un grand nombre de plantes médicinales.

A ces richesses naturelles du sol, il faut ajouter l'abondance des poissons de toute espèce que peuvent fournir les rivières dont est arrosée la partie orientale de la Terre-Ferme et les lacs répandus sur sa surface, dont les principaux sont le lac de Valemo et le lac de Macaraïbo. La chasse aux oiseaux aquatiques qui fréquentent en foule ces lacs, est aussi fructueuse que la pêche. La fécondité du sol qui entoure le premier de ces lacs, la pureté de l'air qu'on y respire, en ont peuplé les environs. La stérilité, et plus encore l'insalubrité des bords de l'autre lac, en repoussent la population et la culture.

Je ne suivrai pas M. Depons dans la description topographique qu'il fait des différentes provinces qui forment le gouvernement général de Caracas; il faut lire ces curieux détails dans l'ouvrage même. Je passe de suite au recensement que, d'après les renseignemens les plus sûrs, il nous donne de la population totale de ce département : il la porte à sept cent vingt-huit mille ames. Dans cette population, les blancs entrent pour deux dixièmes, les esclaves pour trois, les affranchis ou descendans d'affranchis pour quatre, et les Indiens pour le reste. Sur un sol dont la fertilité et l'étendue pourroient suffire à une population centuple, celle-ci doit paroître, au premier aspect, infiniment foible. On la trouvera néanmoins considérable, relativement aux Espagnols, si l'on réfléchit à la modicité de celle de la métropole qui fournit les colons,

à la vaste étendue des possessions espagnoles en Amérique, qui toutes ont tiré de la mère-patrie leurs nouveaux habitans, à la passion nationale pour les mines, qui attire presque exclusivement au Mexique et au Pérou tous les Espagnols que la cupidité entraîne en Amérique; au médiocre appât que leur offre l'établissement de Caracas, où il faut acheter lentement, par la culture, les richesses que l'exploitation des mines procure ailleurs si rapidement; enfin, aux entraves que le gouvernement espagnol est forcé de mettre au passage des nationaux en Amérique, pour empêcher que la métropole ne se dépeuple encore plus qu'elle ne l'est. Les entraves sont telles, que l'émigration de l'Espagne pour la Terre-Ferme est presque nulle. Ce vide ne peut pas être rempli par les étrangers qui éprouvent, pour venir s'y établir, des difficultés presque insurmontables. Ces difficultés, lorsqu'ils sont parvenus à y former un établissement quelconque, deviennent plus graves encore, par les contradictions, poussées presque jusqu'à la persécution, que leur fait éprouver la jalousie nationale. La population espagnole se soutient toujours néanmoins dans la même proportion à-peu-près, graces au profond attachement des créoles pour le sol qui les a vu naître. Cette répugnance à passer en Europe, couvre, en quelque sorte, les pertes que fait annuellement la population espagnole par le célibat auquel se vouent un assez grand nombre d'entre eux, en contractant le vœu de chasteté.

A ce penchant pour entrer dans le clergé séculier, ou dans l'état monastique, se joint, chez la grande généralité des créoles, le goût le plus décidé pour le barreau, les emplois de la robe et de la finance, les emplois militaires. L'état de cultivateur est le seul qui soit méprisé. D'après cette passion dominante des créoles pour les professions libérales; d'après la pénétration, la vivacité de leur esprit, l'opiniâtreté même de leur application qui leur donnent beaucoup d'aptitude aux sciences, ils auroient dû y faire des progrès rapides : un mauvais système d'instruction

publique, dont un savant créole du pays même a tracé avec vigueur, dans un discours public, les principaux inconvéniens, avoit retardé jusqu'à ces derniers temps leur essor. Le plus grand vice de cette instruction, étoit sa concentration dans l'étude exclusive des livres nationaux. La jeunesse commence à se dépouiller de ce préjugé, et cherche à s'instruire dans les ouvrages étrangers. L'étude des langues française et anglaise est devenue familière à la plupart des jeunes gens.

Cette louable disposition à chercher par-tout à s'éclairer, pourra néanmoins être très-contrariée encore par l'habitude qu'ont prise les jeunes Espagnols de se marier de très-bonne heure: elle les jette dans l'embarras des soins domestiques, dans un âge où ils ne devroient s'occuper que d'acquérir des lumières propres à leur faire remplir avec succès les devoirs de citoyen, de père de famille, et ceux encore qu'exige l'exercice de telle ou telle profession. Rien de plus commun que de voir des époux dont les années réunies ne vont guères au-delà de trente ans. Outre que ces unions précipitées ont pour le jeune marié l'inconvéuient sur lequel je viens d'insister, elles ont pour les deux époux celui de ne pas leur laisser le temps de pénétrer mutuellement leur caractère; et elles ne préparent que trop fréquemment des unions mal assorties. Ce fâcheux résultat avoit pour cause, en grande partie, le peu d'influence que les loix espagnoles accordoient aux parens sur les volontés de leurs enfans, en matière sur-tout de mariage. Les tribunaux, en effet, accueilloient presque toujours favorablement, le seul cas de mésalliance excepté, les demandes que les deux parties portoient devant eux, à l'effet d'être autorisées à s'unir contre le gré de leurs parens. Il suffisoit même quelquefois que deux jeunes gens déclarassent hautement, devant le curé de leur paroisse, qu'ils se prenoient pour époux. Au moyen de cette simple déclaration, le défaut de publication des bancs et du consentement des parens, n'étoit point un obstacle à la validité du sacrement. Cet abus n'a été réprimé que très-récemment par

cette pragmatique-sanction du 28 avril 1803. Du reste, à d'autres égards encore, la soumission des enfans à leurs père et mère, n'est véritablement qu'apparente. Les témoignages de respect qu'ils leur prodiguent, et qui ont même quelque chose de servile, émanent moins du sentiment, que de l'habitude qui les a placés au nombre des étiquettes, plus nombreuses encore chez les Espagnols de l'Amérique que chez ceux de la métropole : M. Depons en donne un détail curieux.

La prématurité des unions conjugales n'est pas, à la Terre-Ferme, l'unique cause des mauvais ménages : il en est une autre plus puissante encore, c'est la protection aveugle que les lois espagnoles accordent aux femmes, au préjudice de leurs maris. Il n'y a pas d'êtres plus malheureux qu'un créole espagnol dont la femme est jalouse, déréglée ou acariâtre. Sur la plainte qu'elle porte contre son mari la femme possédée de la jalousie, soit pour déréglement de mœurs, soit pour mauvais traitemens, soit pour dissipation seulement, elle en est crue sur sa parole, sans avoir besoin d'administrer aucune preuve. Selon le rang que le mari occupe dans la société, on le cite pour subir une forte réprimande, ou on le fait mettre sur le champ en prison, et il y reste jusqu'à ce que la femme demande elle-même qu'il soit rendu à la liberté. Au contraire, le mari se plaint-il de l'inconduite de sa femme, il suffit que celle-ci se montre offensée d'une accusation qui attaque son honneur : le mari alors est condamné au silence ou à plus de discrétion : heureux même s'il ne subit pas la punition qui auroit dû être infligée contre sa femme.

La dépendance où est de son épouse le créole espagnol, se trouve à un tel point, à la Terre-Ferme, qu'il ne peut entreprendre aucun voyage sans son consentement exprès, et sans avoir pourvu à sa subsistance pour tout le temps qu'il sera absent. S'il ne revient pas au temps fixé par la permission qu'il a obtenue, les autorités locales, à la première réclamation de la femme, ordonnent au mari de se retirer auprès d'elle, fût-il au Chili ou dans la Californie,

que ses affaires soient terminées ou non. Tout militaire, tout officier de l'administration et de justice, marié, laisse à sa femme qui ne le suit point, une partie de son traitement : s'il ne le fait pas de bonne grace, le trésorier en fait la retenue.

A ce tableau particulier de l'intérieur des familles, M. Depons fait succéder les traits généraux du caractère espagnol à la Terre-Ferme, lequel diffère, par quelques nuances, de celui des habitans de la métropole. Chacun, dans cette partie de l'Amérique, vit isolé, et n'a avec ses compatriotes que des relations où la politique entre pour beaucoup, et la cordialité presque pour rien. Ce défaut de communications franches, cette absence des liaisons amicales remontent à la première jeunesse. Jamais on ne voit parmi les Espagnols, à la Terre-Ferme, comme on le voit en Europe, de jeunes filles décemment réunies pour s'amuser, ni les jeunes gens lier entre eux aucune partie de plaisir. Jamais de bals ni de ces repas connus sous le nom de *piquenique*. Cette habitude de se tenir dans l'isolement, engendre une jalousie sourde et dissimulée qui s'irrite par les succès d'autrui, mais que la politique dérobe adroitement sous les dehors les plus trompeurs. De-là les créoles, si susceptibles dans le fait, se montrent de si bonne composition en apparence : un propos indiscret ou seulement irréfléchi, un récit équivoque sur l'ancienneté de la famille, sur la noblesse, sur la nature de ses titres, mettent le créole espagnol en courroux, et allument en lui le desir effréné de la vengeance : il pardonne plus difficilement une plaisanterie faite sur lui-même que sur l'un de ses ancêtres. Dès qu'il a voué le sentiment de la haine à quelqu'un, c'est pour la vie, et suivant la gravité du motif, elle passe aux générations suivantes; mais ce n'est point, comme en Europe, par la voie du duel qu'on se dispose à venger l'injure vraie ou prétendue qu'on a reçue; la vengeance qu'on cherche à en tirer ne produit jamais l'effusion de sang; elle s'enveloppe toujours de ce que la chicane a de plus subtil pour amonceler devant les tribu-

…t les écrits et les procédures, y éterniser s'il est possible … procès, et y faire dépenser à sa partie adverse des … considérables dont il fait lui-même le sacrifice … la fatiguer.

Cet esprit processif est naturel à l'Espagnol-Américain: … fatigue pas moins les tribunaux pour ses intérêts que … ses prérogatives. Le combat de la plume est une véri… passion chez lui; et cette passion qui le ruine, four… un aliment continuel à la rapacité d'une infinité de … qui entourent les diverses juridictions, pour y … rer la substance des familles. De cette facilité de … er sa vie dans un métier qui n'exige d'autre fonds … le talent du sophisme, naissent l'empressement à se … agréger au nombre des suppôts de la justice, et … ersion pour les travaux agricoles et pour le com… rce.

Par une bizarrerie assez remarquable, les Espagnols … ou Américains établis en Amérique, n'ont pas, … toutes autres circonstances, le caractère que sembleroit … noncer leur passion pour les procès. Loin d'être pétu… , vifs, emportés, ils sont doux, honnêtes, affables, et … tout polis à l'excès: on ne les voit jamais montrer une … taine hardiesse dans leurs spéculations et leurs entre… … : elles se ressentent toutes d'une timidité qu'ils … pellent prudence. De-là, leurs succès n'ont rien de … rveilleux, leurs revers, rien de désespérant. S'ils ne … t pas des fortunes rapides, ils se ruinent aussi plus … rement et plus lentement. Ce n'est qu'à entreprendre … procès qu'ils montrent une audace disconvenante avec … rs inclinations naturelles.

Les créoles de la Terre-Ferme, non plus que ceux des … tres parties de l'Amérique espagnole, n'ont jamais fait directement la traite des noirs; ils n'ont établi aucun comptoir sur la côte d'Afrique: ce commerce leur parois… trop répugner avec les principes de la religion chré… … ; mais par une subtile transaction avec leur cons… … , ils trouv… … naturel d'acheter des noirs, lors-

qu'on en importe chez eux : le gouvernement même leur permettoit d'en aller acheter dans les colonies étrangères. Le bouleversement de Saint-Domingue et ses causes ont fait révoquer cette permission. Les créoles de la Terre-Ferme s'en sont tenus prudemment à conserver ce qu'ils avoient de nègres chez eux, sans se hasarder de compromettre la tranquillité de la colonie par l'appât d'une grande augmentation de culture.

On croit généralement, dit M. Depons, que les créoles espagnols traitent leurs esclaves avec plus d'humanité que ne le font les autres nations. Cette opinion n'est exacte que sous certains rapports : ils sont, à la vérité, plus familiers avec leurs esclaves que les créoles des autres nations ; mais c'est principalement dans la vue d'en faire de bons chrétiens. Les exercices de piété qu'on fait faire aux nègres, les prières dont on les surcharge, ne tournent pas au profit des mœurs. La surveillance qu'on exerce sur les jeunes négresses, pour les préserver du libertinage, n'a d'autre effet que d'irriter plus fortement leurs desirs, et souvent elles sont corrompues par leurs propres gardiens. Du reste, les maîtres bornant leur zèle à inculquer les principes de la religion à leurs esclaves, sont de la plus grande insouciance sur les besoins physiques de ces malheureux. Une cédule royale de 1789, qui avoit pour objet d'améliorer le sort des noirs sous ces deux rapports, n'ayant pas consulté les localités, est demeurée sans exécution.

A d'autres égards, le sort des esclaves est plus supportable dans les colonies espagnoles, et particulièrement à la Terre-Ferme, que dans celles des autres nations. L'esclave, loin d'y être condamné, comme ailleurs, à souffrir sous un maître injuste, peut impunément sortir du domaine de celui qui abuse de son droit de propriété. La loi veut cependant qu'il articule des motifs, mais la jurisprudence admet les plus légers. La moindre allégation, vraie ou fausse, suffit pour que le maître soit tenu de vendre l'esclave qui ne veut plus le servir : il ne peut même le vendre qu'au prix qu'il l'a acheté ; encore faut-il que ce prix n'ex-

...e pas trois cents piastres fortes, quelque talent qu'ait l'esclave. Tout esclave peut se racheter, en remboursant à son maître ce qu'il lui a coûté, ou en lui comptant trois cents piastres fortes, dans le cas où il auroit été acheté plus cher. Le reçu de cette somme lui donne la liberté, et le met au rang des citoyens, avec les restrictions qui seront marquées dans la suite, sans que ni la loi, ni le fisc interviennent dans cet acte que toutes les autres nations ont assujetti à des formes plus authentiques et à des frais plus considérables.

Cette faculté donnée aux esclaves de recouvrer leur liberté, a singulièrement grossi, dans la capitainerie générale de Caracas, la classe des affranchis. Sur une population de sept cent vingt-huit mille individus que contient, comme on l'a vu, cette capitainerie, on compte deux cent quatre-vingt-onze mille deux cents affranchis, ou nés de parens affranchis : on les nomme là, comme ailleurs, *gens de couleur*.

Cette classe pouvant devenir redoutable, diverses cédules sont parvenues à mettre une distinction frappante entre les gens de couleur et les blancs. Elles ont déclaré les hommes libres *de couleur* incapables de remplir aucun emploi public, et de servir dans les troupes du roi, avec faculté seulement de pouvoir entrer au service dans des corps particuliers de milice, où le mérite peut porter l'homme de couleur jusqu'au grade de capitaine. Tous les emplois supérieurs sont réservés exclusivement aux blancs. Cette mesure est la seule qui soit assez rigoureusement observée. Des dispenses achetées chèrement ont néanmoins procuré à quelques familles d'hommes de couleur un ordre du roi qui déclaroit leurs membres habiles à exercer toutes sortes d'emplois. Pendant le séjour de M. Depons à Caracas, une famille entière de cette classe obtint du roi tous les priviléges attachés à la classe blanche; mais le seul avantage qu'elle en retira, lui parut être tombé sur les femmes, qui obtinrent, par-là, le droit de s'agenouiller dans les églises sur des tapis, et qui, dans l'exercice de ce privilége, mirent



beaucoup d'ostentation et de luxe. Du reste, des gens instruits lui assurèrent que cette grace du roi, quelque chère qu'elle eût coûté, n'opéreroit, dans l'opinion publique, aucun changement favorable à cette famille, et qu'aucun de ses membres ne seroit appelé à exercer des fonctions publiques, tant que la couleur décéleroit son origine, tant le préjugé est indépendant de l'autorité! Ce même préjugé rend très-rares les alliances de familles de couleur avec les principales familles espagnoles; mais elles avoient été assez communes dans la basse classe des blancs, jusqu'en 1785, qu'une cédule royale exigea expressément, pour la validité des mariages, le consentement des parens, ou du moins qu'il fût demandé dans les formes prescrites par les loix : cette cédule portoit que la différence de couleur seroit une raison suffisante pour empêcher le mariage entre les blancs et les filles de couleur, conformément à la pragmatique de 1776, qui prohibe tout mariage entre des personnes blanches et des personnes de couleur. Depuis la publication de cette cédule, dit M. Depons, le préjugé a repris tout l'empire que le temps lui avoit fait perdre.

Par une contradiction singulière, mais qui s'explique néanmoins par les considérations suivantes, il n'est pas très-rare de voir des mariages entre des hommes de couleur et des filles blanches. Ces filles sont le fruit clandestin de la foiblesse de leurs mères, qui, pour sauver leur honneur, les ont fait exposer, et les ont vouées, par cela même, à une telle misère, qu'elles donnent la main au premier homme de couleur qui la leur demande.

Cet usage donne lieu à M. Depons de gémir sur le défaut d'asyles publics, dans la capitainerie de Caracas, pour les enfans exposés. Tandis qu'on y voit, dit-il, tant d'églises richement dotées, tant de fondations religieuses de toute espèce, il n'y a pas un seul hospice pour les enfans exposés : le plus souvent ils sont ramassés par des femmes de couleur, ou même par des négresses. Les enfans mâles, à la vérité, sont reçus de bonne heure dans les couvens et dans les églises ; mais les filles partagent la misère de leurs

pères nourriciers, et se trouvent ainsi obligées de contracter les mariages dont on vient de parler.

La classe des hommes de couleur libres n'a d'inclination ni pour la culture, ni pour aucune espèce de travail. Cependant tous ont des mœurs, que les blancs, qui ne sont guère plus laborieux, leur abandonnent le droit d'exercer exclusivement. La profession de médecin leur étoit jadis interdite : ils y ont été admis par une cédule royale du 14 mars 1797.

Avant de tracer le tableau des Indiens de la Terre-Ferme et des rives de l'Orénoque, M. Depons recherche comment l'Amérique a été peuplée. Sur cette importante question, il embrasse l'opinion la plus commune, qui suppose que l'Amérique a été détachée de l'ancien continent par un de ces déchiremens que les déluges ou les tremblemens de terre peuvent seuls opérer : il appuie cette opinion sur la multitude d'exemples de cette sorte d'écarts de la nature, qui ont opéré tant de révolutions dans le globe ; mais il ne dissimule pas l'objection qui résulte de la différence des animaux, sous les mêmes latitudes, dans l'ancien et dans le nouveau continent. Il observe ensuite que la population de l'Amérique étoit extrêmement foible relativement à son étendue ; qu'en particulier, c'étoit sur les côtes de la mer, aux bouches et sur les bords de l'Orénoque qu'étoit répandue la population de la Terre-Ferme, que les plaines n'avoient que très-peu ou point du tout d'habitans. Les Indiens, comme il a plû aux Espagnols de désigner sous ce nom les naturels de l'Amérique, formoient des peuplades circonscrites dans une certaine étendue de territoire, sous le commandement d'un chef ou cacique, en cas de guerre seulement. La moindre violation de ce territoire donnoit lieu à de sanglantes guerres entre les nations voisines. Le défaut de communication entr'elles avoit nécessairement introduit une grande diversité de langues, une multitude de dialectes dont la pauvreté, chez ces peuples, étoit analogue à celle de leurs idées.

Ainsi que la plupart des peuples de l'Amérique, ceux

de la Terre-Ferme faisoient la guerre d'une manière atroce, empoisonnant les flèches, massacrant les prisonniers, les mangeant même assez fréquemment.

Le système religieux des Indiens est tellement enveloppé de superstitions, qu'il faut, dit modestement M. Depons, une habileté supérieure à la sienne, ou une hardiesse qu'il n'a pas, pour donner comme positif ce qui, pour l'observateur exact, demeure douteux. Il a démêlé néanmoins qu'un point fondamental de la religion chez ces peuples, étoit l'immortalité de l'ame; mais qu'à la différence de toutes les nations sauvages de l'Amérique, qui admettent un bon ou mauvais principe, les Indiens de la Terre-Ferme en général n'en admettoient qu'un mauvais: singularité qui paroît tenir à la peur qui leur étoit naturelle. Une seule nation, c'étoit les Indiens de l'Orénoque, s'écartoit de cette croyance. Sans être plus instruits et moins superstitieux, ils avoient imaginé un auteur de toutes choses, auquel ils adressoient leurs adorations et leurs voeux. Quelques-unes de ces peuplades prenoient le soleil pour l'Être suprême et pour cause première : d'autres décernoient aux crapauds les honneurs de la divinité. Toutes les nations de la Terre-Ferme varioient beaucoup dans leurs opinions sur le sort de l'ame après la mort.

Dans les provinces qui composent aujourd'hui les provinces de Venezuela, de Maracaïbo et de Cumana, la religion étoit unie à l'art de guérir. Dès l'enfance, on faisoit apprendre à ceux qui se destinoient à exercer cette double profession, et qui étoient connus sous le nom de *Piaches*, la médecine et la magie. Il est difficile de faire saisir en quoi consistoit l'apprentissage de cette dernière prétendue science : on entrevoit seulement que c'étoit de ridicules maléfices. Quant à la médecine, elle consistoit dans l'emploi d'herbes et de racines crues pilées avec de la graisse, dans celui de plusieurs espèces de bois et autres substances inconnues du vulgaire. Leur usage étoit de lécher la partie où se fixoit la douleur, afin d'en extraire l'humeur vicieuse. Lorsque la douleur augmentoit, ils ajoutoient à ce pro-

.. lé, les frictions; si le malade guérissoit, on donnoit au .. he tout ce qui étoit dans la maison; si le malade suc-..mboit, on en accusoit le seul destin : on conçoit par-là, .. el point ces piaches étoient respectés; non-seulement .. oient les plus riches de la peuplade, mais même les .. qui le fussent. Aussi, pour parvenir à ce grade, fal-..-il subir de rudes épreuves, telles qu'une réclusion de .. x ans dans des cavernes au milieu des bois, l'abstinence .. tout ce qui étoit animé, et la solitude la plus absolue. .. vieux piaches seuls approchoient la nuit de ces néo-.. tes, pour leur donner des instructions. Je ne suivrai .. M. Depons dans les curieux détails où il est entré sur .. sages des diverses peuplades de la Terre-Ferme et de .. Orenoque : ces usages ont beaucoup d'analogie avec .. ux des Caraïbes des îles Antilles, sur lesquels on a .. villi tant de lumières.

Tout comme chez ces insulaires, la condition des femmes .. déplorable, principalement sur les bords de l'Oré-.. que, où elles éprouvoient des traitemens inusités chez .. autres nations sauvages. Les vieillards, dans leur cadu-.., ne trouvoient aucun secours chez leurs enfans, .., chose abominable! portoient souvent sur eux une .. n criminelle pour s'en délivrer. Ces mêmes enfans, .. ares à ce point pour leurs pères, mais témoins, jusqu'à .. adolescence, et compagnons même des souffrances de .. mères, conservoient pour elles un sentiment de pitié .. avec le temps, se convertissoit en une affection plus .. re.

En soumettant les Indiens, les Espagnols leur ont trans-.. s toutes leurs inclinations et tous leurs vices. Afin de les .. r dans la dépendance, on avoit imaginé de leur .. ndre la fabrication et le port des armes, et jusqu'à .. e du cheval. En les obligeant de se réunir dans des .. ges, on leur avoit sévèrement prescrit, à peine du .. et et d'une amende en cas de contravention, de ne .. mais passer d'un village dans un autre. Enfin l'on avoit .. rdit aux Espagnols, aux mulâtres et aux métis, la

faculté d'habiter les villages indiens, de peur qu'ils n'y répandissent des idées contraires à la tranquillité publique. De toutes ces dispositions prohibitives, la dernière est la seule qui soit restée en vigueur, moins parce que l'expérience en a démontré l'utilité, que par l'intérêt qu'ont trouvé à la maintenir les missionnaires.

Jamais conquérant n'auroit accordé aux peuples conquis des priviléges aussi étendus, aussi importans que ceux qu'a assurés aux Indiens la générosité du gouvernement espagnol. Le premier de ces priviléges est celui de n'avoir d'autres magistrats que de leur propre classe et de leur choix. Non-seulement les Caciques, mais les Cabildo même, sont de race indienne. Pour que ces magistrats n'abusent pas de leur autorité, on a préposé dans chaque village, s'il est considérable, ou par trois ou quatre villages moins forts, formant un district, un Corrégidor ou protecteur des Indiens, ainsi qu'on l'appelle dans les autres parties de l'Amérique espagnole. C'est lui qui arrête le bras du magistrat indien, toujours prêt à frapper arbitrairement ses justiciables pour cause d'ivrognerie, d'impiété et de libertinage, dont il est souvent plus coupable lui-même que ceux qu'il punit.

On laisse à l'Indien la terre qu'il possède, lorsqu'il passe sous la domination espagnole : s'il n'en a pas, on lui concède une portion suffisante pour ses besoins, pourvu qu'il se livre à un travail quelconque.

Toutes les loix veulent que les préposés espagnols pour la défense des Indiens soient plus sévèrement punis que si les injustices étoient faites à des Espagnols. Outre les préposés pris dans cette dernière nation, et placés pour la défense des Indiens dans les villages, les procureurs généraux des audiences sont leurs défenseurs nés, tant en matière civile qu'en matière criminelle.

Les caciques et leurs descendans jouissent de tous les priviléges de la nation espagnole. Pour les produits de leurs terres et de leur industrie, tous les Indiens généralement sont exempts du droit d'alcavala, le plus onéreux

comme on le verra, des droits qui se perçoivent à la Terre-Ferme. Le tribut annuel de deux piastres fortes à-peu-près qu'on a imposé aux Indiens, ne se lève que sur les individus mâles, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de cinquante seulement. La moindre incommodité, la moindre intempérie des saisons, le moindre prétexte enfin, suffisent pour obtenir de la plupart des corrégidors la dispense du paiement. Néanmoins il n'est pas rare, à l'approche du recouvrement de cette taxe, si modique dans un pays aussi fertile que la Terre-Ferme, de voir les contribuables prendre la fuite, et chercher un asyle chez les Indiens non encore soumis.

Une autre prérogative des Indiens bien importante, est celle d'être considérés comme mineurs dans toutes leurs transactions civiles. Ils ne sont obligés à l'exécution des contrats qu'ils passent avec les Espagnols, sans l'intervention des juges, qu'autant qu'ils le veulent bien. En tout état de cause, ils peuvent en demander la révision. Enfin, pour dernier privilége, leurs biens-fonds ne sont légitimement acquis que sur une enchère judiciaire. Si néanmoins l'objet est de peu d'importance, la simple permission du juge suffit; mais elle ne s'accorde que lorsque des renseignemens bien exacts ont établi que le marché est avantageux à l'Indien.

L'église n'a pas été moins favorable aux Indiens que l'autorité civile. L'inquisition n'a aucun droit sur eux. Leurs crimes d'hérésie et d'apostasie sont du ressort des tribunaux des évêques, et leurs maléfices de celui des tribunaux séculiers; mais ces attributions ne sont que de forme, et il est sans exemple qu'un Indien ait été poursuivi pour ces sortes de délits.

Toute l'instruction requise pour admettre les Indiens à recevoir le baptême, consiste à leur faire déclarer, soit par signes, soit oralement, que l'idolâtrie, le mensonge, la pédérastie, la fornication, l'adultère, l'inceste et l'ivrognerie, sont des péchés mortels et capitaux. Comme ces peuples, extrêmement attachés à leur chevelure, répu-

gnoient à se les faire couper, ainsi qu'il est d'usage à l'égard de tous les néophytes qui se présentent au baptême, et s'interdisoient ainsi, par un refus obstiné, l'entrée du ciel, le roi d'Espagne, par une cédule du 15 mars 1581, défendit, malgré le précepte de Saint Paul, de couper les cheveux des Indiens.

D'après l'avis des théologiens les plus graves, on a fait aux Indiens la meilleure composition possible pour leur mériter l'absolution au confessionnal. L'obligation d'entendre la messe ne s'étend pas pour eux à la moitié des jours de fêtes où les Espagnols, sous peine de péché mortel, sont tenus d'y assister. Encore l'éloignement de leur demeure, la crainte d'être mouillés en se rendant à l'église, celle qu'on pourra en prendre occasion de leur demander le tribut, de leur assigner un travail, de leur infliger quelque correction, sont-ils pour les Indiens, suivant l'évêque *Montenegro*, des motifs suffisans de se dispenser de la messe dans ces fêtes même. Les jours de jeûne sont limités, pour l'Indien, aux vendredis de carême, au samedi-saint, à la veille de Noël. Sans être assujéti à prendre la bulle de la Crusade, il peut manger de tout ce dont elle permet l'usage à ceux qui l'achètent. Enfin on a tellement été persuadé que le seul moyen de faire aimer la religion par l'Indien consistoit à *christianiser* ses goûts et ses habitudes, qu'on en est venu à mettre en question s'il est permis de manger de la chair humaine ; et ce qui ajoute à la singularité de la question, c'est qu'elle a été décidée en faveur des anthropophages. Le même évêque *Montenegro*, s'appuyant sur la doctrine de *Lesio* et de *Diana*, décide qu'en cas de nécessité, on peut manger de la chair humaine, sans qu'il y ait aucune espèce de péché, parce que ce n'est pas un mal en soi : et c'est, s'écrie M. Depons, dans la contrée la plus fertile peut-être du globe, la plus couverte de forêts où le gibier fournit à l'homme une ressource abondante et inépuisable ; dans une contrée la plus arrosée de rivières remplies de poissons, de tortues, etc. qu'est intervenue une décision si étrange !

Tant d'efforts combinés par la politique et la religion pour amener les Indiens à jouir des avantages de la civilisation, n'ont pu surmonter l'insouciance et l'apathie de ce peuple. Il est peu d'Indiens civilisés qui ne soupirent après la vie des bois, et qui ne s'y réfugient aussi-tôt qu'ils le peuvent : ce n'est pas pour le prix qu'ils mettent à la liberté ; c'est pour la douceur que l'habitation des forêts promet à leur mélancolie, à leurs superstitions, à leur mépris pour les droits les plus sacrés de la nature. Si, avec toutes ses combinaisons, la politique n'a pas pu parvenir à leur faire goûter la vie civilisée, les ministres de la religion n'ont pas mieux réussi à les façonner au christianisme. Les mystères qui en font la base rebutent l'Indien, dont la crédulité se porte toute entière sur les maléfices et sur la puissance du diable. Tant que les exercices du christianisme font spectacle, il s'en amuse. Le son des cloches, les chants de l'église, le bruit des instrumens dont il est accompagné, la vue des cérémonies, semblent le captiver; mais tout ce qui tient à l'instruction, tels que les catéchismes, les sermons, la confession, sont pour lui des objets fastidieux. Plus d'une fois on a vu de vieilles Indiennes chercher à détruire dans les jeunes Indiens les salutaires effets que pouvoit produire chez eux la morale, en parodiant les sermons auxquels ils assistent; leur insinuer des doutes sur les dogmes qu'on leur enseigne, tels que l'éternité des peines et la puissance de Dieu; attribuer même l'usage de la confession à la seule curiosité du prêtre, etc....

M. Depons observe que le système d'excessive indulgence qu'on a adopté pour les Indiens, pour leur faire adorer et aimer un Dieu de paix et de miséricorde, pouvoit tout au plus convenir à la religion, mais ne convenoit pas également à la politique. On les a traités, dit-il, comme des bêtes féroces qu'on voudroit apprivoiser; il falloit les mener comme des enfans dont on vouloit faire des hommes. Au lieu de favoriser leur paresse, ou de retenir le salaire de celui qu'on fait travailler, il falloit les obliger tous indis-

tinctement au travail, en leur procurant des commodités en échange de leurs fatigues : il falloit chercher à leur créer des besoins qui leur eussent fait apprécier ces commodités. En procédant ainsi, leur amélioration seroit infailliblement plus avancée. M. Depons propose, à cet effet, un régime dont les bornes de notre ouvrage ne nous permettent pas de donner le développement : il consiste principalement dans une répartition des Indiens de chaque village sur des terreins propres à chaque espèce de plantations, où seroient construits aux frais du roi, les bâtimens nécessaires à leur exploitation ; dans la vente sur les lieux même, ou dans le port le plus proche, de toutes les denrées qui seroient récoltées, avec exemption du droit d'alcavala ; dans la libre disposition qui seroit laissée à l'Indien de l'argent qu'il recevroit pour sa part. Les autres articles du plan concernent la police de ces établissemens projetés. La mise à exécution de ce plan paroît offrir le résultat le plus satisfaisant. La population indienne, dans la capitainerie générale de Caracas, monte à soixante et douze mille huit cents individus de tout sexe et de tout âge. En les appliquant à des cultures faciles, comme celles du café et du coton, où les femmes, les enfans et les vieillards peuvent être facilement employés, il en résulteroit une augmentation de denrées considérable, un grand accroissement de commerce, une nouvelle activité dans la navigation.

Avant de s'occuper spécialement de l'organisation civile, militaire et religieuse de la partie orientale de la Terre, M. Depons donne quelques notions générales sur le régime espagnol dans l'Amérique ; sur le conseil des Indes et ses attributions ; sur le représentant du roi, ses pouvoirs, ses obligations, ses appointemens, la durée de son service, le compte qu'il doit à l'expiration de ses fonctions ; enfin sur ce qu'on appelle dans l'Amérique espagnole, les *Audiences royales.* Le développement de ces notions générales se trouve en grande partie dans le tableau particulier que l'auteur nous a tracé de l'organisa-

tion particulière de la capitainerie générale de Caracas : je vais en esquisser les traits principaux.

Ce n'est qu'en 1786 que, par une cédule du roi d'Espagne, a été établie l'audience royale de Caracas : elle a le même district que celui du capitaine général : elle s'étend sur les provinces de Venezuela, de Maracaïbo, de Cumana, de Varinas, de la Guyane et de l'île de la Marguerite. Elle est composée d'un président qui est le capitaine général, d'un *regent*, de trois *oidors*, de deux *fiscaux*, l'un pour le civil et l'autre pour le criminel ; d'un seul *rapporteur*, et d'un *alguazil*.

Le costume de ces juges est la robe noire : cette couleur est aussi celle du surplus de l'habillement. Jadis, ils portoient suspendue à une boutonnière, une espèce de baguette blanche qui, chez les Espagnols, est la marque générale de juridiction : elle a disparu (1).

L'audience se tient tous les jours non fériés, depuis huit heures du matin jusqu'à onze. Elle juge peu de causes, à cause de l'usage où est le rapporteur, de lire toutes les pièces du procès, au lieu de les présenter par extrait. Le roi d'Espagne a cru remédier à la lenteur que cet usage, commun à toutes les audiences royales, apporte à la prompte expédition des affaires, en ordonnant que les présidens des audiences lui enverroient tous les ans un état exact des affaires portées aux tribunaux d'audiences, et des motifs de leur suspension, en y joignant leur avis sur l'impuissance ou la mauvaise volonté des membres de ces audiences, et sur les moyens d'améliorer l'action de la justice. M. Depons ne voit dans cette mesure, qu'une grande influence donnée sur les audiences à leurs présidens, et qui infailliblement augmentera l'autorité de ceux-ci aux dépens de ces premiers tribunaux de la nation.

Jusqu'ici, les audiences sont très-considérées par les Espagnols ; et lorsque l'intégrité et les lumières de leurs

(1) C'est à cet usage que Beaumarchais fait allusion dans sa pièce du *Mariage de Figaro*.

membres ne donnent aucune prise à la critique, ils reçoivent des témoignages de respect qui ressemblent à une espèce de culte. Une cédule même veut que les vice-rois, et à plus forte raison les capitaines généraux, tels que celui de Caracas, *traitent les oidors avec tous les égards dus à leur caractère, comme leurs confrères, comme des magistrats que le roi honore de toute sa confiance.* La réception que leur font les vice-rois ou capitaines généraux, est analogue à ces instructions. Enfin les plaideurs, dans les écrits qu'ils présentent aux audiences, les traitent d'*altesses.* Ces audiences, lors du décès ou en l'absence des vice-rois ou des gouverneurs, étoient même investies du commandement absolu. Le régent ou le plus ancien oidor représentoit alors le chef du pouvoir exécutif, avec cette restriction, que les matières où le gouvernement étoit intéressé, devoient être délibérées par l'audience. C'est depuis peu seulement, qu'en cas de vacance, on a fait passer le commandement général à l'officier militaire qui vient immédiatement après le chef décédé ou absent.

Pour assurer aux membres des audiences la grande considération dont ils jouissent, on ne nomme à ces places que ceux qui ont reçu les grades, lesquels ne sont communément accordés qu'au savoir et à l'intégrité. La loi les oblige de vivre dans la retraite, et leur défend de se trouver dans quelques actions publiques que ce soit qui pourroient les détourner de l'exercice de leurs fonctions. Ils ne peuvent former aucunes liaisons avec les négocians, dont la classe est la plus exposée à être traduite devant les audiences. La loi leur défend expressément de se faire servir par des plaideurs, ou d'en faire leur société : elle leur interdit même de faire leur demeure avec les avocats et les greffiers. Le nombre de leurs esclaves est limité à quatre. L'usage des meubles somptueux leur est défendu. Leurs maisons sont fermées au jeu. Non-seulement, il ne leur est pas permis de faire des emprunts, mais le trésor même ne doit leur faire aucune avance sur leurs appointemens. Enfin, la possession de toutes propriétés foncières, et les

alliances dans l'étendue du district de l'audience, font aussi partie des prohibitions qui leur sont faites. Ces prohibitions même s'étendent à leurs familles, pendant tout le temps que dure l'exercice de leurs fonctions.

Les *Cabildos*, également établis dans les villes et dans les villages indiens, forment le premier degré de juridiction dans la partie orientale de la Terre-Ferme. On ne peut, dit M. Depons, s'en former une plus juste idée, qu'en les comparant aux municipalités établies par l'Assemblée constituante ; la seule différence consiste en ce que les cabildos n'ont point de maire ; mais ils ont des alcades qui répondent à nos officiers municipaux ; des régidors qui forment le corps délibérant, comme les notables formoient le conseil de la commune ; un syndic qui exerce les fonctions que remplissoient les procureurs de la commune, dans les municipalités ; et un greffier chargé de la rédaction des actes et de la garde des minutes.

Cette institution, purement municipale, s'introduisit en Espagne presqu'à la même époque où Louis-le-Gros établit les communes en France, et par les mêmes causes. C'est le grand respect que la nation espagnole avoit conçu pour ces établissemens municipaux, qui persuada aux conquérans de l'Amérique, que le gouvernement de ses nouvelles possessions dans cette partie du monde, devoit nécessairement avoir pour base les Cabildos. Aussi, comme il a été précédemment observé, en donnèrent-ils à tous les villages qu'ils fondèrent, avec des attributions plus étendues que ces établissemens n'en eurent jamais en Espagne.

L'impéritie du gouverneur Villacinda, qui, en 1556, ordonna, au préjudice de son lieutenant-général, que pendant la vacance, les cabildos de Venezuela gouverneroient cette province, chacun dans son district, jusqu'à l'arrivée du titulaire, leur fit faire des pas de géant vers l'usurpation de tous les pouvoirs. Les rênes du gouvernement ainsi morcelées, y introduisirent la confusion et l'anarchie. Ce qu'il y eut de plus déplorable encore, c'est



que les cabildos, flattés d'une prérogative aussi inespérée qu'abusive, cherchèrent à la rendre constante, à la convertir en droit, et y réussirent. Pendant plus d'un siècle et demi qu'ils en jouirent, l'abus qu'ils en firent, et dont M. Depons rapporte plusieurs exemples, fut porté si loin, que le gouvernement fut obligé d'y mettre un frein. Vers le commencement du dix-huitième siècle, on s'occupa de diminuer l'influence des cabildos. On les mit, pour cet effet, sous la surveillance tacite des commandans militaires, et presque sous la dépendance des lieutenans, des gouverneurs ou des officiers civils, nommés par les gouverneurs sous le titre de *Justicia mayor*. Ces précautions, observe M. Depons, furent même portées peut-être trop loin. Les cabildos furent dépouillés de beaucoup d'attributions : celui de Caracas nommément, qui avoit le plus abusé de ses pouvoirs, éprouva, dans leur exercice, une plus grande réduction qu'aucun autre ; c'est néanmoins de tous les cabildos celui qui en a le moins murmuré ; mais de cette indifférence, il est résulté que ses membres ne remplissent qu'avec tiédeur les fonctions qui font incontestablement partie de leurs devoirs.

Les variations que le temps et les circonstances ont amenées dans la compétence des cabildos, n'ont point porté sur leur composition, qui est à-peu-près la même aujourd'hui qu'elle fut dans son origine. Tous ont deux *alcades* qu'on appelle *ordinaires*, et qui se renouvellent tous les ans, à la pluralité des voix des *regidors*. Ceux-ci sont inamovibles, et leur nombre est proportionné à l'importance de la ville où est le cabildo. Les élections de ces magistrats sont protégées contre toute violence, contre toute gêne même : elles ne peuvent se faire que dans les maisons-de-ville. Il est expressément défendu aux vice-rois, présidens et oidors, d'apporter aucun obstacle à la liberté de ces élections, dont les listes néanmoins doivent être portées au gouverneur, *pour qu'il les approuve*. Dans les lieux où le gouverneur ne réside point, il commet ce soin ou ce droit au *justicia mayor*.

Pour être éligible aux places d'alcades ordinaires, il faut être domicilié dans le district du cabildo, et réunir les qualités nécessaires pour occuper dans l'empire espagnol des emplois distingués. Les ecclésiastiques, les officiers royaux, ceux qui doivent au roi, les militaires même sont inéligibles aux places d'alcades. Ceux qui n'ont de service que dans les milices, sont néanmoins exceptés de cette défense, s'ils sont aptes d'ailleurs. La loi recommande de nommer par préférence, à mérite égal, les descendans de ceux qui firent la découverte des Indes occidentales, et de ceux qui les pacifièrent ou qui les peuplèrent. Ni les alcades, ni les regidors ne peuvent faire trafic de ce qui sert aux approvisionnemens des villes : cette défense à l'égard des regidors, s'étend jusqu'au commerce de toutes sortes de marchandises, à moins qu'ils n'en aient la permission du roi.

Indépendamment de la police attribuée aux cabildos, les alcades ordinaires, dans les lieux où il n'y a ni gouverneur, ni lieutenant de gouverneur, connoissent, en première instance, de toutes les causes dont ces gouverneurs et ces lieutenans ont la connoissance dans les lieux où ils résident. C'est pour modérer les pouvoirs des cabildos, qu'ont été établis ces lieutenans sous le titre, comme on l'a vu, de *Justicia mayor*. Celui qui demande justice, peut indifféremment s'adresser à eux comme aux alcades. Leurs sentences ont la même force, et sont également portées par appel à l'audience royale. Dans les lieux où il n'y a point de cabildos, la police et l'administration de la justice sont livrées à ces *lieutenans de justice*, dont la juridiction s'étend ordinairement sur trois ou quatre villages. Leur pouvoir est presque sans limites, comme sans partage : ils ne doivent compte qu'au gouverneur des mesures qu'ils prennent pour la sûreté publique. Le bonheur des administrés et des justiciables tient donc uniquement aux lumières ou à l'ignorance, au zèle ou à l'insouciance, au désintéressement ou à l'avidité, aux mœurs bonnes ou mauvaises d'un seul homme. La nomination de ces lieu-

tenans de justice n'est, à la vérité, que pour deux ans; mais ils sont rééligibles. Dans plusieurs endroits, les commandans militaires exercent les fonctions de lieutenans de justice : c'est un vice, dit M. Depons, qui ne peut pas échapper à la vigilance du ministère espagnol.

La justice est encore administrée, dans la capitainerie générale de Caracas, par plusieurs autres tribunaux, parce que les Espagnols, divisés en classes privilégiées, sont bien loin d'être sujets à une administration commune. L'ecclésiastique, le militaire, l'administrateur ont chacun leur tribunal particulier. Comme ces trois professions sont exercées par une grande partie de la population blanche, il s'ensuit qu'il est peu de blancs distingués qui restent soumis aux tribunaux ordinaires. On appelle *Fueros* ces tribunaux privilégiés. Le *fuero militaire* n'est pas même uniforme pour tous les justiciables. Le soldat, le caporal, le sergent, sont définitivement condamnés en vertu de la seule sentence du conseil de guerre confirmée par le capitaine général; tandis que la vie et même l'honneur de tous les militaires d'un grade supérieur, sont sous la sauve-garde directe et immédiate du roi. On a beaucoup plus compliqué aussi pour eux, les formalités : les écrits les plus volumineux grossissent l'instruction de leur procès, qui, jugé sur les lieux par un conseil de guerre, doit être sur-le-champ envoyé au roi, pour être approuvé, s'il y a lieu, par le conseil de guerre suprême résident à Madrid. Cette complication des formes, la lenteur de l'instruction toujours fort dispendieuse, sont communes à tous les tribunaux de l'Amérique espagnole. La facilité des récusations y ajoute encore.

M. Depons termine le tableau de l'administration de la justice dans cette contrée, par une observation importante; c'est qu'on y a beaucoup de respect pour la vie de l'homme; et un mépris absolu pour sa liberté. Il faut avoir commis les crimes les plus atroces, pour être condamné à mort. Le soupçon le plus léger, la dette la plus modique, suffisent au contraire pour plonger un homme dans l'ob-



sûreté des prisons. C'est évidemment, observe M. Depons, de cette abusive facilité d'attenter à la liberté personnelle, que provient le peu de sensation que fait sur l'Espagnol l'idée de la prison. Il y va sans s'émouvoir, y vit dans le calme, et en sort avec la même sérénité.

Sur la force armée, dans la capitainerie générale de Caracas, M. Depons s'est livré à des détails aussi curieux qu'instructifs, mais dans lesquels la nature de mon ouvrage ne me permet pas de le suivre. Je me bornerai à observer qu'il estime insuffisantes les forces militaires de cette capitainerie, pour la préserver d'une invasion qui seroit tentée d'une manière imposante, soit parce que les côtes, d'une très grande étendue, sont gardées uniquement par quelques foibles chaloupes, soit parce que les forts placés sur ces côtes, le sont à une trop grande distance les uns des autres, et qu'on n'a point ménagé, dans l'intérieur des terres, des points respectables de défense.

L'organisation des établissemens religieux que possède la partie orientale de la Terre-Ferme, occupe une grande place dans la relation de M. Depons : je vais en extraire les traits principaux.

Le tribunal de l'inquisition peut, là comme ailleurs, condamner à des amendes, à des confiscations, au bannissement, aux galères, au feu. Mais ses fonctions principales, sont de frapper d'anathème les livres où elle croit trouver des propositions qui blessent le dogme, offensent la pudeur, ou font perdre au gouvernement sa considération, et aux loix le respect qui leur est dû. Sa vigilance, à cet égard, est telle, qu'on peut lui attribuer le peu d'occasions qu'elle a d'exercer, sous d'autres rapports, ses rigueurs. Il n'est pas de précautions qu'elle ne prenne pour empêcher l'entrée, la circulation, l'usage des livres qu'elle juge suspects. Il est des ouvrages frappés d'une prohibition absolue. M. Depons nous a donné l'énumération des livres français placés dans cette classe : on est étonné d'y trouver des ouvrages qui ne paroissoient pas de nature à provoquer, du moins à ce point, la sévérité de



l'inquisition. Il est d'autres livres pour la lecture desquels elle donne des permissions particulières aux personnes dont les mœurs sont invariablement nationales et les principes inaltérables. Les prêtres et les moines sont ceux qui les obtiennent le plus facilement. Ces permissions sans doute doivent porter sur les Œuvres de Boileau-Despréaux, de la Bruyère et sur d'autres, tels que les Mémoires d'un Homme de qualité, par l'abbé Prévôt, qui, l'on ne sait à quel titre, se trouvent compris dans la liste des livres défendus rédigée par M. Depons.

Le pouvoir des papes, à la Terre-Ferme, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique espagnole, est très-limité au profit de l'autorité du roi, qui nomme à tous les emplois ecclésiastiques, à l'exception des archevêchés, évêchés et abbayes, auxquels nomme le pape, mais sur la présentation précise et spontanée du roi. Le mérite est généralement le seul titre pour avoir droit à cette présentation. C'est également sur une liste présentée par les évêques au représentant du roi, que ce représentant nomme aux cures vacantes. Ceux qui les remplissent, ne prennent généralement sur leur revenu que l'indispensable nécessaire, et répartissent le surplus entre leurs parens et les pauvres. Le roi récompense presque toujours ce désintéressement, en nommant aux canonicats les vieux curés. La pluralité des bénéfices est sévèrement interdite. La résidence est scrupuleusement observée par les évêques, à peine de privation de leur revenu.

On ne compte que trois évêchés dans la capitainerie générale de Caracas. Chacun d'eux a son tribunal, qui a les mêmes attributions que les anciennes officialités.

Le soin des ames est confié, dans cette capitainerie, comme dans les autres possessions d'Espagne en Amérique, à des curés recteurs, à des curés doctrinaires et à des missionnaires. Les premiers sont ceux qui desservent les paroisses où la population espagnole domine; les seconds, ceux qui exercent les fonctions curiales dans les villages des Indiens. Les troisièmes sont les religieux qui

civilisent les Indiens, et leur font faire l'apprentissage de la vie sociale.

Les fonctions des curés recteurs et des curés doctrinaires étoient d'origine les mêmes. Ces derniers seulement étoient tenus à beaucoup plus d'assiduité pour l'instruction des Indiens. Aujourd'hui, les missionnaires se confondent presque avec les curés doctrinaires, parce que le refroidissement du zèle des missionnaires permet rarement à aucun d'eux de s'enfoncer, comme leurs prédécesseurs, dans les forêts, pour y convertir les hordes errantes. Ce zèle se borne à instruire les Indiens réduits; et leurs succès à cet égard sont fort lents.

Le nombre des prêtres séculiers et des moines a singulièrement diminué, depuis que des régimens fixes, établis dans tous les chefs-lieux du gouvernement, et la milice organisée avec les priviléges et l'uniforme militaires, ont offert aux Espagnols une paie et des honneurs qui les ont dédommagés de l'abondance et de la considération qu'on ne trouvoit guère jadis que dans le clergé séculier et dans les couvens.

Les asyles que la politique n'a pas permis de détruire entièrement, ont été considérablement réduits, et leurs priviléges restreints par les bulles même des papes.

M. Depons s'est extrêmement étendu sur les productions les plus précieuses de la Terre-Ferme, leur culture et leur récolte; sur le cacao, le café, le sucre, le tabac. Cette culture et cette récolte se trouvent consignées dans beaucoup d'autres ouvrages. M. Depons indique, à la vérité, des procédés particuliers à la Terre-Ferme; mais les détails où il entre à ce sujet, ne peuvent avoir d'utilité et d'intérêt que pour les colons de cette contrée : ils ne sont pas susceptibles d'ailleurs d'être extraits, et perdroient la plus grande partie de leur mérite à être abrégés. Je me bornerai donc à donner l'analyse de ses réflexions sur les cultures de la Terre-Ferme, et sur les causes de leur décadence. J'y ajouterai celle des moyens propres à encourager l'agriculture dans ce pays. Ces considérations ne sont pas

tellement particulières à la Terre-Ferme, qu'elles ne puissent recevoir leur application dans d'autres colonies.

On est étonné, dit-il, de ne voir dans le plus beau pays de la nature, que des plantations de peu d'importance. Ce n'est pas pourtant que les propriétés y soient trop divisées; mais c'est qu'une habitation, avec la dixième partie de son étendue en culture, y est très-rare. Cette incurie n'explique que trop les tristes résultats du travail de trois siècles consécutifs : on saisira mieux tout ce qu'ils ont d'affligeant pour la nation espagnole, lorsqu'on considérera que sur un sol deux cents fois moins étendu, les Français étoient parvenus à faire à Saint-Domingue, et avec la moitié moins de population blanche, dix fois plus de denrées qu'on n'en fait aujourd'hui dans les vastes provinces de Caracas.

La première cause de la décadence des habitations dans la capitainerie de ce nom, c'est la masse des hypothèques dont ces habitations sont chargées, soit par des emprunts dont les propriétaires ne cherchent jamais à se libérer, en aliénant une partie de leurs possessions; soit par les hypothèques résultantes des legs pieux et des prébendes, dont la plupart de ces habitations sont grevées. Les intérêts de ces hypothèques, qui grossissent sans cesse, et dont l'arriéré donne lieu à des procès ruineux, ne permettent pas au colon d'étendre ses cultures, et de faire même sur celles qui existent les améliorations nécessaires.

Les cultures éprouvent un plus grand obstacle encore dans la manière dont les Espagnols régissent leurs habitations. C'est dans les villes qu'est leur résidence principale et habituelle. Leur dépense y est calculée sur les produits de l'année la plus fertile et la plus heureuse. La dépense excède donc toujours la recette. De-là des dettes continuellement contractées, et l'impossibilité d'appliquer aucuns deniers à l'amélioration des cultures, dont la direction est abandonnée à un économe. Cette insouciance est portée à tel point, qu'un colon se croit presque insulté, lorsqu'on le suppose occupé de quelques détails d'admi-



[illegible]ration de ses plantations, qu'il visite à peine une fois dans l'année : M. Depons en cite un exemple remarquable.

Le mauvais choix des économes ajoute à l'inconvénient de l'absence du maître. La conduite des habitations de la Terre-Ferme est généralement confiée à des nègres, à des mulâtres, ou infidèles, ou très-ignorans : elle l'est rarement à des blancs des Canaries ; mais jamais à des créoles, qui préfèrent l'oisiveté des cloîtres, l'attrait de la [illegible]aulette ou le labyrinthe de la chicane, aux nobles travaux de la campagne. Le petit nombre d'habitations qui prospèrent, sont dirigées, ou par des Biscayens dont l'ambition se borne à augmenter les revenus, ou par des Espagnols qui ont le bon esprit de partager leur temps entre la ville et la campagne, qui ordonnent les travaux pendant qu'ils résident sur leurs habitations, et indiquent ceux qu'on doit faire pendant leur absence.

La dernière cause de la décadence des cultures, celle qui a le plus contribué à diminuer les produits de la Terre-Ferme, d'une manière effravante, c'est le défaut d'introduction des nègres. On a précédemment vu que les Espagnols n'en avoient jamais fait directement la traite ; il leur étoit seulement permis d'en acheter dans les Antilles, de les payer en denrées du pays, excepté en cacao, et de les revendre à la Terre-Ferme : la loi accordoit même des faveurs particulières pour encourager cette branche de commerce.

La révolte des noirs de Saint-Domingue, dont on craignit la propagation, arrêta tout-à-fait l'introduction. Une douzaine d'années s'écoulèrent, sans qu'il arrivât aucun nègre à la Terre-Ferme. En 1803, l'intendant permit l'exécution d'une permission accordée par le roi d'Espagne à une compagnie, pour l'introduction de quatre mille noirs ; mais le commissionnaire qu'employoit cette compagnie étant mort, l'opération fut arrêtée, et l'on ne donna plus que des permissions particulières. En 1804, deux négocians en avoient obtenu deux qui portoient sur

quinze cents noirs chacune. De cette manière, les introducteurs des nègres étoient connus; et l'on savoit à qui s'en prendre pour les infidélités dans le mode d'exécution.

Mais cette mesure, observe judicieusement M. Depons, est encore bien insuffisante pour un pays où il n'y a pas la vingtième partie des forces nécessaires à son exploitation, où les naissances des esclaves sont bien loin de remplacer les mortalités, où la bienfaisance et la piété des maîtres tirent annuellement de la classe des esclaves un nombre considérable d'individus, pour les faire passer dans celle des hommes libres, et les rendent ainsi inutiles à l'agriculture. On conçoit aisément combien le défaut absolu d'introduction des noirs, pendant l'espace de douze ans, a grossi encore ces inconvéniens.

Tous les maux qui menacent la Terre-Ferme d'une lente, mais infaillible dissolution, paroissent à M. Depons ne pouvoir être écartés qu'en facilitant l'introduction des noirs; mais il ajoute que le malheur des circonstances exige qu'on ne se livre à ce moyen qu'avec de très-grandes précautions; et pour le suppléer en partie, il en indique un autre qui manque à toutes les autres possessions des Européens dans le golfe de Mexique: c'est celui d'appliquer à l'agriculture les bras oisifs des hommes de couleur libres et des Indiens, l'objet des travaux des doctrinaires et des missionnaires.

Les Canaries, dont la jeunesse a un goût décidé pour l'Amérique, peuvent aussi, suivant lui, fournir à la Terre-Ferme des hommes utiles et laborieux. Que les salaires des ouvriers soient exactement payés, que leur intérêt soit excité, et l'activité triomphera de la paresse. M. Depons propose, à cet effet, un plan d'administration, dout la nature de mon ouvrage ne me permet pas de donner les développemens : il consiste principalement dans l'établissement d'une Chambre d'Agriculture, au chef-lieu de chaque gouvernement, composée d'un nombre de membres proportionné à l'étendue de la province.

De ces considérations sur l'agriculture, M. Depons

passe aux premiers rapports commerciaux de l'Espagne avec ses colonies. Après avoir tracé un tableau rapide des établissemens français en Amérique, et de leur système colonial, qui consistoit principalement à n'imposer que des droits très-modiques sur leurs denrées de l'Amérique, ce qui mettoit dans les mains du commerce français la vente exclusive de ces denrées dans les différens marchés de l'Europe; il indique les causes qui empêchèrent l'Espagne de suivre le même système. La principale, étoit l'impuissance où se trouvoient ses manufactures de fournir aux approvisionnemens de l'Amérique. Obligée de tirer tout, ou presque tout de l'étranger, l'Espagne avoit vu avec douleur que son commerce ne pouvoit être que l'agent de celui des autres nations, chez lesquelles devoient nécessairement passer tous les moyens de prospérité qu'auroient dû lui assurer à elle-même ses relations avec l'Amérique.

Pour ne pas tout perdre, elle avoit usé des prérogatives de la souveraineté, en établissant sur les marchandises de l'Amérique des droits considérables qui se multiplient à chaque destination qu'on leur donne. Le produit de ces droits diminuoit nécessairement la masse des impôts intérieurs de la métropole : c'étoit, avant le réglement de 1778, dont je parlerai plus bas, presque le seul bien qui, pour le corps de la nation espagnole, résultât de ses immenses établissemens dans le Nouveau-Monde.

Long-temps l'Espagne avoit lutté contre cet état de choses. Les premières relations commerciales de Venezuela avec l'Espagne, avoient offert une perspective brillante pour l'avenir; mais bientôt le commerce interlope des Hollandais les avoit fait évanouir; et les efforts du commerce d'Espagne pour leur disputer la concurrence, s'étoient trouvés inutiles.

En 1728, des négocians biscayens firent au roi d'Espagne la proposition d'empêcher, à leurs frais, la contrebande que faisoient les étrangers avec la province de Venezuela, pourvu qu'il leur fût permis d'approvisionner

le pays, et d'en exporter les denrées pour la métropole. Cette proposition fut acceptée. La concession se fit à ces négocians sous le nom de compagnie de *Guipuscoa;* les conditions en étoient fort sages. Ses succès leur firent obtenir la faculté exclusive de commerce, qui fut sagement modifiée en 1756. Les modifications portoient principalement sur le cacao, devenu en quelque sorte, par le grand usage qu'on fait du chocolat dans la métropole et dans les colonies espagnoles, une denrée de première nécessité. L'abus que la compagnie de Guipuscoa fit de son monopole, obligea le gouvernement de la dissoudre. Un réglement, appelé *le Commerce libre*, fut promulgué le 12 octobre 1778.

Par ce réglement, les bâtimens employés au commerce de l'Amérique doivent appartenir uniquement à des Espagnols, et être de construction nationale. Le constructeur obtient pour prime, sur les vaisseaux de la capacité de trois cents tonneaux et au-dessus, la réduction du tiers des droits que doivent les effets espagnols qu'y embarque le propriétaire. Les capitaines, patrons, maîtres, officiers de mer, et les deux tiers de l'équipage, doivent être Espagnols ou naturalisés (1).

Les ports de la métropole ouverts à l'Amérique, qui jadis étoient restreints à un très-petit nombre, sont aujourd'hui portés à treize : il faut y ajouter encore ceux de Ténériffe, de Majorque et des Canaries, pour leurs productions respectives, mais non pour les objets étrangers, dont la sortie n'est permise que par les ports de la métropole. Cette opération salutaire s'est étendue aussi sur l'Amérique, où très-peu de ports avoient la faculté de commercer avec la métropole. Maintenant, presque tous ceux dont les rades permettent l'entrée à des bâtimens de long cours, peuvent non-seulement recevoir les bâtimens de

(1) Ces différentes dispositions paroissent calquées sur celle[illegible] du fameux acte de navigation, rédigé sous le protectorat de Crom[illegible], et publié dans les premiers mois de l'avénement du Ch[illegible]

la métropole, mais encore faire des expéditions directes pour l'Espagne. En ouvrant ces nouveaux ports, le législateur a eu la sagesse de les déclarer *mineurs*.

Pour l'intelligence de cette disposition, il faut savoir que l'Espagne divise ses ports d'Amérique en *majeurs* et *mineurs*. Dans les premiers, on paye tous les droits portés dans les tarifs, c'est-à-dire, tous les droits royaux et municipaux : dans les seconds, on ne paye que les droits municipaux, tant à la sortie de l'Espagne qu'à l'entrée du port mineur. L'objet de cette division des ports, est d'établir une espèce de balance entre les ports les plus fréquentés et ceux qui le sont le moins. Dans ceux-là, les marchandises sont bientôt vendues, et les chargemens promptement faits ; au lieu que les ports moins peuplés et moins à portée de grandes villes et du foyer des cultures, font éprouver au spéculateur des lenteurs qui l'en éloigneroient, s'il ne trouvoit quelque dédommagement dans la diminution des droits.

Les ports majeurs de la capitainerie générale de Caracas, sont *la Goayre*, depuis son établissement ; et *Porto-Capello*, par ordre du roi d'Espagne, du 15 juillet 1798. *Maracaïbo* est mixte. *Cumana*, *Barcelone*, *la Marguerite* et *la Guyane* sont des ports mineurs. Le seul port de *Coro* est privé du commerce métropolitain. C'est cependant le premier de tous qui lui ait été ouvert, et aucune loi ne lui a expressément enlevé ce privilége ; mais comme il est environné de pays déserts et stériles, le défaut d'objets d'échange, lui a nécessairement interdit tout commerce avec la métropole. On restitue les droits perçus sur les marchandises qui vont d'un port majeur à un port mineur ; mais pour aller d'un port mineur à un port majeur, elles doivent payer le supplément des droits. Cependant, par une faveur singulière, les bâtimens sortant de Macaraïbo pour l'Espagne, peuvent relâcher à la Guyane, sans préjudice des franchises des ports mineurs. Les lois commerciales sorties du conseil des Indes, postérieurement au réglement de 1778, sont dictées, dit M. Depons, par le même esprit de sagesse, de calcul,

de hardiesse, qui rend en quelque sorte explicable le subit et heureux changement du système commercial.

Je ne suivrai point M. Depons dans les détails très-instructifs, mais fort étendus, où il est descendu sur la marche du commerce dans la Terre-Ferme : je vais indiquer seulement les objets qu'il a traités. Ses recherches embrassent les bases politiques et fiscales des tarifs espagnols; les conditions requises pour faire le commerce espagnol; la répartition du commerce de la Terre-Ferme; les bénéfices du commerçant espagnol; les gestions des cargaisons; les importations et exportations; l'achat des denrées, leur prix, leur qualité, leur fret pour l'Espagne, les assurances. A ces recherches, succède un tableau très-détaillé du commerce réciproque des possessions espagnoles, du commerce avec les colonies étrangères, et spécialement du commerce des animaux. Viennent ensuite les mesures législatives qui ont plus d'une fois varié : telles sont la défense d'exporter des denrées aux colonies étrangères; l'ouverture momentanée des ports aux étrangers; la révocation de cette défense; la nouvelle ouverture des ports aux étrangers; la mesure pour empêcher la contrebande, dont on explique le mode avec le calcul du numéraire qu'on y emploie; l'érection d'un tribunal pour l'arrêter plus efficacement. M. Depons termine la partie de son ouvrage relative au commerce, par l'exposé des marchandises qui conviennent aux Espagnols; par des considérations sur les marchands en détail; par un tableau de l'organisation du consulat, de sa compétence, des formes de procéder qu'on y suit; enfin par des états bien circonstanciés des droits d'entrée et de sortie.

L'administration des finances et l'état des contributions occupent ensuite M. Depons. Les développemens qu'il donne à cette partie de son ouvrage sont aussi instructifs, mais presque aussi étendus que ceux qui concernent le commerce : je me bornerai également à en indiquer aussi les principaux objets par un très-rapide apperçu.

L'intendant de Caracas, à qui la ville fournit une garde

continuelle, qui reçoit du roi titre les honneurs de maréchal de camp, et dont les appointemens sont les mêmes que ceux du capitaine général, a une grande influence sur l'administration des finances : les gouverneurs particuliers ne sont même que ses délégués : son autorité est néanmoins limitée par un tribunal-des-comptes, et par ce qu'on appelle *l'administration supérieure des finances*, qui reçoit l'appel des décisions de ce tribunal et de celles de l'intendant, mais dont cet intendant, à la vérité, est le président.

La liste des impôts qui se lèvent dans la Terre-Ferme, se compose d'un grand nombre de droits : le plus considérable est le droit d'*alcavala* qui se perçoit sur tout ce qui se vend, meuble ou immeuble, et qui s'exige rigoureusement à chaque vente ou revente. Entre les autres droits, les plus remarquables sont ceux de consulat et d'avarie ; ceux qu'emportent la composition, la confirmation, le fermage des terres ; les demi-annates des emplois et les annates ecclésiastiques ; les neuvièmes royaux ; le tribut des Indiens ; le papier timbré ; les épaves ; le quint des mines ; les salines ; la vente exclusive du tabac ; les dîmes au compte du roi ; le droit sur les successions vacantes ; les confiscations ; et enfin le produit des bulles dont les dénominations sont assez bizarres, puisqu'elles se divisent en *bulle commune des vivans*, bulle des morts, bulle de laitage, bulle de compositions.

La description des principales villes de la Terre-Ferme occupe une grande place dans l'ouvrage de M. Depons. Il s'y est principalement étendu sur la ville de Caracas, dont la population, composée de blancs pour un tiers, d'esclaves pour un second tiers, et d'affranchis pour le dernier tiers, sur lequel il faut seulement déduire un petit nombre d'Indiens, s'élève de quarante-un à quarante-deux mille individus. La situation de cette ville, sa température, sa météorologie, ses eaux, ses rues, ses places, ses édifices publics, ses églises et ses couvens, sont décrits dans un grand détail. M. Depons a jeté aussi un coup-d'œil rapide sur les pra-

tiques religieuses usitées à Caracas, sur les costumes religieux des femmes, sur ceux qu'on appelle *costumes de pénitence*. Il observe que, graces à la sobriété des Espagnols et à leur caractère phlegmatique, la police se fait avec beaucoup de facilité dans la ville; que c'est son université, où l'on compte un grand nombre de professeurs, qui fournit à l'église des ministres, à la justice des magistrats, et au public des défenseurs. Les fêtes religieuses, extrêmement multipliées à Caracas, toujours précédées d'une neuvaine et suivies d'une octave, sont signalées par des processions, qui en forment la partie la plus éclatante, par des feux d'artifice, de la musique, des bals; mais jamais les plaisirs de ces fêtes ne s'étendent jusqu'à la table. Les autres amusemens publics, sont la comédie, où les pièces, très-mauvaises en elles-mêmes, sont de plus pitoyablement jouées; et trois jeux de paume, à la main et au battoir.

Les descriptions des autres villes de la capitainerie générale de Caracas ne sont jamais, sous la plume de M. Depons, dénuées d'instruction et d'intérêt; mais les détails que nécessairement elles emportent, doivent se lire dans l'ouvrage même. Son Voyage est terminé par un tableau de la Guyane espagnole et du fleuve Orénoque. Après avoir donné l'historique des deux expéditions dans la Guyane, et de la fondation de la ville de *San-Thomé*, il recherche les sources de l'Orénoque, le suit dans son cours, et indique sa communication avec le fleuve des Amazones, par le Rio-Negro.

L'importance de l'Orénoque, la délicieuse variété qu'offrent ses rives, le volume et la rapidité de ses eaux, ses crues annuelles, ses marées, les monstres et les poissons qu'il nourrit, les bouches de ce fleuve, la navigation de son embouchure à San-Thomé, sont traités dans un grand détail. M. Depons s'étend de même, et toujours d'une manière intéressante, sur la population de la Guyane espagnole, Haute et Basse; sur les relations politiques de ses habitans avec les Hollandais de Surinam; sur la température et le commerce de San-Thomé, la mauvaise situation de cette

ville trop éloignée de la mer; sur les encouragemens que réclame l'industrie dans la Guyane. Il indique enfin les moyens de cultiver et de peupler cette contrée.

M. Depons termine sa relation par l'historique de *l'El-Dorado*, sur lequel il expose son opinion, et par le récit d'une expédition moderne entreprise encore pour découvrir ce pays, dont je parlerai à l'article de la Guyane, et qui eut la plus malheureuse issue.

§. II. *Voyages faits dans la Guyane. Descriptions de cette contrée.*

CONCISE et admirable Description du royaume de Guyane, très-abondant en or, situé en Amérique ou le Nouveau-Monde, sous la ligne équinoxiale, et qui tout récemment, savoir, dans les années 1594, 1595 et 1596, a été découvert par le chevalier Walther Raleigh; laquelle Description, par son ordre, a été renfermée dans deux petits livres dont Jodocus Hondius a enrichi une carte géographique, en y ajoutant une explication écrite en langue flamande, mais maintenant écrite en latin, et tirée de divers auteurs: (en latin) *Brevis et admiranda Descriptio regni Guianae, auro abundantissimi, in America. Seu Novus Orbis sub linea aequinoxiali situs, qui nuper admodum annis nimirum 1594, 1595 et 1596 per Waltherum Raleigh equitem detectus est; paulo post jussu ejus duobus libellis comprehensus, ex quibus Jodocus Hondius tabulam geographicam adornavit, addita explicatione belgico sermone scripta, nunc vero in latinum sermonem translata, et ex variis autoribus hinc et inde desumta.* Nuremberg, Lochner, 1589, in-4°.

Cet ouvrage a paru en anglais sous le titre beaucoup plus abrégé que voici :

DÉCOUVERTE du grand, riche et bel empire de la Guyane, avec la relation de la grande et superbe ville de Moana, faite en l'année 1595, par le chevalier *Raleigh* : (en anglais) *The discoveries of the large, rich and beautiful empire of Guyana, with a relation of the great and golden city of Moaned performed in the years 1595, by sir W. Raleigh.* Londres, 1599; *ibid.* Robert Robinson, 1602, in-4°.

On trouve cette relation traduite en français dans le second volume des voyages de Corréal. (Partie cinquième, section première.) Elle fut publiée en anglais au retour de la première expédition que le chevalier Raleigh avoit faite en 1555 sur la rivière de l'Orénoque. Il n'y donne que des notions assez vagues sur la Guyane, avec le tableau des avantages que la conquête de ce pays pourroit procurer.

Il y retourna en 1616 avec une flotte de douze vaisseaux. C'est de cette seconde expédition, au retour de laquelle Raleigh, aussi intrépide capitaine que hardi navigateur, avoit fait espérer trop légèrement la découverte d'une riche mine d'or, que Jacques I, Roi d'Angleterre, prit prétexte de faire revivre contre Raleigh une sentence de mort rendue contre lui il y avoit près de vingt ans, et lui fit trancher la tête. La relation renferme quelques faits curieux.

RELATION d'un voyage à la Guyane, par Robert *Harcourt*, et description de cette contrée : (en anglais) *Robert Harcourt's Relation of voyage to Guyana, with a description of the country.* Londres, 1613, in-4°.

—La même, traduite en hollandais. Leyde, 1707, in-8°.

RELATION d'un voyage des Français au Cap-Nord de l'Amérique (dans la Guyane), par Jean *de Léon sieur d'Aigremont*. Paris, Peringné, 1654, in-8°.

VOYAGE de la France équinoxiale, en l'île de Cayenne, entrepris par les Français en 1652, divisé en trois livres : le premier contient l'établissement de la colonie, son embarquement et sa route jusqu'à son arrivée en l'île de Cayenne ; le second, ce qui s'est passé pendant quinze ans que l'on a demeuré dans ce pays ; le troisième traite du tempérament du pays, de la fertilité de sa terre, des mœurs et des façons de faire des Sauvages de cette contrée, avec un dictionnaire de la langue du même pays : par Antoine *Biet*. Paris, Clousier, 1664, in-4°.

Le titre de ce Voyage nous apprend que dès l'origine, on avoit donné à l'établissement des Français dans la petite île de Cayenne, le nom ridiculement pompeux de *France équinoxiale*. Aucune relation ne donne autant de lumières que celle de Biet sur les naturels de la Guyane; il les a dépeints dans toute leur simplicité primitive. Le vocabulaire de leur langue est fait avec soin, et est précédé de remarques utiles sur la langue commune aux Galibis et à tous les habitans de la côte.

NOUVELLE RELATION de la France équinoxiale, appelée Guyane, et par les Espagnols, *El-Dorado*, nouvellement mise sous l'obéissance du Roi par Fevre de la Barre. Paris, 1666, in-4°.

DESCRIPTION de la France équinoxiale par *Le Fevre de la Barre*. Paris, 1666, in-4°.

RELATION de ce qui s'est passé dans les îles et

terre ferme de l'Amérique, pendant la dernière guerre avec l'Angleterre, etc.... avec un Journal du dernier voyage du sieur *de la Barre* en la terre ferme et côte de Cayenne, accompagné d'une exacte description du pays, des mœurs et du naturel de ses habitans : le tout recueilli des Mémoires des principaux officiers qui ont commandé en ce pays, par J. C. S. D., etc.... Paris, 1671, 2 vol. in-8°.

JOURNAL du voyage des PP. Jean *Grillet* et François *Bechemel* à la Guyane, en 1674. (Inséré dans le troisième volume du Voyage de Wood Roger autour du monde. (*Partie première, section V*, §. *XI*.)

DESCRIPTION de la Guyane, située sur la côte de l'Amérique : (en hollandais) *Beschryving van Guyana, geleegend an het vaste kust van Amerika.* Amsterdam, 1676, in-4°.

DESCRIPTION du territoire de la colonie de Berbice : (en hollandais) *Beschryving van de rivier end colonie van Berbice.* Amsterdam, in-4°.

LE VOYAGE du capitaine *Leig* dans la Guyane (en hollandais). Leyde, 1706, in-8°.

DESCRIPTION de la colonie de Surinam, de son origine, de l'établissement et de la culture des plantations à sucre, et des mœurs des habitans et des Indiens, par J. D. H. L. : (en hollandais). *Beschryving van de volk plantinge Zurinam, vertoonende het opkomst derselven Colonie, de amborewen bewertinge der zuiken, plantagien, neffens de art der eigene naturaliske inwoners of Indianen, door*

J. D. H. L. Leuwarden, 1717; la Haye, 1727, in-4°.

VOYAGE à la Guyane, par Jean *Staden* : (en hollandais) *Reise-Beschryving naar Guiana, door Jan. Staden.* Amsterdam, 1724, in-4°.

NOUVEAU VOYAGE de Guyane, îles voisines et Cayenne. Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8°.

NOUVELLE DESCRIPTION de la France équinoxiale, contenant la description de la côte de la Guyane, de l'île de Cayenne, le commerce de cette colonie, les divers changemens arrivés dans ce pays, et les mœurs et les coutumes des différens Sauvages qui l'habitent, par Pierre *Barrère*, avec figures dessinées sur les lieux. Paris, Piget, 1743, in-12.

Dans cette description, l'auteur n'avoit qu'ébauché l'histoire naturelle du pays; mais on y trouve une description très-exacte des instrumens des Sauvages, pour la chasse, la pêche, l'exercice de plusieurs arts mécaniques. Il est entré aussi dans de grands détails sur les différentes armes dont ils se servent, sur leurs usages domestiques, leurs mœurs, leurs opinions religieuses.

ESSAI sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale, par Pierre *Barrère*. Paris, Piget, 1749, 2 vol. in-8°.

Ce qui n'étoit qu'une bonne esquisse dans la relation de ce voyageur, devient ici un tableau presque complet, quoiqu'il n'ait donné à son ouvrage que le titre modeste d'Essai. Ses recherches, ses observations sur l'histoire naturelle de la Guyane font encore autorité.

DESCRIPTION de Surinam, par Thomas *Pistorius* :

(en hollandais) *Beschryving van Surinam, door Thomas Pistorius.* Amsterdam, 1763, in-8°.

DESCRIPTION géographique de la Guyane, contenant les possessions et les établissemens des Français, des Espagnols, des Portugais et des Hollandais dans ces vastes pays; le climat, les productions de la terre et les animaux, leurs habitans, leurs mœurs, leurs coutumes et le commerce qu'on peut y faire; avec des remarques pour la navigation, et des cartes, plans et figures, dressés au dépôt des cartes et plans de la marine; par le sieur *Bellin.* Paris, 1763, in-4°.

Cet ouvrage est le seul où l'on ait réuni des tableaux exacts des possessions des quatre nations dans la Guyane.

HISTOIRE naturelle de la Hollande équinoxiale, par Philippe *Fermin.* Amsterdam, 1765, in-8°.

De l'aveu de l'auteur lui-même, dans l'avertissement mis à la tête de sa description de la colonie de Surinam, dont je vais donner la notice, cette histoire naturelle de la Hollande équinoxiale n'étoit qu'une simple ébauche, où il s'étoit borné à donner une nomenclature assez imparfaite des productions naturelles de la Guyane hollandaise : il a donné de grands développemens à cet essai dans l'ouvrage suivant :

DESCRIPTION générale historique, géographique et physique de la colonie de Surinam, contenant ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable touchant sa situation, ses rivières, ses forteresses, son gouvernement, sa police, etc... avec les mœurs et les usages des habitans naturels du pays et des Européens qui s'y sont établis, ainsi que des éclaircissemens sur [illegible] des escla[illegible]

nègres, sur leurs plantations et leur produit, les arbres fruitiers, les plantes médicinales, et toutes les espèces diverses d'animaux qu'on y trouve, etc... par Philippe *Fermin*. Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°.

Tout ce qui concerne l'histoire naturelle est traité dans cet ouvrage avec beaucoup d'étendue et d'intelligence; mais l'auteur s'est fort resserré, et s'est montré très-circonspect en ce qui regarde le gouvernement civil et politique de la colonie. Il y a bien peu de philosophie dans sa discussion sur l'esclavage des nègres, dont, en s'appuyant sur l'Ecriture-Sainte, il s'efforce de démontrer la légitimité, comme s'il étoit aisé de justifier en morale ce qui est commandé peut-être par la politique. Cette erreur de son jugement est plus excusable encore que sa dissimulation sur le régime tyrannique des colons hollandais envers leurs esclaves; mais l'humanité qu'offense ce silence coupable, a été bien vengée dans la relation de Stedman, dont je donnerai incessamment la notice.

ESSAI sur l'Histoire naturelle de la Guyane dans l'Amérique méridionale, contenant la description de plusieurs productions curieuses dans le règne animal et végétal de cette contrée : de plus, une relation de la religion, des usages, des coutumes de différentes tribus répandues dans les habitations indiennes, avec diverses observations médicinales et littéraires, par Edouard *Bankroft* : (en anglais) *Essay of the Natural History of Guyana in South-America, containing a description of many curious productions in the animal and vegetable systems of that country : together with and account of the religion, manners and customs of several tribes of its* [illegible] *habitations interposed, with a variety of lit-*

terary and medicinal observations. Londres, 1769, in-8°.

DESCRIPTION de la côte de la Guyane dans l'Amérique méridionale, concernant l'histoire du pays, l'état de la médecine, les mœurs des habitans, les animaux, etc.... par Jean-Jacques *Hartsink*, avec planches : (en hollandais) *Beschryving van Guiana, of de Wildekust in Zuid America, bettreffende de ardrykskunde en historie des landes, de zeeden en gewoontes der Inwoners and de dieren, etc.... van Jan. Jac. Hartsink.* Amsterdam, 1770, in-4°.

TABLEAU historique et politique de l'état ancien et actuel de la Colonie de Surinam, et des causes de sa décadence, par Philippe *Fermin.* Maestricht, Dufour et Le Boan, 1778, in-8°.

Cet ouvrage est plein d'excellentes vues, mais dont on ne pourra profiter que lorsque la colonie de Surinam, restituée aux Hollandais, sera mise dans un tel état de défense, qu'elle ne puisse plus être la proie de la première escadre anglaise qui s'y présente, et qu'on puisse y suivre, avec toute sécurité, les plans de réforme et d'amélioration proposés par l'auteur.

TABLEAU historique et politique de l'état actuel de Surinam dans l'Amérique méridionale : (en anglais) *An historical and political View of the present state of Surinam in South-America.* Londres, 1781, in-8°.

DESCRIPTION de la Guyane, située sur le continent de l'Amérique : (en hollandais) *Beschryvinge van Guyana gelegen aan het vaste kust van America.* Amsterdam, 1781, in-8°.

LETTRES sur l'état actuel des colonies d'Essequebo et de Démérary : (en hollandais *Brieven over het bestaand der Colonien Essequebo and Demerary*. Amsterdam, 1788, in-8°.

NOUVELLES récentes de Surinam, par J. F. *Ludwig*, publiées avec des notes par Ph. F. Binder : (en allemand) *Neueste Nachrichten von Surinam, von J. F. Ludwig, herausgegeben mit Anmerkungen von Ph. F. Binder*. Jena, 1788, in-8°.

VOYAGE d'Amsterdam à Surinam, et retour à Brême, dans les années 1783 et 1784, par B. M. *Peters* : (en allemand) *Eine besonders merkwürdige Reise von Amsterdam nach Surinam, und zurück nach Bremen in den Jahren 1783 und 1784, von B. M. Peters*. Tome 1er. Brême, 1788, in-8°.

VOYAGE à la Guyane et à Cayenne, fait en 1789 et dans les années suivantes, par L. M., armateur; avec des cartes et des figures. Paris, Prudhomme, 1789, in-8°.

VOYAGE et Description de Rio de Berbice et de Surinam, par Adrien *van Berkel* : (en allemand) *Beschreibung seiner Reise nach Rio de Berbice und Surinam*. Memmingen, 1789, in-8°.

DESCRIPTION de la rivière et de la colonie de Berbice : (en hollandais) *Beschryvinge van de rivier en colonie van Berbice*. Amsterdam, in-4°.

NOUVEAU VOYAGE à Cayenne, ou Notices authentiques sur la Guyane française, recueillies pendant trois voyages dans ce pays, tirées du Journal d'un Citoyen français, et accompagnées de notes,



par G. : (en allemand) *Neue Reise nach Cayenne*, etc. Leipsic, Hinrichs, 1795, in-8°.

VOYAGE à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, contenant la relation de cinq années de courses et d'observations faites dans cette contrée intéressante et peu connue, avec des détails sur les Indiens de la Guyane et sur les nègres, par le capitaine J. G. *Stedman*, traduit de l'anglais par P. F. Henri; suivi du Tableau de la colonie française de Cayenne; d'un Supplément au Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, par le C. Lescallier, et d'un Tableau de la colonie de Cayenne (par le traducteur). Paris, Buisson, an VII — 1799, 3 vol. in-8°.

COLLECTION de quarante-quatre planches gravées en taille-douce par Tardieu l'aîné, contenant des vues, des marines, des cartes géographiques, des plans, des portraits, des costumes, des animaux, des plantes, etc.... dessinées sur les lieux par l'auteur. *Ibid.* gr. in-4°.

Stedman servoit dans un corps de troupes anglaises que le gouvernement britannique avoit fait passer dans la Guyane, à la prière des Hollandais, pour les aider à arrêter les suites des insurrections qui, à plusieurs reprises, avoient éclaté parmi les esclaves noirs de la colonie. On voit, dans la relation, qu'elles avoient été provoquées par les traitemens barbares que les colons hollandais et, à leur exemple, des individus d'autres nations, faisoient essuyer aux nègres. Le voyageur a écrit et dessiné lui-même un genre de supplice inconnu chez les nations les plus barbares et dans les siècles où l'humanité a été le plus outragée.

On ne trouve pas seulement, dans ce Voyage, un tableau complet de la partie de la colonie de Surinam où

sont ses plus riches établissemens; la guerre que Stedman y a faite pendant cinq années, l'a forcé de pénétrer dans toutes les parties de la Guyane hollandaise, à travers d'épaisses forêts et d'innombrables marais. Au milieu de ces travaux, aussi fatigans que périlleux, il n'omet la description d'aucun des objets qui peuvent intéresser les savans dans les trois règnes de la nature; et les divers genres de culture qui font fleurir la colonie de Surinam, sont décrits aussi avec beaucoup de netteté et de précision.

De cette relation, on peut inférer en général que la température, les météores, quelques végétaux, les reptiles, conspirent également contre la vie de l'homme.

Un ciel brûlant dans l'été de ce pays, y dessèche les marais dont il s'exhale les miasmes les plus mortifères. Les pluies qui tombent par torrens dans la saison dite de l'hiver, font déborder les lacs, les rivières, inondent les savannes, où il se dépose un limon, qui devient le germe des fièvres putrides de la plus dangereuse espèce.

Parmi les végétaux vénéneux, on distingue le mankouri, dont la sève est si pestilentielle, qu'il repousse loin de lui tous les végétaux, et que son ombre, comme celle du mancenilier, donne la mort à l'homme qui a le malheur de s'endormir à son abri.

Indépendamment des myriades innombrables de fourmis qui dévorent les végétaux, de maringoins qui tourmentent l'homme, des animaux vénimeux couvrent en quelque sorte la terre de la Guyane hollandaise. Les centipèdes, les scorpions, les scolopendres pénètrent jusque dans les habitations. De hideuses araignées qui se cachent dans les buissons, blessent dangereusement les voyageurs qui ne se sont pas mis en garde contre leurs attaques. Mais de tous les reptiles que nourrit un sol si favorable en même temps à de riches cultures, les plus redoutables sont les serpens. M. Stedman en indique un d'une taille extraordinaire : c'est le serpent *aboma*. Sa voracité, sa force sont telles, qu'il dévore les cerfs et les tigres même. C'est sur-tout

lorsque la faim le presse qu'il est redoutable : il s'élance alors sans distinction sur tous les objets qu'il rencontre. Sa faim une fois rassasiée, il tombe dans une espèce d'engourdissement, que lui cause vraisemblablement une pénible digestion.

Dans cet état, il ressemble à un grand arbre renversé. Stedman rapporte, à ce sujet, que quatre-vingts soldats, en marche pour une expédition, à la tête de laquelle il étoit en qualité de capitaine, passèrent sans défiance sur un *aboma* endormi, qu'ils prirent pour un arbre tombé de vétusté. Il ajoute que le dernier seul de ces soldats s'apperçut d'une erreur qui pouvoit leur être si funeste, parce qu'il sentit le reptile se mouvoir. Il paroît que la taille de l'aboma s'élève dans son état d'adulte jusqu'à plus de quarante pieds, puisque Stedman raconte qu'il tua un jeune aboma de vingt-deux pieds de long, qui n'étoit parvenu, dit-il, qu'à la moitié de sa croissance.

Dans la région de l'air, l'homme, à la Guyane, trouve un ennemi comme sur le sol. Il est, dans la Guyane hollandaise, une chauve-souris qu'on appelle le *spectre de la Guyane*. Cette espèce de vampire suce le sang de ceux qui imprudemment s'endorment à l'air. La morsure est à peine sensible ; mais à son réveil, on sent ses forces épuisées. Quelquefois ce réveil devient celui de la mort. Stedman lui-même ayant été mordu, se réveilla heureusement : il avoit perdu une grande quantité de sang.

Voici le jugement qu'a porté sur la relation de Stedman, un écrivain distingué qui a visité lui-même la colonie de Surinam : c'est M. Malouet, dans une lettre adressée à M. S****, et qui est insérée dans les Mélanges de Littérature, publiés par M. Suart, dont je donnerai ci-après la notice.

« Toute la partie descriptive de l'ouvrage de M. Sted-
» man est d'un grand intérêt. Il est rare de trouver dans
» un jeune militaire, tant d'aptitude aux observations et
» aux recherches les plus variées. Il raconte avec simpli-
» cité, et souvent avec grace, tout ce qu'il sent. Ses aven-

» tures, ses combats, ses dangers, ses amours, sont entre-» mêlés de détails curieux sur l'histoire naturelle de la » Guyane, sur la vie sauvage, la culture et la police d'une » riche colonie. Il y a, dans sa narration, une originalité » piquante, de la sensibilité, de l'instruction, et toujours » de bons sentimens. J'aurois voulu seulement que le » capitaine Stedman n'eût pas autant insisté sur les détails » horribles des cruautés exercées envers les nègres. Com-» ment le même homme, qui se vouoit avec intrépidité à la » poursuite et à la destruction des esclaves révoltés, prend-» il autant de soin de justifier leur révolte?.... C'est le » premier Européen amoureux d'une mulâtresse qui ait » obtenu pour elle, non-seulement l'intérêt, mais même » le respect de ses lecteurs. On aime, avec lui, sa chère » *Joanna* dont la fin déplorable nous rappelle avec amer-» tume des scènes d'horreurs trop multipliées dans cet » ouvrage (1) ».

TABLEAU de Cayenne ou de la Guyane française, contenant des renseignemens exacts sur son climat, ses productions, les naturels du pays, les différentes ressources que l'on y trouve, et le degré de prospérité dont cette colonie est susceptible: on y a joint des observations nautiques recueillies par l'auteur lui-même. Paris, v^e^. Tilliard, an VII — 1799, in-8°.

Dans un cadre fort resserré, l'auteur de ce Tableau a su embrasser ce qu'il importe le plus de connoître sur une colonie, que des encouragemens et une sage admi-

---

(1) Cette intéressante Joanna mourut d'une maladie de langueur, où l'avoit jetée le poison qui lui avoit été administré par suite de l'envie et de la jalousie qu'excitoient contre elle les marques de distinction que ses rares qualités lui attiroient des personnes les plus respectables de la colonie.

nistration peuvent porter à un haut degré de prospérité. Après avoir donné une idée de la Guyane en général, il descend à la description de la Guyane française en particulier. Il trace à grands traits le tableau de son climat, de ses cultures, de ses productions, de ses ressources, et des objets de consommation qui s'y trouvent. D'un coup-d'œil rapide, il parcourt l'histoire naturelle du pays, et il s'étend un peu plus sur les poissons et sur les insectes.

Les usages particuliers de la colonie, la condition des nègres qui y ont été transportés, les mœurs et les habitudes des habitans indigènes, ont occupé aussi son pinceau. Les observations nautiques qu'il a répandues dans son ouvrage, annoncent un homme qui a vu par lui-même et qui a bien vu : il le termine par des remarques très-judicieuses sur le voyage prétendu fait à Cayenne par L. M. Armateur, dont j'ai donné précédemment la notice.

Le tableau de la Cayenne est une production d'autant plus estimable, qu'en traitant un sujet qui l'avoit été tant de fois, l'auteur l'a rajeuni en quelque sorte par un grand nombre d'observations neuves et intéressantes.

La France équinoxiale, ou Exposé sommaire des possessions de la République française sous l'équateur, par le C. *Mongrolle*. Paris, Debray, an IX — 1800, in-8°.

Voyage des Missionnaires à Surinam et à Berbice, chez une nation de nègres libres sur les bords du Surinam, par J. M. *Riœner* (en allemand). Zittau, Schoeps, 1803, in-8°.

Voyage dans les forêts et les rivières de la Guyane, par M. *Malouet*. (Inséré dans les Mémoires sur les Colonies publiés par cet écrivain.) Paris, Baudouin, an X (1803), tome III, in-8°.

Ce Voyage, d'un volume peu considérable, et qui est extrait des Mémoires et de la Correspondance de M. Ma-

livret, nous éclaire davantage sur la Guyane, et particulièrement sur les Galibis, peuple indigène de cette vaste contrée, que beaucoup de relations plus étendues. C'est, pour ainsi dire, le coup-d'œil rapide, mais pénétrant, d'un administrateur éclairé, d'un observateur attentif, d'un philosophe impartial.

Lorsque l'administration civile de la colonie française de la Guyane lui fut confiée, son premier soin fut d'en visiter soigneusement toutes les parties; et pour le faire avec fruit, il n'hésita pas à s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts, à remonter et à descendre des fleuves rapides sur de foibles embarcations. Le résultat de ses observations sur le sol, fut qu'il s'épuisoit promptement dans la partie haute et boisée de la colonie, parce que sa fécondité apparente ne tenoit qu'à une légère couche végétale. La partie basse, au contraire, promettoit une fertilité constante; mais pour l'amener à ce point, il falloit faire de grands dessèchemens, dont quelques-uns furent exécutés par les soins et sous les yeux de M. Malouet lui-même. Avant ces améliorations, cette partie basse étoit déjà très-favorable à la multiplication des bestiaux.

Dans le cours de ses excursions, M. Malouet rencontra un soldat de Louis XIV qui avoit été blessé à la bataille de Malplaquet, et qui, en 1777, étoit âgé de cent dix ans. Il vivoit depuis quarante ans dans une partie déserte de la colonie : aveugle et sourd, il étoit assez droit, mais très-ridé. Sa figure annonçoit la décrépitude, mais ses mouvemens et le son de sa voix étoient ceux d'un homme encore robuste. Deux vieilles négresses le nourissoient du produit de son jardin et de ceux de la pêche. Depuis vingt-cinq ans il n'avoit pas mangé de pain, et n'avoit point bu de vin. Un bon repas qu'on lui procura fit sur lui une impression délicieuse. L'exemple de cet homme prouve que dans ce climat, réputé mal-sain, on peut, avec de la sobriété, atteindre à l'âge le plus avancé.

Une rencontre moins agréable pour M. Malouet, fut celle d'un rassemblement de serpens au nombre de plus de



mille : ils étoient roulés en spirale les uns sur les autres, et formoient une pyramide ressemblant à un faisceau d'armes. Ils élançoient hors du cercle leurs têtes hideuses, présentoient leurs dards et leurs yeux étincelans; mais ils paroissoient plus occupés du soin de se défendre que de celui d'attaquer. Ce grand rassemblement avoit nécessairement une cause. M. Malouet présuma qu'ils se réunissoient ainsi pour résister en masse à une grande couleuvre, leur ennemie naturelle, dont, suivant le rapport des gens du pays, la taille colossale est portée, dans quelques individus de l'espèce, de trente à quarante pieds de longueur sur quatre ou cinq de circonférence : celle dont il rapporta la peau en France, et dont il fit présent à M. de Buffon, n'avoit que vingt-deux pieds de long sur douze à treize pouces de circonférence.

M. Malouet regarde comme chimérique le projet de civiliser les naturels de la Guyane ou les *Galibis*, dont il ne porte pas le nombre à plus de dix mille. Outre que les hameaux sont placés à une distance immense les uns des autres, les missionnaires actuels sont dénués des talens et des connoissances qu'avoient communément les religieux que la société des Jésuites destinoit aux missions.

Cette observation conduit le voyageur philosophe au développement du caractère moral de ces indigènes. Je regrette d'être obligé, par la nature de mon ouvrage, d'abréger beaucoup ce développement.

N'ayant ni terres, ni procès, les Galibis n'ont aucun besoin de loix; mais les anciens usages de leurs pères sont inviolablement observés.

« La communauté, dit M. Malouet, délibère, le chef » exécute. La paix, ou la guerre, une alliance, un chan» gement de domicile, voilà toutes les délibérations de » leur conseil. Cette égalité que nous avons si douloureu» sement cherchée, sans pouvoir y atteindre, ils l'ont » trouvée et la maintiennent sans effort. La parfaite indé» pendance est, pour eux, le plus précieux supplément » de tout ce qui, selon nous, manque à leur civilisation ».

Cet amour de l'indépendance est, suivant M. Malouet, le plus grand obstacle à leur civilisation : il explique leur indifférence pour tout ce qui a du prix à nos yeux. Les plus apathiques sauvages du continent de l'Amérique, sont peut-être ceux de la Guyane; mais ils ont un sens droit, et ils ont atteint toute la perfection de la société naturelle, tandis que nous sommes parvenus à former une société politique. Le petit nombre de leurs besoins leur donne l'apparence des êtres les plus paresseux; mais ils nous surpassent réellement dans plusieurs moyens de les satisfaire, tels que la chasse et la pêche. M. Malouet cite des exemples frappans de leur adresse dans l'un et l'autre de ces exercices : ils n'en montrent pas moins dans la manière de tisser leurs hamacs, de construire leurs pirogues et leurs cases, de fabriquer leurs vases de terre, leurs paniers de joncs et d'osiers, tous d'une forme charmante. Ils ont retranché de leurs vêtemens tout ce qui leur étoit incommode, mais ils sont très-industrieux dans la disposition des ornemens dont ils se parent.

« Quand on réfléchit, dit M. Malouet, à la somme » d'intelligence et de combinaisons, d'essais, de travaux » qui leur ont été nécessaires pour arriver à l'état de socia- » bilité où ils sont parvenus, on ne peut pas douter qu'ils » ne l'eussent perfectionné, s'ils n'avoient trouvé plus » expédient de se borner au petit nombre de jouissances » qu'ils se sont procurées. De toutes leurs combinaisons, » la plus étonnante, et qu'on a fort peu remarquée, c'est » leur langue, douce, agréable, abondante en voyelles » ainsi qu'en synonymes, et dont la syntaxe est aussi » ordonnée que s'ils avoient une académie. La *galibi* est la » langue universelle de tous les habitans de la Guyane ».

M. Malouet a prévu qu'au premier apperçu, ses observations pourroient le faire considérer comme l'apologiste de la vie sauvage, ainsi que le philosophe de Genève. En se défendant d'être le détracteur de l'état de civilisation, il paroît néanmoins persuadé que les sauvages ne parviendroient à cet état que par la route du crime et des mal-

heurs : il redoute pour eux ce passage qui les conduiroit, comme les Péruviens et les Mexicains, à la dégradation et à l'esclavage. Il estime que les Galibis ont atteint un état social raisonnable et suffisant pour la somme de jouissances de bonheur qui leur conviennent (1).

La relation de M. Malouet est terminée par le récit de l'inutilité des efforts des missionnaires pour convertir les Galibis à la religion chrétienne. Ils se réunissoient volontiers, dit-il, dans la chapelle du préfet apostolique, se laissoient baptiser et catéchiser, assistoient à l'office divin, parce que chaque fois on leur distribuoit une ration de taffia : la distribution faite, ils ne reparoissoient plus. Leur religion, s'ils en ont une, est fort simple. Ils parlent avec respect d'un Dieu *maître de tout*, créateur et conservateur du monde, mais ils n'ont aucune idée de l'immortalité de l'ame. Les idées de paradis et d'enfer qu'on voudroit leur inculquer, ne font qu'exciter leur risée; mais c'est une chose bien remarquable, que ces hommes grossiers aient sur la Divinité des idées plus justes que les peuples les plus polis de l'antiquité. Toute la relation de M. Malouet est écrite d'un style où la concision et la profondeur n'excluent pas le charme d'une sensibilité pénétrante.

---

(1) On peut faire ici, ce me semble, un rapprochement assez piquant. D'un côté, M. Malouet, qui, dans l'Assemblée constituante, combattit avec tant de vigueur les principes outrés d'égalité qui commençoient dès ce temps à se produire, et dont le germe, se développant avec une prodigieuse rapidité dans les assemblées suivantes, a donné des fruits si amers, peint des couleurs les plus favorables la condition des hommes dans la vie sauvage où, dans l'acception la plus étendue du mot, l'égalité se trouve en effet réalisée.

D'une autre part, M. Volney, qui, dans son ouvrage intitulé *les Ruines*, parloit avec tant d'enthousiasme de l'égalité dont il étoit loin, à la vérité, de prévoir les déplorables excès, se montre, ainsi qu'on l'a vu, le détracteur le plus animé de la vie sauvage, dans son dernier ouvrage qui a pour titre : *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*.

VOYAGE à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les anthropophages, contenant la liste générale des déportés, des notes particulières sur chacun d'eux, leur vie, leur mort et leur retour; des notions particulières sur Collot et Billaud, sur les déportés de nivôse aux îles Seychelles: le Voyage de l'auteur chez les mangeurs d'hommes, les dangers qu'il y court; son retour par les Etats-Unis; de la religion, des mœurs et de la culture de l'Amérique septentrionale, des quakers, etc... par Louis-Ange *Pitou*, dit le Chanteur, déporté à Cayenne en 1798, pendant trois ans, et rendu à la liberté par S. M. l'Empereur. Paris, Le Normand, 1805, 2 vol. in-8°.

Le peu de notions que ce voyageur nous donne sur la Guyane, outre qu'elles n'ont rien de bien neuf, sont noyées, pour ainsi dire, dans un chaos d'aventures peu intéressantes, et écrites avec beaucoup de négligence.

La relation néanmoins renferme, sur les déportés, des anecdotes assez curieuses, qui peuvent figurer avec intérêt dans l'histoire de la révolution.

§. III. *Descriptions du Brésil. Voyages faits dans ce pays.*

CE n'est pas dans les relations suivantes, la plupart des seizième et dix-septième siècles, qu'on doit s'attendre à trouver beaucoup de lumières sur les richesses naturelles ou factices de la colonie du Brésil. Ce sont les Voyages communs à cette contrée et à plusieurs autres, et particulièrement la relation de l'ambassade de lord Macartney, par sir Staunton, qui nous font connoître, avec un certain détail, l'état actuel du Brésil, ses mines d'or et de diamans, son bois si précieux pour la teinture, la racine

d'ipécacuanha, si utile en médecine, et qui est particulière à cette contrée; ses sucres de première qualité, ses cotons, son tabac, et beaucoup d'autres cultures qui prospèrent également dans le Brésil. Mais les descriptions particulières de cette contrée, les voyages dont elle a été l'objet spécial, nous donnent sur les peuples indigènes de ce pays des notions plus sûres que celles qu'on peut recueillir dans les nouvelles relations des voyageurs qui, touchant seulement au Brésil dans l'allée et le retour de la mer du Sud et des Indes, ne nous entretiennent de cette colonie que sous les rapports commerciaux et industriels.

Histoire véritable et description d'un pays d'anthropophages furieux, sauvages et nus, situé dans le Nouveau-Monde en Amérique (le Brésil), vérifiée d'après sa propre expérience, par *Staden:* (en allemand) *Staden's (Hans) Wahrhaftige Historia und Beschreibung einer Landschaft der Wilden, nacketen, grimmigen, Menschenfresser in der Neüen Welt, America, gelegen (Brasilien), durch eigene Erfahrung erkannt.* Francfort, 1556, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit en latin sous le titre suivant:

Stadii Navigatio in Brasiliam. Francfort, Théodore de Bry, 1592, in-fol.

Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement Amérique, contenant les navigations et choses remarquables vues sur mer par l'auteur, le comportement de Villegagnon en ce pays-là; les mœurs et façons de vivre étranges des Sauvages Américains, avec un colloque de leur langage; ensemble la description de plusieurs animaux, arbres, herbes et autres choses singulières et du-

tout inconnues par-deçà, dont on verra les sommaires des chapitres au commencement du livre, non encore mis en lumière pour les causes contenues en la préface : le tout recueilli sur les lieux par Jean *de Lery*, natif de la Margelle, terre de Saint-Senan, duché de Bourgogne, enrichi de six figures pour Antoine Chupin. 1578, in-8°.

— La même, deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, tant de choses que de figures, pour Antoine Chupin. 1580, in-8°.

Ces deux éditions, comme on voit, ne portent le nom d'aucune ville : les amateurs les préfèrent aux éditions suivantes :

HISTOIRE d'un voyage fait en la terre du Brésil, etc.... Genève, 1580; *ibid.* 1585; *ibid.* 1594, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en latin sous le titre suivant :

HISTOIRE de la navigation de Jean *de Lery* au Brésil, qu'on appelle Amérique, écrite en français, avec figures : en latin) *Joannis Lerii Historia navigationis in Brasiliam quae America dicitur, gallice scripta.* 2e édition. Genève, 1594, in-4°.

Lery, ministre protestant, s'étoit embarqué avec deux autres ministres, pour aller établir une colonie de réformés au Brésil, sous la protection de l'amiral de Coligny, qui y avoit fait bâtir un fort, et auquel il a dédié sa relation. Ce projet n'ayant pas réussi, Lery revint en France et y publia son Voyage, où il relève vivement toutes les erreurs qui se trouvent dans *la France antarctique*, de *Thevet*. L'esprit d'intolérance dont étoit animée alors la cour de France, qui tenoit pour suspects tous les ouvrages sortis de la plume d'un protestant, vraisemblablement ne permit pas à Lery d'indiquer la ville où il avoit fait impri-

mer deux fois sa relation. Ce qui donne encore quelque poids à cette conjecture, c'est que les éditions subséquentes se firent à Genève, alors la métropole, en quelque sorte, du protestantisme.

La relation de Lery décèle un observateur supérieur à son siècle, soit par l'étude qu'il paroît avoir faite du caractère et des mœurs des Sauvages, soit par ses judicieuses remarques sur tous les objets tenant à l'histoire naturelle, autant que les lumières acquises alors pouvoient le lui permettre. Il a même indiqué les cultures qu'on pourroit entreprendre avec succès au Brésil. Sous le titre de Colloque, sa relation renferme une espèce de vocabulaire assez étendu de la langue brésilienne.

En parlant de l'expédition de Villegagnon, qui avoit formé le premier établissement de la petite colonie du Brésil, le président De Thou fait l'éloge des lumières et de la véracité de Lery.

COPIE de quelques Lettres sur la navigation du chevalier *de Villegagnon* ès terres de l'Amérique, oultre l'Œquinoxial jusque soulz le tropique de Capricorne (le Brésil), contenant sommeirement les fortunes encourues en ce voyage, avec les mœurs et façons de vivre des Sauvages du pays; envoyées par un des gens dudit seigneur. Paris, Martin le jeune, 1557, in-12.

HISTOIRE de la Mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan (au Brésil) et terres circonvoisines, où est traité des singularités admirables et des mœurs merveilleuses des Indiens, habitans de ce pays, avec les missives et advis qui ont été envoyez de nouveau par le R. P. Claude *d'Abbeville*, prédicateur capucin. Paris, François Huby, 1614, in-8°.

Ce missionnaire ne s'est pas borné, comme beaucoup d'autres, à donner la relation de l'établissement et des progrès de la mission. La plus grande partie de son ouvrage est consacrée à décrire la température de l'île de Maragnan et des contrées voisines, les animaux qui la peuplent, les poissons que nourrit la mer environnante. Il s'est sur-tout étendu beaucoup sur le physique des habitans de l'île, auxquels il donne le nom de *Topinambas*; sur leur croyance, leurs mœurs, leurs usages, leurs facultés même intellectuelles. Ses descriptions annoncent en général plus de jugement et plus de saine critique qu'on ne devoit en attendre d'un simple religieux qui écrivoit au commencement du dix-septième siècle.

Expédition des sujets de la couronne de Portugal, pour recouvrer la ville du Sauveur (Saint-Salvador) dans la baie de Tous-les-Saints, prise par les Hollandais le 8 de mai 1624, et reprise le premier de mai 1625; publiée par le P. Barthelemy *Guerreiro*, de la Compagnie de Jésus: (en portugais) *Jornada dos vassalos de coroa de Portugal, per a se recuperar a cidade de S. Salvador a bahya de Todos os Santos, tomada pollos Olandezes, a oito de mayo de 1624 et recuparada no primeiro de mayo 1625; feita pollo Padre Bartolomeu Guerreiro da Companhia de Jesu.* Lisbonne, Mathieu Pinheiro, 1625, p. in-4°.

Cette relation donne quelques notions assez curieuses sur le pays et sur ses habitans.

Restauration de la ville de Saint-Salvador dans la baie de Tous-les-Saints, par Don Thomas de *Vargas*: (en espagnol) *Restauracion de la ciudad del Salvator en la baya de Todos Santos, por D. Thomas de Vargas.* Madrid, 1626, in-4°.





VOYAGE dans les Indes occidentales, avec la description de la prise de Saint-Salvador au Brésil, pendant les années 1613 et 1626, par Jean-Grégoire *Aldenburg*: (en allemand) *Joh. Greg. Aldenburg's Westindianische Reise und Beschreibung der Eroberung von S. Salvador in Brasilien, anno 1613 bis 1626.* Cobourg, 1627, in-4°.

HISTOIRE de ce qui s'est passé dernièrement au Brésil et ailleurs, par Gaspard *Barlaeus*, avec figures : (en latin) *Caspari Barlaei Rerum in Brasiliâ et alibi nuper gestarum Historia.* Amsterdam, Blaeu, 1647, in-fol.

—La même (en allemand). 1659, in-8°.

On en a donné une seconde édition en latin, sous le titre suivant :

HISTOIRE de ce qui s'est passé au Brésil et ailleurs, pendant huit années, sous le gouvernement du comte Maurice de Nassau, par Gaspard *Barlaeus*; seconde édition, à laquelle on a ajouté le Traité de l'air, des eaux et du sol, de la canne à sucre, du miel sauvage, des bois et de la racine nourrissante mandioche, par *Pison*, avec cartes et planches : (en latin) *Caspari Barlaei rerum per octonium in Brasilia et alibi gestarum sub praefecturâ illustrissimi comitis I. Mauritii Nassaviae, etc.... comitis, Historia; editio secunda, cui accesserunt Guillelmi Pisonis Tractatus de aëribus, aquis et locis in Brasilia, de arundine sacchariferâ, de melle silvestri, de radice altili mandihoca.* Clèves, 1660, in-8°.

HISTOIRE naturelle du Brésil, contenant la description, non-seulement des plantes et des ani-

maux, mais aussi du caractère, des mœurs et des maladies des indigènes, par Guillaume *Pison*, enrichie de plus de cinq cents figures : (en latin) *Historia naturalis Brasiliae, in quâ non solum plantae et animalia, sed indigenarum morbi, ingenia et mores describuntur, et iconibus supra quingenta illustrantur (autore Guill. Pisone)*. Leyde, Fr. Hackius, 1648, in-fol.

— La même, réimprimée dans l'ouvrage intitulé : *De Indiae utriusque re Naturali et Medicâ.* Amsterdam, 1651, in-fol.

Dans cet ouvrage, très-recherché par les amateurs, Pison a traité l'histoire naturelle du Brésil avec tant de discernement, que tous les naturalistes y ont puisé avec confiance : il ne montre pas moins de sagacité dans ses observations sur l'espèce humaine considérée dans sa rudesse primitive.

Histoire du Brésil, par Georges *Margraff de Liebstad* : (en latin) *Historia Brasiliae (autore G. Margraff de Liebstad)*. Leyde, 1648, in-fol.

Se trouve à la suite de l'édition de Pison, ci-dessus.

Chronique de la Compagnie de Jésus, sur l'état du Brésil, par le P. Simon *de Vasconcellos* : (en portugais) *Cronica da Compañia de Jesu do estado do Brasil, por lo Padre Simao de Vasconcellos.* Lisbonne, 1648 ; *ibid.* 1662 ; *ibid.* 1668, in-4°.

Notices du Brésil, par le même : (en portugais) *Noticias do Brasil.*

Cet ouvrage est cité par Dacunha de Azeredo Coutinho, dans son Essai sur le commerce du Portugal, part. 1, chap. 1. page 4.

Relation d'un voyage que fit vers l'état du

Brésil une éscadre, dans la campagné de 1655, sous les ordres du général *de Britto Freyre :* (en portugais) *Relaçao da viage que fez a estado do Brasilo a armeda, da Campanhia no anno 1655, a cargo do general de Britto-Freyre.* Lisbonne, 1657, in-12.

Les objets de cette relation ont été beaucoup plus détaillés dans l'ouvrage suivant :

NOUVEAU PORTUGAL, ou Histoire de la guerre du Brésil, depuis 1624 jusqu'en 1638, par François *de Britto-Freyre :* (en portugais) *Nova Lusitania* ou *Historia da guerra Brasilica, desde 1624 hato 1638, por Fr. Britto-Freyre.* Lisbonne, Gabian, 1675, in-fol.

Cette relation n'est pas purement historique, comme le titre semble l'annoncer : il s'y trouve quelques descriptions du pays, et des observations sur les indigènes du Brésil.

VOYAGE au Brésil et aux Indes occidentales, par Ambroise *Richshoffer :* (en allemand) *Brasilianische und Indische Reise-Beschreibung, von Amb. Richshoffer.* Strasbourg, 1677, in-8°.

VOYAGE par mer et par terre au Brésil, par Jean *Nieuhof*, avec planches : (en hollandais) *Gedenkwerdige Brasiliensche zee- end land-Reise, door Joh. Nieuhof.* Amsterdam, 1682, in-fol.

DESCRIPTION de tout le Brésil, où l'on traite de la nature du pays, du caractère de ses habitans, de leur régime politique, de la succession de leurs rois, de leurs usages particuliers, de la canne à sucre, du miel des forêts, des sites et des eaux, des loix, mœurs et arts des différens peuples, avec figures : (en latin) *Descriptio totius Brasiliae, in*

quâ agitur de naturâ et indole regionis et incolarum, de regimine politico, regum successione, de rebus privatis, de arundine saccariferâ, de melle sylvestri, de aquis et locis, de moribus, legibus et artibus diversarum regionum. Clèves, 1698, in-fol.

C'est dans cet ouvrage, qui paroît être une nouvelle édition de Barlæus, cité page 274, qu'on peut le mieux s'instruire peut-être de l'ancien état du Brésil, et sur-tout du caractère, des usages, des mœurs des naturels de cette contrée.

On recueillera encore sur ces mêmes objets, beaucoup de lumières dans les relations suivantes, recueillies par Hakluit, dans sa Collection, 2e volume, partie première.

Voyage de Guillaume *Hatkins* au Brésil, en 1530 et 1532. — Voyage de Robert *Reniger* et Thomas *Forêt* au Brésil, en 1540. — Voyage de *Pudsey* dans la baie du Brésil, en 1542. — Voyage de *Hare* au Brésil, en 1580. — Voyage de Jean *Lancaster* au-dessous et dans les environs de Fernanbuc au Brésil, en 1594. — Enfin le Routier expositif des côtes du Brésil, de l'île Sainte-Catherine et de la rivière de la Plata.

HISTOIRE des guerres dans le royaume de Brésil, soutenues par la couronne de Portugal et la république de Hollande, avec des cartes et des plans, par le P. Jean-Joseph *de Sainte-Thérèse*: (en italien) *Istoria delle guerre del regno del Brasile accadute tra la corona di Portogallo e la republica di Olanda, con le carte e piani, del Padre Giov. Giuseppo di S. Teresa.* Ibid. 1700, in-fol.

L'observation que j'ai faite sur la relation de Britto-Freyre, peut également s'appliquer à celle-ci.

RELATION de la mission du P. *Martin* (de Nantes) dans le Brésil, parmi les Indiens appelés *Carivis*. Quimper, 1706, in-12.



Cette relation fait connoître une des peuplades du Brésil la plus considérable et la moins visitée par les précédens voyageurs. Il ne faut pas croire, en effet, que ceux qui ont parcouru la colonie portugaise, connoissent tout le pays compris sous la dénomination de Brésil; ce sera l'ouvrage du temps de parvenir à le bien connoître. L'intérieur est habité par un grand nombre de tribus sauvages qui se font une guerre continuelle, et que, malgré leurs divisions intestines, les Portugais n'ont pas même songé à dompter.

Histoire de l'Amérique portugaise (le Brésil), depuis l'an 1500, de sa découverte, jusqu'en l'an 1724, par *Rocha-Pitta :* (en portugais) *Historia da America portugueza, do anno 1500 te o de 1724, por Rocha-Pitta.* Lisbonne, 1730, in-fol.

Cet ouvrage d'un Brésilien fort intelligent et fort instruit, membre de l'académie royale d'histoire de Lisbonne, contient beaucoup de détails sur la fondation de la colonie, sur ses gouvernemens successifs et sur ses établissemens ecclésiastiques; mais il est très-défectueux à l'égard de son histoire naturelle, de ses productions, de son commerce, en un mot, de toute information utile. Il est écrit d'ailleurs dans un style très-ampoulé. Tel est le jugement qu'en porte Lindley, dans la préface de son Voyage au Brésil, dont je donnerai plus bas la notice. Ce même voyageur nous apprend que l'ouvrage de Rocca-Pitta fut composé d'après les chroniques des jésuites, d'après d'autres autorités encore, et même d'après ses propres connoissances locales. Il ajoute que quelques années après l'impression de l'ouvrage, le gouvernement portugais en défendit publiquement la lecture sous les peines les plus sévères, et qu'on ne le trouve aujourd'hui que dans les cabinets des curieux, soigneusement caché.

Cet ouvrage fixe l'époque où la colonie a été divisée en quinze capitaineries. L'auteur y a tracé les accroissemens successifs de sa capitale, *Saint-Salvador*, l'une des villes

la plus belle et la plus riche des deux Amériques. Cette belle colonie, dit l'auteur, présente trois particularités bien remarquables; c'est d'abord qu'elle possède exclusivement un bois précieux pour les teintures (le bois de Brésil), et une racine des plus usitées en médecine (l'ipécacuanha); c'est ensuite que toutes les espèces de culture qu'on y a essayées, y ont réussi. C'est enfin que, plus riche encore que l'Amérique espagnole, à l'avantage d'exploiter, comme elle, d'abondantes mines d'or, elle joint celui de posséder, comme l'Inde, des mines de diamans d'une qualité inférieure, à la vérité, mais plus abondans.

L'auteur observe judicieusement qu'on ne peut qu'applaudir à la mesure politique qu'a prise, avec les précautions convenables, la cour de Lisbonne, d'admettre aux emplois de toute nature les individus nés dans le Brésil même, qui se rendent capables de les remplir : cette mesure doit les attacher singulièrement à la métropole (1).

Description de l'Amérique portugaise, en espagnol et en allemand, par *Cudena*, avec des notes par Chr. Leiste : (en allemand) *Beschreibung des Portugiesischen Amerika, spanisch und teutsch, mit Ammerkungen von Chr. Leiste.* Brunswick, 1780, in-8°.

Relation d'un voyage au Brésil, par Thomas *Lindley* : (en anglais) *Narrative of voyage to Bresil, by Thomas Lindley*. Londres, Johnson, 1804, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyage au Brésil, où l'on trouve la description

---

(1) On verra dans l'extrait que je donnerai de la partie de la relation de sir Staunton qui concerne le Brésil, qu'il regarde comme très-dangereuse une autre mesure du gouvernement portugais, celle de rendre inamovibles les emplois conférés aux Portugais dans le Brésil.

du pays, de ses productions, de ses habitans, et de la ville et des provinces de San-Salvador et Porto-Seguro, avec une table correcte des latitudes et longitudes des ports de la côte du Brésil, ainsi qu'un tableau des changes, etc.... par Thomas *Lindley*, traduit par François Soulès. Paris, Léopold Collin, 1806, in-8°.

C'est l'arrestation de Lindley et du vaisseau qu'il montoit dans le port de Porto-Seguro, qui nous a procuré cette intéressante relation. Cette arrestation avoit eu lieu d'après la dénonciation d'un habitant de ce lieu qui, pour se venger du gouverneur civil, avoit accusé ce gouverneur d'avoir fait avec Lindley le commerce du bois de Brésil, et de s'être rendu coupable d'ailleurs de plusieurs exactions et d'actes de tyrannie. Les fils du gouverneur étoient accusés aussi d'avoir enlevé une quantité considérable de pierres précieuses d'une mine de diamans située sur les rives de Rio-Grande.

Les communications que, malgré sa captivité, ses connoissances en médecine et l'usage qu'on lui en fit faire permirent à Lindley d'entretenir avec les habitans, lui ont donné la facilité de se procurer des renseignemens sur la province de *Porto-Seguro* et sur la ville de *Bahia* ou Saint-Salvador.

La ville de Porto-Seguro reçoit ce nom de son port, et le donne à toute la province. Le port est formé par un rescif, ou plutôt par une chaîne de rochers partant d'une pointe de terre qui s'avance à environ un demi-mille dans la mer. A l'entrée, il y a toujours vingt pieds d'eau dans les hautes marées; mais dans l'intérieur, l'eau diminue jusqu'à douze pieds, excepté à une certaine distance où se jette une rivière, et où il y a un peu plus de profondeur. Le fond est un beau sable qui s'élève graduellement, et se termine en une vaste plage. Toutes ces circonstances rendent le port très-sûr pour les vaisseaux, et c'est ce qui



lui a fait donner le nom de *Porto-Seguro*. En y entrant, l'aspect du pays est enchanteur. Sur le bord de la mer est une rangée de chaumières de pêcheurs, dont le front est ombragé par les branches mouvantes des cocotiers, et elles ont chacune une orangerie contiguë. Derrière ces cabanes, sont des arbustes entrecoupés d'innombrables sentiers, formant des vergers d'une verdure éternelle, où l'on voit une multitude d'oiseaux revêtus du plus riche plumage, et qui animent les bois par leurs chants. Au nord, le terrein s'élève en une montagne escarpée, où l'on monte par un sentier tournoyant; et sur son sommet est la ville. Les rues en sont larges, droites, mais irrégulières. Les maisons, à quelques-unes près, n'ont qu'un seul étage : elles sont construites en briques, et d'un aspect sale et misérable. L'hôtel-de-ville, la prison, la maison du gouverneur, l'église, sont les seuls édifices un peu remarquables : les matériaux en sont les mêmes que ceux des maisons.

Sur les bords de la rivière, est un village aussi considérable que la ville même, et qui contient trois mille habitans, tant Portugais qu'Indiens et esclaves. Leurs seules occupations sont la pêche autour des rochers, et le radoub des vaisseaux qui appartiennent à un petit nombre d'individus réputés comparativement riches ou aisés. Tout le poisson se sèche ou se sale. La nourriture des habitans consiste dans du poisson d'eau douce, de la farine de manioc, des fruits du pays. Les légumes d'Europe sont exotiques dans ce pays, et par conséquent fort rares : la pomme-de-terre même y est inconnue. La côte de la mer offriroit une grande abondance de poissons frais, mais les habitans sont trop indolens pour s'en occuper. On ne tue dans la ville qu'un bœuf par semaine : les meilleures parties en sont réservées au gouverneur et aux officiers de la ville; le reste se vend à un prix assez vil au peuple. Malgré la facilité d'élever dans ce pays des moutons et des cochons, on y en voit peu.

Les principaux habitans ont chacun une ferme située sur le bord de la rivière, où ils entretiennent des plantations de



cannes-à-sucre et de manioc. La volaille et les animaux domestiques y sont assez multipliés; cependant on n'y vit guère mieux qu'à la ville, parce que l'art de la cuisine y est absolument ignoré. On n'y fait pas même usage du lait, soit pour les gens en santé, soit pour les malades et les convalescens.

Les femmes libres n'ont aucune occupation sérieuse; quelques-unes seulement font de la grosse dentelle pour leur usage, mais pas une ne connoît l'usage de l'aiguille. Le soin de faire les chemises, qui font le principal article de l'habillement, est abandonné à des esclaves mulâtresses. Peu de femmes savent lire.

La même apathie, la même ignorance caractérisent les hommes. L'écriture est un art ignoré de la plupart d'entre eux : ils passent les journées entières à se faire des visites et à jouer aux cartes. Les plantations et les autres travaux utiles sont confiés à des inspecteurs européens, à quelques mulâtres favoris, à des esclaves de confiance. Ce défaut d'activité ne peut pas être imputé à la chaleur du climat seulement; car dans l'été même, il y a des semaines où la température est celle du mois de septembre en Europe; et c'est en général celle de toute la durée de l'hiver du pays. Dans la saison chaude même, on a des intervalles de vent frais, particulièrement le soir et le matin. La terre est presque toujours rafraîchie par de fortes rosées.

Les animaux féroces et sauvages de cette province, comme dans tout le Brésil, sont inférieurs en grosseur, en force, en activité, à ceux de la même espèce qui sont répandus dans les continens de l'Europe et de l'Asie. Entre les animaux sauvages, il en est un qui paroît particulier au pays; c'est le *sorata* : il est à-peu-près de la taille d'un renard; mais il est plus sauvage et plus courageux.

Dans l'intérieur des terres, sont disséminés des troupeaux de bestiaux et de chevaux sauvages : on ne cherche point à les apprivoiser, parce qu'ils viennent rarement sur la côte. Les chevaux dont on fait usage, sont de la race de ceux de *Buenos-Ayres*, d'une petite taille, d'une forme

peu agréable, un peu lourds, mais parfaitement acclimatés. Les mules, au contraire, sont dans ce pays les plus grandes et peut-être les plus belles du monde. Les moutons sont de la petite espèce et en apparence originaires d'Europe, à l'exception d'une espèce plus grande qui a plusieurs cornes, et d'une autre encore revêtue de poils comme les moutons d'Afrique.

Les arbres des environs de Porto-Seguro, comme ceux des provinces voisines, produisent une grande quantité de gommes résineuses, mucilagineuses et balsamiques. Les productions botaniques sont immenses; mais les habitans ne connoissent guère que celles qui peuvent leur donner quelques profits.

La province de Porto-Seguro a une étendue de soixante et dix lieues de côtes, et vers l'orient elle n'a pas de bornes. Les établissemens les plus éloignés, dans cette dernière direction, ne sont pas à plus de dix lieues de la mer, quoiqu'on sache que l'intérieur contient des mines d'or et abonde en autres minéraux précieux.

Outre la capitale, on trouve, dans cette province deux villes, dont la première, *Villa-Prado*, est habitée par des pêcheurs, et fait tous les jours des progrès. La ville d'*Alcobaça* est plus florissante encore. Les habitans de son voisinage s'occupent à cultiver le manioc, à en préparer la farine qu'ils portent au port de *Caravallos*. Quant à la ville, elle est vivante et populeuse : ses maisons et ses bâtimens civils sont en quelque sorte supérieurs à ceux de Porto-Seguro; mais l'église est d'un aspect mesquin et misérable.

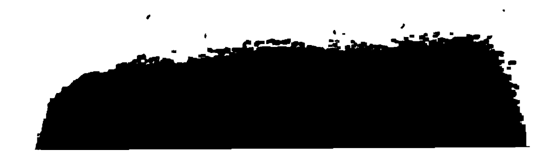
Les habitans de la province s'énorgueillissent de ce qu'elle est la première qui ait été découverte par Pedro-Alvarez Cabral. Dans toute l'étendue de ce pays, les fièvres dominent, et y sont plus dangereuses qu'en Angleterre; peu d'Européens en évitent les attaques : plus on avance dans le pays, plus la maladie a de force.

Les vaisseaux européens qui font la route de l'Inde, et qui touchent au Brésil, étant dans l'usage de ne relâcher

qu'à *Rio-Janeiro*, cette ville est beaucoup plus connue par les relations des voyageurs que San-Salvador ou Bahia qui, sans être aussi belle que Rio-Janeiro, a la prérogative d'être la capitale de tout le Brésil : la description qu'en fait Lindley est donc très-précieuse : sa relation l'est encore par les renseignemens qu'il nous donne sur la province où elle est située.

Bahia, qu'on nomme en Europe San-Salvador, mais qui n'est connue que sous le premier de ces deux noms par les naturels et les Portugais, a été bâtie à droite, sur la côte de la baie de Tous-les-Saints, d'où elle a pris son nom. Dans cette superbe baie, qui a trois lieues de largeur à son embouchure, douze de diamètre et trente-six de circonférence, est un bon mouillage, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents, et dont l'étendue suffiroit à la réunion de toutes les flottes du monde.

C'est sur le sommet d'un terrein qui, à une petite distance du rivage, s'élève rapidement en une falaise escarpée, qu'est placée la ville, à l'exception seulement d'une rue qui est parallèle à la plage. L'inégalité du terrein, le grand nombre de jardins répandus entre les maisons, font occuper à cette ville un grand espace. Quoique la bâtisse de ces maisons ne remonte qu'au dix-septième siècle, elles tombent en ruines par suite de la légèreté des matériaux qu'on a employés à leur construction, qui paroît avoir été élégante. La cathédrale, fort vaste, éprouve le même sort. Le collége et le palais épiscopal se soutiennent, parce qu'ils sont bien entretenus. La grande église des ex-Jésuites est, sans exception, le plus solide et le plus bel édifice de la ville. Elle a été entièrement construite en marbre, importé à grands frais de l'Europe. Les richesses de l'intérieur répondent à la magnificence des dehors. Le collége et le couvent qui y étoient contigus ont été depuis peu convertis en un hôpital très-commode. La superbe bibliothèque qu'ils renfermoient, est, pour ainsi dire, perdue, dit Lindley, pour le genre humain : on ne souffre pas que les étrangers en approchent. Les livres et les manuscrits y



dépérissent. Le dépérissement des manuscrits sur-tout est d'autant plus fâcheux, qu'ils renferment des renseignemens précieux sur les découvertes faites par les jésuites missionnaires dans l'intérieur du Brésil et dans divers points de l'Amérique méridionale qui y sont contigus; pendant plus d'un siècle, après la découverte, ces infatigables religieux n'avoient rien négligé pour se procurer des notions sur les productions animales, végétales et minérales de ces immenses contrées. Les découvertes qu'ils faisoient étoient tous les ans envoyées au collège des Jésuites à Bahia : elles y étoient imprimées dans les chroniques de l'ordre, et faisoient la base de toutes les publications subséquentes sur ces parties de l'Amérique méridionale. Ils avoient d'ailleurs les communications les plus étendues avec toutes les autres parties du midi de l'Amérique, et sur-tout avec leurs confrères du Pérou et du Paraguay. Les nombreux documens que possédoient les différens supérieurs auroient formé un ouvrage scientifique complet; mais ce projet fut détruit à sa naissance par la fatale jalousie du gouvernement, qui, vers la fin du dix-septième siècle, défendit la continuation de l'ouvrage et ne voulut plus permettre qu'on publiât rien à ce sujet. Malgré ces entraves, il y avoit eu des communications secrètes et des relations écrites par le collège. Cette précieuse partie des manuscrits de la bibliothèque de Bahia partage le sort des autres manuscrits et livres de cette bibliothèque, et périra avec elle.

Outre l'ancienne maison religieuse des Jésuites, dont la destination, comme on vient de le voir, a été changée, l'église et le monastère des Franciscains offrent une singularité assez piquante : ce sont des compartimens historiques tracés sur les murs de la cour intérieure, et où se trouvent bizarrement entremêlés des passages de la Mythologie païenne et de l'Ecriture-Sainte.

L'édifice des *frères Franciscains*, ou de ceux qui, ayant vécu dans le monde, veulent passer le reste de leurs jours dans une retraite religieuse, n'est pas moins remarquable sous d'autres rapports. Cet édifice, qui a une belle façade en



stuc, consiste en deux rangées de petites voûtes à trois étages destinées à recevoir les morts. Leurs arches sont décorées de peintures; un grand corridor les partage. Le tout est tenu extrêmement propre et aéré par des fenêtres, ayant vue sur le jardin, où d'épais bananiers répandent une ombre solemnelle sur cette triste et tout à la fois agréable résidence des morts.

Les rues de Bahia sont étroites, mal pavées, et tellement sales, que la position de la ville peut seule préserver les habitans de l'influence des miasmes morbifères qu'une chaleur excessive en fait exhaler. Les principales places de la ville sont celles du Palais-Royal et des Jésuites. Dans la première de ces places (l'autre n'a rien de remarquable), sont le palais du gouverneur, vieux bâtiment de peu d'importance, la cour de justice, la salle du sénat, et les prisons, fort mal-saines et toujours encombrées de prisonniers. Les uns y sont détenus pour des crimes qui font honte à l'humanité; d'autres sont des esclaves fugitifs; d'autres enfin sont des victimes du gouvernement, trop souvent incarcérées sur le plus léger prétexte. Dans un petit hôpital contigu à la prison, la chaleur du climat, le défaut de circulation de l'air, et sur-tout la malpropreté, y font périr plus de cent cinquante personnes par an. Cette malpropreté se fait remarquer dans toutes les habitations de Bahia : on n'en distingue qu'un très-petit nombre, mais plus particulièrement dans le voisinage de la ville, qui, appartenant à des personnages de la classe supérieure, sont propres, élégantes et meublées avec une sorte de recherche. Les maisons des autres individus opulens sont, à la vérité, spacieuses et commodes, mais tristement meublées. L'aspect en est sombre et sale, et l'intérieur correspond parfaitement à l'apparence extérieure. Les habitations des marchands sont dégoûtantes. Les logemens des soldats, des mulâtres et des nègres libres ne sont, à proprement parler, que des cabanes couvertes de tuiles. De cette variété discordante, résulte un coup-d'œil désagréable.

C'est sur la plage que sont établis non-seulement les q is, les chantiers, les bureaux et les magasins de la marine, mais encore la maison de l'intendant ou commandant du port.

La ville est protégée par un assez grand nombre de forts et de batteries, entre lesquels on doit remarquer le fort de *Mar*, dont la défense de la place dépend presque entièrement, et qu'à ce titre Lindley a décrit avec un certain détail. On assura à ce voyageur que dans tous les forts et dans toutes les batteries il n'y avoit que quatre-vingt-quatorze canons en état de servir. De son temps, la garnison consistoit en cinq mille hommes, dont partie étoient des troupes de ligne, partie des milices, des mulâtres et des nègres libres. La solde du soldat est très-chétive, la mère-patrie fournissant au Brésil des fusils anglais à l'épreuve.

On ne peut construire dans le chantier du roi qu'un vaisseau de ligne à la fois. Pendant le séjour du voyageur à Bahia, on en lança un de soixante et quatre. Il étoit beau, bien construit et fort; mais on avoit employé quatre ans à sa construction : au contraire, tout près de la ville, à *Tapagippe*, il y a des chantiers particuliers où l'on construit, avec une grande célérité, de beaux navires marchands de toutes dimensions (1).

On estime à plus de cent mille les habitans de la ville et des faubourgs de Bahia : dans ce nombre, on compte trente mille blancs, trente mille mulâtres : le reste de la population est formé de nègres.

Le gouvernement de Bahia est absolu : il est confié au gouverneur général (2). La marine l'est à un intendant nommé, comme lui, par la cour de Lisbonne.

---

(1) Le bois du pays est particulièrement propre à la construction des vaisseaux tant par sa dureté que par sa durée, et, comme le *tehk*, il est impénétrable aux vers : mais il a un défaut que n'a pas le tehk, celui de manger imperceptiblement le fer.

(2) Ce gouverneur général n'est plus le vice-roi du Brésil, qui réside aujourd'hui à Rio-Janeiro, où le siége du gouvernement a été transporté.

Le sénat, sous un titre si imposant, n'est composé que de quatre membres et d'un président. Son unique attribution est de veiller aux affaires de la ville, d'inspecter les poids et mesures, de donner des plans d'amélioration.

La grande-cour de justice porte, comme en Portugal, le nom de *Relaçao*. Elle est composée du gouverneur général, comme président perpétuel (1), d'un chancelier qui n'est que son député, du ministre criminel, et de neuf juges subalternes sous différentes dénominations (2). On ne peut appeler de cette cour qu'à Lisbonne. Il y a aussi, pour les petites causes, une cour inférieure présidée par un juge criminel; mais on ne peut en appeler qu'au gouverneur général qui confirme ou annulle, ou qui fait décider l'affaire par le Relaçao. Ces cours ne s'assemblent pas à des époques fixes, mais selon l'urgence des cas, ou sur l'ordre du gouverneur général. La seule exception à cet usage, c'est que les membres du Relaçao siégent trois fois par semaine pour expédier les affaires sommaires.

La prison est la seule peine de la plupart des crimes; mais le meurtre et la haute trahison emportent la peine de mort, à moins que les coupables ne soient riches : car alors ils échappent trop souvent au glaive de la loi par les subterfuges de la chicane, par l'appel, ou en obtenant leur grace. Rarement voit-on plus de dix exécutions par an; mais un grand nombre de criminels sont annuellement déportés à Angola et dans les autres établissemens portugais sur la côte d'Afrique. La torture est supprimée à Bahia : on y supplée par la réclusion dans de petits cachots secrets. Les loix contre les débiteurs sont très-douces : l'emprisonnement pour dettes n'a lieu que lorsqu'il y a eu fraude ou escro-

(1) Cet usage, qui donne une si dangereuse influence à l'administrateur général dans les décisions de la justice, est commun à tous les grands tribunaux de l'Amérique espagnole.

(2) Les juges, les secrétaires, etc. et même les plus vils suppôts de la justice, sont distingués par les marques honorables d'une canne entrelacée, suspendue à la poche gauche, et d'une petite épée : ils ne paroissent jamais en public sans cela.

rie. Dans tout autre cas, le débiteur est reçu à abandonner ses biens à ses créanciers; mais s'il néglige de le faire, ils peuvent saisir tous ses effets, excepté les habits qu'il a sur le corps; et ils ont droit à toutes les propriétés qu'il peut acquérir par la suite, jusqu'à ce que la dette soit entièrement acquittée.

L'inquisition n'a jamais été aussi sévère au Brésil que dans la mère-patrie, parce qu'elle est obligée de renvoyer tous les cas graves à la décision du grand tribunal de Lisbonne.

L'inactivité de la police, à Bahia, se fait particulièrement remarquer dans le grand nombre de mendians qui infestent cette ville et la campagne. Lindley en attribue sur-tout la multiplication au défaut d'établissemens charitables publics pour le soulagement des véritables pauvres, des vieillards et des infirmes. La police ferme aussi les yeux sur les fraudes que pratiquent de prétendus indigens pour s'introduire dans les maisons, où ils sollicitent les charités avec une grossière impudence.

Bahia fait un grand commerce, plutôt grace à sa position avantageuse que par l'industrie de ses habitans : il est principalement ouvert avec Lisbonne et Oporto. Ce commerce occupe cinquante gros navires qui font les voyages avec beaucoup de célérité. Ces navires fournissent à la colonie des comestibles et des produits des manufactures d'Europe : ils reçoivent en échange du coton, du sucre, du rhum qu'on appelle dans le pays *aqua ardente*, des bois précieux pour la teinture et les meubles, enfin une grande variété de gommes, de baumes et de racines médicinales. La balance est toujours à l'avantage de Lisbonne. Les habitans de Bahia ont le privilége d'importer leurs propres esclaves. Les mêmes vaisseaux leur apportent différentes marchandises de la côte d'Afrique. Ils font encore un commerce très-avantageux en interlope avec les provinces espagnoles du sud : ce commerce occupe quarante navires de deux cent cinquante tonneaux : celui qu'ils font dans les limites de la baie est étonnant. Tous les jours il y arrive,

de l'intérieur, huit cents barques ou félouques qui apportent leur tribut à la capitale; mais ce commerce est entravé par les réglemens les plus sévères. Les marchandises sont entreposées dans des magasins; et les propriétaires ne peuvent en disposer qu'au prix fixé par les préposés de l'entrepôt. Le rhum, le tabac, le bois de Brésil, le lingot et les métaux précieux sont exclusivement entre les mains du gouvernement ou des compagnies privilégiées. Les étrangers ne peuvent faire aucune espèce de commerce. Ces prohibitions et ces monopoles, en écartant l'industrie, encouragent singulièrement la contrebande : elle est portée à un tel point, que Lindley n'a jamais pu se procurer à la douane des renseignemens sur le rapport des importations et des exportations. Le commerce, comme on l'a précédemment vu, se fait par échange, malgré l'abondance du numéraire qui circule : il en résulte qu'il y a de part et d'autre un immense crédit d'ouvert. Lindley accuse les gros négocians même du pays, de surfaire du double la valeur de leurs marchandises, et de déprécier artificieusement celles qu'on leur propose en échange.

Bahia renferme un grand nombre d'artisans, tant lapidaires, bijoutiers, qu'orfèvres : leur travail a de la solidité, mais sans aucun goût. Il s'y trouve aussi quelques tailleurs, quelques cordonniers assez intelligens. Quant aux manufactures, elles sont toutes expressément défendues, excepté celle des cuirs : les tanneurs de Bahia en fabriquent assez pour fournir toute la côte. Un individu qui avoit essayé d'établir une filature de coton près de la ville, fut renvoyé en Europe, et ses machines furent détruites. On avoit commencé à établir une fonderie de canons; mais il n'en restoit plus, du temps de Lindley, le moindre vestige.

Il est inconcevable, observe ce voyageur, que, située dans une province aussi fertile, aussi florissante que l'est celle de Bahia, la capitale de tout le Brésil soit si mal approvisionnée de viande. Le mouton, le veau et l'agneau y sont inconnus : le bœuf y est de la plus mauvaise qualité. Il n'y a qu'une seule auberge à Bahia : tout ce qu'on expose

z les traiteurs et dans les cafés est dégoûtant. Telles sont notions que nous devons à Lindley sur la ville de Bahia : es qu'il nous a procurées sur la province de ce nom frent pas moins d'intérêt.

La capitale de cette province (car Bahia est celle de tout Brésil) s'appelle *Cachoeira*. Supérieurement située sur bords d'une petite rivière, à quatorze lieues de Bahia, est l'entrepôt des mines d'or septentrionales et des ductions de la partie cultivée de l'intérieur. On compte ore dans la province, quatre villes bien vivantes ; et il dépend aussi les îles précieuses d'*Itaporica* et de *Saint-Paul*. Quoique cette province forme la plus petite division Brésil, c'est, à raison de sa fertilité, la plus peuplée, la florissante : elle rapporte des richesses inappréciables. pays est cultivé jusqu'à une distance considérable dans érieur : il est divisé en plantations fort étendues, dont eurs sont cultivées par deux ou trois cents esclaves, des chevaux en proportion pour faire marcher les hines. Dans quelques endroits, on emploie l'eau pour re en mouvement les moulins à sucre, qui, du temps Lindley, avoient reçu de grandes améliorations par lustrie d'un émigré françois. Les riches propriétaires es plantations y ont de beaux châteaux avec des cha-es, et ils y résident habituellement, excepté dans la son pluvieuse : alors, ils se transportent avec leurs es dans leurs maisons de ville. Ces fréquentes com-unications assimilent parfaitement leurs mœurs et leur actère à ceux des citadins proprement dits.

Les esclaves qui font valoir les plantations, sont tirés incipalement des colonies portugaises d'Angola et de Benguela : c'est une espèce de nègres naturellement ro-stes, actifs et gais. Mais Lindley observe que ces bonnes alités se perdent par l'habitude de la familiarité et de la resse qu'ils contractent après leur arrivée : cela ne doit entendre sans doute que des esclaves domestiques ; c'est à eux seulement qu'il faut appliquer ce que ce voyageur rapporte de la licence de leurs mœurs, de leur impu-

dence. Le sentiment de leur importance, qui prend sa source dans l'inconséquente familiarité à laquelle on descend avec eux, s'accroît encore par le grand nombre de ceux d'entr'eux qu'on affranchit, soit pour leurs services ou par simple faveur, soit par la voie de la rédemption (1).

L'habillement des blancs, à Bahia, est, à quelques nuances près, le même qu'à Lisbonne, c'est-à-dire qu'ils suivent les modes anglaises, excepté les jours de fête et en visite, où ils se chamarent de broderies et de paillettes. L'habillement ordinaire des femmes est une simple jupe sur une chemise de mousseline ornée de broderies qui, au moindre mouvement, laisse le sein tout à découvert, et qui est d'ailleurs si transparente, qu'on peut appercevoir par-tout la peau qu'elle est destinée à couvrir. A l'église, une longue mante noire recouvre ce vêtement si léger. Dans quelques occasions publiques et dans certaines visites de cérémonie, plusieurs dames de qualité adoptent le costume européen.

L'usage singulier de laisser croître l'ongle du pouce ou du premier doigt (quelquefois de tous les deux) d'une longueur hideuse, et d'en former ensuite une pointe aiguë, est commun aux deux sexes. Cette excroissance difforme n'est pas sans quelque utilité pour les hommes : elle leur sert à séparer les feuilles du tabac, et à les préparer pour la formation des *cigares*, qu'ils aiment beaucoup à fumer : ils jouent aussi de la vielle et de la guitarre avec cet ongle, dont l'étalage, suivant eux, ajoute à la beauté de l'instrument. Mais ce qui rend ces ongles plus précieux pour les deux sexes, c'est qu'ils sont regardés comme des marques de distinction, parce qu'ils indiquent que ceux qui les portent passent leur vie dans l'aisance et l'oisiveté ; ce qui,

(1) Lindley ne nous explique pas ce qu'il entend par ce mot de *rédemption*. Il y a lieu de croire que par un sentiment de religion ou d'humanité, quelques sommes sont employées par des personnes opulentes à racheter des esclaves.

dans ce pays-là, dit Lindley, n'est pas peu recommandable. Il prétend, en effet, que la paresse et quelques amusemens dont on trouvera les détails dans sa relation, constituent tout le bonheur des Brésiliens, dont il fait, du reste, un portrait qui n'est rien moins que flatteur. A l'en croire, l'astuce, la fourberie, l'orgueil, l'envie dominent chez eux. A ces vices, ils joignent encore ceux de l'esprit de vengeance et du penchant à la cruauté; mais il ajoute que ces deux dernières passions ont disparu de la province de Bahia pour passer au sud, où cet amendement est regardé comme l'effet de la poltronerie, tandis qu'il est évidemment le résultat d'une plus grande civilisation. Il est rare aujourd'hui qu'à Bahia on entende parler d'assassinats, si ce n'est dans le cas extraordinaire d'une violente provocation. Quoique le couteau y soit encore en usage, il reste caché dans le fourreau, et les meurtres ne sont pas plus communs à Bahia qu'en Angleterre. Lindley fait honneur aussi à ses habitans, d'avoir moins de hauteur dans les manières et dans le langage que sur toute autre partie de la côte.

C'est ici le lieu de placer l'extrait que j'ai annoncé, des notions que nous a procurées sur l'état actuel du Brésil, sir Staunton, dans sa relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine. C'est dans la relâche que fit l'escadre à Rio-Janeiro qu'il a acquis ces notions : elles donnent sur-tout le dernier état de la partie de la colonie du Brésil qui forme le gouvernement de Rio-Janeiro.

On estime, dit-il, que la population des esclaves, au Brésil, s'élève à six cent mille, soit natifs d'Afrique, soit descendans des Africains. Les blancs, dit-on, n'excèdent pas deux cent mille. La disproportion entre les blancs et les nègres est bien plus grande à Rio-Janeiro que dans le reste du pays; car on n'y compte que trois mille blancs, et il y a au moins quarante mille nègres. On y porte chaque année vingt mille de ces êtres infortunés, dont cinq mille sont vendus pour la seule ville de Rio-Janeiro.

On ne peut les embarquer en Afrique, qu'après avoir payé à l'agent de la reine de Portugal un droit de dix mille reis par tête d'esclave. Cet impôt produit annuellement environ 60,000 livres sterlings qui entrent dans la cassette de la reine, et ne sont point considérées comme faisant partie du revenu public.

Quel que soit le traitement que les esclaves aient à essuyer sur les plantations, sir Staunton observe que ceux qui demeurent dans la ville ne paroissent pas malheureux. A l'égard des premiers, il ajoute qu'aux Indes occidentales en général, l'esclave n'a rien à envier aux paysans de plusieurs royaumes d'Europe. Le traducteur de sa relation (M. Castera) remarque très-judicieusement que l'auteur anglais a raison, s'il compare le sort des nègres du Brésil avec celui des serfs polonais et russes. J'ajoute que le parallèle n'auroit pas la même justesse, si on l'étendoit aux paysans des autres parties de l'Europe, et sur-tout de l'Angleterre.

En preuve de ce que l'état d'esclavage a de supportable au Brésil, sir Staunton observe que les nègres attachés aux plantations, peuvent travailler, pour eux, deux jours par semaine, ce qui est le double du temps qu'on accorde à ceux des Antilles. Ces Africains, dit-il, paroissent naturellement gais et pleins de vivacité. Ils s'accommodent aisément de leur situation, et jouissent de tous les plaisirs qui sont à leur portée. La danse et la musique dégénèrent chez eux en passion. Il a vu les nègres-cochers de Rio-Janeiro s'amuser à jouer de la guitarre sur leurs siéges. La sobriété est chez eux une vertu naturelle : rarement ils cherchent dans l'ivrognerie une ressource contre le chagrin que doivent leur donner les désagrémens de leur état. On leur reproche d'être enclins au vol et au mensonge ; mais il paroît, comme le remarque sir Staunton, que ces vices appartiennent à leur condition par-tout où elle existe. L'esclavage, au reste, n'est point attaché ici à la seule couleur noire. C'est un héritage *funeste* que les enfans ne reçoivent que de leur mère. Il y a, particuliè-

rement à Rio-Janeiro, des esclaves de toutes les nuances que peut produire le mélange des noirs et des blancs.

Un grand nombre de ces esclaves appartient à la couronne de Portugal, qui en emploie jusqu'à dix mille à l'exploitation des mines de diamans. Il y en a beaucoup aussi d'attachés aux divers couvens : les Bénédictins en ont jusqu'à mille sur leurs plantations. En observant que ces moines sont fort opulens, sir Staunton ajoute qu'ils font beaucoup d'actes de charité, et sur-tout qu'ils pratiquent avec une grande satisfaction l'hospitalité.

Les naturels du pays n'ont pas pu être réduits à l'esclavage, ni même à l'état de civilisation. Quelques-uns de leurs enfans ont été élevés dans des familles portugaises; mais leur naturel est si intraitable, qu'ils ont constamment préféré les habitudes de la vie sauvage, et y sont retombés sans conserver aucun des principes qu'on avoit tâché de leur inculquer. Malgré leur mal-aise, ces naturels se mettent rarement au service des Portugais ; et tout aussi rarement les Portugais cherchent à les employer, si ce n'est pour ramer dans les canots, exercice auquel les Brésiliens se montrent très-adroits. Avec une taille au-dessous de la moyenne taille des Européens, ils sont carrés, bien musclés et très-agiles. Ils ont la peau noire, les cheveux gras et lisses, les yeux longs et noirs, avec peu de barbe; leur physionomie est pleine d'expression et de noblesse. Passionnés pour une liberté sans bornes, ils conservent sans doute une antipathie héréditaire pour les usurpateurs de leur pays; car ils se tiennent soigneusement écartés des vastes établissemens des Portugais; et toutes les fois qu'ils rencontrent au loin quelqu'un de ces Européens, ils le massacrent sans pitié. La plus grande partie de la côte qui s'étend de Rio-Janeiro à Bahia est habitée par eux, de sorte qu'il ne peut y avoir, par terre, aucune communication entre ces deux villes.

Le Brésil est divisé en huit gouvernemens (1), indépen-

---

(1) On trouvera, dans un excellent Mémoire sur le Brésil, par

dans les uns des autres, sans compter celui de Rio-Janeiro, dont le gouverneur prend le titre de vice-roi du Brésil. Autrefois, Bahia (1) étoit le principal siége du gouvernement et le centre du commerce du Brésil. Mais la découverte et l'exploitation des mines d'or et de diamans, qui ne sont qu'à cent lieues de Rio-Janeiro, et qui communiquent immédiatement avec cette ville, lui ont donné la prépondérance.

A l'occasion des mines de diamans, sir Staunton rapporte qu'on avoit trouvé dernièrement dans l'une de ces mines, un diamant qu'on disoit plus gros et plus précieux que ceux qui avoient été achetés par l'impératrice de Russie, et même qu'aucun autre qui eût été encore découvert (2).

M. Malte-Brun, inséré dans sa traduction du voyage de M. Barrow à la Cochinchine, un tableau exact de la division politique de cette colonie, tracé d'après les notes qu'a fournies à l'auteur du Mémoire, M. Correa de Serra, savant Portugais, et particulièrement distingué par ses vastes connoissances dans plusieurs branches de l'histoire naturelle.

Je me bornerai à dire ici qu'on compte au Brésil neuf gouvernemens du premier ordre, et dix du second ordre; qu'en outre, cette colonie est divisée, comme le Portugal, en *Comarcas*, dans chacune desquelles il y a un *Ouvidor*, juge en seconde instance, duquel on appelle aux cours souveraines. Ces Comarcas sont au nombre de vingt-quatre. Des dix grands gouvernemens, deux ont été déclarés indépendans quant au civil et au militaire, attendu l'augmentation rapide de leur population.

(1) Lindley, dans son Voyage au Brésil, dont j'ai donné précédemment un extrait, prétend que cette ville, peuplée, suivant lui, de 100,000 habitans, et qui a un bon port, est la ville la plus opulente du Brésil; mais l'autorité de ce voyageur est en contradiction avec celle de tous les autres voyageurs, qui donnent la supériorité à Rio-Janeiro.

(2) Voici des renseignemens sur les diamans du Brésil que M. Malte-Brun, dans son Mémoire précédemment cité, a empruntés

M. Barrow et deux autres Anglais attachés à l'ambassade, firent, avec un habitant de Rio-Janeiro, une excursion du côté de l'ouest. La terre ne leur parut cultivée que d'une manière peu industrieuse et peu soignée. C'est à la fertilité naturelle du sol qu'ils attribuèrent la richesse de ses productions. Ils ne trouvèrent d'abord que quelques jardins qui donnent des légumes pour les blancs, et du ris et du manioc pour les nègres. Mais plus loin, ils virent de très-beau blé qui, dans toutes les parties du Brésil, s'élève à une bien plus grande hauteur qu'en Europe. Les moulins à eau dont on se sert pour le moudre, sont d'une construction extrêmement simple. Une seule roue y produit le même effet qu'on n'obtient ordinairement qu'avec des machines très-compliquées et très-dispendieuses. La forêt auprès de laquelle étoit un de ces moulins que M. Barrow a décrits, étoit remplie de palmiers, de lentisques, de manguiers, de goyaviers. La fougère y croissoit à la hauteur des arbres : on peut juger, par cela

---

des actes de la Société d'histoire naturelle de Paris, et de la Minéralogie de M. Hauy.

« Vers le commencement de ce siècle, on a découvert des diamans dans le district de *Serrado-Frio*. Leur lieu natal est la croute même » des montagnes; mais on préfère, pour la facilité du travail, de » chercher ceux qui se trouvent dans les rivières et dans les atterris» semens voisins. L'enveloppe des diamans est une terre ferrugi» neuse qui, dans les atterrissemens, est mêlée de cailloux roulés, » réunis en *poudings*. D'autres parties du Brésil renferment encore des mines de diamans, mais qui ne sont pas exploitées.

» On a prétendu que les diamans du Brésil avoient moins de » dureté que ceux des Indes orientales : on a cru que le diamant » d'Orient affectoit plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et » celui du Brésil, celle du dodécaèdre; mais M. Hauy ne regarde » pas ces différences comme prouvées. C'est une opinion générale » parmi les lapidaires, que les diamans du Brésil ont l'eau moins » belle et la couleur brune foncée. Le roi de Portugal possède un » diamant de Brésil qui pèse 1680 karats. Ce pays possède aussi de » belles topazes ».

seul, de la richesse du sol. Il s'en offre encore un indice dans la hauteur et le superbe coloris des fleurs qui le tapissent.

Ces bois peuplés d'oiseaux d'un brillant plumage, le sont aussi de serpens, dont quelques-uns sont très-grands et fort redoutables; mais leurs sifflemens néanmoins mettent sur leurs gardes ceux qui les entendent. Il est rare d'ailleurs qu'ils attaquent l'homme lorsqu'ils ne sont pas provoqués.

Cette forêt conduit dans la vallée de *Tijouca*, arrosée par un ruisseau qui s'y précipite du haut d'un énorme rocher de granit, et forme une magnifique cascade.

Les plantations de Tijouca n'ont pas paru à M. Barrow avoir besoin de beaucoup de travail. On y voit croître, souvent pêle-mêle, et en partie spontanément, dans un espace de vingt pas carrés, de l'indigo, du manioc, du café, du cacao, des cannes à sucre, des bananiers, des citroniers, des orangers. De ces riches productions, le café et l'indigo sont les objets dont on s'occupe le plus dans cette vallée. La vigne y croît parfaitement bien; mais on ne permet pas d'y faire du vin, parce qu'il nuiroit nécessairement à la vente de celui que le Portugal y envoie.

La chaleur est excessive dans cette vallée, par l'effet sans doute de son enfoncement et de la réverbération des rayons du soleil qui frappent les montagnes ou partie des roches dont elle est environnée. Lors de l'excursion qu'y firent les Anglais, le thermomètre y monta à l'ombre, vers les quatre heures après-midi, à quatre-vingt-huit degrés de Farenheit.

Peu de villes ont un port aussi vaste et aussi sûr que Rio-Janeiro, ou qui convienne mieux au commerce, et dont les environs soient plus fertiles et plus riches. Les Anglais observèrent que ce port avoit trois ou quatre milles de large, et qu'en plusieurs endroits, l'œil ne pouvoit pas mesurer sa profondeur. On y voit plusieurs îles, dans la plus petite desquelles on a construit un fort. Quelques-



unes sont entièrement couvertes de verdure, d'autres le sont de batteries et de maisons. Le rivage est embelli par des villages, des fermes et des plantations que séparent des ruisseaux, des chaînes de rochers, de petites baies sablonneuses ou des lisières de forêts. Au-delà, s'élèvent en un vaste amphithéâtre, des montagnes dont la forme est très-variée, souvent bizarre, mais qui sont souvent couvertes d'arbres jusqu'à leurs sommets.

C'est à quatre milles de l'entrée du port, du côté de l'ouest, et sur une langue de terre très-avancée, qu'est bâtie la ville de Saint-Sébastien, communément appelée *Rio-Janeiro.* Derrière cette ville, l'on voit des plaines, des rochers couverts de bosquets, des maisons, des couvens, des églises. A l'extrémité de la pointe, du côté du port, sont un couvent de Bénédictins et un fort dominant la ville. Vis-à-vis de cette pointe, est l'île des Serpens, où l'on a établi des chantiers, des magasins, et tout ce qui dépend de la marine. C'est autour de cette île que mouillent ordinairement les vaisseaux qui fréquentent le port.

Depuis quelques années, dit sir Staunton, Rio-Janeiro s'est considérablement embellie. Les maisons sont en partie bâties en granit. Les rues, en général, sont droites et bien pavées, avec des trottoirs de chaque côté : quelques-unes qui sont étroites, offrent l'avantage de l'ombre. Sous un climat d'une excessive chaleur, les places sont ornées de fontaines qui reçoivent l'eau d'un aqueduc à doubles arches extrêmement long, qui, dans la partie où il traverse la ville, en fait un des principaux ornemens. Ces fontaines sont gardées par des soldats chargés de veiller à la distribution de l'eau, qui sans doute est rare à Rio-Janeiro, malgré le nom qu'on a donné à cette ville (1). Cependant l'une de ces fontaines fournit dans une quantité suffisante de l'eau aux équipages des vaisseaux. En face du palais du vice-roi, on a construit un grand quai en granit; et Rio-Janeiro a été embelli par plusieurs prome-

(1) *Rio*, en portugais, signifie rivière.

nades publiques. Les boutiques y sont remplies d'étoffes de Manchester et d'autres marchandises anglaises, même de gravures qui viennent de Londres. En combattant l'opinion d'un négociant portugais qui prétendoit que la prospérité du Portugal et de ses colonies tournoit presqu'entièrement au profit de l'Angleterre, sir Staunton observe qu'il y a lieu de croire que ce profit a été réciproque, puisque tout annonce, du moins à Rio-Janeiro, que le pays est dans l'état le plus florissant. Outre que la plupart des maisons y sont vastes et propres au climat, les magasins et les marchés sont remplis de marchandises. On construit beaucoup d'édifices publics et particuliers, et les ouvriers ne manquent pas de travail.

Rio-Janeiro passe pour être insalubre : on y voit rarement des exemples de longévité ; mais c'est moins à l'influence du climat qu'il faut l'attribuer, qu'à des circonstances locales. Environnée de montagnes couvertes d'épaisses forêts, dont les vapeurs retombent en forme de brouillard ou de pluie très-menue, cette ville est privée de la circulation libre de l'air et exposée à des nuits humides, précédées de jours brûlans. A cet inconvénient, il faut ajouter celui du voisinage de plusieurs marais qu'il seroit facile de dessécher ou de combler. De-là tant de fièvres putrides et intermittentes qui exercent annuellement leurs ravages, et peut-être aussi cette maladie cruelle qu'on nomme *Elephantiasis* (1), qui a souvent affligé les créoles blancs et nègres, et quelquefois même des Européens.

Si la vie est éminemment menacée par ces deux fléaux, le repos des hommes sains n'est pas moins troublé par des nuages de mousquites qu'entretiennent les eaux stagnantes,

(1) Ce virus, détruisant les tégumens de la peau, gonfle, déforme et décolore toutes les parties qu'il attaque. Les jambes se couvrent alors de rugosités, grossissent énormément, et deviennent semblables à celles de l'animal colossal dont cette horrible maladie a tiré son nom.

et par le fracas des voitures, qui, graces à la mauvaise construction des roues, privent les habitans du repos, particulièrement dans la nuit. Le goût de toutes les classes de la société pour les plaisirs n'en est pas plus émoussé. Parmi les amusemens que recherchent les deux sexes, on compte l'opéra, la comédie, les mascarades, et la promenade dans un jardin public très-varié, bien entretenu, et que sir Staunton s'est plû à décrire. En voici la rapide esquisse. Des gazons, des parterres, des fontaines, dont l'une figure un rocher artificiel, des obélisques même mêlés avec des arbustes à fleurs et de grands et beaux arbres, décorent ce superbe jardin, qu'embellit encore une grande terrasse de granit qui règne le long de la mer, et aux extrémités de laquelle sont deux jolis pavillons, dont les peintures représentent les diverses productions du Brésil. Outre les différens spectacles qu'on a établis dans ce jardin pour le divertissement du peuple, outre les concerts qui s'y font entendre, on y a répandu des cabinets de verdure et de treillages, où les gens aisés aiment à souper. Ces repas sont souvent accompagnés de musique et de feux d'artifices, qui se prolongent fort avant dans les belles nuits du pays.

Les moines et les religieuses partagent le goût général des habitans de Rio-Janeiro pour le plaisir. Les premiers, qui ont trois couvens dans la ville, s'occupent fort peu de leur destination primitive, c'est-à-dire de la conversion des infidèles : ils en laissent le soin à des missionnaires italiens, qui, par des exhortations et des présens, gagnent quelques-uns des Indiens qui fréquentent la ville. Ces nouveaux néophytes sont envoyés ensuite dans l'intérieur du pays, pour y essayer de convertir leurs compatriotes. Quant aux religieuses, rien n'est plus enjoué que leur conversation avec les étrangers qui vont les voir à la grille ;

(1) M. Barrow, dans la partie de son Voyage à la Cochinchine, où il décrit Rio-Janeiro, estime sa population à 60,000 ames; et il observe que, comme à Bahia, on n'y trouve ni auberges, ni hôtels garnis, ni de traiteurs pour les étrangers.

et aucune d'elles ne paroît disposée à se livrer aux tristes excès de la dévotion.

On ne peut pas dire, observe fort judicieusement sir Staunton, que les moines aient été pervertis par les écrits des philosophes, puisque ces écrits n'existent point dans la langue du pays, et qu'il est bien peu de Portugais qui connoissent un autre idiôme que le leur. On ne compte, dit-il, à Rio-Janeiro, que deux libraires, dont les boutiques ne contiennent que des livres de médecine et de dévotion. Il ajoute que le système religieux, qui, dans ce pays, a maintenu son empire si long-temps et avec de si heureux effets, peut être maintenant comparé à une machine dont le ressort s'est relâché et s'est même usé à force d'agir intérieurement. Jamais l'inquisition n'a été établie au Brésil. Les cérémonies de la religion y sont néanmoins pratiquées très-régulièrement, elles y sont même fort multipliées. A toutes les heures du jour, les cloches, et quelquefois des fusées, annoncent une solemnité religieuse; et après le coucher du soleil, les rues sont remplies de processions. Chaque coin de ces rues est décoré d'une image de la Vierge-Marie, et les passans ne manquent jamais de lui rendre hommage.

De ce tableau des pratiques religieuses, sir Staunton passe à celui des mœurs et des usages; mais il est très-concis sur cet article.

A Rio-Janeiro, les hommes d'une classe inférieure portent toujours le manteau. Ceux de la moyenne classe et ceux d'un rang plus élevé ne paroissent jamais sans épée. Les dames ont toujours la tête nue, et laissent flotter leurs cheveux en longues tresses ornées de rubans et de fleurs. Plusieurs d'entre elles ont de beaux yeux noirs et l'air fort vif. Elles assistent très-régulièrement, non-seulement à la messe, mais à matines et à vêpres; et quand elles ne sont pas à l'église, elles sont presque toujours assises auprès de leurs fenêtres ou sur leurs balcons. Le soir, où l'on ouvre portes et fenêtres pour laisser circuler un air frais dans les maisons, elles s'amusent à toucher le



clavecin, ou à pincer la guitarre. Si un étranger alors s'arrête à la porte pour écouter ces instrumens, il voit souvent le mari, le père et le frère de celle qui fait de la musique, s'avancer poliment vers lui, et l'inviter à entrer. Souvent aussi les dames tiennent à la main des bouquets de fleurs qu'elles échangent avec ceux des cavaliers qui passent sous leurs fenêtres. Sir Staunton fait ici une observation fâcheuse pour les dames de Rio-Janeiro et pour leurs maris. « Ce n'étoit que dans les anciens temps, dit-il, » que ces dames transgressoient rarement les loix de la » pudeur; et il faut avouer que celles de nos jours donnent » souvent occasion dè parler de leur extrême prévenance. » Quelques-uns de leurs maris sont accusés d'avoir des » torts bien plus graves : ils ont, dit-on, en amour, des » goûts dépravés et contre nature ».

Je ne suivrai point sir Staunton dans l'exposé très-détaillé qu'il fait des observations de M. Barrow sur la cochenille du Brésil. Je me borne à dire que les Brésiliens emploient pour la fixation de l'insecte qui se place sur les feuilles du nopal et qui produit la cochenille, une méthode toute différente de celle des Mexicains; que le jardin botanique de Rio-Janeiro n'en fournit pas chaque année plus de trente livres; qu'il en produiroit une quantité décuple, si l'on savoit bien la ramasser; qu'on en recueille aussi dans deux endroits adjacens au *Capo-Frio;* enfin qu'on encourage maintenant au Brésil la préparation de la cochénille, en permettant à tous particuliers de s'en occuper, tandis que c'étoit autrefois un monopole de la couronne.

Ce genre de manufacture n'est pas le seul qu'on ait établi dans les environs de Rio-Janeiro. On en a formé un très-important dans le port et vis-à-vis de la ville, et pour lequel même on a accordé un privilége exclusif à une compagnie, qui donne au gouvernement le cinquième de ses profits. Cette compagnie transporte en ce lieu, pour la convertir en huile, la graisse des baleines noires, qu'on ne prend plus, comme autrefois, dans la baie, mais qu'on



va pêcher dans des endroits où ces poissons sont moins troublés par l'approche des vaisseaux. Les os de baleine, ou les cartilages des mâchoires, sont aussi séparés et nettoyés à Rio-Janeiro, avant d'être envoyés en Europe.

En s'élevant à des considérations plus générales sur la colonie du Brésil, sir Staunton observe que ses différentes provinces sont devenues riches et d'une grande importance. Elles fabriquent depuis peu une grande partie des choses les plus nécessaires à leur consommation. Leurs productions sont si considérables, que la balance du commerce commence à être en leur faveur; et qu'indépendamment des marchandises qu'on leur fait passer d'Europe, on est obligé de leur envoyer de l'argent, pour payer le surplus des denrées qu'elles fournissent (1).

Les agens de la mère-patrie perçoivent à Rio-Janeiro douze pour cent sur la valeur des marchandises que Lisbonne et Oporto y font passer. Les principaux droits qu'on paye à Lisbonne sur les productions venant du Brésil, sont, un pour cent sur le café; dix pour cent sur le sucre, le riz et les cuirs; douze pour cent sur l'indigo; dix-sept pour cent sur les planches; quatre piastres fortes sur chaque pipe de rhum contenant cent quatre-vingts gallons. Le gouvernement réclame la propriété de tout le bois communément appelé *bois rouge* ou *bois du Brésil*, ainsi que du bois propre à la construction des grands vaisseaux. Il exige aussi le cinquième de tout l'or qu'on tire des mines; et quand, par hasard, il se trouve quelque diamant dans une mine d'or, la mine est fermée, et il n'est plus permis de l'exploiter, parce que toutes les mines de diamans sont censées appartenir à la couronne.

Pendant l'administration du marquis de Pombal, les colonies du Brésil furent délivrées de quelques monopoles et des gênes qui les accabloient. Malgré cet adoucissement, les habitans du Brésil se plaignent de ce que le gouver-

(1) On a vu, dans la relation de Lindley, que de son temps la balance du commerce étoit encore en faveur de Lisbonne.

nement cherche à empêcher, parmi eux, l'établissement des manufactures. Cependant, comme on l'a précédemment vu, ils en ont déjà plusieurs; et le changement qui s'est opéré depuis peu dans les esprits est tel, que quelques nobles portugais ne dédaignent pas de s'intéresser dans ces manufactures. A cette occasion, sir Staunton cite l'exemple d'un homme de qualité qui a établi une fabrique où soixante esclaves sont employés à la préparation du riz.

Les colons du Brésil n'en accusent pas moins la métropole d'être jalouse de leur prospérité et de leur acheminement au pouvoir et à l'indépendance. Elle a essayé, en effet, sous la domination actuelle, de les soumettre à des réglemens odieux; mais, comme l'observe ingénieusement sir Staunton, il n'étoit plus temps: les habitans du Brésil commençoient à se regarder comme des enfans trop robustes pour être étouffés au berceau. Leur courage s'accroît tous les jours sensiblement. Ils supportent impatiemment le joug dont la métropole les accable. Il n'y a pas long-temps qu'il se forma dans la province de Minas-Geraès, une conspiration qui pouvoit être très-redoutable, puisqu'il y entra quelques-uns des principaux officiers du gouvernement, et même des ecclésiastiques. Sir Staunton rend raison de ces mouvemens par les considérations suivantes. Les troupes que le Portugal envoie au Brésil, retournent rarement en Europe. Les officiers civils ne sont jamais changés. Le vice-roi est le seul qui ne conserve son emploi que pendant un temps limité. Ainsi, des hommes destinés à passer leur vie dans ces contrées, quoique nés Portugais, perdent bientôt l'affection qu'ils doivent à leur première patrie, pour s'attacher à la nouvelle, et sont quelquefois tentés de sacrifier à leur intérêt personnel celui du gouvernement qui les emploie. Les projets des conspirateurs de Minas-Geraès furent assez tôt découverts, pour qu'on pût les empêcher d'éclater. Il fallut faire marcher dans l'intérieur de cette province, une partie considérable des troupes qui étoient répandues sur la côte. Cependant, par politique autant que par clé-



mence, le gouvernement se borna à punir de mort un seul coupable; le reste fut déporté dans les établissemens portugais de la côte d'Afrique.

Les colons du Brésil ont une si haute idée de l'importance de cette colonie, qu'ils pensent que la reine de Portugal devroit transférer parmi eux le siége de son empire, ou leur laisser suivre leur fortune, et se servir des moyens qu'ils tiennent de la nature, sans vouloir arbitrairement leur faire redouter sans cesse le poids d'un sceptre éloigné. Le grand intérêt qu'ils prirent à la révolution française, et le soin avec lequel ils s'informoient de ses progrès, sembloient annoncer qu'ils pressentoient la possibilité d'en suivre bientôt l'exemple. Ce qui est beaucoup plus extraordinaire, c'est que le projet de transporter au Brésil le siége du gouvernement portugais, fut sur le point d'être adopté par le marquis de Pombal (1), lorsqu'en 1761, les Espagnols envahirent une partie du Portugal. On calcula le nombre de vaisseaux qu'il falloit pour transporter, à travers la mer Atlantique, la famille royale, les principaux officiers de la cour et toute leur suite; et l'on prit les précautions nécessaires pour se procurer ces vaisseaux. Mais le projet s'évanouit avec le danger qui l'avoit fait naître; et l'on ne considéra plus le Brésil que comme une colonie exclusivement destinée à enrichir la mère-patrie.

Pour achever de s'instruire sur la colonie du Brésil, il faut recourir d'abord à la relation de *Corréal*, dont j'ai donné la notice (cinquième Partie, section I); à celle de *Langsted*, énoncée (première Partie, section VIII, §. VII); à l'extrait que *Laet*, dans son *Nouveau Monde*, dont j'ai donné la notice (cinquième Partie, section I) nous a procuré du voyage d'un Anglais nommé *Knivet*, qui avoit résidé long-temps au Brésil. Ce voyageur compte jusqu'à

(1) Long-temps auparavant, comme le remarque le traducteur de la relation de sir Staunton en français, le même projet fut proposé au roi Jean IV, qui n'eut pas, dit-il, le sage courage de l'exécuter.

douze nations principales appartenant proprement au Brésil. La plus redoutable par ses qualités physiques et par une cruauté inouie, est celle des *Tapuyas*, qui renferme à elle seule jusqu'à soixante et seize tribus différentes, portant divers noms, mais qui se rapprochent par la même férocité. Ce peuple s'est rendu redoutable à toutes les nations voisines, et donne même quelquefois de violentes inquiétudes aux Portugais.

Mais c'est sur-tout dans le Mémoire sur le Brésil, par M. *Malte-Brun*, que j'ai précédemment indiqué, et qu'il a rédigé d'après d'excellentes autorités, qu'on puisera beaucoup de lumières sur la colonie du Brésil, particulièrement sur sa géographie physique, sa topographie, sa température, sa géologie, sa minéralogie, sa botanique (1), sa zoologie, son ornithologie, son ichthyologie, son entomologie, etc.... Aux notions de *Knivet* sur les indigènes, l'auteur en ajoute de très-curieuses sur les *Onctacasas*, tirées de l'ouvrage d'*Acuna*. Le Mémoire est terminé par des considérations sur le commerce du Brésil, tirées du Voyage de M. Barrow.

§. IV. *Descriptions des pays arrosés par le Maragnon ou la rivière des Amazones, et du Paruguay. Voyages faits dans ces contrées.*

Les *Lettres édifiantes* renferment des renseignemens curieux sur ces contrées. Voici les relations qui leur sont particulières.

NOUVELLE DESCRIPTION du grand royaume des Amazones, par le P. Christophe *d'Acuña*: (en espagnol) *Nuevo Descubrimiento del gran rio de las Amazones, por el Pedro Christoval de Acuña*. Madrid, 1641, in-4°.

(1) Pour cette partie sur-tout, l'auteur du Mémoire a reçu d'excellentes notes de M. Correa de Serra.



Cet ouvrage, en espagnol, est rare même en Espagne : il l'est beaucoup plus encore chez l'étranger. Le prix en a varié en France, depuis 63 jusqu'à 248 livres. Pour s'assurer de l'intégrité de l'exemplaire, il faut consulter la Bibliographie de De Bure (tome II de l'Histoire, pag. 268 et 269).

La traduction en a été faite en français, et a paru sous le titre suivant :

RELATION de la rivière des Amazones, traduite de l'espagnol *d'Acuña* par Gomberville. Paris, 1682, 4 vol. in-12.

On a inséré dans cette traduction, une dissertation curieuse. L'une et l'autre ont été réimprimées, mais la relation par extrait seulement, à la suite du Voyage autour du Monde, par Wood Rogers.

L'ouvrage d'Acuna est fort recherché et doit l'être : il fait connoître un vaste pays où les Européens n'ont pas pu former, comme dans les autres parties de l'Amérique, de grands établissemens, et qui n'a guère été visité que par les missionnaires espagnols et portugais, qui ont péniblement rassemblé diverses peuplades d'indigènes. La partie de ces pays qui comprend toutes les missions espagnoles, a pris le nom de gouvernement de *Maynas*, et paroît dépendre de la vice-royauté du Pérou ; mais toute l'autorité est réellement dans la main des missionnaires. Ce qu'on y appelle villes, ne sont que de grosses bourgades peuplées de Sauvages et de diverses nations : il en est de même de ces parties du pays où se sont étendues les missions portugaises. Cependant des possessions si précaires ont plus d'une fois excité la jalousie des deux nations européennes ; et plus d'une fois il a fallu régler, par divers traités, leurs limites respectives.

Non-seulement la relation d'Acuna fait connoître l'état physique de l'immense contrée arrosée par le Maragnon ou fleuve des Amazones, mais elle donne beaucoup de lumières sur les nombreuses peuplades qui y sont éparses.

RELATION historique et géographique de la grande rivière des Amazones dans l'Amérique, par le comte *de Payan*, extraite de divers auteurs, et traduite dans la meilleure forme, avec la carte de cette rivière et de ses provinces. Paris, Besogne, 1655, in-8°.

Cette relation est assez rare.

Le comte de Payan s'est beaucoup aidé de la relation du P. d'Acuna.

DU MARAGNON ou de la rivière des Amazones: Histoire de sa découverte, de l'entrée dans le pays, et de la réduction à l'obéissance des nations répandues sur les nombreuses montagnes et sur les bords des grandes rivières de cette partie de l'Amérique; écrite par le P. Manuel *Rodriguez*: (en espagnol) *El Maragnon y las Amazonas, Historia de los Descubrimientos, entradas y reduccion de naciones, en las dilatadas montañas y majores rios de la America, descritta por el Padre Manuel Rodriguez*. Madrid, 1685, in-fol.

Cette relation bien complète n'est pas commune. Pour s'assurer qu'elle est telle, il faut consulter la Bibliographie de De Bure (tome premier de l'Histoire, n°. 5655).

RELATION de la grande rivière des Amazones dans l'Amérique méridionale: (en anglais) *A Relation of the great river of the Amazones into South-America*. Londres, 1698, in-4°.

ANNALES historiques sur l'état actuel du Maragnon, par Bernard *Pereira de Berredo*: (en portugais) *Annales historial de Maranhaon, por Bernardo Pereira de Berredo*. Lisbonne, François Luiz, 1739, in-fol.

RELATION abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'à celle du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones; avec une Lettre sur l'émeute populaire excitée à Cuença au Pérou, contre les académiciens envoyés pour mesurer la figure de la terre: par M. *de la Condamine;* le tout enrichi d'une carte du Maragnon ou de la rivière des Amazones, levée par lui-même, et d'une planche représentant l'émeute. Paris, Pissot, 1745; Maestricht, 1778, in-8°.

Cette relation a été traduite en anglais sous le titre suivant:

A SUCCINCT ABRIDGMENT of a voyage, made in the inland parts of South-America. Londres, 1747, in-8°.

Elle l'a été en allemand sous le titre que voici:

NACHRICHT von einer Reise in das innerste von Süd-America. (Hamburg. Magazin, 6. Band. pag. 3-70 et 227-288.)

— Elle l'a été en hollandais. Amsterdam, 1748, in-8°.

En même temps que, dans cette relation, l'on admire le courage infatigable avec lequel La Condamine s'enfonça dans des régions désertes où l'on ne rencontre que quelques hordes, on y recueille des renseignemens précieux sur plusieurs parties d'une contrée immense, qui ne nous étoit connue que par les récits des missionnaires. A ces renseignemens, La Condamine a ajouté des observations très-judicieuses sur les indigènes (1).

(1) On retrouvera ici avec plaisir, l'apperçu rapide et animé

Ce voyageur, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop crédule, paroît convaincu qu'il a réellement existé dans cette contrée une nation d'Amazones, et que les récits des premiers voyageurs, à cet égard, quoiqu'exagérés peut-être, ne doivent pas être rangés dans la classe des fictions. La malheureuse condition des femmes sauvages en Amérique, a dû faire naître, dit-il, chez quelques-unes d'elles l'idée de se soustraire au joug de leurs tyrans, et de former

---

qu'a donné du Voyage de la Condamine M. de Lille, dans son discours de réception à l'Académie.

« Je ne vous le peindrai point abandonné au courant de ce » fleuve immense (la rivière des Amazones) ; ici, heurtant contre » des rocs escarpés ; là, entraîné par des tourbillons d'eau ; tantôt » arrêté par une branche qui traverse son radeau, et suspendu sur » les eaux qui décroissent à vue d'œil ; tantôt franchissant le fameux » détroit du Pongo, où les eaux, plus rapides et plus profondes, » roulant sous la voûte obscure et tortueuse de ces bords rappro- » chés, avec un mugissement entendu de plusieurs lieues, lan- » cèrent son radeau comme un trait à travers les saillies des arbres » et les pointes menaçantes des rochers.

» Je ne vous le représenterai point, après un trajet de cinq cents » lieues sur la rivière des Amazones, s'enfonçant dans la rivière de » Para, large de trois lieues, échouant contre un banc de vase, » obligé d'attendre sept jours les grandes marées, remis à flot par » une vague plus terrible que celle qui l'avoit fait échouer, et sauvé » par où il devoit périr. Je ne vous peindrai point les tempêtes » qu'il essuya, les nations inconnues qu'il traversa, tous les dan- » gers enfin menaçant ses jours, tandis que lui, tranquille observa- » teur, seul, au milieu de ces déserts, avec trois Indiens maîtres » de sa vie, tenoit tour à tour le baromètre, la sonde et la bous- » sole..... Les tableaux variés qu'offroient à ses yeux les fleuves et » leurs bords ; là, des animaux inconnus ; ici, des plantes nou- » velles ; tantôt des peuples également bizarres dans leurs parures » et dans leurs mœurs, tantôt les débris de ces nations, jadis si » florissantes, épars dans des déserts qui furent des empires ; tant » d'objets nouveaux exposés en silence à ses yeux dans ces immenses » solitudes, où la philosophie voyageoit pour la première fois, tout » payoit un tribut à sa curiosité ».



un établissement séparé, comme on a vu les nègres de la Jamaïque prendre et exécuter la résolution de se rendre indépendans.

Quant à la relation de l'émeute qui eut lieu près de Cuença, comme Thierry, dans son Voyage à Guaxaca, dont j'ai donné la notice, a reçu de Don Ulloa des éclaircissemens à ce sujet, il en tire de très-plausibles motifs de regarder la relation de La Condamine comme fort suspecte de partialité ou d'erreur.

JOURNAL d'un voyage à la rivière de la Plata (dans le Paraguay), par Laurent *Bikker* et Corneille *Hamskerk* (en hollandais). Amsterdam, 1617, in-4°.

RELATION des insignes progrès de la Religion chrétienne faits au Paraguay, province de l'Amérique méridionale, et dans les vastes régions de Guairat-d'Uruaig, nouvellement découvertes par les Pères de la Compagnie de Jésus, ès années 1626 et 1627, envoyée au R. P. Mutio Viteleschi, général de la même Compagnie, par le R. P. *Duran*, provincial en la province de Paraguay, et traduite du latin en français par un Père de la même Compagnie (le P. Jacques Le Marchand). Paris, Cramoisi, 1638, in-8°.

Cette relation, qui donne le dénombrement de ce qu'on appeloit alors les Habitations, et qu'on a nommé depuis les Missions, formées dans le Paraguay, fait connoître plusieurs peuplades de cette contrée, dont les missionnaires décrivent assez bien les habitudes et les moeurs, mais dont ils exagèrent, comme de coutume, les progrès dans la connoissance et la pratique du christianisme.

MÉMORIAL de Don Bernard *de Cardenas*, évêque du Paraguay (en portugais). 1662, in-12.

HISTOIRE de la province du Paraguay, par le

P. Nicolas *Techo*: (en latin) *Historia provinciae Paraguae* (*autore P. Nicolao Techo*). Leyde, 1673, in-fol.

La même, traduite en anglais sous le titre suivant :

Nicolaus Techo's History of the province of Paraguay, Tucuman, rio de la Plata, Parana, Guaira, and Avorana, translated from the latin. (Inséré dans la Collection de Churchil, vol. VI, pag. 3-116.)

Les insignes Missions de la Compagnie de Jésus en la province du Paraguay, par François *Xarques*, avec figures : (en espagnol) *Las insignes Missiones de la Compañia di Jesu en la provincia de Paraguay, escrita por Francisco Xarques.* Pampelune, 1687, in-fol.

Voyage d'Espagne au Paraguay, par Antoine *Sepp* et Antoine *Boehm* : (en allemand) *Sepp's und Boehm's (Ant.) Reisbeschreibung aus Hispanien nach Paraquariam.* Nuremberg, 1696; Passau, 1698, in-8°.

Le même, traduit en anglais sous le titre suivant :

Anthony Sepp's Account of a voyage from Spain to Paraguesia. (Inséré dans la Collection de Churchil, vol. VII, pag. 669-675.)

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyage et Description du Paraguay, des PP. Antoine *Sepp* et Antoine *Boehm*, jésuites allemands, publiés par Gabriel Sepp, frère d'Antoine Sepp. Ingolstad, Jean-André de La Haye, 1712, in-24.

Relation historique des Missions chez les Indiens Chiquites de la province du Paraguay, par le P. Jean-Patrice *Fernandez* : (en espagnol) *La Rela-*

cion historial de las Missiones de los Indios que se llaman Chiquitos (en la provincia de Paraguay). Madrid, 1726, in-8°.

Cette relation a été traduite en latin sous le titre suivant :

Relation historique des Missions apostoliques de la Compagnie de Jésus chez les Chiquites, peuples du Paraguay, par le P. Jean *Fernandez*, publiée par Jérôme Hersan, et traduite en latin par un prêtre de la même Compagnie : (en latin) *Fernandez (P. Juan) Historica Relatio de apostolicis Missionibus Societatis Jesu apud Chiquitos, Paraguariae populos, ad typum promota per (Hier.) Hersan, et in linguam latinam translata per alium ejusdem Societatis sacerdotem.* Augsbourg, 1773, in-4°.

Description chorographique des terres, rivières, arbres, animaux, des provinces du Gran-Chaco, de Galamber, et des rites et costumes des nations barbares et infidelles qui l'habitent, par le P. Pierre *Losano :* (en espagnol) *Descripcion corografica del terreno, rios, arboles y animales de las provincias de Gran-Chaco, Galambar, y de los ritos y costombres de las naciones barbaras e infideles que la habitan, escrito por el Padre Pedro Losano.* Cordoue, 1732, in-4°.

Cette Description est fort recherchée.

Histoire abrégée de l'Amérique espagnole, avec *la Description du Paraguay,* recueillie principalement des auteurs espagnols, par *Camphel :* (en anglais) *Concise History of the Spanish America, with*

a Description of Paraguay, *collected chiefly from spanish writers*. Londres, 1741, in-8°.

RELATION des Missions du Paraguay, traduite de l'italien de *Muratori*, avec une carte géographique. Paris, Rondelet, 1754, in-12.

Cette relation, l'ouvrage d'un écrivain éminemment distingué dans le genre historique, mériteroit l'entière confiance des lecteurs, si, de son propre aveu, il n'avoit pas puisé dans des sources suspectes. Ce sont presque exclusivement les relations des jésuites qui lui ont fourni ses matériaux. A la vérité, il se procura quelques instructions dans les entretiens qu'à Bologne il eut l'occasion d'avoir avec un vice-roi du Pérou : mais peut-on s'assurer qu'elles fussent bien pures, lorsqu'on se rappelle la circonspection avec laquelle les hommes les plus puissans en Espagne et en Portugal se conduisoient à l'égard de la redoutable société des Jésuites ? Aussi cette relation, dans laquelle on trouve d'ailleurs des notions curieuses sur le Paraguay, est-elle souvent un panégyrique des missionnaires jésuites, toutes les fois qu'il s'agit de leurs établissemens. Muratori s'étoit expliqué avec plus de liberté sur les cruautés des Espagnols dans le Nouveau-Monde : le traducteur s'est permis d'étouffer ce cri de la vérité.

HISTOIRE du Paraguay, par le P. *Charlevoix*, enrichie de cartes géographiques. Paris, Desaint, 1756, 3 vol. in-4°.

— La même, *ibid.* 6 vol. in-12.

La même, traduite en anglais sous le titre suivant :

HISTORY of Paraguay, by Charlevoix. Londres, 1760, 2 vol. in-8°.

A la tête de cette relation, la plus complète et la plus satisfaisante, à quelques égards, que nous ayons sur le Paraguay, l'auteur décrit le cours du fleuve qui a donné le nom à cette vaste contrée. Il fait l'énumération de ses

richesses, soit en métaux de diverses espèces, pierres précieuses et perles, soit en productions plus appropriées aux véritables besoins de l'homme, tels que le maïs, le manioc et la patate. Cette espèce de grains, ces racines, suppléent, dans le Paraguay, au froment qui y réussit assez mal. La vigne, au contraire, prospère en plusieurs endroits, et donne des vins estimés. On y recueille aussi des fruits de beaucoup d'espèces, du coton, du chanvre, du miel, de la cire. Un des plus importans objets de la culture, est l'herbe dite *du Paraguay ;* c'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier nain, qui ne croît que dans les fonds marécageux. Les Espagnols la regardent comme un excellent préservatif contre tous les maux. On assure que les ouvriers employés aux mines ne pourroient pas longtemps en soutenir le travail, s'ils ne faisoient pas habituellement usage de cette feuille, qu'on prend en infusion comme le thé. Il s'en fait un transport considérable dans les autres parties de l'Amérique espagnole : ce breuvage enivre, et même hébête ceux qui en usent avec excès.

De ces détails curieux, l'auteur passe à la description abrégée des animaux féroces, sauvages et domestiques, des reptiles, des oiseaux, des poissons qu'on trouve dans le Paraguay, et qui sont communs à ce pays et aux autres contrées de l'Amérique méridionale. Il a donné beaucoup plus d'étendue à la narration, soit des guerres qu'ont soutenues les Espagnols contre les indigènes, pour s'assurer la possession du pays, soit de la fondation des cités de *l'Assomption* et de *Buenos-Ayres*, deux des plus belles villes de l'Amérique espagnole.

Un objet plus intéressant encore, est l'histoire de la réunion que les jésuites étoient parvenus à faire de plus de cent mille *Guaranis*, la plus nombreuse peuplade du Paraguay, sous l'autorité presque exclusive de leur société. Après avoir obtenu du gouvernement espagnol la permission d'armer ces Sauvages, naturellement doux et pacifiques, que ces infatigables et ardens religieux exerçoient eux-mêmes, chose singulière ! au maniement des armes et

aux diverses évolutions militaires, ils avoient établi dans ces Missions d'un nouveau genre, la communauté de travaux et de biens.

Montesquieu a donné de grands éloges à cette institution extraordinaire, qui des forêts, dit-il, retirant des hommes dispersés et dénués de tout, leur a procuré des logemens sains, une subsistance assurée, de bons vêtemens, et a ainsi réparé en grande partie les dévastations des Espagnols.

Raynal a rendu justice aux bonnes intentions des missionnaires jésuites, et a vivement repoussé les imputations faites à leur société. Il avoue néanmoins que lors de sa dissolution, les jésuites ne furent pas regrettés par ce même peuple qu'ils avoient soustrait aux calamités de la vie sauvage. C'est qu'ils avoient soumis les *Guaranis* à un régime trop austère qui n'admettoit, pour tout délassement, que les fêtes de l'église romaine; c'est qu'ils avoient établi chez eux une égalité trop rigoureuse qui étouffoit toute émulation; c'est qu'ils en avoient fait, en un mot, une espèce de société monastique, dont l'unique ressort étoit l'obéissance la plus passive (1): on conçoit aisément que les vices de cette institution sont palliés dans l'ouvrage du P. Charlevoix, et qu'il n'en a présenté que le côté brillant.

RELATION abrégée concernant la République que les religieux Jésuites des provinces d'Espagne et de Portugal ont établie dans les domaines d'outre-mer de ces deux monarchies : (en portugais) *Relaçaõ abbreviada da Republica que os Jesuitas das provincias de Portugal e Hespanha, estableçeraõ nos dominios ultra marinos das duas monarchias*. In-8°.

(1) Pour la plus légère faute, les Guaranis, même adultes, étoient soumis à ce honteux châtiment qu'en France les nouveaux principes d'education ne permettent plus d'infliger même aux enfans.

La même, sous le titre suivant :

RELATION abrégée, etc.... et de la guerre qu'ils ont excitée et soutenue contre les armées espagnoles et portugaises, dressée sur les registres du secrétaire des deux commissaires respectifs, principaux plénipotentiaires des deux couronnes, et sur d'autres pièces authentiques (en portugais et en français). 1 vol. in-12.

MÉMOIRE pour servir d'addition et d'éclaircissement à la Relation précédente. 1 vol. in-12.

HISTOIRE du Paraguay, par Jean *de Escandon* et *Nusdorfer*, traduite de Manuscrits espagnols ; suivie du procès criminel des Jésuites en Espagne : (en allemand) *Juan de Escandon's und Nusdorfer's Geschichte von Paraguay. Aus spanischen Handschriften übersetzt nebst dem Criminal-process wider die Jesuiten in Spanien*. Francfort et Leipsic, 1769, in-8°.

DESCRIPTION géographique, politique et historique du royaume du Paraguay, fondé par les Jésuites, imprimée à Venise, et traduite en français par Siégeron. Paris, 1769, in-8°.

HISTOIRE du Paraguay sous les Jésuites, et de la royauté qu'ils y ont exercée pendant un siècle et demi, avec des détails très-intéressans, etc.... par Bernard *Ibannes de Echeveri*. Amsterdam, 1780, 2 vol. in-8°.

HISTOIRE des Abipous, nation belliqueuse du Paraguay, faisant usage du cheval, par Martin *Dobritzhoffer* : (en latin) *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraqueriae natione, autore Dobritzhoffer*. Vienne en Autriche, 1784, in-8°.

DESCRIPTION de Buenos-Ayres. (Insérée dans le *Monthly Magasin*, mars 1802. Elle est tirée du *Viagero universal.*)

On attend la publication d'une description du Paraguay, par M. le chevalier Azara, l'auteur d'une Zoologie de l'Amérique, très-estimée, et dont les connoissances en géographie sont aussi étendues que dans celles des diverses branches de l'histoire naturelle. Indépendamment de ces titres à la confiance des lecteurs, on peut dire qu'il en a encore par sa résidence dans le pays même, puisqu'il habite Buenos-Ayres.

§. V. *Descriptions du Pérou et du Chili. Voyages faits dans ces deux pays.*

PÉROU.

DESCRIPTION de la terre neuve du Pérou en l'Inde occidentale, mise en français. Paris, 1480; *ibid.* Vincent Sertenies, 1545, in-8°.

Cet ouvrage est fort rare.

PARTIE PREMIÈRE de la Chronique du Pérou, où il est traité de la démarcation de ses provinces, avec leur description, par Pedro *de Cioça*: (en espagnol) *Pedro de Cioça, Parte primera de la Chronica del Peru, que trata la demarcacion de sus provincias, y la descripcion dellas.* Seville, 1553, in-fol.

Elle a été traduite en italien sous le titre suivant :

HISTOIRE du Pérou, où il est traité du régime de cette province, de ses villes et des rites et coutumes des Indiens (Péruviens), par Pédro *de Cioça de Leo*: (en italien) *Cioça de Leo (Pedro) Istoria dove si tratta dell' ordine delle provincie e delle città e riti*

e costumi degli Indiani (*Peruviani*). Venise, 1557, 2 vol. in-8°.

Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, en l'an 1525, avec les objets d'histoire naturelle qu'on y trouve, et ce qui s'en est ensuivi, par Augustin *de Zarate* : (en espagnol) *Historia del descubrimiento y conquista del Peru, con las cosas naturales que allà se hallam, y los succesos que ha avido, por Augustin de Zarate.* Anvers, 1555; *ibid.* 1593, in-8°.

— La même, Seville, 1677, in-fol.

— La même, publiée par François de Xeres. Madrid, 1709, in-fol.

La même, traduite en italien sous le titre suivant :

Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, depuis l'origine jusqu'à la pacification de ses provinces, traduite de l'espagnol en italien par Alphonse *Ulloa* : (en italien) *Istoria dello scoprimento e conquista del Peru, dal principio fino alla pacificatione delle provincie, tradotta dalla lingua castigliana in italiana da Alphonso Ulloa.* Venise, 1563, in-4°.

— La même, traduite en français, avec figures. Amsterdam, 1706; *ibid.* 1718; Paris, 1716, 2 vol. in-12.

Quoique cette dernière traduction ait quelque mérite, la difficulté que, de son propre aveu, le traducteur a trouvée à l'exécuter, relativement sur-tout à donner l'équivalent des titres et des dignités énoncés en l'original, et à rendre même bien exactement les idées de l'auteur espagnol, doit engager les amateurs à lire l'ouvrage dans

l'orignal, ou du moins dans la traduction en langue italienne, qui a beaucoup plus d'affinité que la nôtre avec la langue espagnole.

Zarate ne s'est pas borné à la narration historique de la découverte et de la conquête du Pérou ; il l'a fait précéder d'un tableau de l'état physique du pays, des moeurs de ses habitans, tant indigènes qu'Espagnols ; et d'un exposé curieux des opinions religieuses et du culte des Péruviens. La même observation s'applique en partie aux articles suivans, qui, au premier apperçu et à leur titre, semblent être des ouvrages purement historiques.

De la découverte du Pérou, et des événemens qui s'y sont passés, par *Apollonius Levinus* : (en latin) *Apollonii Levini de Peruvianae regionis inventione et rebus in ea gestis*. Anvers, 1567, in-8°.

Histoire du Pérou, par *Diègue Fernandez* : (en espagnol) *La Historia del Peru, de Diego Fernandez*. Seville, 1571, in-fol.

On a donné en italien la traduction de la partie de l'ouvrage qui roule sur les revenus que la cour d'Espagne tire du Pérou : cette traduction a paru sous le titre suivant :

Relation concise des tributs qu'on lève sur les Indiens du royaume du Pérou, par *Fernandez* : (en italien) *Relazione breve del Fernandez, circa il frutto che si raccoglia con gli Indiani del regno del Peru*. Milan, Pontius, 1613, in-8°.

Histoire du royaume du Pérou : (en hollandais) *Historie van Coninkryk van Peru*. Anvers, 1573, in-4°.

Relation abrégée du P. Diego *Torrès*, de la Compagnie de Jésus, procureur au Pérou, concernant les avantages qu'on recueille avec les Indiens

de ce royaume : (en italien) *Relazione breve del Diego Torrès, della Compagnia di Giesù, procuratore del Perù, circa il frutto che si raccoglia con gli Indiani di quel regno*. Milan, Pontius, 1605, in-8°.

HISTOIRE générale du Pérou ; écrite par l'Inca *Garcilasso del Vega* : (en espagnol) *Historia general del Peru, escrita por el Inca Garcilasso dela Vega*. Cordoue, 1606, in-fol.

Cet ouvrage a été réimprimé sous un autre titre que voici :

COMMENTAIRES royaux sur l'origine des Incas qui furent rois du Pérou, par *Garcilasso dela Vega* : (en espagnol) *Commentarios reales del origen de las Incas reys que fueron del Peru, por Garcilasso dela Vega*. Première partie, Lisbonne, 1609; deuxième partie, *ibid*. 1619, 2 vol. in-fol.

Ces deux éditions, étant devenues fort rares, avoient monté à un prix exorbitant, qui a beaucoup diminué depuis la réimpression de cet ouvrage, dont je vais donner la notice : elles sont encore recherchées par quelques amateurs.

COMMENTARIOS reales que tratan del origine de los Incas reyes del Peru, por el inca Garcilasso dela Vega. Deuxième édition, Madrid, 1723, 2 vol. in-fol.

Il paroît que l'éditeur n'a connu que l'une des deux anciennes éditions dont je viens de donner la notice.

L'ouvrage de Garcilasso dela Vega a été traduit en français sous le titre suivant :

HISTOIRE des Incas du Pérou, avec une description des fruits, plantes, animaux, etc.... avec

figures; traduite de l'espagnol de *Garcilasso dela Vega* par Baudouin. Paris, 1623; *ibid.* 1658, 2 vol. in-8°.

Le style de cette traduction ayant vieilli, les libraires de Hollande la firent retoucher, et publièrent trois nouvelles éditions de cette traduction un peu rajeunie : les deux premières ont paru sous les titres suivans :

HISTOIRE des Incas du Pérou, etc.... Amsterdam, 1705; *ibid.* 1706, 4 vol. in-12.

La troisième, faite à bien plus grands frais, est intitulée :

HISTOIRE des Incas, rois du Pérou, depuis le premier inca Mancocapac, fils du Soleil, jusqu'à Atahualpà, dernier inca, où l'on voit leur établissement, leur religion, leurs loix, leurs conquêtes, les merveilles du temple du Soleil, et l'état de ce grand empire avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres; traduite de l'espagnol de *Garcilasso dela Vega* : on y a joint l'Histoire de la conquête de la Floride, par le même auteur, traduite par Rousseler, avec la nouvelle découverte d'un pays plus grand que l'Europe situé dans l'Amérique, par le P. *Hennepin* : le tout enrichi de figures gravées par feu Bernard Picard le Romain. Amsterdam, Frédéric Bernard, 1737, 2 vol. in-4°.

Cette édition, tant pour l'exécution typographique que pour les gravures, est fort recherchée.

La relation de Garcilasso dela Vega est très-précieuse, comme le seul renseignement qui nous reste sur la religion, le gouvernement, les loix, les mœurs, les usages des Péruviens. C'est un descendant de leurs princes qui a soigneusement recueilli ce que pouvoient en avoir conservé les



débris informes de quelques monumens, et une tradition sans doute un peu altérée. Le tableau qu'il a tracé des différentes productions du Pérou n'a pas, à beaucoup près, le même mérite, mais n'en est pas non plus tout-à-fait dénué.

Le style de l'ouvrage original a toute l'enflure commune aux écrivains espagnols du siècle où il a écrit. Ce défaut n'existe pas dans la traduction, mais il est remplacé par un vice tout-à-fait contraire, par la sécheresse et la platitude de la diction qui n'a pas, à beaucoup près, disparu dans les nouvelles éditions, malgré toutes les retouches qu'on a faites à la traduction de Baudouin.

Le pays dont le P. Hennepin fit la découverte, et dont il donne un léger apperçu, est situé entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale : c'est un vaste champ qui reste encore à parcourir pour ceux qui sont enflammés de la louable ardeur des découvertes.

Cet ouvrage a été traduit aussi en anglais sous le titre suivant :

COMMENTAIRE royal du Pérou, en deux parties, enrichi de gravures, écrit dans l'original espagnol par *Garcilasso dela Vega*, et traduit en anglais par sir Paul Ricault : (en anglais) *The royal Commentaries of Peru, in two parts, illustrated with sculptures, written originally in spanish by Juan Garcilasso dela Vega, and translated into english by sir Paul Ricault.* Londres, Flecher, 1688, in-fol.

JOURNAL du voyage à Rio de la Plata, par Laurent *Bicker* (en hollandais). Amsterdam, 1608, in-8°.

RELATION des voyages dans la rivière de la Plata, et de-là aux terres du Pérou, par *Arcaretta de Biscaie.* Paris, 1632, in-fol.

Cette relation a été traduite en anglais, et a paru sous le titre suivant :

Acaretta de Biscaye's Voyage on the river de la Plata, and then by land to Peru. Londres, 1698, in-8°.

Relation d'un voyage à Lima, par *Ribadeneyra :* (en espagnol) *Relacion del viage de Lima, del Ribadeneyra.* Madrid, 1657, in-4°.

Relation du voyage de S*** à la rivière de la Plata au Pérou. Paris, Clousier, 1672, in-12.

Dix-sept années de voyages dans le royaume de Pérou, avec planches : (en anglais) *Seventeen years travels through the kingdom of Peru.* Londres, 1700, in-4°.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Pérou et du Chili, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, par M. *Frezier*, ingénieur du Roi, avec une réponse aux observations du P. Feuillée sur cette relation ; enrichie de beaucoup de figures en taille-douce. Paris, 1716 ; *ibid.* Nyon, 1732, in-4°.

La même, traduite en anglais, avec des augmentations, sous le titre suivant :

Voyage à la mer du Sud, le long des côtes du Chili et du Pérou, dans les années 1712, 1713, 1714, qui donne une connoissance exacte du génie et de la constitution des habitans, tant natifs du pays qu'Espagnols, de leurs mœurs et usages, de l'histoire naturelle de ces contrées, des mines, des marchandises et du commerce avec l'Europe, par M. *Frezier*, orné de 37 figures de la côte, des ports,

villes, plantes et autres curiosités, exécutées d'après les gravures originales insérées dans l'édition de Paris, avec un postscriptum d'Edmond *Hulley*, professeur de géométrie en l'université d'Oxford, et un détail sur l'établissement, le commerce et les richesses des Jésuites au Paraguay : (en anglais) *A Voyage to the South-Sea and long the coast Chili and Peru, in the years 1712, 1713 and 1714, particularly describing the genious and constitution of inhabitants, as west Indians and Spaniers; their customs and manners; their natural history, mines, comodities, trafik with Europa, etc.... by M. Frezier, engineer ordinary to the French King, illustrated with 37 coppercuts, of the coast, habours, cities, plants, and other curiosities, printed from the author original plates inserted in Paris edition. With a Postscriptum by Edmond Hulley, professor of geometry in the university of Oxford, and an account of the settlement, commerce and richess of the Jesuites in Paraguay.* Londres, Jonas Bowier, 1717, in-4°.

Quoique la mission qu'avoit donnée à Frezier la cour de Versailles, fût bornée à l'examen des colonies du Pérou et du Chili, relativement aux moyens de défense qu'il falloit s'y ménager contre les invasions de l'ennemi, les observations de cet écrivain se sont étendues à beaucoup d'autres objets. En décrivant les mines du Pérou, il a observé que les mines d'or étoient devenues assez rares, sur-tout vers le sud ; que celles d'argent, plus multipliées, ne donnoient plus que fort peu de minerai, et d'ailleurs étoient d'une exploitation très-coûteuse, à cause de leur extrême profondeur : il a remarqué aussi les funestes effets des exhalaisons des minières et la stérilité du pays où

se trouvent les mines. Enfin il a décrit la manière de tirer des mines d'argent, et les procédés qu'on emploie pour opérer le *départ*.

A la description de la ville et du port de Callao, dont il détaille le commerce immense, à celle de la ville de Lima, dont il énumère toutes les richesses, Frezier fait succéder une digression sur les tremblemens de terre qui, depuis qu'il a écrit, occasionnèrent, en 1745, le submergement de Callao et la destruction presque entière de la ville de Lima.

Ce voyageur explique très-bien pourquoi il ne pleut jamais dans cette partie du Pérou; et il indique les causes de l'extrême diversité des saisons dans la plaine ou dans les Cordilières. Les animaux propres au Pérou, tels que les lamas, les guananos et autres, ont été aussi l'objet de ses observations: il les a étendues ensuite à la forme du gouvernement, aux forces de terre et de mer, aux divers établissemens publics, aux mœurs des Espagnols créoles et à celles des Péruviens, à leurs pratiques superstitieuses, enfin à l'empire des prêtres et des moines sur les naturels du pays principalement. Il a donné aussi un détail curieux des divertissemens du pays, tels que les combats de taureaux, les spectacles, les danses, etc.... L'extrême indolence des femmes du Pérou, la grande liberté dont elles jouissent, malgré la jalousie propre aux Espagnols, forment les derniers traits du tableau.

La description qu'il a faite du Chili est du plus grand intérêt; soit parce que dans ses vallées ce pays est d'une telle fertilité que toutes les productions de l'Ancien et du Nouveau-Monde y prospèrent, soit parce que dans les montagnes et quelques-unes même des plaines, il se trouve plusieurs nations qui ont su défendre opiniâtrement leur liberté contre les Espagnols.

A l'extraordinaire fertilité du Chili dans ses vallées, se joint l'avantage plus ou moins réel de recéler de riches mines d'or dans ses montagnes, si connues sous le nom de Cordilières ou d'Andes, qui le traversent presque entiè-

rement. Peut-être peut-on attribuer le peu de population d'un si bon pays à l'exploitation de ces mines, dont le métal passe pour le plus pur de l'Amérique. Il n'y a guère au Chili de véritablement dignes du nom de villes, que *San-Jago, Impériale, la Conception* et *Baldivia*, dont les trois dernières ont de beaux ports. Les autres qu'on décore de ce nom, ne sont, à proprement parler, que des villages fort éloignés les uns des autres, comme toutes les habitations du pays.

VOYAGE de Marseille à Lima et dans d'autres parties des Indes occidentales, par D*** (*Duret*), avec figures. Paris, Coignard, 1720, in-12.

Le voyageur s'est principalement étendu sur le Pérou dans sa relation.

ABRÉGÉ historique de la province et du port de Guyaquil (au Pérou), par Denis *Alcedo de Herrera :* (en espagnol) *Alcedo de Herrera* (*Dyon*) *Compendio historial dela provincia y puerto de Guyaquil.* Madrid, 1741, in-8°.

LA FIGURE de la Terre déterminée par les observations de MM. *Bouguer* et *de la Condamine*, de l'Académie des sciences, envoyés, par ordre du Roi, au Pérou, pour observer aux environs de l'équateur ; *avec une Relation abrégée de ce voyage, qui contient la description du pays dans lequel les opérations ont été faites.* Paris, Jombert, 1749, in-4°.

Dans cette relation abrégée du voyage au Pérou, M. Bouguer a fait une rapide, mais excellente description de ce pays, et dans laquelle même il se trouve des observations qui ont échappé à Frezier, à La Condamine, à Don Ulloa. Il a remarqué, par exemple, que les villages même les plus anciens du Pérou, sont éloignés les uns des autres

de dix à douze lieues; et il en conclut judicieusement que dans sa plus grande splendeur, ce royaume ne doit pas avoir été fort peuplé. Il a observé aussi que la montagne qui contenoit les anciennes mines d'émeraude est encore connue, et il en assigne la position à cinq lieues de la mer du côté méridional de la rivière des Emeraudes, au milieu d'épaisses forêts : les nouvelles mines d'émeraudes, qui sont assez nombreuses, ont fait négliger les anciennes.

Journal du Voyage fait à l'équateur, servant d'introduction à la mesure du méridien, suivi de l'histoire des pyramides de Quito, et enrichi de deux cartes géographiques et de plusieurs planches; par M. *de la Condamine*. Paris, édition du Louvre, 1751, in-4°.

Cet intéressant Journal ne donne pas seulement l'exposé des préparatifs et des travaux de La Condamine et de ses savans collaborateurs, pendant le cours de près de deux années, pour parvenir à mesurer les trois premiers degrés du méridien : il offre encore un plan très-curieux de la ville de *Quito*, capitale du Haut-Pérou, et l'élévation du sol de cette cité. On ne voit pas, sans étonnement, une ville située dans le plat pays, et l'immense plaine qui l'environne, s'élever, dans leur moyenne hauteur, de quinze à seize cents toises au-dessus du niveau de la mer : mais la surprise redouble encore, lorsqu'on considère que ce plateau si élevé sert de base à ces Andes ou Cordilières, dont plusieurs ont le double d'élévation, et dont la plus haute, le *Chimboraço*, s'élève de près de trois mille deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, et par conséquent surpasse de plus d'un tiers en élévation le Mont-Blanc, le Mont-Perdu, le pic de Ténériffe, les montagnes reconnues les plus hautes de l'ancien continent. Cette immense chaîne de montagnes, renferme dans son sein plusieurs volcans, dont les éruptions occasionnent de fréquens tremblemens de terre dans ces contrées.

On lit avec le plus vif intérêt, dans ce Journal, la narration des obstacles contre lesquels les académiciens eurent à lutter dans le cours de leurs opérations astronomiques, soit par la difficulté du local, soit par la superstitieuse ignorance des habitans, qui les regardoient comme des magiciens.

Relation historique du voyage fait dans l'Amérique méridionale, de l'ordre de Sa Majesté, pour mesurer quelques degrés d'un méridien terrestre, afin de parvenir à mesurer la véritable figure et la grandeur de la terre, avec d'autres observations astronomiques et physiques; par Don George *Juan*, commandeur de Alliaga, de l'ordre de Saint-Jean, associé correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris; et Antoine *de Ulloa*, de l'académie des sciences de Londres, tous deux commandant de frégates de la marine royale : enrichie de quarante-sept figures : (en espagnol) *Relacion historica del viage hecho de orden de Su Majestad para medir algunos grados del meridiano terrestre, y venir por ellos en conocimiento de la verdadera figura y magnitud della tierra, con otras observaciones astronomicas y physicas; por D. George Juan commendador de Alliaga, en del orden de S. Juan, socio correspondente de la real Academia de sciencias de Paris; y Antonio de Ulloa de la real Academia de sciencias de Londres, ambos capitanes de fregata de la real armada.* Madrid, 1748 et 1749, 2 vol. in-8°.

Cette relation a été traduite en français sous le titre suivant :

Voyage historique de l'Amérique méridionale,

fait par ordre du roi d'Espagne, par Don Georges *Juan* et Don Antoine *de Ulloa;* ouvrage traduit de l'espagnol et enrichi de figures, cartes et plans nécessaires : il contient aussi une histoire des Incas du Pérou, et des observations astronomiques et physiques, faites pour déterminer la figure et la grandeur de la terre ; également traduites de l'espagnol par Dumanvillon. Amsterdam et Leipsic, 1752, 2 vol. in-4°.

Une partie des planches de cette traduction a été dessinée par Bernard Picard.

— Le même, Paris, 1752, 2 vol. in-4°.

Cette édition de Paris est moins estimée que celle de Hollande.

— Le même, traduit en anglais, par Adams. Londres, 1758; *ibid.* 1775, 2 vol. in-8°.

On y a omis plusieurs tables d'un grand intérêt, et les planches en sont misérablement tronquées.

— Le même, en hollandais. In-4°.

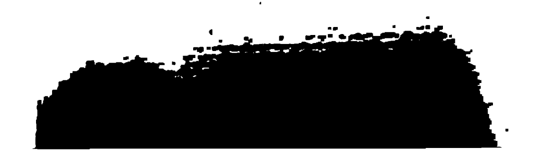
Cette relation, qui roule, pour la plus grande partie, sur le Pérou et le Chili, a été principalement rédigée par Don Ulloa, l'un des hommes les plus éclairés qui aient honoré la nation espagnole, et auquel nous devons deux autres ouvrages d'un grand mérite (1). La relation s'étend encore à la province de Carthagène, à Porto-Bello, à l'isthme et à la ville de Panama, sur lesquels, comme on a pu le voir, nous n'avions guère que des relations de missionnaires. Cette partie de l'ouvrage est aussi instructive, aussi intéressante que l'autre.

Après avoir exposé tous les avantages que la baie de

(1) 1°. Mémoires historiques et politiques sur l'Amérique méridionale, dont j'ai donné la notice. 2°. Rétablissement du commerce et des manufactures d'Espagne, traduit en français; Paris, [illegible]-12.

Carthagène, par sa vaste étendue, et la sérénité du temps qui règne en toute saison, offre au commerce; après avoir tracé le tableau des diverses castes d'habitans fort mêlés et de mœurs très-corrompues qui peuplent Carthagène et ses environs, Don Ulloa donne un détail effrayant des maladies propres à ce climat meurtrier. Les unes attaquent et font périr en peu de jours les Européens nouvellement arrivés; les autres, telle qu'une lèpre de la plus dangereuse espèce, affectent les habitans du pays. La nature a semé ces germes de mort dans un territoire très-fertile, dans une contrée de l'aspect le plus riant. Ce contraste s'observe également dans les animaux qui la peuplent. Le bétail y est très-multiplié, la chair des cochons y est très-délicate, la volaille et le gibier y sont excellens; mais il faut s'y défendre des tigres et des léopards qui sont très-nombreux; mais d'affreux reptiles et les plus dangereuses espèces de scorpions et de serpens, des insectes venimeux, tels que les araignées, les cent-pieds, les piques, infestent toutes les campagnes.

L'insalubrité de l'air est bien plus remarquable encore à *Porto-Bello* qu'à Carthagène, et elle n'y est pas balancée, comme dans cette dernière ville, par la fertilité du sol et l'heureuse température du climat. Les chaleurs sont excessives à Porto-Bello; les orages y sont effrayans, parce que la ville est toute entourée de montagnes. Les torrens de pluie qu'y versent ces orages, y amènent l'humidité la plus malfaisante. La plus grande partie des équipages des vaisseaux qui y abordent, est rapidement moissonnée. Comme le territoire est stérile, les vivres y sont rares et chers. On y est plus tourmenté encore par les insectes qu'à Carthagène; et l'humidité du sol y multiplie les crapauds à un excès presque incroyable; mais la beauté du port, dont la ville a reçu son nom, et l'immense commerce qui s'y fait au temps de la foire, font presque oublier alors des inconvéniens si graves. Tant que la foire dure, la ville est prodigieusement peuplée : le reste de l'année, c'est presque un désert.



Ce fut en remontant la rivière du *Chagre*, qui traverse l'isthme de Panama, que le voyageur arriva dans la ville du même nom, capitale du royaume de Terre-Ferme. Depuis un incendie qui la réduisit en cendres, on a reconstruit en pierre toutes les maisons qui n'étoient bâties qu'en bois. Elle est toute entourée de murailles; les rues sont droites et bien pavées : on y a établi une juridiction suprême avec le titre d'Audience royale, dont le président est en même temps gouverneur de la ville et capitaine général du royaume. Le climat a beaucoup d'analogie avec celui de Carthagène ; mais les habitans sont plus actifs, plus industrieux, plus rusés que ceux de cette dernière ville : l'agriculture y est beaucoup plus négligée ; la grande ressource du pays est le commerce. C'est par cette voie qu'on se procure en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Une richesse particulière aux parages de cette contrée, c'est la pêche qu'on y fait des perles de la plus belle eau ; les requins font essuyer de grands dangers aux pêcheurs.

En sortant de la Terre-Ferme, le premier établissement considérable qu'offre le Pérou, c'est le corrégiment de *Guyaquil*, dont la capitale et le fleuve portent le même nom. Ulloa évalue la population de la ville à vingt mille ames, parmi lesquelles on compte beaucoup d'Européens que les agrémens de la vie et la politesse des mœurs engagent a s'y établir. Le plus grand nombre des habitans, comme dans les villes de la Terre-Ferme, est composé de diverses castes. Ulloa observe que ces habitans n'ont pas le teint olivâtre, ainsi que dans les autres parties du Pérou. La chaleur y est plus forte qu'elle ne l'est même à Carthagène; et l'hiver n'y est marqué que par de violens orages et des pluies abondantes et continues; elles donnent naissance à des nuées d'insectes qui tourmentent plus les habitans que dans aucune autre contrée de l'Amérique méridionale: ils ont aussi à se garantir d'une multitude de couleuvres, de vipères, de scorpions, de mille-pieds, qui se glissent dans les maisons et dans les lits. A ces fléaux, qui rendent



le séjour de ce pays insupportable sur-tout pour les étrangers (1), se joint celui d'une quantité incroyable de rats qui infestent les maisons. L'excessive humidité du pays pendant l'hiver, à laquelle le voyageur auroit peut-être pu rapporter la blancheur du teint des habitans, est le germe de fièvres intermittentes de toute espèce; pour les guérir, les habitans répugnent à faire usage du quinquina, dont ils estiment la qualité trop chaude. Les vapeurs qui s'élèvent du sol inondé, y rendent aussi fort communes les maladies des yeux, qui souvent amènent des cataractes et la cécité: enfin des vaisseaux ont apporté à Guyaquil une maladie cruelle que l'auteur désigne sous le nom de *vomito-pristo*, qui y est devenue presque endémique.

Un commerce assez étendu qui se fait à Guyaquil, entre le Pérou, la Terre-Ferme et les côtes de la Nouvelle-Espagne, balance un peu tant d'inconvéniens. Néanmoins il s'y élève rarement de grandes fortunes; mais c'est par le commerce que les habitans se procurent une assez grande quantité d'objets qui leur manquent, soit pour les premiers besoins, soit pour les commodités de la vie. Le cacaotier est très-commun dans tout le district de Guyaquil.

C'est à l'extrême élévation du pays de Quito, sur laquelle Condamine nous a donné des notions si lumineuses, qu'Ulloa, comme le voyageur français, attribue l'heureuse température qui rendroit ce pays l'une des plus délicieuses contrées du monde, par le printemps continuel dont on y jouit, si cet avantage n'étoit pas balancé par les divers inconvéniens que La Condamine a relevés, et qu'Ulloa ne dissimule pas plus que lui. Ces inconvéniens sont de grosses

(1) Ceci paroît contredire ce que dit le voyageur du grand nombre d'Espagnols qui viennent se fixer à Guyaquil : mais il faut croire que les graves inconvéniens qu'il relève ici, ne sont pas les mêmes à la ville que dans les campagnes : d'ailleurs Ulloa, relativement aux habitans de celles-ci, presque tous d'origine péruvienne, observe que l'habitude rend presque nulle, pour les naturels du pays, l'impression de tant d'incommodités fâcheuses.

pluies continues qui tombent au pays de Quito, sur-tout dans la saison de l'hiver; les orages effrayans qu'on y éprouve, les tremblemens de terre qui s'y font sentir presque toujours inopinément. Au milieu de ces fléaux, on a du moins l'avantage de n'être point tourmenté par les insectes et de n'avoir point à redouter les animaux venimeux (1). Mais c'est évidemment aux pluies continues, aux fréquens orages qu'il faut attribuer les fièvres malignes et les pleurésies dont le pays de Quito est fréquemment affligé. Une maladie particulière à ce pays est le *vicho*; c'est une gangrène qui attaque l'intestin *rectum*. Le mal vénérien y est très-commun, et se propage même chez les enfans; quoique la cure en soit toujours négligée, beaucoup d'individus qui en sont attaqués poussent leur carrière jusqu'à soixante et dix ans.

La ville de Quito, qui prend son nom de celui du pays, a une population de soixante mille ames. On y remarque le même mélange de races que dans les autres villes dont le voyageur a parlé. Les Espagnols, sans aucun mélange de sang étranger, forment à peine le sixième des habitans. Ceux de cette nation, soit qu'ils soient créoles, soit qu'ils soient nés en Europe, sont bien faits, bien proportionnés: les métis possèdent le même avantage. Les descendans des Péruviens sont bien faits aussi, mais petits et trapus. Parmi les Espagnols, le nombre des femmes surpasse beaucoup celui des hommes, ce qui ne peut s'attribuer qu'aux débauches auxquelles se livrent de bonne heure les jeunes gens. Ils doivent ce penchant funeste à la molle éducation qu'ils reçoivent de leurs mères, qui, dans ce pays, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique espagnole, sont d'une extrême douceur et passionnées pour leurs enfans: à ce caractère, elles joignent tous les agrémens extérieurs.

L'ivrognerie, la fureur du jeu, le penchant au vol, sont

---

(1) Sans doute que l'élévation du sol empêche l'eau des pluies de rester stagnante, d'engendrer des insectes, et de favoriser la multiplication des animaux venimeux.

les vices dominans du pays, sur-tout dans la dernière classe du peuple. Le principe de ces vices est le désœuvrement qu'entretient l'extrême fertilité du pays. Son heureuse température y fait croître dans une extrême abondance les meilleures espèces de grains et de fruits : parmi ces derniers, on distingue le *chirimoya*, le meilleur fruit, suivant Ulloa, qu'on connoisse, non-seulement dans l'Amérique et aux Indes, mais même dans l'ancien continent (1). Toutes les viandes, au pays de Quito, sont d'une qualité comparable à celle des meilleures de l'Europe.

Cette province exporte pour Lima, des toiles de coton blanches et rayées, des draps, des bayètes, le tout fabriqué dans le pays : on y importe en retour des vins, des eaux-de-vie, des huiles et divers métaux. L'indigo, dont il se fait une grande consommation dans les fabriques, se tire du Mexique. Le pays de Quito est divisé en plusieurs corrégimens d'une grande étendue, dont le voyageur donne le tableau : c'est dans celui de Loja que croît l'arbre dont l'écorce, connue sous le nom de cascarille de Loja en Amérique et en Espagne, et sous celui de quinquina dans le reste de l'Europe, est un si puissant fébrifuge. Cet arbre ne s'élève guère qu'à vingt pieds de hauteur : le nombre en diminue visiblement, parce qu'on ne prend pas la peine d'en semer les graines, et que la destruction de ces arbres n'est en partie réparée que par celles qui tombent à terre, et qu'un heureux hasard fait germer. Du temps d'Ulloa, on avoit découvert dans les montagnes de Cuença, à soixante lieues de Quito, des arbres de la même espèce qui pouvoient devenir une ressource contre le dépérissement de ceux de Loja.

---

(1) Ce fruit est connu aux Antilles sous le nom de pomme de canelle; mais il est bien inférieur à celui du Pérou, qu'on préfère même à l'ananas. J'ignore si l'on a essayé en Europe de l'élever dans les serres. Le Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, qui les range dans la famille des corrosols, sous le nom de corrosol du Pérou, ne nous apprend rien à cet égard.

Les naturels de cette grande province sont d'une apathie extrême et d'une intelligence très-bornée. L'ivrognerie, chez eux, est portée au dernier excès. Leurs caciques même, auxquels le gouvernement espagnol confie une partie de l'autorité, ne sont pas exempts de ce vice qui, plus qu'aucun autre peut-être, dégrade l'espèce humaine. L'absurdité de leurs superstitions, qui tiennent beaucoup à leur ancienne croyance, ne peut être comparée qu'à leur invincible ignorance sur les principaux points de la religion nouvelle qu'on les a forcés d'embrasser. La description que fait Ulloa des Cordilières ou Andes, et sur-tout des Paramos (on appelle ainsi les parties les plus stériles de ces montagnes), est du plus grand intérêt, mais elle n'est pas susceptible d'un simple apperçu, il faut la lire dans le Voyage même.

Ulloa ne visita Lima, la capitale du Pérou, la demeure de son vice-roi, le siége du gouvernement, que dans l'année qui suivit celle où elle étoit presqu'entièrement détruite par le tremblement de terre le plus terrible dont elle eût jamais été affligée dans des époques connues; mais il la décrit telle qu'elle étoit dans le temps de sa splendeur. La situation de cette ville dans une grande et fertile vallée et près d'une belle rivière, est des plus avantageuse. Les couvens d'hommes et de femmes n'y sont que trop multipliés; mais on y remarque beaucoup d'autres établissemens plus utiles. De nombreux tribunaux, à la tête desquels est le vice-roi, sont chargés d'administrer la justice et les finances. L'autorité du vice-roi n'est subordonnée qu'à celle du roi : il dispose de tous les emplois civils et militaires; et la pompe qui l'environnne annonce toute l'étendue de son pouvoir. Une université, qui compte parmi ses membres plusieurs personnages distingués, concourt moins à y faire fleurir les sciences et les arts, que la disposition naturelle des esprits, chez lesquels on remarque une grande sagacité. Les femmes même ont beaucoup d'acquit, et réunissent aux agrémens de l'esprit, tous les charmes propres à leur sexe. A Lima, comme dans la Chine, la petitesse du pied est une grande beauté.

La population de Lima est un composé d'Espagnols, de métis, de nègres, de mulâtres et de naturels du pays. Le nombre des Espagnols s'y élève jusqu'à seize ou dix-huit mille individus : dans ce nombre, on compte pour un tiers, ou au moins pour un quart, la noblesse la plus distinguée du Pérou, chez laquelle la pureté du sang se soutient par les majorats. Dans les familles nobles, on en distingue une qui, par les femmes, descend des Incas, et à laquelle les rois d'Espagne ont accordé des prérogatives particulières. Les familles les plus illustres de la ville tiennent à honneur de s'allier avec celle-ci. A Lima, comme dans tout le reste du Pérou, la noblesse ne dédaigne pas de faire le commerce en gros, elle y est autorisée par une déclaration du prince. C'est à Lima que se rassemblent, et tout ce qu'on fabrique dans les autres provinces du Pérou, et toutes les marchandises qu'apportent les galions et les vaisseaux de registre. C'est de Lima que ces richesses se répandent dans la vaste étendue du Pérou : il en résulte un très-grand commerce d'importation et d'exportation. Les nègres et les mulâtres, qui la plupart exercent les arts mécaniques, forment la majeure partie de la population de Lima; les métis et les naturels y sont en petit nombre.

On ne connoît point la pluie dans cette partie du Pérou. Des brouillards qui se résolvent en rosées abondantes, entretiennent la fertilité de la terre où réussissent également les productions de l'Europe, des Indes et de l'Amérique. On est tourmenté dans ce pays par une multitude prodigieuse d'insectes; mais un fléau bien plus redoutable, ce sont les tremblemens de terre, auxquels les édifices les plus solides ne peuvent pas résister. Les naturels du pays avoient eu de tout temps le bon esprit de s'en préserver, et ils s'en préservent encore aujourd'hui, en ne bâtissant que sur la superficie du sol, sans chaux ni ciment.

Les maladies qui font le plus de ravages à Lima, et dans toute cette partie du Pérou, sont les fièvres malignes, intermittentes, catarrhales et lentes; les pleurésies, la petite-vérole et plusieurs autres qui sont communes au Haut et

au Bas-Pérou; mais il en est une particulière à cette dernière partie du pays, c'est le *pasmao*, qui se divise en pasme commun et partiel, et pasme malin ou *d'arc*. L'un et l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aiguë. Ceux qui sont attaqués du pasme commun, échappent quelquefois, mais le plus grand nombre meurt le quatrième ou cinquième jour. Quant à ceux qui sont attaqués du pasme malin, ils périssent en deux ou trois jours; et il est très-rare que la nature triomphe de cette dernière espèce de pasme. Ses symptômes en général sont l'inaction de tous les muscles et le raccourcissement de tous les nerfs. La principale attention, dans le traitement de cette maladie, est d'empêcher l'air de pénétrer dans l'appartement du malade, et d'y entretenir toujours du feu pour faciliter la transpiration, qu'on s'efforce encore de favoriser par tous les moyens usités à cet effet.

L'attrait de l'or et de l'argent répandus dans le Pérou, fait oublier de si graves inconvéniens. A l'avantage de procurer ces métaux précieux avec une profusion qui paroît inépuisable, le Pérou joint celui de posséder une mine très-considérable de mercure, substance si nécessaire pour l'amalgame et le départ des métaux précieux. Tandis que le Mexique est obligé de le faire venir de l'Espagne, le Pérou le trouve dans son sein.

NOUVEAU VOYAGE fait au Pérou par M. l'abbé *Court de la Blanchardière*, auquel on a joint une description des anciennes mines d'Espagne, traduite de l'espagnol d'*Alonzo Cenillo*, avec figures. Paris, Delaguette, 1751, in-12.

Cette relation est sur-tout intéressante par la description que le voyageur y fait des ruines de Lima et de Callac, presque entièrement détruites par le tremblement de terre de 1745. Celle des anciennes mines d'Espagne est très-curieuse aussi, en ce qu'elle éclaircit des faits historiques assez obscurs jusqu'alors.

2



HISTOIRE des tremblemens de terre arrivés à Lima et autres lieux, avec la description du Pérou, et des recherches sur les tremblemens de terre, traduites de l'anglais de *Hales*, avec cartes et figures. 2 parties. La Haye, 1752, in-12.

RELATION et Description de la ville et province de Truxillo au Pérou, par Don Michel *Feyjio* : (en espagnol) *Relacion Descripcive de la ciudad y provincia de Truxillo del Peru, por D. Miguel Feyjio.* Madrid, 1763, in-fol.

VOYAGE au Pérou, par Wolfgang *Beyer* : (en allemand) *Reise nach Peru, von Wolfgang Beyer.* Nuremberg, 1776, in-8°.

IDÉE générale des Monumens du Pérou : (en anglais) *General Idea of the Monuments of Peru.* Londres, in-8°.

Cette description est tirée du Mercure Péruvien (*Mercurio Peruano*), qui s'imprime à Lima.

JOURNAL d'un voyage à travers le Pérou, depuis Buenos-Ayres sur la grande rivière de la Plata, et de Potosi à Lima, par Antoine-Zacharie *Helm*, directeur royal des mines d'Espagne : (en allemand) *Tagebuch einer Reise*, etc. *von Ant. Zach. Helm*, etc. Dresde, 1798, 1 vol. in-8°.

Ce voyage jette beaucoup de lumière sur l'histoire naturelle du Pérou, principalement sur la géologie et la minéralogie de cette vaste contrée.

CHILI.

Indépendamment des ouvrages dont je vais donner la notice, il faut recourir au huitième volume des Lettres Édifiantes (première édition) : on y trouvera des notions

intéressantes sur plusieurs nations du Chili, telles que les *Moxos*, les *Purchas* et les *Poyas*.

Histoire du royaume de Chili, par Jean *Janez* (en hollandais). Amsterdam, 1619, in-4°.

Journal du voyage fait à l'ouest du détroit de Lemaire, sur les côtes du Chili, sous le commandement de Henri *Brower*: (en hollandais) *Journal van de Reyse gedaen by Oosten de straest Lemaire naer de kust van Chili; onder het beleyd van Hendrik Brower*. Amsterdam, 1643 et 1646, in-4°.

Relation historique du royaume de Chili, par Alonzo *d'Ovaglia*, de la Compagnie de Jésus: (en espagnol) *Historica Relacion del origen de Chili, de Alonzo d'Ovaglia*. Rome, 1646, in-4°.

La même, traduite en italien sous le titre suivant:

Historical Relatione del regno di Cili, e delle Missione, e Ministerii che esercita in quelle la Compagnia di Giesu Alonzo d'Ovaglia. Rome, 1646, in-4°.

Histoire naturelle et civile du Chili, par l'abbé Philippe *Vidaure*: (en italien) *Istoria naturale e civile del Chili, di abbate Philippe Vidaure*. In-4°.

Description historique du pays de Gondea dans le Chili, et d'autres provinces du Chili, par Alphonse *de Ercilla* (en hollandais). Amsterdam, 1649, in-12.

Abrégé de l'Histoire géographique, naturelle et civile du royaume de Chili: (en italien) *Compendio della Istoria geografica, naturale e civile del regno di Chile*. Bologne, 1776, in-8°.

Cet abrégé a été traduit en allemand sous le titre suivant :

Histoire naturelle, etc.... traduite de l'italien par Jagemann : (en allemand) *Kurzgefasste Natürliche und Bürgerliche Geschichte des Kœnigreichs Chile, aus dem italiänischen durch Jagemann.* Hambourg, 1782, in-8°.

Le Chili, ou l'Etat actuel du Chili, relativement à son histoire naturelle, son administration civile et politique, les mœurs de ses habitans, où l'on a inséré en sa place une excellente introduction à l'étude de la langue du Chili; le tout exécuté avec beaucoup de dangers et de travaux, par Bernard *Havestad*, religieux missionnaire d'un monastère de la Westphalie : (en latin) *Chilidugu, sivè res Chilenses, vel Descriptio status tam naturalis, quàm moralis regni populique Chilensis, insertâ suis locis perfectâ ad chilensem linguam manuductione, operâ periculisque Bernardi Havestad, missionarii Westphaliae monasterii.* Münster, 1777 ad 1779, 7 parties in-8°.

Avec une carte fort étendue du pays, cette description renferme des notions très-détaillées sur l'histoire naturelle et l'administration civile du Chili, et sur le caractère moral de ses habitans. Elle est enrichie d'ailleurs d'un cahier de la musique du pays, d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue des indigènes. Cet ouvrage n'est pas commun en France : il y est recherché, et mérite de l'être.

Description historique de la province et de l'archipel de Chiloë dans le royaume de Chili, par Don Pedro-Gonzales *de Ogervs*, ci-devant mission-



naire de la Propagande de Ocopa au Pérou ; enrichie d'une grande carte : (en espagnol) *D. Pedro Gonzales de Ogeros, Description historica de la provincias y archipelago de Chiloë en el regno de Chili*, etc.... Madrid, Bayle, 1780, in-4°.

Outre la description de la province et de l'archipel de Chiloë, cet ouvrage contient une description de deux autres vastes archipels inconnus jusque-là.

HISTOIRE naturelle du Chili, par l'abbé *Molina* : (en italien) *Istoria naturale del Chili, del abbate Molina*. Bologne, 1782, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

ESSAI sur l'Histoire naturelle du Chili, par M. l'abbé *Molina*, traduit de l'italien, et enrichi de notes par M. Grouvel, D. M. Paris, Née de la Rochelle, 1789, in-8°.

Cet excellent ouvrage ne laisse presque rien à désirer sur l'histoire naturelle du Chili.

ABRÉGÉ de l'Histoire géographique, naturelle et civile du royaume du Chili : (en italien) *Compendio della Istoria geografica, naturale e civile del regno del Chili*. Bologne, 1786, in-8°.

L'auteur de cet Abrégé n'a donné que des notions imparfaites sur l'histoire naturelle du Chili.

NOTICES politiques et physiques du Chili : (en allemand) *Neueste Politische und Physikalische Nachrichten aus Chili*. (Insérées dans le Portefeuille historique, 1786, premier cahier.)

ESSAI sur l'Histoire civile du Chili, par l'abbé *Molina* : (en italien) *Saggio nella Istoria civile del*



Chili, *del signore abbate Molina*. Bologne, 1787, in-8°.

Il est à desirer qu'on nous donne la traduction de ce second ouvrage de l'abbé Molina : elle compléteroit dans notre langue les notions les plus récentes que l'on ait acquises sur le Chili.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

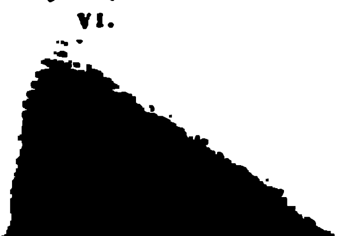
SECTION PREMIÈRE.

Voyages faits dans l'océan Pacifique ou la mer du Sud en général, et en particulier aux groupes d'îles compris sous la dénomination de Polynésie (1).

Je commence par une relation commune aux îles de la mer du Sud et aux terres Magellaniques et Australes.

RELATION de divers voyages et découvertes dernièrement faits au sud et au nord vers le détroit de Magellan, dans la mer du Sud et dans la vaste étendue des régions au-delà de la Nouvelle-Hollande, etc.... et encore à la Nouvelle-Zemble, au Groenland, au Spitzberg; par sir Jean *Narborough*, le capitaine Jacques *Tasman*, le capitaine Jean *Wood*, et Frédéric *Martens* de Hambourg : on y a joint une longue introduction et un supplément : (en anglais) *An Account of several late voyages and*

(1) C'est le président de Brosses qui, dans son excellente Histoire des navigations aux Terres Australes, dont je donnerai la notice, a proposé de donner le nom de Polynésie, qui, dans la langue grecque, signifie un grand nombre d'îles, aux nombreux groupes d'îles répandus dans l'océan Pacifique, en-deçà de l'archipel Oriental. Cette dénomination a été adoptée par les meilleurs géographes.



discoveries to the South and North towards the streights of Magellan, the South seas, the vast tracts of land beyond Hollandia-Nova, etc.... also towards Nova-Zembla, Groenland, Spitzberg, Goryland or Engroaland, etc...; by sir John Narborough, cap. James Tasman, cap. John Wood, and Frederic Martens of Hambourg: to which are annexed a large introduction and supplement. Londres, 1604; *ibid.* 1611, in-8°.

LES OBSERVATIONS faites par Richard *Hawkins*, dans son voyage à la mer du Sud : (en anglais) *Observations in the voyage to the South sea.* Londres, Jaggard, 1622, in-fol.

Cette relation, écrite par Hawkins lui-même, est fort diffuse.

JOURNAL d'un voyage fait à la mer du Sud avec les Flibustiers de l'Amérique, en 1684 et années suivantes, par le sieur *Raveneau de Lussan.* Paris, Coignard, 1689, in-12.

Cette relation a été insérée toute entière dans l'Histoire des Flibustiers, dont j'ai donné précédemment la notice : c'est la meilleure relation de toutes celles qui sont entrées dans cet ouvrage.

LE VOYAGEUR bien expérimenté dans les mers du Sud, ou Voyage détaillé autour du Monde, fait avec *Roggevin*, dans les années 1721 à 1723, par Charles Frédéric *Behrens* : (en allemand) *Wohlversuchte Sud-Laender, d. i. ausführliche Reise-Beschreibung um die Welt unter Roggewein, von 1721 bis 1723, von Carl. Fried. Behrens.* Leipsic, 1739, in-8°.

VOYAGE à la mer du Sud, fait en 1708, 1709,



1710 et 1711, contenant un Journal de ce qui est arrivé de plus considérable durant ce voyage, avec la description des côtes de l'Amérique depuis la terre de Feu dans le sud, jusqu'à la Californie au nord; tiré d'un manuscrit espagnol intitulé *le Pilote des côtes*, avec une nouvelle carte et une description de la grande rivière des Amazones : traduit de l'anglais. In-8°.

VOYAGE par terre depuis le golfe d'Honduras jusqu'à la grande mer du Sud, fait par Jean *Cockburn* et cinq autres Anglais, savoir, Thomas *Rounce*, Richard *Banister*, Jean *Holland*, Thomas *Robinson*, et Jean *Bellman*; avec le récit sommaire des découvertes et des choses les plus remarquables de leur voyage, par Nicolas *Withington* : (en anglais) *A Journey over land from the gulf of Honduras in the South-Sea, performed by John Cockburn and five other Englishmen, viz: Thomas Rounce, Rich. Banister, John Holland, Thom. Robinson and John Bellman, with a brief discovery of some things best worth taking notice of in the travels of Nic. Withington*. Londres, 1735, in-8°.

VOYAGE en Austrasie et Polynésie, par *Roggevin*. La Haye, 1739, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été écrit en français par un Allemand de Mecklenbourg. Avec une petite escadre de trois vaisseaux, Roggevin partit du Texel le 2 août 1721 et y rentra le 11 juillet 1723; la célérité de cette expédition est très-remarquable.

VOYAGE dans la mer du Sud, traduit de l'anglais en hollandais. Amsterdam, 1740, in-8°.



VOYAGE à la mer du Sud, dans les années 1740 et 1741, par Jean *Buckeley* et Jean *Gummius* : (en anglais) *Voyage into the South-Sea, in the years 1740 and 1741, by John Buckeley and John Gummius.* Londres, Robinson, 1743, in-8°.

COLLECTION historique de plusieurs Voyages et Découvertes faites dans l'océan Pacifique, par Alexandre *Dalrymple*, avec planches : (en anglais) *An historical Collection of the several Voyages and Discoveries in the south Pacific-Ocean, by Alexander Dalrymple.* Londres, 1770, 2 vol. in-4°.

Dans ce précieux recueil, Dalrymple a rassemblé avec beaucoup de discernement et une critique sévère, tout ce que les journaux espagnols et hollandais renfermoient de connoissances géographiques et historiques sur la mer du Sud, et ce qu'ils pouvoient offrir aussi d'instructif dans les différentes branches de l'histoire naturelle : il y a joint des observations propres à faciliter l'intelligence de ces journaux, qui la plupart, outre le défaut de méthode, ont celui d'être quelquefois très-obscurs : on y trouve une dissertation fort curieuse sur les îles de Salomon : trois cartes dressées avec soin, servent de guides pour suivre les différentes navigations faites dans la mer du Sud. Parmi les divers Voyages dont est composée la collection, il en est un grand nombre qui embrassent des navigations faites dans les mers australes. Les planches dont la collection est enrichie, sont de la plus belle exécution. Il a paru de cet ouvrage un abrégé en français sous le titre suivant :

VOYAGES dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais, ouvrage traduit de l'anglais de M. *Dalrymple* par M. de Fréville, et enrichi de trois cartes. Paris, Desaint et Nyon, 1774, in-8°.

Hydrographie, ou Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770, par M. *de Fréville*. Paris, 1774, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage peut être considéré comme la suite du précédent. L'auteur y a donné un extrait des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud par les navigateurs anglais et français, et qui n'entroient pas dans le plan de M. Dalrymple.

Premier Voyage de M. *Byron* à la mer du Sud, avec un extrait de son second Voyage par M. Cantwel. Paris, 1772, in-8°.

Description et Relation des îles dernièrement découvertes dans la mer du Sud, avec quelques observations sur la contrée de Kamtschatka, par Jean *Trusler*: (en anglais) *John Trusler's Description and Account of the islands lately discovered in the South-Sea, with some account of the country of Kamtschatka*. Londres, 1777, in-8°.

La même sous un autre titre :

Relation des principales îles de la mer du Sud, par Jean *Trunler*: (en anglais) *Account of the principal islands in the South-Sea, by John Trunler*. Londres, 1801, in-8°.

Relation des dernières découvertes des Anglais dans la mer du Sud : (en allemand) *Nachrichten von den Neuesten Entdekungen der Englænder in der Sudsee*. Berlin, 1778, 7 vol. in-8°.

Mémoires sur les découvertes faites dans la mer du Sud avant Bougainville et Cook, par le P. *Pingré*. Paris, 1778, in-4°.

NOUVEAU VOYAGE à la mer du Sud, commencé sous les ordres de M. *Marion*, et achevé, après la mort de cet officier, par M. *Ducleneur*, rédigé d'après les plans et journaux par M. Crozet, avec planches. Paris, Barrois l'aîné, 1783, in-8°.

Les observations faites dans la mer du Sud sont postérieures à la mort de M. Marion, massacré par les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

La partie la plus intéressante de cette relation, ce sont les observations qu'elle renferme sur la principale des îles Mariannes : j'en donnerai un apperçu à l'article de ces îles.

HISTOIRE abrégée de la mer du Sud, par M. *de La Borde*. Paris, Didot, 1791, 3 vol. in-8°.
— Atlas de cette Histoire. *Ibid.* in-4°.

Sous ce titre assez impropre, il faut entendre un abrégé de la plus grande partie des voyages faits dans la mer du Sud. L'auteur remonte jusqu'à Gonerille, qui échoua dans les terres Australes au quinzième siècle ; et il conduit cet abrégé jusqu'au capitaine Riou, qui échoua aussi dans les glaces du pôle antarctique, en 1789.

L'auteur, qui n'étoit point marin (c'est celui auquel nous devons les Tableaux de la Suisse et des Lettres sur cette contrée), mais qui avoit bien étudié la géographie des mers, exhorte vivement dans son ouvrage à élargir le trajet de Niagara, qui n'est que de trois lieues seulement, pour le rendre navigable, et en faire ainsi un point de communication entre la mer du Nord et celle du Sud. Il avoit calculé que par cette voie, on abrégeroit de plus de six mois les voyages d'Europe en Chine, qu'ainsi diminueroient considérablement les frais d'armement, le nombre des vaisseaux, et, ce qui est beaucoup plus précieux encore, qu'il en résulteroit une économie notable dans le calcul des hommes employés dans ces voyages et que font périr les maladies et les fatigues des longs trajets.

VOYAGE à la mer du Sud, entrepris par ordre de S. M. britannique, pour introduire aux Indes occidentales l'arbre à pain et d'autres arbres utiles, par le lieutenant *Bligh*, avec une relation de la révolte arrivée à bord de son vaisseau; traduit de l'anglais par F. Soules. Paris, Henery, 1792, in-8°.

Dans le cours de ce voyage, entrepris pour un objet si utile, Bligh a visité les îles de la mer du Sud, déjà parcourues par tant de célèbres navigateurs, et il a ajouté quelques observations neuves aux leurs.

On y verra les communications qu'eurent, dans la baie de Matavaï, avec le vaisseau monté par Bligh, les insulaires d'Otaïti. On apprit d'eux la mort d'Omaï, cet intéressant Otaïtien qui avoit fait le voyage d'Angleterre, et étoit revenu dans sa patrie. Ils apportèrent à bord le portrait de Cook, fait en 1777 par M. Wabber, pour en faire raccommoder le cadre qui étoit endommagé : ils avoient attaché plus de prix à ce portrait qu'au bétail que ce célèbre navigateur leur avoit laissé.

VOYAGE du capitaine Jacques *Colnet*, du cap de Horn dans l'océan Pacifique : (en anglais) *Captain James Colnet's Voyage from Cap-Horn into the Pacific-Ocean*. Londres, 1792, in-8°.

— Le même, *ibid.* 1798, in-8°.

JOURNAL des découvertes faites dans l'océan Pacifique : (en anglais) *Account discoveries in the south Pacific-Ocean*. Londres, 1799, in-8°.

Les groupes d'îles répandus dans l'océan Pacifique, qu'il faut distinguer de l'archipel oriental de cette mer, lequel se termine aux Philippines, et qui forment ce que les géographes appellent la Polynésie, peuvent être rangés dans l'ordre suivant indiqué par Pinkerton dans sa Géographie moderne.

Les îles Pelew; les îles des Larrons ou Mariannes; les



Carolines; les îles Sandwich; les Marquises; les îles de la Société; les îles des Amis et des Navigateurs et l'île de Pâques. En les parcourant toutes, je vais appliquer à quelques-unes d'entre elles les relations qui leur sont particulières, et indiquer pour le plus grand nombre les Voyages autour du monde, ou toutes autres relations où elles sont décrites.

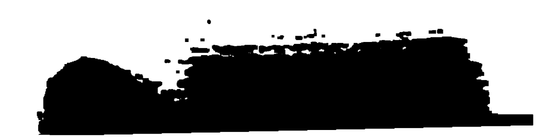
ISLES PELEW.

Relation des îles Pelew, situées dans la partie occidentale de l'océan Pacifique, composée sur les journaux et les communications du capitaine Henri Wilson et de plusieurs de ses officiers qui les visitèrent en 1783, par Georges *Keate* : (en anglais) *An Account of the Pelew islands situated in the western parts of the Pacific-Ocean, composed from the journals and communications of captain Henri Wilson and some of his officers in august 1783, by George Keate*. Londres, Nicol, 1788, in-4°.

Cette relation a été traduite en français sous le titre suivant :

Relation des îles Pelew, situées dans la partie occidentale de l'océan Pacifique, composée sur les journaux et les communications du capitaine Henri *Wilson* et de quelques-uns de ses officiers qui, en août 1783, y ont fait naufrage sur *l'Antilope*, paquebot de la compagnie des Indes orientales; traduite de l'anglais de Georges *Keate* (par Mirabeau), ornée de dix-sept figures. Paris, Maradan, 1793, 2 vol. in-8°.

L'existence de ces îles, où Wilson et son équipage ont trouvé un peuple dont les nations les plus civilisées de l'Europe pourroient envier les vertus morales, a paru



douteuse à quelques personnes et sur-tout en France, malgré tous les droits que le rédacteur paroît avoir à la confiance des lecteurs. Mais ce doute pourroit bien ne tenir qu'à l'espèce de fatalité qui, depuis la publication en Angleterre du Voyage original, jusqu'à sa traduction en français, semble avoir toujours dérobé l'approche et la connoissance de ces îles aux navigateurs.

Postérieurement même à cette traduction, on n'a pas encore acquis une certitude absolue que les îles Pelew aient été visitées par de nouveaux voyageurs : voici tous les renseignemens que je peux donner à cet égard. Il a paru assez récemment à Londres, une nouvelle édition du Voyage aux îles Pelew; elle est augmentée de cinq planches et d'un supplément. Ce supplément contient l'extrait des journaux du *Ponthyre* et de *l'Entreprise*, envoyés à la recherche de ces îles en 1790 ; il a été publié par J. P. *Hoakin*. Cette expédition a-t-elle fait retrouver les îles Pelew ? c'est sur quoi je ne peux donner aucunes lumières, n'ayant pas pu me procurer la nouvelle édition du Voyage aux îles Pelew, où se trouve l'extrait des journaux en question.

Sans adopter les doutes élevés sur l'existence des îles Pelew, qui paroissent suffisamment combattus tant par l'arrivée et le séjour à Londres du second fils du roi de ces îles, que Keate y a connu, que par le vocabulaire de l'idiôme pelew placé à la fin du Voyage, et qui ne peut guère être l'ouvrage de l'imagination de l'éditeur (1), il est difficile de se refuser à l'idée que Keate a fort embelli la description de ces îles et le

(1) Si véritablement les îles où Wilson fit naufrage sont les mêmes que les îles Penlen ou Palaos, désignées sous ces deux noms dans le Supplément à l'Histoire des navigations du P. de Brosses, il ne pourroit plus rester le moindre doute sur l'existence des îles Pelew, telles que les a décrites Keate : mais les Lettres des Missionnaires, citées par le P. de Brosses, nous dépeignent comme inhumain et barbare, comme anthropophage même, le peuple des îles Palaos ; ce qui ne s'accorde guère avec le portrait que nous fait Keate, des habitans des îles Pelew.



portrait de ses habitans. Vraisemblablement ils n'avoient pas, dans les Mémoires de Wilson et des officiers de son vaisseau, toutes les couleurs riantes dont Keate les a dépeints. On peut croire néanmoins que Keate n'a pas exagéré les traits principaux de leur caractère physique et moral. Il paroît qu'en général, le peuple des îles Pelew est d'une constitution vigoureuse, et que sa taille, bien proportionnée, est au-dessus de la moyenne. Son teint, un peu plus foncé que celui qu'on nomme cuivré, n'est pas néanmoins tout-à-fait noir. Ses cheveux sont longs et flottans. Comme tant d'autres peuples, les habitans de ces îles sont entièrement nus, si ce n'est que les femmes portent deux petits tabliers de frange faits avec la filasse de la noix de coco : ils sont aussi dans l'usage de se tatouer et de se teindre les dents en noir : l'affabilité, la douceur, la gaîté paroissent leur être naturelles. Sans avoir de religion proprement dite, ils sont dans l'opinion que l'ame survit au corps : de-là vient qu'ils enterrent les morts avec une sorte de respect. La polygamie est en usage chez eux.

La culture des grains, celle même des racines est absolument inconnue chez ce peuple. C'est principalement de poisson qu'il se nourrit, et il y ajoute une espèce de confiture faite avec la canne à sucre, qui paroît être indigène dans ces îles. L'arbre à pain et le cocotier sont encore deux grandes ressources alimentaires pour lui. Il met d'ailleurs si peu de recherche dans les alimens, qu'ayant dans ses bois nos volailles domestiques errantes, il n'avoit pas imaginé, avant que les Anglais l'en eussent instruit, qu'elles pussent lui servir de nourriture. Il en étoit de même des pigeons, qui forment la classe la plus nombreuse des oiseaux qui peuplent ces îles. Les Anglais au reste n'y virent aucune espèce de quadrupèdes, excepté quelques rats cachés dans les bois, et trois ou quatre chats dans les maisons, qui y avoient été sans doute apportés par suite de quelque naufrage.

Le gouvernement des îles Pelew est une monarchi

absolue, ce qui diminue un peu les idées que Keate nous a données du bonheur de ses habitans. Le roi de ces îles a sous lui quelques chefs nommés *Ruyacks*, qui forment son conseil d'état. Il est considéré comme propriétaire de tout le territoire. Ses sujets ne possèdent rien que des propriétés personnelles et mobilières, telles que des canots, des armes et la petite quantité de meubles et d'instrumens nécessaires, soit pour leur subsistance et leurs logemens, soit pour leurs travaux. La construction de leurs maisons est extrêmement simple : c'est un assemblage de planches et de bambous qui porte sur une assise de larges pierres élevées de trois pieds au-dessus du sol ; mais ils ont de vastes salles construites à-peu-près de même, pour les assemblées publiques. Leurs principaux meubles sont des vases d'une forme ovale, fabriqués avec une terre grossière, et des espèces de couteaux faits avec des coquilles de moule ou avec du bambou fendu. La lance, le dard et la fronde sont leurs armes. Leurs canots, sculptés avec assez d'adresse, sont formés, comme chez tous les peuples sauvages, de troncs d'arbres creusés avec le feu.

SUPPLÉMENT à la Relation des îles Pelew, rédigé d'après les journaux des deux vaisseaux *la Panthère* et *l'Entreprise*, envoyés vers ces îles par la compagnie anglaise des Indes en 1790, et d'après les communications orales du capitaine Wilson, par John Pare *Hockin*, avec sept planches : (en anglais) *A Supplement to the Account of the Pelew islands*, etc.... Londres, Nicol, 1804, in-4°.

Ce supplément n'a paru que postérieurement à ma rédaction de l'article concernant les îles Pelew : j'en insère ici l'extrait tel que je le trouve dans le Journal de la Littérature étrangère (cinquième année, quatrième cahier).

Les deux vaisseaux quittèrent la rade de Bombay en

août 1790, et gagnèrent les îles Pélew. Après avoir remis les présens de la compagnie aux chefs, le capitaine Mac-Cluer s'embarqua à bord de *la Panthère* pour Macao, laissant l'autre vaisseau aux îles Pelew, pour attendre son retour. Quelques insulaires s'offrirent de l'accompagner en Chine, et le capitaine choisit deux hommes et deux femmes. Il les ramena dans ces îles en juin 1791, et le peu de temps qu'il s'y arrêta fut employé à instruire les insulaires dans l'art de traiter et d'élever les animaux qu'il leur laissoit, et à leur faire connoître l'usage de plusieurs instrumens d'agriculture et d'économie qu'il leur avoit apportés.

Le capitaine quitta ensuite les îles Pelew, pour examiner la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Il retourna dans ces îles au commencement de 1793, et c'est alors qu'il exécuta le projet long-temps médité de s'y établir, et de résigner le commandement des deux vaisseaux dans les mains du second capitaine. Peu après, *la Panthère* quitta les îles Pelew, laissant Mac-Cluer occupé à réaliser le bonheur qu'il s'étoit promis. Au bout de quinze mois, il fut tellement ennuyé de son séjour dans ces îles, qu'il s'embarqua avec six personnes seulement, et arriva à Macao, d'où il envoya une relation de ses aventures à ses amis en Angleterre. Cette relation étoit datée du 14 juin 1794. Peu de temps après, il retourna pour la dernière fois aux îles Pelew, afin de ramener sa famille et ses biens. Plusieurs insulaires des deux sexes s'embarquèrent avec lui pour Bombay. Ils relâchèrent à Bemorlea, et Mac-Cluer y trouvant une frégate destinée pour Bombay, fit partir quelques personnes de sa famille avec six femmes de Pelew, pour ce port. Quant à lui, il s'embarqua avec quelques autres insulaires à bord de son propre vaisseau, et depuis ce temps, on n'a pas reçu de nouvelles, ni de sa route, ni de ce qu'est devenu son équipage.

S'il pouvoit s'élever quelques doutes sur la véracité du capitaine Mac-Cluer, dans la relation de ses aventures envoyée par lui à ses amis en Anglèterre, ils seroient levés

par le récit suivant, qui se trouve dans la relation du voyage de lord Macartney en Chine et en Tartarie (tome 2), rédigé par sir Staunton, et dont j'ai donné précédemment la notice.

« Tandis que *l'Indostan* étoit séparé du reste de l'escadre, il rencontra un petit navire de construction européenne.... c'étoit le brick *l'Endeavour*, commandé par le capitaine Proctor.... Ce bâtiment appartenoit à la compagnie des Indes anglaise. Conformément au plan suivi par cette compagnie, qui, au milieu de ses entreprises commerciales, s'attache à favoriser les sciences, ce brick avoit d'abord été employé, sous le commandement du savant capitaine Mac-Cluer, à faire des découvertes et des observations sur le grand archipel oriental, compris dans ce qu'on appelle *les mers de la Chine*. Le capitaine Mac-Cluer étoit considéré comme un observateur non moins actif qu'intelligent. Il avoit déjà visité les îles Pelew, ou bien il s'étoit formé une haute idée de leur climat et de la disposition des habitans, à la lecture de l'intéressante relation publiée par M. Keate, d'après les renseignemens fournis par le capitaine Wilson. Décidé à chercher aux îles Pelew le bonheur qu'il considéroit, sans doute, comme plus difficile à atteindre dans une société plus nombreuse et plus compliquée, mais plus corrompue, le capitaine Mac-Cluer s'occupa long-temps de son projet, et se pourvut de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour son nouvel asyle. En y arrivant, il céda le commandement de son vaisseau au second capitaine, et écrivit aux agens de la compagnie, pour leur rendre compte du parti qu'il prenoit. Il leur dit, entre autres raisons, qu'il ne se déterminoit à ce parti, que parce qu'il vouloit se distinguer par une conduite dont on avoit donné jusque-là peu d'exemples.

» Les habitans des îles Pelew l'accueillirent avec joie et avec des distinctions honorables. Ils lui offrirent en même temps de lui donner une grande autorité parmi eux ; ce qu'il refusa, se contentant d'une petite portion de

» terre pour la cultiver, et aimant mieux se rendre utile » à la patrie qu'il adoptoit, par les avis que la supériorité » de ses connoissances le mettoit en état de lui donner, » que d'y exercer aucune sorte de commandement. Une » telle conduite étoit certainement plus propre à lui con- » cilier l'attachement constant des insulaires, que l'usur- » pation d'un pouvoir qui, avec le temps, n'eût pas man- » qué d'exciter de la jalousie et du mécontentement. Ce- » pendant il n'est pas sûr que quelque accident ne trouble » l'harmonie qui subsiste à présent entre lui et la race hos- » pitalière des habitans des îles Pelew, et qu'il ne change » pas lui-même de disposition, et ne reprenne ces affections » qui attachent la plupart des hommes à leurs anciens amis » et à leurs habitudes premières.

» *Le capitaine Proctor confirma, à beaucoup d'égards,* » *l'éloge que le capitaine Wilson a fait des îles Pelew.* » Loin d'avoir de la férocité dans le caractère, et de voir » les étrangers avec horreur, les habitans de ces îles ac- » cueillent avec la plus grande bienveillance ceux qui » viennent parmi eux, et admettent quelques-uns des » principaux au nombre de leur noblesse, ainsi que l'ont » éprouvé le capitaine Wilson et le capitaine Proctor. Le » dernier, qui a vu quelques parties de la Nouvelle-Guinée, » où les étrangers sont, au contraire, traités avec inhuma- » nité, attribue une conduite si différente à un esprit de » ressentiment excité par des actes de trahison et de cruauté » que se sont sans doute permis quelques aventuriers qui » ont abordé sur cette côte; et il ne pense pas que le carac- » tère de ses habitans soit naturellement méchant ».

ISLES MARIANNES.

HISTOIRE des îles Mariannes, nouvellement converties à la religion chrétienne, et de la mort glorieuse des premiers missionnaires qui y ont prêché la foi; par le P. *Le Gobien*, de la Compagnie de Jésus. Paris, Popre, 1700, in-12.



Quoiqu'une grande partie de cette relation soit consacrée à retracer les premiers succès et la catastrophe ultérieure des missionnaires dans les iles Mariannes, elle est néanmoins très-précieuse à d'autres égards, parce qu'elle nous donne de l'ancien état de ces iles (1), des idées plus justes, quoiqu'assez resserrées, que la relation du P. *Le Clain*, missionnaire, qu'on trouve dans l'Histoire générale des Voyages.

Les iles Mariannes, qui forment l'archipel de Saint-Lazare, sont connues encore sous le nom d'iles des Larrons, que, lors de leur découverte, Magellan leur donna, pour quelques vols assez légers qu'y essuya ce célèbre navigateur (2). Il y constata, ce qui n'avoit pas encore été observé chez les peuples même les plus sauvages, que l'élément du feu étoit absolument inconnu aux habitans de ces îles. La première fois qu'ils virent du feu, ils le prirent pour un animal.

Les iles Mariannes sont au nombre de quatorze, dont quelques-unes ont depuis treize jusqu'à quarante lieues de tour. L'origine de leurs habitans est fort incertaine. Les uns la rapportent au Japon, parce qu'ils ont beaucoup de rapports avec les Japonais, par l'importance qu'ils attachent à la noblesse, et par la fierté qu'affecte cette classe. D'autres les font sortir des Philippines, attendu la conformité de leurs traits, de leur langue, de leurs coutumes, de leur gouvernement, avec les habitans de ces dernières îles.

Les îles Mariannes sont fort peuplées. On compte plus de trente mille habitans dans l'île de *Guahan*, qui, à la

---

(1) Tout ce qu'on va lire n'est applicable qu'à l'état où étoient ces îles lors de leur découverte, ou dans les temps très-voisins de cette découverte.

(2) C'est lui qui d'abord, avant ce petit événement, avoit appelé *Archipel de Saint-Lazura*, ce groupe d'iles : elles ne prirent le nom d'îles Mariannes qu'à l'époque où la reine Marie-Anne d'Autriche y envoya des missionnaires pour y prêcher l'évangile.



vérité, est la plus grande de ces îles, et à laquelle on donne quarante lieues de circuit.

Le P. Le Gobien nous dépeint les habitans de ces îles comme d'une taille haute et bien proportionnée, plus robustes que les Européens, quoiqu'ils vivent d'une manière très-frugale, et précisément peut-être en raison de ce genre-là même de vie. La plupart parviennent à une extrême vieillesse sans avoir été malades. Lorsqu'ils le deviennent, ils se guérissent assez aisément avec des herbes dont ils connoissent les vertus. Les femmes font consister leur beauté à avoir les dents noires et les cheveux blancs. Pour se procurer ce double agrément, elles emploient certaines plantes et des eaux préparées à cet effet.

A ces traits du caractère physique des habitans des îles Mariannes, le P. Le Gobien en ajoute qui font honneur à leur caractère moral. Ils ont en horreur l'homicide et le larcin. Bien loin d'être enclins au vol, comme Magellan le soupçonna, ils sont de si bonne-foi, au moins entre eux, qu'ils laissent impunément leurs maisons ouvertes le jour et la nuit. Ils sont naturellement libéraux et secourables. Les Espagnols l'éprouvèrent en 1630, lors du fameux naufrage du vaisseau *la Conception*. Il n'y eut sorte de bons traitemens que n'aient éprouvés de leur part ceux des naufragés qui eurent le bonheur de se sauver.

Ces insulaires sont divisés en trois classes, la noblesse, le peuple et les gens d'une condition médiocre. La noblesse tient le peuple dans un abaissement porté à un tel point, que c'est une infamie pour un noble et pour sa famille de s'allier avec une fille du peuple. C'est un crime pour ceux de cette dernière classe, d'approcher de la personne ou de la maison d'un noble. La noblesse possède des terres qui, comme nos anciens fiefs, sont héréditaires. Par une coutume bizarre, ce ne sont point ses enfans qui succèdent à un noble, ce sont ses frères et ses neveux, qui alors prennent son nom ou celui du chef de la famille.

La noblesse la plus respectée, est celle de la ville d'*Agada*, capitale de l'île de Guahan. Elle est assez nom-

breuse, parce que la situation de cette ville étant agréable, et les eaux y étant excellentes, les familles les plus considérables sont venues s'y établir. Quelle que soit en général la grossièreté des habitans des îles Mariannes, on remarque une sorte de politesse parmi les nobles : ils se font beaucoup de civilités entre eux, et s'invitent volontiers à manger les uns chez les autres. Les principaux de la noblesse président dans les assemblées. Avec quelque respect qu'on les y écoute, on ne défère à leur avis qu'autant qu'on le juge à propos. Chacun prend le parti qui lui convient, parce que malgré la supériorité qu'affectent les nobles, le peuple des îles Mariannes ne reconnoit aucun chef et n'est assujéti à aucune loi permanente : il a néanmoins quelques coutumes qu'il observe aussi religieusement que si c'étoient de véritables loix. Aucun peuple rassemblé en société, n'a vécu aussi dans une plus grande liberté, dans une indépendance plus absolue. Chacun devient le maître de ses actions, dès qu'il a assez de raison pour se connoître. Les enfans n'ont de respect et de déférence, même pour leurs parens, qu'autant qu'ils en ont besoin. Chacun se fait justice à soi-même dans les démêlés qu'il a avec les autres. S'il survient quelques différens entre les différentes peuplades, elles les terminent par la guerre. Ces insulaires sont faciles à s'irriter, à courir aux armes, mais ils les quittent aussi aisément qu'ils les ont prises, car ils ne sont pas naturellement braves. Comme ils ne portent à la guerre aucunes provisions, il leur arrive assez souvent de rester deux ou trois jours sans manger. Ils marchent sans chefs et sans ordre. Leur tactique consiste uniquement dans les ruses : deux ou trois hommes tués ou grièvement blessés décident de la victoire. Les vaincus envoyent des ambassadeurs aux victorieux qui triomphent d'eux avec insolence, mais sans barbarie, se contentant d'insulter aux vaincus par des chansons satyriques qu'ils composent et récitent dans leurs fêtes.

Les traits les plus marqués du caractère des habitans des îles Mariannes, ce sont une inconstance et une légè-



d'insectes dévorans ; et le peu de bétail et de volailles qui s'y trouvent sont si farouches, qu'on ne peut les atteindre que très-difficilement. Thomas Gilbert dans sa relation, dont je donnerai ultérieurement la notice, porte sur Tinian le même jugement que les deux précédens voyageurs. On voit, dans le Voyage du gouverneur Philipps à Botany-Bay, que je ferai aussi connoître ultérieurement, que le capitaine Sever, qui avoit touché à Tinian en 1788, n'avoit pas non plus une idée fort avantageuse de l'île Tinian. Cependant Byron et Gilbert y avoient trouvé le cotonier en pleines fleurs, et le premier y avoit découvert l'indigotier ; d'où l'on peut inférer que des colons industrieux pourroient aisément y naturaliser les productions utiles des deux Indes ; mais les Espagnols n'ont formé d'établissement que dans l'île de Guahan. Voici le rapide apperçu des observations qu'on trouve sur cette île dans le Voyage à la mer du Sud, par Marion et Ducleneur, dont j'ai donné précédemment la notice.

L'air est excellent dans cette île : les eaux sont bonnes, les légumes et les fruits délicieux, les troupeaux de bœufs, de cochons et de cabris, innombrables : toute espèce de volaille y est multipliée à l'infini.

C'est dans la ville d'*Agana*, située à quatre lieues du port, dont l'entrée est difficile, et dans un beau pays plein de sources, que réside le commandant de l'île, dont l'habitation est vaste et bien bâtie. Les rues de cette ville sont alignées, les maisons solidement construites en bois sur pilotis. Entre l'ancienne maison des Jésuites et leur collége, on voit un corps de casernes propre à loger une garnison de cinq cents hommes, et un magasin du roi assez spacieux. Tous ces bâtimens publics sont construits en briques et couverts de tuiles. L'île de Guahan, observe le voyageur, est le seul point dans la vaste étendue de la mer du Sud semée d'îles innombrables, qui offre une ville bâtie à l'européenne, une église, des fortifications, une population civilisée. Cette population néanmoins ne répond ni à la fertilité de l'île, ni à son étendue, qui, sui-

vant l'estimation des Espagnols, a quarante lieues de circonférence. Le voyageur réduit cette population à quinze cents Indiens, reste de vingt mille habitans environ qu'on y comptoit lors de la découverte. Elle a été néanmoins augmentée, ainsi qu'on l'a vu, du reste des habitans de l'île Tinian échappés à la mortalité, et de ceux des autres îles Mariannes où l'on comptoit, lors de la découverte, plus de soixante mille ames. Les sages, mais tardives précautions du gouvernement espagnol, et l'administration paternelle de M. Tobias, commandant de l'île à l'époque du voyage en question, avoient commencé à augmenter la population, divisée en vingt-un petits établissemens d'Indiens autour de l'île, tous sur les bords de la mer, et composés chacun de cinq ou six familles qui cultivent des grains, des légumes, et qui s'occupent aussi de la pêche.

Le centre de l'île est encore en friche. Les bois, qui sont en général très-épais, ne sont pas fort élevés, mais ils sont propres à la construction des maisons et des bateaux. Les Espagnols, avec une industrie qui leur est particulière, y ont fait anciennement défricher quelques terreins, pour y former des savannes propres au pâturage du gros bétail. Cependant les bœufs et les vaches, les cochons et les cabris qu'on y avoit transportés, y étoient devenus sauvages, et l'on ne pouvoit les avoir qu'à coups de fusil, à la course ou au lacs; mais la chair en étoit excellente. Les cerfs et les biches transportés dans les Philippines, commençoient à se multiplier dans les bois. Dans les terres défrichées, et même dans l'intérieur des forêts, on trouvoit un nombre extraordinaire de tourterelles, de perroquets, de grives et de merles.

Les forêts de Guahan sont remplies de genevriers, de bananiers ou *musas* de plusieurs variétés, de citroniers, de limoniers, d'orangers, à fruits doux, aigres ou amers, de petits orangers nains de la Chine, de capriers. Les vergers sont pleins de manguiers et d'ananas; mais de tous les arbres que renferme l'île, les plus précieux sont le coco-

tier, dont on distingue trois espèces; et le *rima*, plus connu aujourd'hui sous le nom d'arbre à pain.

Les rivières de Guahan, qui ne sont que des ruisseaux ou des torrens, abondent en poissons excellens, dont les Indiens ne font point usage, parce qu'ils préfèrent le poisson de mer, quoique très-inférieur en général à celui d'eau douce. Avant l'arrivée de M. Tobias dans l'île, les Indiens ne s'étoient livrés à aucune culture importante. Ce commandant y a établi des cultures de riz, de maïs, d'indigo, de coton, de cacao, de cannes à sucre, qui toutes ont bien réussi. Celle du maïs sur-tout, avec la farine duquel les Indiens font du pain, est d'un produit incroyable. Il a formé des fabriques de toiles de coton et fait creuser des salines. Pour faciliter les travaux de la culture, le gouvernement, sous son inspection, a fait transporter d'Acapulco à Guahan, des chevaux, des ânes et des mulets. On a appris aux Indiens à dompter les boeufs, à les employer aux charrois : comme l'espèce est grande et forte, ils ont formé de beaux attelages.

Le commandant ne s'est pas borné à ces objets agricoles et économiques; il a établi, pour les enfans des Indiens, une école publique et gratuite, où on leur apprend à lire, à écrire, l'arithmétique et la musique, tant vocale qu'instrumentale. Il a formé une milice indienne de deux cents hommes qui sont en uniforme et bien payés: on les a maintenus dans l'état de cultivateurs, sans rien déroger au service courant.

En acquérant, par la civilisation, de nouvelles connoissances, les insulaires de Guahan ont parfaitement conservé l'art qu'ils tiennent de leurs ancêtres pour la construction de leurs *pros* ou bateaux : ils n'avoient rien à acquérir dans cette partie. Ces insulaires sont tels que les a dépeints Magellan, laids, noirs, de petite taille, la plupart galeux, quoiqu'ils se baignent continuellement. Les femmes, au contraire, sont belles et bien faites en général. Par la civilisation, ce petit peuple est devenu doux, honnête et hospitalier.

LES CAROLINES.

La découverte de ces îles, dont le groupe forme peut-être la chaîne d'îles la plus étendue de tout l'océan Pacifique, ne remonte qu'à l'année 1686, où l'une de ces îles fut apperçue pour la première fois par l'équipage du vaisseau des Philippines que commandoit D. Francesco *Lazeano*: elle fut nommée la Caroline, du nom de Charles II, roi d'Espagne, et le même nom fut donné à toutes les îles du même groupe, dont on eut connoissance dans la suite.

Le peu de notions qu'on a sur ces îles, sont tirées des Lettres des Missionnaires, dont le P. de Brosses a donné de bons extraits dans son Supplément, que j'ai déjà cité plusieurs fois : en voici le rapide apperçu.

Au rapport de quelques habitans de ces îles, jetés par un naufrage à l'une des îles Mariannes, elles sont au nombre de trente-deux, et sont très-peuplées. Pour les traits et la couleur du visage, leurs habitans ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Philippines. Les hommes se tracent sur le corps différentes lignes, mais les femmes et les enfans n'en ont point. Une ceinture leur couvre les reins et les cuisses, et fait plusieurs tours à l'entour du corps. Plus d'une aune et demie de grosse toile jetée sur les épaules, forme une espèce de capuchon lié par devant, et qui pend négligemment par derrière. Les hommes et les femmes sont habillés de même, à quelques légères nuances près. L'usage des vêtemens dans ces îles annonce un certain degré de civilisation.

La langue des habitans des Carolines diffère de celle qu'on parle aux Philippines et même aux îles Mariannes.

La manière de prononcer rappelle la prononciation des Arabes : peut-être pourroit-on en inférer qu'elles ont été visitées par ce peuple qui s'est répandu dans tant de contrées. La plus considérable de ces îles est celle de *Lamarrer*, où le roi de toutes les îles fait sa résidence. Les chefs des habitations répandues dans les autres îles lui sont soumis. Le peuple paroît être fort façonné à l'obéissance.

A en juger par la manière de vivre de quelques-uns de ces insulaires naufragés, la principale nourriture de leurs compatriotes est le poisson; leur boisson, l'eau pure. On put juger par l'effroi que leur causèrent la vue de quelques vaches qui paissoient paisiblement dans une prairie, et l'aboiement d'un petit chien dans une maison, que leurs îles ne renferment aucuns quadrupèdes. On présuma aussi qu'à l'exception des poules qui leur servent d'aliment, mais dont ils ne mangent pas les œufs, ils ne connoissent chez eux que des oiseaux de mer.

Ces insulaires parurent n'avoir aucune notion d'une Divinité suprême, et n'honorer d'aucun culte des idoles: l'île d'*Iap*, qui tient le second rang parmi ces îles, présente une exception à l'indifférence généralement répandue chez eux en matière de religion : ses habitans adorent une espèce de crocodile, et ils ont des magiciens. La généralité néanmoins des insulaires croit à des esprits célestes qui viennent, disent-ils, se baigner dans un lac sacré de l'île *Fallalo*. Ils admettent aussi un lieu où les gens de bien seront récompensés et les méchans punis.

Le respect pour les morts, dans ces îles, tient uniquement au rang qu'ils ont occupé pendant leur vie, ou à l'attachement particulier qu'ils ont inspiré. Dans ces deux cas-là seulement, on leur fait, à la manière du pays, de magnifiques obsèques qu'on célèbre aussi par de grandes démonstrations de douleur. Quant aux personnes du commun, et celles encore pour qui l'on n'avoit que de l'indifférence, on jette leurs cadavres le plus loin qu'on peut dans la mer, pour y servir de pâture aux baleines et à d'autres poissons.

De la circonstance que le chef de l'île *Hogolen*, l'une des plus considérables des îles Carolines, avoit jusqu'à neuf femmes, on put inférer que la polygamie est d'un usage commun dans ces îles. On y aime beaucoup la danse, qu'on y accompagne seulement par des chants; car on n'y connoît aucun instrument de musique. Les armes des insulaires se réduisent à une simple lance. Deux singula-

ntés très-remarquables ont été recueillies sur ces îles : la première, c'est qu'on y apperçut des esclaves nègres; la seconde, c'est que vingt-neuf Espagnols, abandonnés dans l'une de ces îles, y ont produit une race métisse qui s'est répandue dans une autre île. La punition des délits, aux Carolines, n'a rien de sévère : elle consiste dans la déportation du lieu où ils ont été commis dans un autre.

ISLES SANDWICH.

On doit la découverte des îles Sandwich à Cook, qui, par un sentiment de reconnoissance, les appela du nom du comte de Sandwich son patron. Par une fatalité singulière, ces îles qu'il a fait, en quelque manière, sortir du néant pour l'Europe, sont devenues, comme on l'a vu dans la notice que j'ai donnée de ses Voyages, le tombeau de ce célèbre navigateur. C'est à *Owhyhée*, la plus considérable des douze îles qui forment ce petit archipel, qu'il fut massacré. Elles ont été depuis visitées par Vancouver et par l'infortuné La Peyrouse, ainsi qu'il résulte de la relation qu'on nous a donnée de ses excursions, avant qu'on eût tout-à-fait perdu sa trace : elles l'ont été enfin plus récemment encore par d'Entrecasteaux, dont M. de la Billardière a publié, avec tant de talent, l'expédition dans *la Relation du voyage à la recherche de la Peyrouse* : j'ai donné l'apperçu de tous ces Voyages (première Partie, section VI, §. II). C'est dans ces relations seulement que, jusqu'à ces derniers temps, on pourroit s'instruire sur l'état physique des îles Sandwich et sur le caractère de leurs habitans, puisque nous n'avons aucune relation particulière à ces îles. J'ai rapidement extrait des sources que je viens d'indiquer, les renseignemens suivans.

La température des îles Sandwich est moins brûlante que celle des autres îles de la Polynésie, situées sous la même latitude. L'île d'Owhyhée en particulier doit cet avantage aux pluies qui arrosent l'intérieur de l'île, et à

une brise régulière de terre et de mer. C'est la plus grande île de la Polynésie : elle a 85 milles de long. Comme dans toutes les autres îles, les quadrupèdes sont rares aux îles Sandwich : on n'y connoît que les sangliers, les cochons, les chiens et les rats. Les oiseaux, au contraire, y sont assez multipliés. La nature a enrichi ces îles de deux productions précieuses : l'arbre à pain, qui y donne une assez grande quantité de fruits; et les cannes à sucre, qui y acquièrent une grosseur extraordinaire.

Les habitans de ces îles, avec une chevelure quelquefois bouclée comme celle des Européens, ont le bout du nez aplati. Cette petite difformité n'est peut-être pas l'ouvrage de la nature : elle résulte probablement de l'usage où ils sont de toucher avec le nez celui de la personne qu'ils saluent. Le tatouage est usité chez eux, comme chez les autres insulaires de la Polynésie. Leur vêtement n'est autre chose qu'une pièce d'étoffe large d'un pied, qui passe entre les cuisses et se rattache derrière les reins : ils y ajoutent, quand ils vont au combat, une natte épaisse, artistement travaillée, qui leur sert de bouclier. Dans les jours de cérémonie, les chefs se décorent d'un manteau dont le fond est un réseau sur lequel sont comme tissues des plumes rouges et jaunes, rapprochées avec un tel art, qu'elles ont toute l'apparence d'un velours moelleux et lustré. Un léger manteau forme tout le vêtement des femmes. A la différence des hommes qui se rasent les cheveux des deux côtés de la tête, et qui n'en laissent subsister qu'une bande étroite, les femmes coupent les leurs par-derrière, et les relèvent par-devant.

La nourriture des classes inférieures se borne aux poissons, aux ignames, aux plantains, aux cannes à sucre. La chair du sanglier et celle du chien est réservée pour les premières classes.

Ces insulaires ont de la douceur dans leurs manières et de la bienveillance dans leurs affections : on ne doit rien conclure de fâcheux contre leur moralité, de l'assassinat du célèbre Cook : ce fut l'effet d'une vengeance provoquée par

une fâcheuse méprise. Ils montrent de l'intelligence dans la culture de leurs terres, et ils ont atteint à une certaine perfection dans leurs manufactures : on peut en juger par la description que j'ai faite du manteau des chefs.

Le gouvernement est dans les mains d'un chef suprême. Ses sujets sont divisés en trois classes, les chefs de districts, les propriétaires qui n'ont aucune part dans l'autorité, et les *Toutons*, qui n'ont ni propriété, ni rang. Ces distinctions paroissent être héréditaires. Le plus grave reproche qu'on peut faire à ces insulaires, c'est celui de prétendre honorer les funérailles de leur chef suprême par le sacrifice de deux de ses sujets, et quelquefois même d'un plus grand nombre. Ces sacrifices humains se répètent dans d'autres occasions, et sont plus fréquens ici que dans les îles de la Société, où, comme on le verra, ils ont lieu aussi ; mais le continuateur du Journal de Cook les absout de l'imputation d'anthropophagie. Cette barbare coutume, dit-il, y fut pratiquée autrefois ; mais depuis assez peu de temps, elle n'y subsiste plus.

Telles sont, en simple apperçu, les notions que nous avoient procurées sur les îles Sandwich, les navigateurs de la fin du siècle dernier : nous en avons de plus récentes, et peut-être d'un plus grand intérêt encore, dans la relation du voyage du capitaine Turnbull autour du Monde (1) : en voici le titre :

VOYAGE autour du Monde, etc... par John *Turnbull :* (en anglais) *A Voyage round the World, etc... by John Turnbull.* Londres, 1805, 2 vol. in-8°.

---

(1) Ce Voyage n'étoit pas encore parvenu à ma connoissance, lorsqu'on imprimoit la partie de mon ouvrage où se trouvent les notices des divers voyages autour du monde. J'ai pensé qu'il seroit convenablement placé ici, parce qu'il roule principalement sur les îles de la mer du Sud, et plus particulièrement encore sur les îles Sandwich.



Ce Voyage a été traduit d'abord en allemand sous le titre suivant :

REISE *in die Welt*, etc.... Hambourg, Campe, 2 vol. in-8°.

Il l'a été aussi très-récemment en français : en voici le titre :

VOYAGE fait autour du Monde, en 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par John *Turnbull*, dans lequel l'auteur a visité les principales îles de l'océan Pacifique et les établissemens des Anglais dans la Nouvelle-Galle méridionale ; suivi d'un extrait du Voyage de James *Grant* à la Nouvelle-Hollande, exécuté par l'ordre de S. M. britannique, dans les années 1800, 1801 et 1802 ; traduit de l'anglais par A. J. N. Lallemand. Paris, Xhrouet, 1807, 1 vol. in-8°.

L'objet de ce voyage étoit une spéculation de commerce sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Dans cette vue, l'on fit voile pour Botany-Bay, d'où l'on se transporta à Sydney, devenu, par les avantages de son port et l'excellence de son eau, le principal établissement des Anglais dans la Nouvelle-Galle méridionale et le siége du gouvernement. Le voyageur a décrit cette ville, et donné l'esquisse rapide du caractère général des colons, de la police, de l'administration de la justice, des taxes, de toutes les branches, en un mot, du gouvernement civil. On lui doit aussi des notions assez curieuses sur le caractère général des naturels du pays, leurs qualités personnelles, et le singulier talent qu'ils ont de contrefaire tout ce qu'ils voyent. Il nous donne aussi une idée de leur état de famille, de leurs mariages, de quelques-unes de leurs coutumes les plus singulières et de leurs *Curradgies*, ou sages. Il étoit parti du port Jakson pour se rendre à l'île de Norfolk. Dans sa relation, il exalte la beauté et la fertilité de cette

île, dont le gouverneur donnoit beaucoup d'encouragemens à l'industrie. Malgré les avantages qu'offroit cette île, dont Turnbull nous a donné la population, malgré l'établissement militaire qu'on y avoit déjà formé, les brumes qui y détruisent souvent les récoltes, la difficulté de son approche, à cause des rescifs qui l'environnent; celle de la communication avec deux iles qui en dépendent; enfin le défaut d'une bonne rade, font pressentir aux colons qu'ils recevront l'ordre d'abandonner Norfolk, et de se transporter, soit dans la Nouvelle-Zélande, soit dans la Nouvelle-Hollande.

Pendant le séjour dans cette île, on apprit qu'il n'y avoit rien à faire au nord-ouest, et l'on se détermina à gagner les îles de la Société, pour y renouveler les provisions qu'on ne pouvoit pas se flatter de se procurer au port Jakson, où l'on se proposoit de se rendre ensuite, avec le projet d'entrer dans le détroit de *Bass*, pour y rassembler des peaux.

Ce fut à Otaïti que l'on se rendit d'abord, et l'on y revint encore ensuite, après avoir visité les îles Sandwich. Le voyageur s'est fort étendu sur les changemens survenus dans cette île, depuis qu'elle avoit été visitée par plusieurs navigateurs célèbres, et sur les troubles dont elle étoit agitée pendant les deux séjours qu'y fit le navire. Les détails où le voyageur est entré se lisent avec intérêt dans sa relation, mais ne sont guère susceptibles d'être extraits. Je me borne à donner l'apperçu rapide de ses observations sur Otaïti.

La population de cette île diminue d'une manière effrayante. Cook l'avoit évaluée, peut-être avec un peu d'exagération, à 200,000 ames. A l'arrivée des missionnaires anglais dans cette île, elle étoit réduite à 15,000. Du temps de Turnbull, on ne l'estimoit pas à plus de 5000. Les causes de cette dépopulation, sont les ravages du mal vénérien, ceux de la petite-vérole, l'infanticide, plusieurs vices apportés de l'Europe, mais sur-tout les guerres que les insulaires d'Otaïti ne cessent d'entretenir avec les peu-

ples des autres îles de la mer du Sud. Aussi, lorsque le vaisseau que montoit Turnbull aborda la première fois à Otaïti, les habitans de cette île rejetèrent toutes les marchandises européennes, et ne demandèrent que de la poudre et des armes.

C'est ensuite d'un premier séjour à Otaïti, que le vaisseau, après avoir abordé dans plusieurs des îles de la Société, gagna les îles Sandwich : c'est la partie de la relation de Turnbull, roulant sur ces îles, qui mérite le plus d'attention, qui offre le plus d'intérêt.

Ce fut à Owhyhée, celle des îles Sandwich qui malheureusement, comme on l'a vu, étoit la plus connue par la mort déplorable du célèbre Cook, que le vaisseau aborda. On s'empressa d'y établir un commerce d'échange avec les naturels; mais tout y étoit trois fois plus cher que dans les îles précédemment visitées. Ses habitans faisoient le commerce avec infiniment plus de connoissances et d'adresse. Cette île, au rapport de M. Young, qui y résidoit depuis quatorze ans, étoit redevable de son état florissant à son roi Tamahama. Ce prince s'étoit décidé à entreprendre la conquête des îles d'Onehow et d'Atteway, dans la dernière desquelles Turnbull avoit effectivement remarqué de vives alarmes au sujet des préparatifs qu'on faisoit à Owhyhée. Tamahama avoit fixé sa résidence à Monïe : son palais étoit bâti en briques et à la manière européenne; les croisées étoient garnies de verre. Il s'étoit procuré des ouvriers européens et américains dans tous les genres. Ses sujets, encouragés par l'exemple des Européens, développoient une industrie et une activité remarquables dans les arts mécaniques; la navigation sur-tout étoit singulièrement perfectionnée. C'est sur-tout à dater de l'arrivée de Vancouver dans cette île, qu'il faut compter les progrès de cet art. Il avoit fait construire pour ce prince, en 1792, un bâtiment qui fut nommé *Britannia*, et dont Tamahama posa lui-même la quille. Dix ans après, en 1802, Turnbull trouva la marine de ce prince composée de plus de vingt navires du port de vingt-cinq

à trente tonneaux, dont quelques-uns même étoient doublés en cuivre. A cette époque, il avoit grand besoin de munitions navales, et il étoit disposé à les payer à tout prix. Cette marine lui assure une supériorité bien décidée sur ses voisins, qui n'ont que de simples pirogues Non-seulement Tamahama se sert de ses vaisseaux pour le transport de ses troupes et de leurs provisions d'une île à l'autre, car il en a plusieurs sous sa domination ; mais il arme en guerre les plus gros de ces navires, et les charge de petits canons. Il en emploie aussi au commerce, leur fait entreprendre des voyages à la côte du nord-ouest de l'Amerique, et projette même d'en envoyer à la Chine, lorsqu'il aura des pilotes expérimentés.

L'art militaire a été, autant que l'art nautique, l'objet de la vigilance de Tamahama. Dans ses voyages, où il se fait suivre par ses principaux chefs, il est toujours accompagné d'une garde respectable. Cette garde observe une discipline régulière. Tous les jours, il y a une parade devant la résidence de ce prince. Les soldats ont pour uniforme un surtout bleu, revers et paremens blancs. Les sentinelles crient d'heure en heure, comme à bord des vaisseaux anglais : *Tout va bien* (*all's well*). On pourra juger de sa fermeté et de sa prudence par le trait suivant :

Quelques déportés de Botany-Bay ayant réussi à gagner les îles Sandwich, se rendirent utiles à ce prince, et reçurent en récompense la possession d'une certaine étendue de terrein. Ils y cultivèrent la canne à sucre, dont ils tirèrent du rhum ; et cette liqueur fut, pour eux, une occasion de se fêter réciproquement et de s'enivrer. Leur relâchement au travail leur attira de la part du roi quelques avertissemens paternels. Ces gens, abusant de son indulgence, devinrent de plus en plus ivrognes et querelleurs, et ils allèrent jusqu'à maltraiter plusieurs insulaires. Tamahama alors leur fit dire que la première fois qu'il y auroit une bataille entre eux et ses sujets, il se mettroit de la partie, pour savoir à qui resteroit la victoire.

L'avertissement fit son effet, et les colons de Botany-Bay redevinrent soumis et paisibles.

Quelque génie naturel qu'ait ce prince, il ne seroit pas parvenu tout seul à exécuter tout ce qu'il a fait. Il en est de lui comme du czar Pierre 1er; c'est en attirant des étrangers, ainsi que l'avoit fait le monarque russe, en les fixant même dans son pays, qu'il a réussi dans tous ses projets. Des ouvriers européens ou descendans d'Européens, de toutes professions et de tous métiers, appelés ou retenus dans ses îles, ont communiqué à ses sujets leurs lumières dans les arts mécaniques : sans doute l'attrait de l'oisiveté, celui du climat, et beaucoup plus encore la facilité d'avoir une ou plusieurs femmes, auroient suffi pour engager les matelots anglais à venir s'établir dans ce pays; mais Tamahama leur a fait un traitement si avantageux, qu'il leur a ôté toute envie de le quitter. Son adroite politique a été portée à ce point, que, pendant plusieurs années, il se faisoit donner par les Européens qui avoient abordé chez lui, des certificats de l'honnêteté de ses procédés. Il ne néglige aujourd'hui cette précaution, que parce qu'elle lui est devenue inutile. C'est assurément, dit Turnbull, un assez puissant motif de confiance pour les Européens qui viendroient encore se fixer chez lui, que de voir des hommes de mérite, tels que MM. Young, Davis, le capitaine Steward, satisfaits de s'être attachés à sa fortune. C'est particulièrement M. Young qui, dans le temps, excita Tamahama à demander à Vancouver la construction d'un vaisseau dans la forme européenne. Journellement il reçoit de ce prince des preuves d'attachement et d'estime. Son rôle, auprès de Tamahama, est véritablement celui du Genevois *Lefort* auprès de Pierre 1er.

C'est un véritable phénomène de trouver dans une île de la mer du Sud, un prince qui tout-à-la-fois est un bon administrateur, un adroit politique, un guerrier habile, un négociant intelligent. Avec tant de qualités, il paroît et peut aspirer à une domination universelle dans les îles de la mer du Sud. Ses sujets surpassent les habitans de

presque toutes ces îles dans l'intelligence de l'art militaire, dans celui de la navigation, dans la pratique du commerce, dans la perfection des arts mécaniques. Les Otaïtiens seuls l'emportent sur eux pour la fabrication des étoffes, et les habitans de l'île de Bollabolla, pour la plus grande partie des manufactures et pour la bravoure et l'expérience dans l'art militaire : mais Tamahama attire, autant qu'il le peut, les habitans de ces deux îles ; les premiers, comme plus ingénieux dans certains arts, et les seconds, comme meilleurs militaires que ses propres sujets.

Les îles Sandwich sont fort peuplées, et les femmes, suivant M. Young, y sont plus nombreuses que les hommes, tandis qu'à Otaïti les femmes ne forment qu'un dixième de la population totale : cela tient à ce que le barbare usage de l'infanticide ne subsiste pas aux îles Sandwich, comme à Otaïti.

L'accroissement de la population dans ces iles, a forcé les habitans à mieux cultiver le sol. Tous les fruits des tropiques y prospérent. On y recueille du maïs, mais en petite quantité. L'arbre à pain, comme on l'a vu, dispense, par la quantité de ses fruits, de s'adonner à la culture des grains.

ISLES MARQUISES.

La découverte de ces îles, faite en 1568, est due à Mandana, qui leur donna le nom sous lequel elles sont connues, pour honorer Don Garcia de Mendoce, vice-roi du Pérou. Le président de Brosses leur donna le nom d'îles Mendoce : c'est dans une relation espagnole, intitulée Découverte des îles Salomon : (en espagnol) *Descubrimento de las islas de Salomon*, qu'il a puisé la description qu'il fait des Marquises ou îles Mendoce. Elles furent visitées depuis par Cook, en 1774 ; par Marchand, en 1789. J'ai donné l'apperçu du voyage de ce dernier navigateur (Partie première, section VI, §. II). Mais elles



l'ont été beaucoup plus récemment par Wisson, en 1797: je donnerai l'extrait de ce qu'il y a observé, comme renfermant les notions les plus sûres et les plus détaillées sur ces îles, lorsque j'arriverai à la notice du *Voyage des Missionnaires anglais*, publié en 1799.

ISLES DE LA SOCIÉTÉ.

L'archipel ou groupe des îles de la Société est le plus considérable de tous ceux de la Polynésie : il est composé de soixante à soixante et dix îles. Celle d'Otaïti, à laquelle les voyages de M. de Bougainville, de Cook, de Vancouver, etc. ont donné tant de célébrité, est la plus considérable de toutes : on peut évaluer à cent milles sa circonférence. C'est dans les trois relations que je viens d'indiquer, et sur-tout dans celles de M. de Bougainville et de Cook, qu'on peut puiser des notions assez bien détaillées sur cette île. J'en ai même donné un léger apperçu dans l'extrait du Voyage de M. de Bougainville (première Partie, section VI, §. II). Nous n'avons qu'un seul ouvrage particulier à cette île ; en voici le titre :

ESSAI sur l'île d'Otaïti dans la mer du Sud, sur l'esprit et les mœurs de ses habitans, par M. *Taitbout*. Paris, 1777, in-8°.

Il a été traduit en allemand sous le titre suivant :

VERSUCH über die Insel Otaïti in der Sud-See, und über den Geist und die Sitten der Einwohner. Francfort et Leipsic, 1783, in-8°.

Cet ouvrage n'est qu'un extrait de la partie des Voyages des navigateurs du dernier siècle, relative à l'île d'Otaïti.

Mais nous avons sur cette île des notions beaucoup plus récentes dans le Voyage du capitaine Turnbull, dont j'ai donné la notice, et dans le Voyage suivant :

VOYAGE des *Missionnaires* (*Moraves*) dans la mer Pacifique méridionale, pendant les années

1796, 1797 et 1798, à bord du vaisseau commandé par le capitaine *Wisson*, enrichi de cartes et de figures : (en anglais) *A Missionary Voyage to the Southern Pacific Ocean*, etc.... *by capitain Wisson*. Londres, 1799, in-4°.

La Société des Frères Moraves forma, il y a quelques années, le projet d'envoyer des missionnaires à Otaïti et dans les autres îles de l'océan Pacifique, pour prêcher l'évangile aux habitans de ces îles et pour les former aux sciences et aux arts de l'Europe. Différentes personnes se présentèrent pour remplir cette mission importante. Leur nombre s'élevoit à trente-neuf, et étoit composé de quatre ecclésiastiques, vingt-neuf artisans de tout genre et six femmes mariées : il y avoit en outre trois enfans.

Arrivés à Otaïti, les missionnaires furent bien accueillis et comblés de présens. Plusieurs habitans distingués s'appliquèrent même à apprendre l'alphabet anglais; mais les exhortations faites aux habitans pour les détourner de tuer leurs enfans nouveau-nés, détestable usage établi chez ces insulaires, eurent peu de succès. Des vols avoient lieu tous les jours. Le jeune roi *Oba* n'osoit visiter ni les navires anglais, ni les habitations des missionnaires, parce que, dans l'opinion des insulaires, c'étoit une des prérogatives de sa dignité, que tout ce qui se trouvoit dans les endroits où il se transportoit devoit lui appartenir. Les missionnaires n'étant pas toujours en état de satisfaire la cupidité des habitans, ceux-ci ne cessoient de leur répéter : « Vous » avez donné beaucoup de paroles et de prières à *Etua* » (Dieu), mais peu de haches, de couteaux et de ciseaux ». Trois des chefs de l'île étant morts en peu de temps, les insulaires imputèrent cet événement aux cantiques des missionnaires.

Le long séjour qu'ont fait les missionnaires à Otaïti et dans les autres îles de la Société, leur a donné la facilité de rassembler, sur les mœurs des insulaires, des notions encore plus étendues et plus exactes que n'avoient pu en

recueillir des navigateurs qui n'y faisoient qu'un séjour passager. Sous un ciel presque toujours pur, sur un sol qui fournit en abondance tout ce qui est nécessaire pour les besoins et même pour les agrémens de la vie, les Otaïtiens, et même la plupart des habitans des autres îles de la Société, sont naturellement portés entre eux à la douceur et à la bienveillance. Cette disposition les empêche de concevoir un châtiment futur, et ils en abhorrent même l'idée. Ils croient néanmoins à l'immortalité de l'ame; et ils assignent différens degrés de grandeur et de félicité, suivant le plus ou le moins de vertus qu'on aura pratiquées sur la terre. Ils adorent un grand nombre de divinités dans des temples qu'ils appellent *Moraï;* chaque famille même a son esprit-gardien qui reçoit un culte; mais ils reconnoissent un Être suprême, et sous lui des dieux supérieurs. La puissance des esprits est en grand crédit chez eux.

Ce qui peut altérer le bonheur de ces insulaires, c'est l'ascendant qu'ils laissent prendre à leurs prêtres, qui sont aussi nombreux que puissans : ils leur supposent le pouvoir de frapper de maladies et de mort qui bon leur semble. A cette absurde opinion, ils ajoutent celle d'imaginer que les conjurations de ces prêtres n'ont de puissance que sur les naturels du pays, et ne peuvent rien sur les Européens, parce que ceux-ci ne reconnoissent pas leurs dieux.

Ce qui nuit encore essentiellement à la félicité dont ces insulaires pourroient jouir dans une grande plénitude, ce sont les guerres continuelles qu'ils se font d'île à île. La superstition est encore un fléau auquel ils n'ont pas pu échapper : c'est elle qui les porte à sacrifier des victimes humaines à leurs dieux; mais l'humanité qui leur est naturelle, et que leurs prêtres n'ont pas pu entièrement étouffer, a introduit l'usage constant de faire tomber le choix des victimes sur des criminels, et s'il ne s'en trouve pas, sur des cochons. Les missionnaires virent avec douleur que les végétaux apportés dans l'île d'Otaïti par les précédens navigateurs, avoient tous péri: les insulaires ne les avoient pas laissé mûrir, persuadés que ces végétaux n'étoient pas

bons à manger. La multiplication prodigieuse de l'arbre à pain, des cocotiers, des bananiers, dans cette île, l'abondance de poisson qu'on y pêche, peuvent justifier peut-être à certains égards cette indifférence et ce mépris même pour les végétaux de l'Europe.

La carte d'Otaïti, levée lors de l'expédition du capitaine Wisson, comparée avec celle de Cook, paroît plus étendue et plus exacte.

Les succès des missionnaires dans les îles de la Société n'ont pas répondu à leurs espérances. Des rapports récens nous apprennent que quelques-uns d'eux seulement sont restés à Otaïti, et que la plupart sont retournés au port Jakson.

Le capitaine Wisson avoit ordre de retourner par Canton en Europe, après avoir débarqué à Otaïti les missionnaires et leur suite. Sur sa route, il découvrit plusieurs groupes d'îles, sans y aborder : il en indique seulement la situation; mais il est entré dans un assez grand détail sur les îles Marquises : c'est ici le lieu d'en donner l'extrait, ainsi que je l'ai annoncé.

Les naturels de ces îles paroissent l'emporter sur tous les autres insulaires de la Polynésie; par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits. On regrette qu'ils défigurent ces traits et ces formes par l'usage où ils sont, comme tant d'autres peuples, de se tatouer. Les femmes se tatouent moins généralement que les hommes, et Wisson en vit plusieurs presque aussi blanches et aussi belles que des Européennes. Je vais rapporter, dans les propres termes de la relation, la visite que Wisson reçut de plusieurs de ces femmes sur son bord.

« Nous vîmes, dit-il, arriver de bonne heure nos hôtes » de la veille : sept femmes jeunes et charmantes, élancées » du rivage, nageoient vers nous, parées avec toute la » simplicité de la nature, car une douzaine de feuilles » vertes les couvroient seulement à la ceinture. Pendant » trois heures, elles jouèrent autour du vaisseau, réalisant » pour nous la fable des Syrènes : elles crièrent *waheines!*

» ce qui veut dire *femmes*, jusqu'au moment où le chef de » l'île, venu à bord avec plusieurs des naturels, nous eut » priés de laisser monter sa sœur, ce que nous accordâmes. » Son teint, fort beau, avoit une foible nuance de jaune, » qu'une teinte de rose effaçoit sur ses joues : ses formes » étoient un peu fortes; mais elles étoient si bien propor- » tionnées, il y respiroit tant de graces, que les peintres et » les statuaires trouvent rarement un si beau modèle. Ses » compagnes pouvoient prétendre au même éloge : la » jeune Otaïtienne que nous avions à bord, quoique belle » et bien faite, fut cependant éclipsée par ces femmes. Je » crois qu'elle le sentit; mais elle avoit de quoi se consoler » par l'amabilité de son caractère, par la grace de ses » manières et la délicatesse de ses sentimens, qualités que » ses rivales ne possédoient pas au même degré : elle fut » honteuse de voir sur le tillac une femme toute nue, et » elle donna un habit complet de toile neuve d'Otaïti à la » sœur du chef, ce qui releva beaucoup ses charmes, et » encouragea ses compagnes, encore dans l'eau, dont le » nombre avoit prodigieusement augmenté, et qui nous » importunoient pour être reçues à bord. Voyant qu'elles » ne s'en retournoient pas, nous en eûmes pitié, et nous » les accueillîmes : mais elles furent un peu trompées dans » leurs espérances, car elles ne purent toutes obtenir des » habits aussi aisément que la première. L'appétit de nos » malheureuses chèvres fut même tenté par les feuilles » vertes que portoient ces femmes qui, en se retournant » pour les éviter, furent assaillies de tous côtés par ces » animaux, et réduites à la plus parfaite nudité ».

Voici l'apperçu des renseignemens que Wisson prit sur les Marquises. *Noaheva*, la plus considérable de ces îles, n'a que moitié de l'étendue qu'on donne à celle d'Otaïti. Les cérémonies religieuses y sont à-peu-près les mêmes. Chaque district a son moraï ou temple : les morts y sont enterrés sous de grosses pierres. Comme ceux d'Otaïti, ces insulaires ont un grand nombre de divinités. Ils paroissent n'avoir que des coutumes qui leur tiennent lieu de loix.

Dans ces îles, les femmes sont beaucoup plus dans la dépendance des hommes qu'à Otaïti. La polygamie y est en usage, sur-tout chez les chefs, qui d'ailleurs ont peu d'autorité. Avant l'âge de puberté, on fend le prépuce aux mâles. Ces insulaires, non plus que la plupart des peuples non civilisés, ne connoissent point les repas à heures réglées : ils mangent cinq à six fois par jour, et quelquefois même plus souvent.

On ne connoît aux Marquises d'autres quadrupèdes que les porcs; mais on y a plusieurs volailles apprivoisées. Les bois sont peuplés de plusieurs espèces de beaux oiseaux. Wisson nous apprend qu'un missionnaire anglais resta dans ces îles, déterminé par l'espérance d'y faire cesser les querelles sanglantes dont ces îles sont agitées, et sur-tout d'y faire abolir les sacrifices de victimes humaines, qui y sont pratiqués comme dans les îles de la Société ; mais s'il y prêche, ajoute Wisson, contre la pluralité des femmes, il est fort douteux qu'il y fasse beaucoup de prosélytes. De nombreux exemples prouvent que généralement le mahométisme, en raison de ce qu'il permet cette pluralité, s'établit plus facilement que le christianisme dans tous les pays de l'Orient.

VOYAGES des Espagnols dans la mer du Sud et à l'île d'Otaïti, traduits pour la première fois de l'espagnol, et accompagnés d'observations et d'un tableau historique des îles de la Société, par W. A. *Bratring :* (en allemand) *Reisen der Spanien nach der Sud-See-und Taïti-Inseln*, etc.... *von W. A. Bratring*. Berlin, 1803, in-8°.

En 1772 et 1774, les Espagnols avoient entrepris deux voyages de Callao à Otaïti. Les journaux de ces deux voyages, rédigés par le P. Amich, et dont Bratring a publié la traduction en allemand, ne renferment que quelques notions imparfaites sur Otaïti, quelques renseignemens géographiques assez légers. Ce ne sont, à proprement

parler, que des extraits un peu informes de la relation complète et détaillée de ces deux voyages, qui se trouve dans les archives de la marine espagnole à Madrid, et qui sera peut-être rendue publique par le gouvernement. Il sera curieux alors de comparer cette relation avec celles des navigateurs anglais et français.

ISLES DES AMIS ET DES NAVIGATEURS.

Les îles des Amis ont reçu ce nom du célèbre Cook, par une sorte de reconnoissance pour l'accueil amical que lui firent les naturels de ces îles. La découverte en est due à Abel Tasman, qui les visita en 1643, et qui nomma Amsterdam la principale de ces îles. On la désigne aujourd'hui par son nom propre *Tongatanabou*, dont on trouve une carte fort curieuse dans le Voyage des missionnaires Moraves, de 1797. Elle représente cette île comme naturellement très-fertile et supérieurement aussi cultivée. L'île est couverte de plantations, de vergers, de jardins enclos de haies de roseaux, et coupés par une infinité de petites routes. Au nord de l'île, sont une lagune et quelques îlots, formant un havre assez bon.

Cook et M. de la Billardière, d'après d'Entrecasteaux, ont confirmé les notions que Tasman nous avoit transmises sur les habitans des îles des Amis. Ces derniers navigateurs, comme on peut le voir dans leurs relations, prêtent aux habitans des îles des Amis, une conduite plus régulière et plus grave que celle des Otaïtiens, plus d'activité aussi et plus d'industrie, un plus grand perfectionnement dans leurs manufactures, leurs arts, leur musique, qu'on n'en a remarqué chez ceux-ci, parce que leurs propriétés sont plus garanties, quoique leurs chefs y exercent une autorité plus despotique. Du reste, les mœurs des deux peuples ont une grande conformité : on la retrouve même jusques dans les formes du corps, si ce n'est que les chefs des îles des Amis ne sont pas d'une aussi grande stature que les chefs des insulaires d'Otaïti. Les femmes qui se tiennent à l'ombre ont le teint fort blanc.

Les guerres sont moins fréquentes dans ces îles que dans celles de la Société. Le nombre des victimes humaines qu'on sacrifie à Tonganatabou est néanmoins fort considérable. Les missionnaires qu'on y a laissés, ont communiqué aux insulaires quelques arts utiles. Les rats y nuisoient beaucoup aux productions de l'Europe. Les chats qu'on y a introduits pourront diminuer ce fléau. Il est remarquable que les moraïs ou temples, appelés ici *Fratoubas*, et qui ont la forme de terrasses, sont construits en roches de corail, et qu'on y monte par des marches fort hautes de même matière.

Les îles des Navigateurs furent découvertes par M. de Bougainville, en 1768, comme on peut le voir dans son Voyage: il les nomma ainsi, pour signaler l'adresse singulière des habitans à naviguer dans leurs nombreuses pirogues, quoique cette industrie leur soit commune avec tous les insulaires de la Polynésie. C'est dans le Voyage de la Peyrouse, qui visita plusieurs de ces îles, qu'on peut recueillir les renseignemens les plus exacts sur leur situation, leur nombre, et le caractère physique et moral de leurs habitans.

D'après sa relation, le groupe des îles des Navigateurs est, par sa population, sa fertilité, le plus important qu'on ait encore découvert dans la Polynésie. Les principales de ces îles, sont *Pola*, *Oyolava*, *Opoun* et *Mavena*, où furent assassinés, comme on l'a vu (Partie première, section VI, §. 11) le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et autres.

Pola, la plus grande de ces îles, l'est moins cependant qu'Otaïti, mais elle l'est beaucoup plus que Tongatanabra. La Peyrouse suppose que ces îles renferment quatre cent mille habitans. Ce calcul paroît être exagéré; mais l'abondance des provisions y est telle, qu'en vingt-quatre heures, la seule île de Mavena, devenue si fatale à ses compagnons, lui fournit cinq cents cochons et une quantité immense de fruits. A Oyolava, il vit un village qu'il estima le plus considérable de toute la Polynésie: il avoit l'appareno

d'une ville. La mer y étoit couverte de pirogues, comme à Mavena, où plus de deux cents de ces bâtimens environnèrent ses navires.

Ce navigateur dépeint les femmes de ces îles comme très-jolies et fort libres dans leurs manières. Les hommes sont d'une stature et d'une force peu communes: ils méprisoient la petite taille des Français. Du reste, ils ont une férocité de caractère qu'on ne remarque guère dans les autres îles de la mer du Sud. Mais ils l'emportent peut-être sur les insulaires de cette partie du globe, par leur industrie, leur adresse, leur esprit même d'invention. On est étonné de les voir, avec de simples outils de basalte, réussir à polir parfaitement les ouvrages en bois. La matière de ces outils porteroit à croire que ces îles ont eu des volcans : cette observation a échappé aux différens navigateurs qui ont visité ces îles.

ISLE DE PAQUES.

Cette île, qui semble appartenir plutôt à la Polynésie, quoiqu'elle en soit détachée et même à une assez grande distance, qu'à l'Amérique méridionale, fut visitée, pour la première fois, en 1686, par Davis: elle l'a été depuis par Cook, et plus récemment par La Peyrouse. Voici l'apperçu de ce que renferment, sur l'île de Pâques, les relations de ces deux derniers navigateurs.

La forme de cette île est triangulaire : à l'une de ses extrémités, on trouve des indices sûrs d'un ancien volcan. A la différence de ce qui se pratique dans toutes les îles de la mer du Sud, les naturels de celle de Pâques construisent leurs huttes en pierres qu'ils trouvent toutes détachées dans l'île. La porte en est si basse, que pour y entrer, ils marchent sur leurs genoux et leurs mains. Ils y pratiquent une espèce de cave, dont ils font le magasin de leurs provisions et de leurs outils. Ils ont néanmoins aussi quelques édifices en bois. La structure de leurs moraïs ou temples, qui, comme dans la Polynésie, servent aussi de cime-



tières, sont construits d'une manière assez remarquable. Ce sont des espèces de plates-formes surmontées de colonnes informes, mais qui ont jusqu'à quinze pieds de haut, et qui, suivant l'observation de l'ingénieur qui étoit de l'expédition de La Peyrouse, n'ont pu être élevées, sans le secours des cordes et d'autres machines, qu'avec une extrême difficulté.

L'industrie des naturels de cette île ne se décèle pas seulement dans ces constructions : elle se manifeste d'une manière beaucoup plus utile pour eux dans leur agriculture. Le sol de l'île de Pâques est si stérile, que les arbres ne s'y élèvent pas à plus de dix pieds : elle n'est arrosée par aucun ruisseau. L'eau s'y arrête et même s'y perd dans les cavités des rochers; et l'industrie des habitans est néanmoins parvenue à former, dans une terre aussi ingrate, des plantations de bananiers, de pommes-de-terre, d'ignames et même de mûriers à papier, dont l'écorce est employée à faire des étoffes, et souvent aussi leur habillement.

Histoire chronologique des découvertes faites dans la mer du Sud ou l'océan Pacifique, depuis l'an 1579 jusqu'en 1620; par le capitaine de vaisseau Jacques *Burney*, avec planches et cartes : (en anglais) *A chronological History of the discoveries in the South-Sea or the Pacific Ocean*, etc.... *by James Burney*. Londres, Nicol, 1804-1807, 2 vol. in-4°.

L'auteur de cette Histoire chronologique se propose de publier les extraits de différens voyages faits, non-seulement dans la mer du Sud, comme l'annonce le titre, mais aux Terres Magellaniques et en Amérique, et dégagés des détails nautiques et d'autres particularités qui ne sont pas d'un intérêt général. Il a adopté, comme on le voit, l'ordre chronologique, en divisant tous les voyages en six classes générales et distinctes. Mais il n'offre cette division que comme un essai susceptible de plusieurs modifications.

2



En attendant qu'il se soit fixé sur l'exécution de ce vaste plan, il commence par la cinquième classe, qui comprend les voyages faits autour du monde, mais principalement dans la mer du Sud. C'est ce qui m'a fait placer cet ouvrage dans le paragraphe relatif aux Voyages faits dans cette mer.

L'introduction renferme une relation succincte de toutes les découvertes faites avant le voyage de Magellan. L'auteur a consulté et comparé à cet effet toutes les relations qui nous restent sur ces découvertes; mais en général, il a suivi celles de *Ferrera* et de *Pigafetta*. A l'occasion du voyage de Magellan, il examine une assertion qui, si elle étoit solidement appuyée, diminueroit beaucoup la gloire de ce célèbre navigateur. Cette assertion consiste à soutenir que le détroit qui porte le nom de Magellan avoit été connu avant lui, et indiqué même par un globe de Martin *Behaim*, de Nuremberg, et que par-là, ce dernier avoit montré la route de l'Amérique à Christophe Colomb.

L'auteur de l'Histoire chronologique commence d'abord par faire observer que cette assertion n'a été faite et publiée qu'après la découverte. Il ajoute que Martin Behaim n'avoit fait son globe terrestre qu'en 1492, l'année même où Christophe Colomb entreprit son grand voyage de découvertes. La figure et la description de ce globe ont été publiées, et l'on n'y apperçoit aucun continent de l'Amérique, ni même aucune terre qui pût arrêter la navigation vers l'ouest de la Chine. Après la découverte de l'Amérique, Martin Behaim aura probablement changé son globe ou sa mappemonde. Au reste, l'auteur trouve très-probable que Martin Behaim, et plusieurs autres avant lui, avoient peut-être l'idée d'une navigation vers l'ouest, avant que Colomb et Magellan eussent formé le projet de l'exécuter.

La suite du volume contient l'extrait de plusieurs autres voyages faits par les Espagnols et les Portugais, avec un apperçu du progrès de leurs découvertes.

Le premier navigateur anglais qui est entré dans la mer

du Sud, est nommé *Oxnam* ou *Oxenham*. Il passa l'isthme de Darien, la première fois avec Dracke, en 1573, et ensuite en 1575. Il construisit un brigantin sur les côtes de la mer du Sud, et commença à piller les provisions et les vaisseaux espagnols : ayant été pris dans ces excursions, il fut condamné comme pirate, et exécuté.

L'idée d'un continent méridional est très-ancienne, et se trouve déjà dans les rapports de Juan Fernandez. Les mathématiciens et les géographes l'accueillirent ensuite, parce qu'ils croyoient ce continent nécessaire dans l'hémisphère austral, pour contrebalancer la masse de l'Asie et de l'Europe dans l'hémisphère septentrional. Les voyages qui ont été faits depuis dans la mer du Sud, ont détruit cette opinion.

Dans la nouvelle Histoire chronologique, le voyage de sir François Dracke est rédigé avec beaucoup de précision, d'après tous les rapports qui existent, soit imprimés, soit manuscrits. On y a ajouté l'explication de la projection des cartes qui accompagnent le premier volume, et plusieurs observations géographiques. On y trouve, entre autres la description de quelques cartes du seizième siècle, sur lesquelles la Nouvelle-Hollande est désignée sous le nom de *Grand-Java*. L'appendix contient quelques nouvelles remarques sur la projection des cartes, et particulièrement sur le degré de courbure propre aux parallèles de latitude.

Tel est l'objet du premier volume. Le second renferme, outre les voyages à la mer du Sud dont j'ai donné la notice, ceux de Robert *Witherington*, de Christophe *Litter*, de Don *Alvario de Mandana*, dans cette mer. On y trouve aussi quelques voyages dans le détroit de Magellan que j'indiquerai ultérieurement.

N'ayant pas pu me procurer l'inspection de l'ouvrage de Burney, j'ai emprunté du Journal de la Littérature étrangère une partie de la notice qu'on y a insérée de cet ouvrage.

SECTION II.

Descriptions des Terres Magellaniques. Voyages faits dans ces pays.

VÉRITABLE et exacte Description de toutes les pertes qu'essuyèrent, en 1598, cinq navires expédiés d'Amsterdam pour gagner les îles Moluques par le détroit de Magellan, et principalement le vaisseau commandé par le capitaine Weert, qui, après avoir souffert pendant deux années entières des fatigues infinies et de cruelles angoisses, revint enfin en l'année 1600 dans sa patrie, sans avoir rempli sa destination; par Bernard *Jansz:* (en latin) *Bernhardi Jansz vera et accurata Descriptio cladium omnium quae acciderunt quinque navibus, anno 1598, Amstaelodamo expeditis, et per fretum Magellanium ad Moluccanas porrecturis : navi praecipue fidei capitanei de Weert addictae, qui post infinitos labores et aerumnas biennio integro toleratas, tandem anno 1600 re infecta ad suos rediit.* (Insérée dans la neuvième partie de la Collection des Grands Voyages de Théodore De Bry, page 56.)

VOYAGE fait au détroit de Magellan, dans les années 1615 à 1617, par Guillaume-Corneille *Schouten:* (en hollandais) *Reyse gedaen in de Jahren 1615, 1616, 1617, door de straet Magellanes, door Will. Corn. Schouten.* Amsterdam, 1617, in-4°.

Découverte du détroit de Lemaire (en hollandais). Amsterdam, Michel Degran, 1618, in-4°.

— La même, en français. *Ibid.* 1618, in-4°.

— La même, en allemand. *Ibid.* 1618, in-4°.

La même, en latin sous le titre suivant :

Découverte d'un nouveau détroit dans la partie méridionale du détroit de Magellan, par Guillaume-Corneille *Schouten*, depuis l'année 1615 jusqu'en l'année 1617 : (en latin) *Novi freti in parte meridionali freti Magellani in magnum mare Australe detectio facta a Guill. Cornel. Schouten, ab anno 1615 usque ad 1617*. Amsterdam. Pierre Kaer, 1618, in-4°.

— La même, encore en latin, ornée de sept planches, avec le titre de l'édition latine de 1618. Amsterdam, Louis Vlasi-Blaeu, 1620; *ibid.* Janson, 1621, p. in-4°.

La même, encore en latin, sous un titre différent des précédentes, ornée aussi de sept planches : voici quel est ce titre :

Diarium, vel Descriptio laboriosissimi et molestissimi itineris facti a Guillelmo Cornelio Schoutenio, germano, annis 1615, 1616 et 1617, quâ parte australis freti Magellanici novum ductum, aut fretum, in magnum mare Australe detexit, totumque orbem terrarum circumnavigavit. Editio altera. Amsterdam, Vlasi Blaeu, 1648, p. in-4°.

— La même (en français). Paris, M. Gobert, 1619, p. in-4°.

— La même, encore en français. Paris, Girard et Henri Le Gran, 1630, in-4°.



On la retrouve encore en français dans le Recueil de Constantin, dont j'ai donné la notice (première Partie, section IV, §. V).

La navigation de Lemaire, dégagée de celle de Guillaume-Corneille Schouten, a paru, pour la première fois, sous le titre suivant :

MIROIR des Navigations orientales et occidentales de l'Inde, dont l'une a été entreprise sous le commandement et les auspices de George *Spilberg*, et l'autre sous ceux de Jacques *Lemaire ;* orné de quatre planches pour le Voyage de Lemaire seulement : (en latin) *Speculum orientalis occidentalisque Navigationis quarum una Georgii a Spilbergen, altera Jacobi Lemaire auspiciis imperioque directa.* Leyde, Nicolas Guelkerken, 1619, in-4°. obl.

Nous en avons une édition en français sous le titre suivant :

MIROIR Oest et West-Indical, auquel sont descriptes les deux dernieres navigations faictes ès années 1614, 1615, 1617 et 1618, l'une par le renommé guerrier de mer George *de Spilberg*, par le détroit de Magellan, et ainsi tout autour de toute la terre, avec toutes les batailles données, tant par terre que par eau. Ici sont aussi adjoutées deux histoires, l'une des Indes orientales, l'autre des Indes occidentales, avec le nombre des navires, forts, soldats et artillerie. L'autre faicte par Jacob *Lemaire*, lequel au côté du Zud du détroit de Magellan, a descouvert un nouveau détroit ; avec la description de tous les pays, gens et nations. Le tout embelli de belles cartes et figures à ce ser-

vantes. Amsterdam, Jean-Jansz, sur-l'Eau, à la Pas-Curte, 1621, in-4°. obl.

Cette édition est fort recherchée, quand l'exemplaire est bien conservé et que les planches sont complètes : il doit y en avoir vingt.

Le Nouveau-Monde, ou Description des Indes occidentales, par Antoine *de Herrera*, avec la Navigation australe de Jacques *Lemaire*, par Métaphraste Barlæus, ornée de plusieurs planches : (en latin) *Novus Orbis sive Descriptio Indiae orientalis, autore Ant. de Herrera. Metaphrasti Barlaei accesserunt Navigationis nuper australis Jacobi Lemaire Historiae.* Amsterdam, Michel Coltinius, 1623, in-fol.

La description des Indes occidentales par Antoine de Herrera, avec celle de ces mêmes Indes par Pierre Ordonez de Cavallos, et la description du Nouveau-Monde, ont été traduites en français, et on y a joint la Navigation australe de Jacques Lemaire, et les navigations au détroit de Magellan, traduites du flamand en français. J'en ai donné la notice (cinquième Partie, section 1).

Relation de deux caravelles que le roi d'Espagne envoya de Lisbonne, l'an 1618, au mois d'octobre, sous la conduite du capitaine don Jean *de More*, pour visiter et découvrir le passage de Lemaire devers le sud, lesquelles retournèrent en Seville au mois d'août 1619, et firent le rapport au Roi de ce qui leur étoit advenu.

J'ai trouvé dans des catalogues, la notice de cette relation, sans indication de ville, de date et de format, et telle que je la donne ici.

Recueil et Abrégé de tous les Voyages qui ont été faits devers le détroit de Magellan : du Voyage

de Ferdinand *Magellanes*; du voyage que firent les vaisseaux de l'évêque de Plaisance Don Gultarès *Carjaval*; le troisième Voyage vers l'estroit de Magellanes par le sud; le quatrième Voyage de Don Frere Gescia *de Loaysa*, qu'envoya l'empereur Charles, avec six navires, à la recherche du même détroit, l'an 1525; Voyage de Don François *Dragua* vers le même détroit de Magellan, l'an 1577; Voyage de Pedro *Sarmiento*, qui partit de Lima l'an 1579, en intention de recognoître et visiter le détroit de Magellanes de la part du sud; la première Navigation de *Candissallant* vers le détroit de Magellan; la deuxième et dernière Navigation de Candissallant, avec trois grands navires et deux barques, devers l'estroit de Magellan; Voyage de cinq bateaux de Jacques *Mahu* et Simon *de Cordes*, qui partirent de Rotterdam l'an 1528, pour l'estroit de Magellan.

Avec la notice de la traduction en français de la description des Indes occidentales, d'Antoine de Herrera, j'ai donné, dans un titre général, celle de ces différentes relations (Partie cinquième, section 1).

La partie la plus précieuse de ces recueils, soit en latin, soit en français, c'est la relation de la navigation australe de Jacques Lemaire, parce que, comme l'observoit judicieusement M. Camus (Mémoire sur les Grands et Petits Voyages, etc....), l'on y restitue à Jacques Lemaire et à Jean, père de Jacques, la gloire de la découverte du détroit de leur nom, faussement attribu[illegible] dans les premières relations, dont j'ai donné la notic[illegible]illaume Corneille Schouten. Avec divers actes auth[illegible] relatifs a[illegible] de Lemaire, l'on trouve dans cet[illegible] les déli[illegible] prises par les chefs d'équipage [illegible]rier 1[illegible]

donner au détroit le nom de Jacques Lemaire : elles sont signées par Guillaume-Corneille Schouten lui-même. C'est donc à ces deux éditions latine et française qu'il faut s'attacher de préférence, relativement à la découverte du détroit de Lemaire.

VOYAGE entrepris par ordre de Sa Majesté catholique, par le capitaine Bartholomé *Garcias* et Gonzales *de Nodal*, pour reconnoître le nouveau détroit de Saint-Vincent et celui de Magellan : (en espagnol) *Relacion del Viage que por orden de Su Majestad hisieron los capitanes Bartholomeo Garcias y Gonzales de Nodal, descubrimiento del estrecho nuevo de San-Vincente y reconocimiento del de Magellanes.* Madrid, 1621, in-4°.

Ce voyage est curieux et rare. Il faut s'assurer d'abord s'il s'y trouve une carte géographique gravée sur bois, où sont tracés les lieux parcourus par le voyageur ; et pour constater ensuite si l'exemplaire est bien entier, il faut consulter la Bibliographie de De Bure (tome 1er de l'Histoire, pag. 215 et 216).

DESCRIPTION géographique des terres escarpées de la Région Australe et Magellanique, par *Seyxas de Louero* : (en espagnol) *Descripcion geografica de la Region Austral y Magellanica, por Seyxas de Louero.* Madrid, 1690, in-4°.

VOYAGE de Jean *Narborough* au détroit de Magellan, avec la relation de plusieurs voyages au nord et au sud : (en anglais) *John Narborough's Voyage to the streights of Magellan, account of several late voyages to the south and north.* Londres, 1694, in-8°.



...onné depuis une autre édition sous le titre

VOYAGE *to the South-Sea, by sir J. Narborough.* Londres, 1711, in-8°.

La première partie de cet ouvrage a été traduite en français sous le titre suivant :

RELATION des Voyáges de Jean *Narborough* aux Terres Magellaniques, rédigée par lui-même, traduite de l'anglais. Paris, Bernard, 1722, in-12.

Cette traduction se trouve aussi à la suite des Voyages de Correa, dont j'ai donné la notice. La relation de Narborough est très-estimée, et mérite de l'être.

VOYAGE aux Terres Magellaniques, par *Cowley*, traduit de l'anglais. Rouen, 1711, in-12.

Dans son Histoire des Navigations aux Terres Australes, le P. de Brosses avertit qu'il faut se défier de ce que raconte Cowley de ses excursions aux Terres Australes (Magellaniques).

VOYAGE aux Terres Magellaniques, par André *Sharp*, traduit de l'anglais. Rouen, 1712, in-12.

VOYAGE aux Terres Magellaniqnes, par Jean *Wood*, rédigé par le même, traduit de l'anglais. Amsterdam, 1712, in-12.

Cette relation est aussi estimable que celle de Narborough.

Les traductions de ces trois derniers Voyages se trouvent aussi à la suite des Voyages de Dampierre, dont j'ai donné la notice (première Partie, section VI, §. II).

ESSAI sur les Patagons, par l'abbé *Coyer*. Paris, 1767, in-8°.

VOYAGE au détroit de Magellan, par le capitaine Pierre *Sarmiento de Gamboa*, dans les années 1599 et 1600 ; et Notice de l'expédition qui a été faite en vue de le peupler : (en espagnol) *Viage à l' estrecho de Magellanes, por el cap. Pedro Sarmiento de Gam-*

boa, en los annos 1599 y 1600; y Noticia de la expedicion que despues hizo para poblarla. Madrid, de l'imprimerie royale de la Gazette, 1768, in-4°.

JOURNAL historique d'un voyage aux îles Malouines, fait en 1763 et 1764, pour les reconnoître et y former un établissement; et de deux voyages au détroit de Magellan, avec une description des Patagons, par Antoine-Joseph *Pernetty*. Berlin, 1769, 2 vol. in-8°.

On en a donné une seconde édition à Paris, sous le titre suivant :

HISTOIRE d'un voyage aux îles Malouines, fait en 1763 et 1764, avec des observations sur le détroit de Magellan et sur les Patagons, par Don *Pernetty* : nouvelle édition, refondue et augmentée d'un discours préliminaire, de remarques sur l'histoire naturelle, etc... ornée de cartes et de figures. Paris, Saillant et Nyon, 1770, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en anglais sur la première édition, sous le titre suivant :

HISTORY of a voyage to the Malouines Islands, in 1763 and 1764, under the command of M. Bougainville, and of two voyages to the streigths of Magellan, with an account of the Patagonians. Londres, 1770, in-4°.

—Il l'a été encore sur la seconde édition. Londres, Goldsmith, 1794, in-4°.

Les îles Malouines, que les Anglais ont appelées les îles *Falkland*, ne sont séparées que par un détroit, de la pointe de cette partie des Terres Magellaniques qu'habitent les



Patagons. Elles furent reconnues par Hawkins en 1593. Elles ont été visitées en 1714, par un armateur de Saint-Malo, qui leur donna le nom de sa ville. Roggevin les côtoya en 1721; mais aucun voyageur n'a pu si bien les décrire que Pernetty, qui accompagna M. de Bougainville, dans le voyage qu'y fit, en 1763 et 1764, ce célèbre navigateur, pour en prendre possession au nom de la France : elles furent cédées depuis à l'Espagne : ce fut un des objets de la seconde expédition de M. de Bougainville, qui commença par cette remise son voyage autour du monde, en 1767, et qui en a donné un rapide extrait dans la relation de ce grand voyage.

Comme cet arrangement politique a retranché, pour les Français, les occasions, du moins aussi fréquentes, de visiter ces îles, on doit savoir gré à Pernetty de les avoir fait connoître dans un assez grand détail. Il s'est attaché sur-tout à l'histoire naturelle des îles Malouines : c'est ce qu'il y avoit de plus intéressant à y observer. Sa relation embrasse beaucoup d'autres objets, tels que des remarques sur l'histoire naturelle du Brésil et les mœurs de ses habitans, avec des observations sur les loix et les coutumes des peuples de Monte-Video dans le Paraguay ; mais il s'est plus particulièrement étendu sur le détroit de Magellan, et principalement sur les Patagons, auxquels il donne assez gratuitement l'épithète de géans, parce que le moins grand de ceux avec lesquels communiqua l'équipage du vaisseau, avoit cinq pieds cinq pouces de haut.

Description de la Patagonie et des pays adjacens dans l'Amérique du Sud, avec quelques détails particuliers sur les îles Falkland, par Thomas *Falkner* : (en anglais) *Description of Patagonia and the adjoining parts of South-America, and some particulars relating to Falkland islands, by Thomas Falkner*. Londres, 1774, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

DESCRIPTION des Terres Magellaniques et des pays adjacens, traduite de l'anglais par M. B***. Genève, Dufart, 1787, 2 vol. in-24.

Cette description embrasse principalement les pays et les peuplades qui se trouvent entre le Chili et le détroit de Magellan. L'auteur y a joint un petit essai sur l'idiôme des Malaches, l'une de ces peuplades.

RELATION de la dernière expédition faite au port Egmond dans les îles Falkland, par Bernard *Penrose*, avec les opérations de l'équipage du navire *le Pengouin*, pendant son séjour dans ces îles, en l'année 1772 : (en anglais) *Bernard Penrose's Account of the last expedition to port Egmond in Falkland islands, in the year 1772, together with the transactions of the company of the* Pengoin *shallop, during their stay there.* Londres, 1775, in-8°.

NARRATION de l'honorable Jean *Byron* (commodore dans la grande expédition autour du monde), contenant le récit des grandes détresses souffertes par ses compagnons et lui, sur la côte des Patagons, depuis l'année 1740 jusqu'à leur arrivée en Angleterre, en 1746 : on y a joint la Description de Saint-Jago au Chili, et des manières et usages de ses habitans ; de plus, la relation de la perte du vaisseau de guerre *le Wager*, de l'escadre de l'amiral Anson : le tout écrit par Jean *Byron* lui-même : (en anglais) *The Narrative of the honourable John Byron (commodore in a late expedition round the world), containing an account of the great distresses suffered by himself and his companions on the coast of Patagonia, from the years 1740 til their arrival in England 1746,*

with a Description of St.-Jago de Chili, and the manners and customs of the inhabitants; also a relation of the loss of the Wager, *man of war one of admiral Anson squadron written by himself.* Londres, Baker, Leich et David, 1780, in-12.

Ce Voyage a été traduit en français sur une première édition du Voyage original que je n'ai pas pu me procurer : voici le titre de cette traduction :

VOYAGE de Jean *Byron* autour du Monde, en 1764 et 1765, avec une Description du détroit de Magellan ; traduit de l'anglais. Paris, 1765, in-8°.

Par cette expédition, où Byron et ses compagnons éprouvèrent dans la mer du Sud, et particulièrement sur la côte des Patagons, des détresses aussi cruelles qu'elles furent prolongées, cet habile navigateur préludoit à la grande expédition autour du monde, qu'il n'entreprit que huit ans après son retour en Angleterre, et dont j'ai donné la notice (première Partie, section VI, §. II).

RELATION d'un dernier Voyage au détroit de Magellan, dans les années 1785 et 1786, par la frégate de Sa Majesté *Sainte-Marie de la Cabeza*, extraite des tables antérieures à sa découverte, imprimées et manuscrites ; avec une notice sur les habitans, le climat et les productions du détroit, et exécuté de l'ordre du Roi : (en espagnol) *Relacion del ultimo Viage al estrecho de Magellanes de la fregata de S. M.* Santa-Maria de la Cabeza, *en los annos de 1785 y 1786, extrato de tavolas anteriores de su descubrimiento, imprentas y m. m.; y noticia de los habitantes, del clima y producciones del estrecho, trajda de orden del Rey.* Madrid, veuve d'Ibarra et Ce, 1788, in-4°.

Outre le portrait de Magellan, la relation est enrichie, 1°. d'une carte de la partie de l'Amérique méridionale où est situé le détroit de Magellan ; 2°. d'une carte réduite de ce détroit, dressée par le commandant, les officiers et les pilotes de la frégate ; 3°. de deux autres cartes où sont figurés les plans de divers ports du détroit, tels qu'ils ont été levés en 1786 ; 4°. de quatre tableaux de l'état du thermomètre de Réaumur, pendant tout le cours du voyage.

Cette relation, précédée d'une introduction sur les motifs qui ont fait entreprendre le voyage, et sur la méthode qu'on a employée pour le rédiger, est l'une de celles qui répandent le plus de lumières sur l'hydrographie du détroit de Magellan : c'est l'objet de la première partie. La seconde est consacrée d'abord à de bons extraits des Voyages faits au détroit de Magellan, en commençant par celui de Magellan, qui a donné son nom au détroit, et en finissant par celui de M. de Bougainville. La relation est terminée par des observations sur le sol, le climat et les productions du détroit, par des remarques sur ses habitans, tant Patagons qu'Indiens (Américains); et enfin par la solution de ce problême, *si l'on peut former des établissemens dans le détroit.*

RELATION des îles Falkland, par W. *Clayton :* (en anglais) *W. Clayton's Account of Falkland islands.* (Se trouve dans les Transactions philosophiques, vol. 66, part. II, pag. 99 et suiv.)

SECTION III.

Descriptions des Terres Australes. Voyages faits dans ces contrées.

Pour les Terres Australes, je suivrai la même marche à laquelle je me suis attaché pour les îles de la mer du Sud. Je vais d'abord donner la notice des descriptions et des relations qui embrassent les Terres Australes en général, ou une grande partie de ces terres. Je reprendrai ensuite chaque contrée en particulier, et j'y appliquerai, soit le petit nombre de relations qui leur sont particulières, soit ce que renferment à leur égard les grands voyages faits autour du monde et autres.

Histoire des Navigations aux Terres Australes, contenant ce que l'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour, et où il est traité de l'utilité d'y faire un nouvel établissement, avec une carte des mers des Indes, Pacifique et Atlantique, et principalement du Monde Austral, et une autre carte du détroit de Magellan et des îles Malouines (par le président *de Brosses*). Paris, Durand, 1756, 2 vol. in-4°.

— La même, traduite en allemand par A. P. Adelung. Halle, 1767, in-8°.

— La même, traduite en anglais. Londres, 1767, in-8°.

J'ai cru devoir placer à la tête de cette section, l'ouvrage du président de Brosses, parce qu'il renferme d'excellens extraits des anciens Voyages faits aux Terres Aus-

trales. Le mérite de cet ouvrage, où l'auteur a exercé la plus judicieuse critique sur ces relations anciennes, et où, le premier, il a répandu de grandes lumières sur des contrées beaucoup moins connues alors qu'elles ne le sont aujourd'hui, jouit d'une grande réputation, même chez l'étranger.

Le président de Brosses, d'après l'exemple des Finlandais, qui pratiquent des routes sur les mers glacées, paroissoit se flatter qu'on pourroit vaincre l'obstacle des glaces et s'élever près du pôle antarctique. L'infructuosité des tentatives de Cook, de La Peyrouse, de Vancouver, d'Entrecasteaux et de plusieurs autres navigateurs, ne permet guère aujourd'hui de l'espérer.

L'AUTRE MONDE, ou la Terre Australe, dernièrement visitée dans le cours de ses longs voyages, par un Académicien étranger, publié par Guillaume *Knight*: (en latin) *Mundus alter et idem, sive Terra Australis longis itineribus peregrini Academici nuperrime perlustrata, autore Guillelmo Knight*. Francfort, 1604, in-12.

LA TERRE AUSTRALE, ou l'Australasie de *Pelsart* (en hollandais). Amsterdam, in-fol.

Cette relation a été traduite par Melchisedech Thevenot : on la trouve dans la première partie de sa Collection, sous le titre suivant :

LA TERRE AUSTRALE découverte par le capitaine *Pelsart*, qui y fit naufrage.

Cette découverte remonte à l'année 1629.

VOYAGE d'Abel *Tasman* aux Terres Australes, l'an 1642. (Inséré dans la Collection de Melchisedech Thevenot, partie 4e.)

Le même, sous un autre titre :

RELATION d'un voyage aux Terres Australes in-

connues, tirée du Journal du capitaine Abel-Jansen *Tasman*. (Insérée à la suite des Voyages de Correa, tome II, édition de Paris.)

VOYAGES aux Terres Australes et à la Nouvelle-Hollande, par *Dampierre* (en anglais). Londres, 1703-1709, in-8°.

Ces Voyages, qui ont paru en anglais aux deux époques que je viens d'indiquer, ont été traduits en français, et se trouvent dans les tomes IV et V des Voyages autour du monde de Dampierre (édition de Rouen), dont j'ai donné la notice.

HISTOIRE de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies (aux Terres Australes), par M. de B***. La Haye, 1739, 3 vol. in-12.

HISTOIRE des navigations aux Terres Australes, par Nicolas *Staryk* (en hollandais). Amsterdam, 1753, in-8°.

DÉCOUVERTE des Terres Australes, ou Voyages aux Terres Australes, nommées Hémisphère méridional dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, par *Callender*: (en anglais) *Terra Australis cognita, or Voyages to the Terra Australis or Southern Hemisphere during the sixteenth, seventeenth and eighteenth century, by Callender*. Edimbourg, 1766, 3 vol. in-8°.

Ce prétendu voyage n'est autre chose que la traduction en anglais de l'ouvrage du président de Brosses. Le traducteur n'a fait qu'en déguiser adroitement le titre, afin de pouvoir le présenter comme un ouvrage original.

VOYAGE de E. *Warthen* en des Terres Australes inconnues et au pays des Mines, par D. J. de Guzman

de Maurique, avec figures : (en espagnol) *Viage de E. Warthen à las Tierras incognitas Australes y al pays de las Minas, por D. J. de Guzman y Maurique.* Madrid, D. A. de Sancha, 1778, 4 vol. in-8°.

RELATION de deux voyages dans les mers Australes et des Indes, faits en 1771, 1772 et 1773, par M. *de Kerguelen*, ou Extraits de ses navigations pour les Terres Australes, et la vérification d'une nouvelle route proposée pour abréger d'environ huit cents lieues la traversée de l'Europe à la Chine, avec une carte. Paris, Knapen, 1781, in-8°.

Cette relation, quoiqu'imprimée à Paris, est devenue aussi rare, que le Voyage du même auteur au Nord est commun. La distribution du Voyage aux Terres Australes fut arrêtée par ordre du gouvernement ; et vraisemblablement la plus grande partie des exemplaires fut saisie et séquestrée : on entrevoit les causes de cette rigueur dans l'épître dédicatoire qui est adressée à la patrie.

Je passe aux relations qui sont particulières aux différentes parties des Terres Australes.

ISLES DE SALOMON, OU ARCHIPEL DES ARSACIDES ET ISLES DE GOWER, CARTERET ET SIMPSON; ISLES SANTA-CRUZ OU ISLES CHARLOTTES.

DÉCOUVERTE des îles de Salomon : (en espagnol) *Descubrimiento de las islas de Salomon.*

Le président de Brosses (Histoire des Navigations aux Terres Australes) dit qu'il ne lui est tombé sous la main qu'un seul exemplaire espagnol de cet ouvrage, provenant du cabinet de Melchisedech Thevenot, où il manquoit deux cahiers ; c'est celui dont je viens de donner, d'après lui, le titre. Il ajoute qu'il n'a pu se procurer aucunes

lumières, ni sur le nom de l'auteur, ni sur l'année et la ville où cette relation fût imprimée. Ce savant n'attachoit sans doute un si grand prix à cet exemplaire, que parce qu'il renfermoit vraisemblablement l'une des plus anciennes relations du premier voyage fait par Mandana en 1567, où ce navigateur fit le premier la découverte des îles de Salomon; car nous possédons d'ailleurs plusieurs relations, mais plus récentes, de ce voyage : on en trouve une d'abord dans l'ouvrage suivant :

Faits de Don Garcias *Hurtado de Mendoza*, par le docteur Christophe *Suarez de Figueroa :* (en espagnol) *Hechos de Don Garcia Hurtado de Mendoza, por al doctor Christoval Suarez de Figueroa.* Madrid, de l'imprimerie royale, 1613, petit in-4°.

On en trouve une autre dans la *Description des Indes occidentales, par Herrera,* dont j'ai donné précédemment la notice.

L'existence de l'archipel découvert par Mandana, qui donna le nom d'Isabella à la plus considérable des îles dont est formé ce groupe, et qui lui-même ne put pas le retrouver dans le second voyage qu'il fit en 1595, a été long-temps contestée : elle n'est plus douteuse aujourd'hui. Il paroît certain que ces îles sont, non pas les mêmes que celles qui forment la Nouvelle-Bretagne de Dampierre, comme l'avoit cru Dalrymple, mais les Arsacides, reconnues par Carteret en 1767, par M. de Bougainville en 1768, et par Surville en 1769, qui leur donna ce nouveau nom. D'Entrecasteaux en a complété la découverte : il en porte le nombre de six à huit. La navigation en est dangereuse, parce qu'elles sont entourées de rescifs et de bancs de coraux formés par des polypes. M. de la Billardiere les dépeint comme très-fertiles et donnant des points de vue enchanteurs. Le sol paroît y être ombragé par des arbres de toutes espèces, sur les sommités les plus élevées. L'île de Banks particulièrement se fait remarquer par les

immenses plantations de cocotiers dont ses rivages sont bordés. La taille des habitans est moyenne, leur couleur d'un noir un peu foncé. Malgré leur laideur, leur figure a de l'expression. Ils sont fortement musclés. Entièrement nus, à l'exception d'une ceinture qui leur serre les reins et le bas-ventre, ils épilent toutes les parties de leur corps. Leur industrie s'annonce sur-tout dans la fabrication de leurs arcs et la construction de leurs pirogues, auxquelles ils donnent une forme assez élégante et qu'ils sculptent avec beaucoup d'adresse : ils n'en mettent pas moins dans l'usage qu'ils font de leurs armes. Leur nourriture paroît être une sorte de pain qu'ils font avec des racines, et qu'ils conservent dans des paniers faits avec des feuilles de palmier.

Les îles Gower, Carteret et Simpson, appartiennent à l'archipel des Arsacides, et furent découvertes par les trois navigateurs dont elles portent le nom.

Les îles Santa-Cruz ou îles Charlottes furent découvertes par Mandana, dans le second voyage qu'il fit en 1595, pour retrouver les îles de Salomon. Carteret les découvrit de nouveau en 1767, et leur donna le nom générique d'îles Charlottes. Il appela île d'Egmont, la principale de ces îles, que Mandana avoit désignée sous le nom d'île Santa-Cruz, d'où les autres îles de cet archipel avoient pris le même nom; et il en donna un particulier à chacune des six autres îles qui composent cet archipel.

Mandana avoit reconnu que l'île Santa-Cruz renfermoit un volcan d'où il avoit vu s'élever des flammes; Carteret n'a apperçu que de la fumée; mais, comme l'observe très-bien M. de Fleurieu, dans son ouvrage intitulé, *Découverte au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, dont je donnerai la notice, un volcan n'est pas toujours en explosion, les irruptions ont des intermittences.

En décrivant l'île d'Egmont ou de Santa-Cruz, Carteret représente le pays comme montueux, couvert de bois et entrecoupé de vallées. Il en dépeint les habitans comme très-agiles et aussi actifs qu'ils sont vigoureux. Leur cou-

rage n'est pas effrayé par le feu de la mousqueterie. Ce sont en quelque sorte des amphibies. L'élément de l'eau semble leur convenir autant que celui de la terre : car on les voit sauter de leurs pirogues dans la mer presque à toutes les minutes.

Découverte des îles de Salomon, publiée par *Anon :* (en anglais) *Discovery of the islands of Salomon, by Anon.* (Insérée dans la Collection de Churchill, tome v, pag. 695-707.)

Voyage intéressant de Manille à San-Blas (dans la Californie), par la frégate *Princesse*, dans les années 1780 et 1781 : (en espagnol) *Viage interessante de Manilla à San-Blas, por la fregata* Princesa, *en los años de 1780 y 1781.* (Manuscrit.)

Il paroît que dans ce voyage, les Espagnols ont retrouvé les *Baxos de la Candelario* (les Basses de la Chandeleur), découvertes en 1567 par Mandana au nord de l'île Santa-Isabella, l'une des îles de Salomon.

TERRE AUSTRALE DU SAINT-ESPRIT OU NOUVELLES-HÉBRIDES ; NOUVELLE-CALÉDONIE ; LOUISIADE, ISLES ET DÉTROIT DE BOUGAINVILLE.

Terre Australe inconnue, ou Nouvelles Découvertes faites dans le Sud, formant la cinquième partie du monde, par Ferdinand *Quiros :* (en anglais) *Quiros's (Ferdinand) Terra Australis incognita, or a New Southern Discovery containing a fifth part of the world totally unknown.* Londres, 1627, in-4°.

Cette relation a été tirée de plusieurs ouvrages espagnols où la découverte faite par Ferdinand Quiros se trouve confondue avec d'autres, et d'une relation détaillée qu'en a

donnée Juan de Torquemada, dans sa Monarchie Indienne. Nous avons une traduction abrégée de la relation de Quiros, dans l'ouvrage du président de Brosses. La Terre Australe du Saint-Esprit fut découverte en 1606 par Ferdinand Quiros et par Luis de Vaès de Torrès, qui en partage avec lui l'honneur; c'est un archipel que M. de Bougainville a retrouvé en 1768, et qu'il a nommé les Nouvelles Cyclades : mais c'est à Cook sur-tout qu'on en doit la connoissance un peu détaillée. Il lui a imposé le nom de Nouvelles Hébrides, qui a prévalu. Suivant sa relation, cette contrée offre de toutes parts une végétation très-animée; les montagnes qui bordent la baie où son escadre mouilla sont entièrement couvertes d'arbres d'espèces très-variées : chaque vallée est embellie par un ruisseau dont les eaux fertilisent les terres qu'elles arrosent. Le cocotier paroît être la production la plus commune. Les colonnes de fumée qui le jour s'élevoient de toutes les parties de l'île, et les feux qui y brilloient pendant la nuit annonçoient une terre riche et fort peuplée. Les deux îles de cet archipel sur lesquelles Cook a donné le plus de détails sont celles de Mallicolo au nord, et celle de Tana au midi. Dans cette dernière est un volcan avec des sources chaudes : Tana doit peut-être à ce volcan sa fertilité. Les bananiers, les cannes à sucre et plusieurs sortes d'arbres fruitiers y sont répandus avec profusion. Forster a observé que les habitans de l'île Malicolo avoient un langage tout-à-fait différent de celui des autres peuples qu'il avoit visités.

La Nouvelle-Calédonie n'est qu'une grande île, qu'à cause de son étendue l'on distingue des îles Hébrides, et à laquelle, pour cette raison, l'on a donné un nom particulier : elle n'avoit été visitée par Cook que dans sa partie septentrionale : c'est d'Entrecasteaux qui en a complété la découverte, en relevant la côte du Sud. Comme les îles de Salomon, la Nouvelle-Calédonie offre, suivant la description de M. la Billardière, une chaîne effrayante de rescifs qui se prolongent au-delà de cette île, et barrent la mer dans un grand espace. La vue de trois montagnes qui

ont différens degrés d'élévation, donne à cette grande île un aspect stérile, et ne laisse pas présumer une population nombreuse. La taille de ses habitans est médiocre; ils ont la peau noire, les cheveux laineux; l'usage de l'arc leur est inconnu; leurs armes sont la zagaye et la massue artistement travaillées : quelquefois aussi ils se servent de la fronde. Leurs alimens les plus ordinaires sont les coquillages, les poissons et même une espèce d'araignée : ils y ajoutent les patates et les ignames qu'ils cultivent, mais en petite quantité. La seule industrie agricole qu'on leur connoisse et qu'ils partagent avec plusieurs peuples très-policés, c'est l'art avec lequel ils élèvent sur les montagnes de petits murs les uns au-dessus des autres pour arrêter l'éboulement des terres : la stérilité du sol les aura conduits à ce genre d'industrie. Pour se préserver des piqûres des insectes, ils ont imaginé de se faire des masques avec du bois de cocotier. L'autorité de leurs chefs paroît très-bornée : on assure qu'ils sont anthropophages. Quoiqu'ils ayent l'habitude de coucher en plein air, ils ont des maisons assez propres, construites en forme de ruches : elles sont fort chaudes, mais infectées de fumée.

NOUVELLE-BRETAGNE ET NOUVELLE-IRLANDE.

Nous n'avons point de relations particulières à ces deux contrées. La première ne nous est connue que par les relations de Dampierre, de Carteret et de M. la Billardière. C'est après avoir passé le détroit qui porte son nom, que le premier de ces navigateurs fit la découverte de cette contrée qu'il nomma la Nouvelle-Bretagne : on peut la regarder comme divisée en plusieurs îles. Le pays lui parut bien boisé et bien arrosé. Il conjectura que la population étoit très-nombreuse. Les naturels du pays lui semblèrent avoir une singulière adresse à conduire leurs canots. La principale production du sol étoit le cocotier; mais il s'y trouvoit aussi beaucoup de racines, sur-tout du gingembre. Les rivières et la mer des côtes fournissoient du poisson en



abondance. Plusieurs volcans s'annonçoient dans la principale terre et dans les îles voisines. Carteret et d'Entrecasteaux ont visité ce pays. Le dernier confirme ce que Carteret a avancé sur sa nombreuse population. Il ajoute que les habitations sont élevées sur des pieux, comme on verra que le sont celles des Papous.

La Nouvelle-Irlande ne nous est guère connue que par le capitaine Carteret, qui la visita et qui donna son nom à l'un de ses hâvres. Des montagnes escarpées, composées en partie de débris de corps marins et couvertes de bois jusqu'à leurs sommets, s'élèvent jusqu'à plus de huit mille pieds au-dessus de la mer. Les habitans sont noirs, et ont les cheveux laineux et crépus; mais ils n'ont ni les lèvres épaisses, ni le nez plat des nègres : ils se barbouillent tout le corps de blanc, et couvrent leurs cheveux d'une poudre de la même couleur. Carteret les dépeint comme très-belliqueux. On trouve à la Nouvelle-Irlande l'arbre à pain, l'arec, beaucoup de figuiers. M. de Bougainville qui ne fit qu'entrevoir, en quelque sorte, ce pays, y observa le poivrier.

NOUVELLE-HANOVRE. ISLES DE L'AMIRAUTÉ, DES HERMITES ET DE L'ÉCHIQUIER.

La Nouvelle-Hanôvre est séparée de la Nouvelle-Irlande par un canal formé de rescifs et dont l'entrée est obstruée par de petites îles. Sa configuration, du côté du nord-ouest, offre un terrein aplati; son centre, au contraire, est occupé par des montagnes très-élevées.

Les îles Portland, de l'Amirauté, des Hermites et de l'Echiquier sont autant de petits archipels qui tous ont une île principale occupant le centre de chacun de ces groupes. L'archipel des îles de l'Amirauté paroît être le plus considérable : on lui donne dix-huit lieues de long : celui des Hermites n'excède guère quatorze lieues de circuit. Jusqu'ici les îles de l'Amirauté sont les mieux connues.

C'est au voyage fait à la recherche de La Peyrouse (tome premier, édition *in-4.*) qu'on doit les notions les



plus étendues qui aient été recueillies jusqu'à présent sur ces divers archipels. Celui des îles de l'Amirauté a principalement été l'objet des observations de M. la Billardière. L'île principale de ce groupe est montueuse. La couleur de ses habitans est d'un noir un peu clair. Leur physionomie, en général agréable, se rapproche assez de celle des Européens. Leurs cheveux sont crépus : ils portent à l'extrémité de leurs parties naturelles une coquille, et ils sont d'ailleurs entièrement nus : les femmes s'entourent la ceinture d'une espèce de vêtement. Leurs principaux alimens sont des noix et des cocos. Ils sont farouches et adonnés au vol. Leurs chefs paroissent avoir beaucoup d'autorité sur eux.

Dans l'archipel des Hermites, les habitans ont plus de ressources pour la nourriture : ces îles produisent plusieurs espèces de fruits, tous bons à manger. Avec plus de vigueur en apparence que les insulaires de l'archipel de l'Amirauté, leur caractère paroît plus doux. Ils sont entièrement nus, ne connoissent pas même l'usage de la coquille.

ISLE DES PAPOUS OU NOUVELLE-GUINÉE.

VOYAGE à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans les règnes animal et végétal, par M. *Sonnerat*, enrichi de cent vingt figures en taille-douce. Paris, Ruault, 1776, in-4°.

— Le même, traduit en allemand par J. Ebeling. Leipsic, 1777, in-4°.

— Le même, traduit par extrait en suédois, par Œdman. Upsal, 1789, 3 vol. in-8°.

Le même, traduit en anglais sous le titre suivant.

VOYAGE de *Sonnerat* aux Isles à Epices : (en an-

glais) *Sonnerat's Voyage to the Spice Islands*. Londres, in-12.

Dans cette version anglaise dont je ne connois que le titre, il paroît, ou qu'on n'a extrait du voyage original que la partie de ce voyage qui roule sur les îles Moluques, et qui n'est ni la plus instructive, ni la plus curieuse ; ou, si la traduction est complète, qu'on a considéré cette partie de la relation comme la plus importante et comme celle qui devoit figurer principalement dans le titre.

Le voyage original est très-précieux, particulièrement pour la Zoologie, mais sur-tout pour l'Ornithologie des pays que le voyageur a visités.

VOYAGE du capitaine Thomas *Forest* à la Nouvelle-Guinée, aux Moluques, à Balambungen, renfermant une relation de Magindano et autres îles, avec des planches en taille-douce, entrepris sur la galère *la Tartare*, appartenant à l'honorable compagnie des Indes orientales, en 1774, 1775, 1776, auquel on a joint un vocabulaire de la langue magindano : (en anglais) *Cap. Thomas Forest's Voyage to Guinea and the Molucaus, from Balambungen, including an account of Magindano and others islands, and illustrated with copper-plates, performed in the* Tartar *Gally, belonging to the honourable east India company, during the years 1774, 1775, 1776, to which is added a vocabulary of the Magindano tongue*. Dublin, 1779, in-4°.

Ce voyage a été traduit en françois sous le titre suivant.

VOYAGE aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée, fait sur la galère *la Tartare*, en 1774, 1775, 1776, par ordre de la compagnie anglaise, par le capitaine *Forest*, traduit de l'anglais par M. Demeunier, orné

de planches et de cartes. Paris, Panckoucke, 1780, in-4°.

Ce voyage moins précieux que celui de Sonnerat pour différentes branches de l'histoire naturelle, l'est beaucoup plus en ce qui concerne le caractère physique et moral, la langue, les usages et opérations commerciales des habitans dans la partie de cette contrée que le capitaine Forest a visitée.

C'est à Saavedra, capitaine espagnol, qu'on doit la découverte, en 1528, de l'île des Papous, à laquelle on a donné le nom de Nouvelle-Guinée, vraisemblablement dans l'espérance qu'on eut d'y trouver, comme dans la Guinée d'Afrique, de l'or. Quoique le célèbre navigateur Dampierre eût fait plusieurs découvertes sur la côte des Papous et sur les îles voisines; quoiqu'on eût donné son nom au détroit qui sépare ce pays de la Nouvelle-Bretagne, le président de Brosses et M. de Bougainville même avoient élevé des doutes sur l'existence de la Nouvelle-Guinée: mais ils furent levés par le capitaine Cook, qui visita le détroit qu'on trouva entre ce pays et la Nouvelle-Hollande. On ne connoît encore que très-imparfaitement la Nouvelle-Guinée, le capitaine Forest qui nous a procuré le plus de lumières sur cette grande île, n'ayant visité que le hâvre de Dory, situé dans sa partie septentrionale (1).

Les habitans de cette partie qu'on nomme Papous, et qui ont donné le nom au pays, sont noirs. Forest leur donne des cheveux laineux comme ceux des nègres; mais probablement, comme dans la Nouvelle-Hollande, c'est l'effet de l'art : car ce navigateur observe que dans l'intérieur il existe une race d'hommes appelés *Haraforas*, vivant sur les arbres et plus près de la nature que ceux des côtes. Plusieurs de ces sauvages ont les cheveux longs, parce qu'ils négligent sans doute la préparation propre à les

(1) Il paroît que Sonnerat n'a vi[illegible] des p[illegible] voisines de la grande qu'il nomme *P*[illegible]

rendre laineux. Avec quelque chose de la figure et de la couleur des Malais, les Papous ont en général un extérieur hideux et presqu'effrayant. Un nez plat, une bouche très-grande, les lèvres, sur-tout la supérieure, extraordinairement épaisses ; le nez percé à travers lequel passent des anneaux ou des arrêtes de poisson, des défenses de sanglier pendant à leur cou, la peau souvent défigurée par des marques semblables à celles de la lèpre, tel est l'aspect qu'offrent les Papous, qui d'ailleurs sont robustes, mais très-fainéans. Les femmes, au contraire, moins difformes que les hommes, parce qu'elles ont la tête moins grande, paroissent industrieuses : elles font avec beaucoup d'adresse des nattes ; elles fabriquent même des pots de terre et leur donnent la cuisson avec des broussailles et de l'herbe sèche ; l'usage de la hache leur est familier. Leurs maris, ou les regardent tranquillement travailler, ou vont à la chasse du sanglier : il paroît néanmoins que la pêche aiguillonne l'industrie de ces indolens insulaires, puisque Dampierre a remarqué que leurs pirogues sont artistement construites, décorées de plusieurs ornemens, et gouvernées avec une certaine intelligence.

Les hommes sont entièrement nus, à l'exception d'une petite ceinture autour des reins. Les femmes ne sont guère plus voilées : les enfans n'ont aucune espèce de vêtemens.

Les habitations de ce peuple sont construites dans l'eau sur des pilotis : cette manière de se loger lui est commune avec les habitans de Bornéo et beaucoup d'autres insulaires de l'Asie.

On donne aux Papous la même origine qu'aux habitans des Moluques. Leur langue a quelque affinité avec celle des habitans de Bornéo et de la Nouvelle-Bretagne, qui paroît dériver elle-même du Malais. On n'a pas assez pénétré dans le pays pour s'instruire sur les opinions religieuses qu'ils peuvent avoir. Ils semblent attacher quelque intérêt aux restes de leurs ancêtres ou de leurs proches : ils leur élèvent des tombeaux construits avec le roc du corail dur, et quelquefois ils les décorent de sculptures.

C'est avec les Chinois que les Papous entretiennent principalement quelque commerce; ils achètent d'eux les instrumens et les ustensiles qu'ils croient leur être le plus utiles: ils donnent en retour de l'ambre gris, des limaces de mer, des écailles, des tortues, de petites perles, des oiseaux de paradis, des loris, et d'autres oiseaux qu'ils ont l'art de dessécher très-adroitement. Ils vendent aussi quelques esclaves que probablement ils ont faits prisonniers dans leurs guerres. On en offrit quelques-uns au capitaine Forest, qui déjà en avoit acheté un très-versé dans la connoissance des langues de ces contrées.

Dans ce qu'on a pu connoître de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, on a observé des montagnes superposées les unes sur les autres et très-boisées. D'innombrables cocotiers bordent les rivages et annoncent un sol très-fertile. C'est dans les îles d'Arron, voisines de la grande île, que sont le plus multipliés les superbes oiseaux de paradis. Ils émigrent dans la saison humide pour venir peupler la grande île, où ils se multiplient comme aux îles d'Arron. On admire aussi dans ce pays une multitude de beaux perroquets, de loris, et une espèce de pigeon à couronne d'une taille gigantesque, dans cette espèce, puisqu'elle égale presque celle du coq d'Inde.

Près le hâvre de *Davi*, le capitaine Forest découvrit dans quelques petites îles, un grand nombre de muscadiers; et il est porté à croire que la terre des Papous en porte également et qu'elle possède aussi des girofliers.

De petites îles répandues autour de la terre des Papous sont un peu mieux connues que cette grande île, particulièrement celle de Pulo, visitée par Sonnerat. C'est un véritable sujet d'étonnement, qu'avec la fureur de coloniser, les Européens n'aient encore formé aucun établissement dans un pays d'une température agréable, et dont le sol paroît excellent.

DÉCOUVERTES des Français en 1788 et 1789, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, et recon-

noissances postérieures des Anglais qui leur ont imposé de nouveaux noms ; précédées de l'Abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes contrées : par M*** (*de Fleurieu*), capitaine de vaisseau ; ouvrage enrichi de treize cartes et planches. Edition du Louvre, 1790, in-4°.

Cet excellent ouvrage fournit les notions les plus précieuses, les mieux ordonnées sur plusieurs des contrées australes dont j'ai donné la notice.

NOUVELLE-HOLLANDE.

La Nouvelle-Hollande est incontestablement la partie la plus considérable des Terres Australes : on l'a regardée long-temps comme un continent; mais on a précédemment vu dans la relation des voyages de Cook (première Partie, section VI, §. II), qu'en circonnaviguant entièrement la Nouvelle-Hollande, ce célèbre navigateur avoit pleinement résolu le problême, et constaté que c'étoit une grande île. On est même disposé à croire que cette vaste contrée forme, comme la Nouvelle-Zélande, deux et même plusieurs îles séparées seulement par des mers étroites.

Il paroît que ce sont les Portugais et peut-être les Espagnols qui, les premiers, ont découvert les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, quoique les Hollandais aient prétendu s'attribuer l'honneur de cette découverte; mais celle de sa partie sud-est appartient incontestablement au célèbre Cook (1).

(1) D'après quelques dénominations portées dans une carte présumée du seizième siècle, et déposée au Muséum britannique, Dalrymple, envieux de la gloire de Cook, a insinué dans l'un de ses ouvrages, que la découverte de la côte orientale de la Nou-

Dampierre nous a procuré, le premier, des notions un peu étendues sur la Nouvelle-Hollande. Les plus célèbres navigateurs du siècle dernier ont visité ce vaste pays : mais aucun ne nous l'a fait aussi bien connoître, et n'y a fait des découvertes aussi importantes que Cook, tant par l'étendue des côtes qu'il a visitées, que par les détails où il est entré sur les naturels du pays qu'il a eu occasion d'examiner : c'est donc à ses relations qu'il faut principalement recourir pour prendre quelque idée de cette contrée. Je vais donner la notice des relations particulières à plusieurs parties de la Nouvelle Hollande.

VOYAGE à la Nouvelle-Hollande, etc.... en l'année 1699, par Guillaume *Dampier*, avec planches: (en anglais) *William Dampier's a Voyage to New-Holland, etc.... in the year 1699*. Londres, 1703, in-8°.

On a extrait cette relation de la Collection générale des Voyages, dont j'ai donné la notice (première Partie, section VI, §. II).

velle-Hollande étoit due à quelque navigateur du seizième siècle, dont Cook n'avoit fait que suivre les traces.

Plus récemment, sur la foi d'une hydrographie écrite en français par un nommé Roth ou Rotz, flamand, et datée de 1542, également déposée au Muséum britannique, et à la fin de laquelle est une mappemonde qui paroît être une copie de la carte ci-dessus et du même auteur, M. Coquebert de Mont-Bret, en attribuant aux Portugais la découverte de la Nouvelle Hollande, a semblé aussi leur attribuer celle de sa partie orientale.

M. Frédéric Metz, dans une lettre insérée au numéro 5, an XIV, de *la Revue*, en jetant des doutes sur la découverte de la Nouvelle-Hollande par les Portugais, qu'il seroit tenté d'attribuer plutôt aux Hollandais qu'à eux, m'a paru combattre avec succès les inductions que les deux écrivains précités ont tirées de la carte et de la mappemonde, pour contester à Cook la première découverte de la partie orientale de la Nouvelle-Hollande.

Relation complète de l'établissement au Port-Jakson dans la Nouvelle-Galles, renfermant une description exacte de la situation de cette colonie, des naturels du pays et des productions du sol, par Wattin *Tench :* (en anglais) *A compleat Account of the settlements at Port-Jakson in New-South-Wales, including an accurate description of the situation of the colony, of the natives and of the natural productions, by Wattin Tench.* Londres, 1788, in-8°.

— La même, traduite en allemand par Sprengel. Hambourg, 1794, in-8°.

Elle a été traduite en français sous le titre suivant :

Relation d'un voyage à la baie Botanique, située dans la Nouvelle-Hollande, sur la côte méridionale nommée par Cook la Nouvelle-Galles du Sud, avec des observations sur les habitans de cette contrée ; traduite de l'anglais du capitaine Wattin *Tench* par C. R. Paris, Knapen, 1789, in-8°.

Dans cette traduction française, le voyage n'occupe que la moitié au plus du volume. Le surplus est rempli par un apperçu de la découverte de la Nouvelle-Hollande, et par un extrait du voyage de La Peyrouse dans cette contrée.

Voyage à la Nouvelle-Galles méridionale, avec la description de la contrée, des mœurs, des coutumes, de la religion, etc.... des habitans dans le voisinage de Botany-Bay, par *Barington :* (en anglais) *Voyage to New-South-Wales, with a description of the country, the manners, customs, religion, etc.... of the natives in the vicinity of Botany-Bay, by*

Barington. Londres, 1789; *ibid.* 1791; *ibid.* 1792; *ibid.* 1796; *ibid.* 1797, in-8°.

Il a paru de ce Voyage une sixième édition sous un titre tout différent : en voici la notice :

VOYAGE de *Barington* à la Nouvelle-Galles méridionale, comprenant la narration intéressante des événemens et de la conduite des coupables, et les progrès de cette colonie : (en anglais) *A Voyage to New-South-Wales, by Barington, comprehending an interesting narrative of the transactions and behaviour of the convicts, the progress of the colony.* Londres, 1800, in-8°.

Cette nouvelle édition est enrichie de la Vie de Barington.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE à Botany-Bay, avec une description du pays, des mœurs, des coutumes et de la religion des natifs, par *Barington*, traduit sur la troisième édition. Paris, Desenne, 1797, in-8°.

L'auteur de cette relation, condamné à la déportation, déjoua, pendant le cours de la traversée, le complot des autres déportés comme lui. Pour le récompenser d'avoir sauvé le bâtiment et son équipage, on lui conféra, à son arrivée, l'emploi de surintendant des déportés, qui le fixoit à Paramatta. Sa relation renferme des notions curieuses sur les natifs de Botany-Bay; mais elles ne sont pas aussi instructives que celles qui nous ont été procurées par Collins, dans sa relation, dont je donnerai ci-après la notice.

RELATION de l'Et[illegible]ment au port Jakson, par *King* : (en anglais [illegible]*unt of* [illegible] *Settlements of port Jakson, by Ki*[illegible] [illegible], in-4°.

VOYAGE de la Nouvelle-Galles méridionale à Canton, par Thomas *Gilbert*, en l'année 1788 : (en anglais) *Voyage from New-South-Wales to Canton, in the years 1788, by Th. Gilbert.* Londres, 1789, in-4°.

VOYAGE de *Philipp* à Botany-Bay, avec la relation de l'établissement d'une colonie au port Jakson et à l'île de Norfolk, rédigé sur des papiers authentiques qui ont été obtenus de plusieurs départemens : on y a ajouté le journal des lieutenans Shortland, Watts, Ball et du capitaine Marshall, et la relation de leurs nouvelles découvertes, avec figures : (en anglais) *Philipp's Voyage to Botany-Bay, with an account of the establishment of the colony of port Jakson and Norfolk island, compiled from authentic papers, which have been obtained from the several departmens; to which are added the journal of lieut. Shortland, Watts, Ball and capt. Marshall, with an account of their new discoveries.* Londres, Stokdale, 1789, gr. in-4°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE du gouverneur *Philipp* à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jakson et de l'île de Norfolk, faite sur des papiers authentiques tirés des divers départemens, auxquels on a joint les journaux des lieutenans Shortland, Watts, Ball, et du capitaine Marshall, avec un récit de leurs nouvelles découvertes ; traduit de l'anglais (par Millin), avec planches. Paris, Buisson, 1790, in-8°.

L'objet de cette expédition étoit de choisir, pour l'éta-

blissement anglais dans la Nouvelle-Hollande, un local plus favorable que celui de Botany-Bay, dont l'aspect agréable et pittoresque, et les richesses en botanique, avoient originairement séduit le célèbre Cook, ou plutôt les naturalistes qui l'accompagnoient, et déterminé le choix de cet emplacement pour une colonie; mais, indépendamment de l'extrême férocité des naturels du pays, ce local n'offroit pas d'ailleurs les ressources nécessaires pour un établissement de ce genre. Le port Jakson, au contraire, qui n'avoit été ni visité, ni reconnu par Cook, et qu'il n'avoit fait qu'entrevoir à deux ou trois milles de la côte, réunissoit tous les avantages que l'on pouvoit desirer, et particulièrement celui d'un port excellent, et même l'un des plus beaux ports du monde. Ces considérations déterminèrent le gouverneur Philipp à faire évacuer l'établissement de Botany-Bay, et à le transporter au port Jakson.

La relation renferme un détail exact des mesures prises pour y fixer la nouvelle colonie. Elle fut d'abord affligée par quelques accidens. Les brebis furent volées, les bestiaux s'égarèrent dans les bois : mais on se procura des tortues et des oiseaux dans l'île de Howe; on forma un petit établissement dans l'île Norfolk : ce fut le lieutenant King qui en eut la surintendance et le commandement : il avoit reçu à cet effet des instructions qui sont rapportées dans la relation. L'entrevue avec les naturels du pays fut très-amicale. On trouve dans la relation de Collins, dont je donnerai dans l'instant la notice, des détails intéressans sur le physique du pays, sur les mœurs et les usages des naturels du pays, sur la forme de l'établissement.

La relation de Philipp contient encore un journal du voyage des navires *l'Alexandre* et *l'Amitié*, tiré des papiers du lieutenant Shortland : mais outre que, dans cette expédition, l'on n'atteignit point le but que l'on s'étoit proposé, elle étoit absolument étrangère à la Nouvelle-Hollande. Il en faut dire autant de celle du lieutenant Watts, qui montoit le vaisseau *Lady-Peurhga*.

VOYAGE à la Nouvelle-Galles, à Botany-Bay et au port Jakson, dans les années 1787, 1788 et 1789, par Jean *Witte* : (en anglais) *A Voyage to New-South-Wales, to Botany-Bay and port Jakson, in the years 1787, 1788 and 1789, by John Witte.* Londres, 1792, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE à la Nouvelle-Galles, à Botany-Bay, au port Jakson, en 1788, 1789 et 1790, par Jean *Witte* ; ouvrage où l'on trouve de nouveaux détails sur le caractère et les usages des habitans du cap de Bonne-Espérance, de l'île de Ténériffe, de Rio-Janeiro et de la Nouvelle-Hollande, ainsi qu'une description exacte de plusieurs animaux inconnus jusqu'à présent ; traduit de l'anglais, avec des notes critiques et philosophiques sur l'histoire naturelle et les mœurs, par Charles Pougens. Paris, Pougens, an III — 1795, in-8°.

Ce qui, dans cette relation, concerne la Nouvelle-Hollande, n'a qu'une très-petite étendue, et n'offre presque rien de neuf. Les notes dont on a enrichi la relation sont instructives.

JOURNAL historique de l'établissement du port de Jakson et de Norfolk, avec les découvertes faites à la Nouvelle-Galles du Sud, dans l'Océan méridional, par Jean *Hunter* : (en anglais) *An Historical Journal of the transactions at port Jakson and Norfolk island, which have been made in New-South-Wales and in the Southern-Ocean.* Londres, 1792, in-4°.

HISTOIRE de la Colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale, depuis son établissement en janvier 1782, jusqu'au mois d'août 1801, avec des observations sur les mœurs, les coutumes et les usages des habitans : on y a joint quelques notions sur la Nouvelle-Zélande, recueillies dans les manuscrits du gouverneur King, et une relation du Voyage fait par le capitaine Flandour et M. Bass, qui prouve l'existence d'un détroit, entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Hollande, extraite du Journal de M. Bass, publiée par le lieutenant-colonel *Collins*, avec planches : (en anglais) *An Account of the English Colony in New-Wales, from its first settlements in january 1788 to august 1801, with Remarks on the dispositions, customs, manners*, etc... *by lieutenant-colonel Collins*. Londres, Cadell et Dacier, 1801, 2 vol. in-4°.

Cette Histoire, rédigée par un homme qui, pendant huit années, à partir de 1788 jusqu'en 1796, a occupé une place distinguée, celle de juge, dans la nouvelle colonie, est la relation qui nous donne le plus de lumières sur la formation de l'établissement au port Jakson, sur ses progrès, sur la nature du sol, la température du pays, les espèces d'animaux qui le peuplent, la constitution physique des habitans, leurs mœurs, leurs usages, leur religion et leur langue. Je vais en tracer l'apperçu.

La nouvelle colonie, transportée de Botany-Bay au port Jakson, étoit composée de sept cent vingt criminels des deux sexes : ils furent établis au milieu d'une épaisse forêt. On ne devoit pas s'attendre à de rapides succès pour une colonie formée d'individus la plupart sans industrie, et qui avoient manifesté dans la métropole des inclinations perverses : mais la persévérance que mit le gouvernement de la Grande-Bretagne à envoyer dans la colonie des

femmes et des hommes intelligens, mit les nouveaux colons en état de récolter eux-mêmes les grains nécessaires à leur subsistance. L'Angleterre attend de cette colonie une génération de cultivateurs qui la fera fleurir, où l'armée britannique des Indes pourra facilement se recruter, et qui, fournissant aussi des pêcheurs de baleines dans la mer du Sud, ouvriront encore à la mère-patrie une nouvelle branche de commerce. Le pays fournit en abondance des bois de construction et de chauffage, de la houille, du fer, et annonce même par quelques traces des mines de cuivre. En 1797, on a découvert une couche immense de charbon-de-terre (1). Le sol est noir et très-gras : il y croît un nombre prodigieux de plantes, d'où la baie Botanique a pris son nom. Les arbres fruitiers de l'Europe y ont très-bien réussi. Il n'en est pas de même des grains : ils n'avoient prospéré jusqu'alors, particulièrement le maïs et le froment, que dans l'île de Norfolk ; mais une culture faite avec intelligence, pourra amener des résultats plus heureux, sur-tout dans l'intérieur du pays, où l'on n'a pas encore pénétré bien avant.

Relativement au climat, M. Collins a vérifié que dans cette partie de la Nouvelle-Hollande, l'été correspondoit à notre hiver, et le printemps à notre automne. Il a trouvé la température de l'air très-chaude au mois de décembre. La violence des pluies est extrême : c'est principalement dans les changemens de lune qu'elles tombent avec abondance, et avec du tonnerre et des éclairs.

La plupart des animaux de la baie Botanique se rapprochent des genres des opossums et des lièvres, sans avoir les caractères spécialement propres à ces deux genres : ils en forment un à part. On y distingue le grand kangouroo et le kangouroo-rat : la taille de celui-ci n'excède

(1) Suivant M. Pennant, le bois de charpente que pourroient fournir les forêts ne peut être d'aucune utilité, parce qu'il est trop cassant ; mais on peut y acclimater des arbres forestiers d'une meilleure qualité.

pas celle de l'animal dont le nom sert à le désigner. Les chiens naturels du pays peuvent se rapporter au chakal, et sont privés de la faculté d'aboyer : ils sont de deux espèces, les uns noirs, les autres blancs avec une teinte de rouge. Il s'en trouve quelques-uns de très-beaux. Les autres quadrupèdes sont en très-petit nombre, et se réduisent aux belettes, aux fourmiliers, et à un animal singulier auquel on a donné le nom de *platypus* : sa mâchoire est alongée comme le bec d'un oiseau. Le genre volatil est plus multiplié. Outre l'aigle brun et le fauve, le pays renferme un grand nombre de beaux perroquets, des corbeaux, des corneilles, le martin-pêcheur, les outardes, les perdrix et les pigeons. L'oiseau le plus remarquable, est une nouvelle espèce de casoar, auquel on donne sept pieds de long, et dont la chair a, dit-on, le goût de celle de bœuf. Les oiseaux aquatiques sont plus nombreux encore : outre le héron, le courlis et des pélicans d'une taille gigantesque, il y a beaucoup d'oies et de canards : mais de tous les oiseaux aquatiques de ce pays, le plus rare et celui qui paroît appartenir exclusivement à ce pays, c'est le cygne noir, dont la grandeur excède encore celle du cygne blanc. Son bec est écarlate, ses yeux noirs, ses pieds d'un brun obscur; tout le plumage est d'un beau noir, à l'exception des plumes primaires et secondaires qui sont blanches. Du reste, son port a toute la majesté, ses allures ont toute la grace du cygne blanc.

Les tortues vertes se montrent sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, mais elles abondent sur-tout dans les îles voisines de Norfolk et de Howe. Le pays renferme plusieurs espèces de lézards et de serpens qui ne sont pas encore bien connues. Les poissons des mers environnantes n'offrent rien de bien remarquable : elles nourrissent beaucoup de dauphins et de marsouins.

Cook avoit déjà remarqué qu'il n'y avoit point de peuple qui eût fait moins de progrès que celui de la Nouvelle-Hollande, vers la civilisation. Collins confirme cette observation, et l'appuie sur les détails suivans.

La propriété n'est pas tout-à-fait inconnue chez les peuples de la Nouvelle-Hollande qu'a eu occasion d'étudier cet habile observateur. Outre celle qu'ils se sont attribuée de leurs armes et de leurs instrumens pour la pêche, on a reconnu qu'il y avoit parmi eux quelques propriétaires héréditaires de certains territoires, qui peut-être leur ont été assignés pour des services publics ou des actes de bravoure. A cela près, les seuls caractères qui les fassent sortir de l'état de pure nature, ce sont la division par familles, la distinction des résidences, et l'honneur qu'ils portent à la vieillesse. On donne le titre de *Beana* ou de père au plus âgé de la famille : parmi ces tribus, on n'a observé d'autre marque de subordination, que le privilége bizarre que s'est arrogé la plus nombreuse et tout-à-la-fois la plus vigoureusement constituée de ces tribus, d'arracher une dent aux jeunes gens des autres tribus. Les seules idées religieuses qu'on ait démêlées chez ces peuples, se réduisent à une imparfaite idée d'une existence future : elle résulte de la croyance où ils paroissent être, que quand ils meurent, ils retournent aux nuages d'où ils sont originairement tombés. Cette indifférence en matière de religion ne les a pas délivrés des erreurs de la superstition. On a constaté qu'ils croyoient à la magie, aux sortiléges, aux spectres. Ils imaginent posséder des charmes assurés contre les atteintes du tonnerre. On ne doit pas les regarder comme absolument étrangers à quelques idées grossières d'astronomie : ils ont inventé des noms pour désigner la lune, un petit nombre d'étoiles, les nuages magellaniques et la voie lactée.

Petits et mal faits, et d'une extrême maigreur qui prend vraisemblablement son principe dans leur mauvaise nourriture, les habitans de cette partie de la Nouvelle-Hollande ont ceci de commun avec les singes, au-dessus desquels ils s'élèvent à peine pour l'intelligence, que, comme ces animaux, ils sont très-enclins à prendre des postures bouffonnes.

Ceux qui habitent les côtes se nourrissent uniquement

de poisson : le petit nombre d'entre eux qui vivent dans les bois, y subsistent des animaux que la ruse ou des filets peuvent leur procurer : ils grimpent aussi sur les arbres, pour y dérober le miel et y attraper des écureuils vivans et des opossums.

Quoique les traits, chez les femmes, se rapprochent un peu de ceux des nègres, ils ne sont pas désagréables. A l'égard des hommes, leur barbe noire et épaisse, les os qu'ils insèrent dans le cartilage de leur nez, l'huile de poisson dont ils se frottent pour se défendre des piqûres des mousquites, le blanc et le rouge dont ils se colorent, rendent leur aspect effrayant, et leur approche dégoûtante, par l'odeur insupportable qu'ils exhalent.

On a voulu expliquer la privation des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche, qu'on remarque généralement chez les femmes, par la gêne que la conservation de ces phalanges apporteroit au roulement de la ligne à pêcher; car, dans la Nouvelle-Hollande, les femmes partagent ce travail avec les hommes : mais il est plus apparent que cet usage, ainsi que l'extraction d'une dent aux jeunes garçons, a été imaginée comme une sorte d'épreuve pour apprendre à supporter la douleur avec courage.

Chez ces peuples, la couleur de la peau est mélangée : les uns sont aussi noirs que les nègres d'Afrique; la couleur des autres est celle des Malais, c'est-à-dire la couleur de cuivre, avec un nez aplati comme celui des nègres, des cheveux longs sans être laineux; de larges narines, des yeux creux, des lèvres épaisses, une bouche d'une largeur démesurée : la nature les a en quelque sorte dédommagés de ces traits difformes, en leur donnant des dents blanches et égales, et une vue extraordinairement perçante.

Les habitations sont des huttes en forme de four : elles sont grossièrement construites avec des écorces d'arbres. Par une disposition bizarre, le feu s'y entretient à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures sont dans l'in-

térieur. On y dort pêle-mêle, sans avoir égard à la distinction des sexes.

Rien n'est si bizarre, ou pour mieux dire si révoltant, que la manière dont se forme l'union conjugale chez ces peuples. Ils épient la retraite de la fille qu'ils ont en vue de s'associer, la jettent par terre à coups de bâton, en la frappant avec une épée de bois, et la conduisent ainsi baignée dans son sang à leur maison, où la consommation du mariage s'opère de la manière la plus choquante. En imitation de cette cérémonie nuptiale, les petits garçons s'amusent à jeter des bâtons et des balles, et à enlever de jeunes filles qu'ils battent et maltraitent, comme ils l'ont vu faire par les hommes adultes. La polygamie est d'un usage général. L'accouchement est si facile, que quelques heures après, la femme s'occupe de ses travaux habituels. Elles portent sur les épaules leurs enfans, qui se tiennent fortement à leurs cheveux.

La relation de Collins renferme un vocabulaire très-étendu de la langue de ces peuples : il assure que cet idiôme, qui n'a d'analogie avec aucune autre langue connue, est expressif, sonore et agréable à l'oreille.

Après avoir observé que les indigènes vécurent d'abord en bonne intelligence avec les colons, Collins ne dissimule pas qu'elle fut rompue par les vols que ceux-ci leur firent à diverses reprises, de leurs dards, de leurs boucliers et de leurs lignes à pêcher. Il ajoute que, malgré tous les efforts du gouverneur, cette bonne harmonie n'a pas pu être entièrement rétablie, et qu'il en est résulté que les colons qui se sont égarés dans les forêts, ont été massacrés, et qu'une partie des champs cultivés a été dévorée par des incendies.

Relation d'un Voyage de découvertes faites dans les années 1800, 1801 et 1802, dans la Nouvelle-Galles méridionale, par *Grant* : (en anglais) *The Narrative of a Voyage of discoveries made in*

the years 1800, 1801 and 1802, in New-South-Wales, by Grant. Londres, 1804, in-8°.

— La même, avec un titre un peu différent. Londres, Egerton, 1805, in-4°.

Elle a été traduite en allemand sous le titre suivant :

Bericht von einer Entdeckungs Reise, etc....

Cette traduction est insérée dans le trente-troisième volume de la Bibliothèque des Voyages modernes les plus intéressans, publiée à Weymar par M. C. Sprengel, et continuée par Ehrman.

Ce Voyage de Grant n'a pas été entièrement traduit en français; mais M. Lallemand nous en a donné, comme on l'a vu, un extrait à la suite de sa traduction du Voyage de Turnbull. L'une des observations les plus remarquables du voyageur Grant, c'est que la salubrité de l'air de la Nouvelle-Galle méridionale se fait remarquer sur les déportés qui arrivent; ils recouvrent en peu de temps leurs forces d'esprit et de corps. La petite-vérole est encore inconnue dans cette contrée; et c'est la raison pour laquelle l'inoculation n'y a jamais été pratiquée.

Relation d'un voyage fait pour établir une colonie à Port-Philippe, dans le détroit des Basses, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Galles, fait à bord du vaisseau *le Calcuta*, pendant les années 1802, 1803 et 1804, par J. H. *Tuckey*: (en anglais) *An Account of a voyage to establish a colony at Port-Philipp*, etc.... *by J. H. Tuckey*. Londres, Logman, 1805, in-8°.

Le transport de plusieurs condamnés au détroit des Basses, et le projet d'établir en ce lieu une colonie, étoient les principaux objets de ce voyage, ne formant pas néanmoins la plus intéressante partie de la relation du voyageur. C'est la description du Brésil, où il relâcha, qui mérite le plus d'attention, par les observations pleines de sens,

et écrites d'un style qui ne décèle pas un marin, qu'il y a semées sur les préjugés de l'éducation en général, le gouvernement féodal, la proportion entre les deux sexes, les effets de la polygamie, etc.... : on s'arrête sur-tout avec beaucoup d'intérêt sur tout ce qu'il dit de judicieux relativement à l'influence de l'esclavage sur le caractère en général, et la différence qui se remarque dans ce même caractère entre les noirs et les blancs.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La découverte de ce pays, en 1642, est due à Abel Tasman, de la relation duquel j'ai donné précedemment la notice. Il se contenta de le reconnoître, sans y débarquer. Comme les naturels vinrent sur le rivage, il s'établit une communication entre eux et les gens de l'équipage du vaisseau : elle devint fatale à sept d'entre eux qui, étant descendus sans armes sur la plage, furent cruellement massacrés. Ce désastre ne permit pas de pousser plus loin la reconnoissance du pays. Tasman dépeint ses habitans d'une couleur mêlée de bleu et de jaune, avec une longue chevelure : il les trouve assez ressemblans aux Japonais.

La Nouvelle-Zélande fut presque oubliée jusqu'en 1770, qu'elle fut visitée par Cook, *dans son premier Voyage*. Ce célèbre navigateur, auquel on doit tant de notions nouvelles sur les Terres Australes, fit encore ici une découverte importante : ce fut celle d'un détroit qui divise la Nouvelle-Zélande en deux grandes îles. Il estima que celle des deux qui étoit au midi, pouvoit avoir cinq cents milles de longueur sur environ cent de largeur moyenne. Celle qui étoit située au nord, égaloit presque l'autre en grandeur. L'une de ces îles lui parut plus fertile que l'autre : il compare la température de toutes les deux à [illegible] de la France. En dépeignant les naturels d'une cou- [illegible] basanée, il observe qu'il y en avoit quelques-uns de [illegible] parmi eux. Leur taille égale celle des Euro- [illegible] et assez généralement leurs traits sont réguliers et

agréables. Leur vêtement le plus général est une robe de forme oblongue, faite d'un lin très-précieux par sa belle apparence soyeuse et par la hauteur à laquelle il s'élève (1). Ils portent aux oreilles de petits morceaux de *sad vert* (2) ou des chapelets : ils ont le visage barbouillé de rouge.

Dans *son dernier Voyage*, Cook se procura des renseignemens plus étendus sur celle des îles qui est située au midi. Il constata qu'elle étoit affligée par de fréquens ouragans d'une grande violence, et dont la direction changeoit continuellement, à cause de la hauteur des montagnes sur lesquelles se rassembloient les vapeurs. Le peuple paroît divisé en différentes tribus qui se font une guerre d'extermination. C'est ce que Cook put inférer des supplications ardentes que l'une d'entre elles lui fit, de l'aider à exterminer ses ennemis. Dans le sein même de chaque tribu, les inimitiés particulières entraînent des vengeances implacables que les naturels étendent jusqu'après la mort de leurs ennemis; car ils sont dans cette opinion révoltante, que l'ame d'un homme dévoré par son ennemi, est dévouée à un feu éternel. On voit par-là que ce peuple est anthropophage; mais il l'est d'une manière plus atroce peut-être qu'aucune autre nation sauvage : car il prend un plaisir barbare à couper par morceaux, à griller, à dévorer les corps encore palpitans de ses ennemis. La férocité dans les combats s'annonce par les grimaces les plus affreuses. Les armes dont il s'y sert sont des lances, des javelines et une espèce de massue. Il célèbre ses propres victoires, et conserve le souvenir des faits mémorables de ses ancêtres par des chansons, où il s'accompagne avec des flûtes grossières.

---

(1) Quoique la Nouvelle-Zélande, où prospère ce lin, ait à-peu-près la même température que les départemens méridionaux de la France, les essais de la culture de ce lin n'y ont pas réussi jusqu'à présent; mais on ne désespère pas de l'y acclimater.

(2) Ce sad vert se trouve aussi en Europe, particulièrement en Corse et en Piémont. De ce minéral précieux, on fait des tables et d'autres ouvrages d'un grand prix.

Plus féroces que les habitans de la Nouvelle-Hollande, ceux de la Nouvelle-Zélande sont plus industrieux qu'eux ; leurs habitations sont construites avec beaucoup plus d'art : ils en mettent aussi davantage dans la construction de leurs canots, qui sont assez ordinairement ornés d'une tête artistement ciselée, dont la figure exprime la rage. Ainsi, dans les chefs-d'œuvre même de leur industrie, perce leur naturel barbare.

Tels sont les principaux faits qu'a rassemblés Cook sur le peuple de la Nouvelle-Zélande : nous en devons de plus récens à Collins qui les a recueillis dans les *manuscrits de King, gouverneur de la colonie de la Nouvelle-Galles*, et qui les a placés à la suite de son intéressante relation. King les avoit obtenus principalement de deux naturels de la Nouvelle-Zélande, transportés à l'île de Norfolk. L'un d'eux dessina grossièrement une carte de son pays, que Collins a publiée. D'après son rapport, l'île située au nord-est est divisée en huit districts, respectivement gouvernés par des chefs et par d'autres qui leur sont subordonnés. Des divers degrés de subordination, résultent l'inégalité des rangs, et la distinction entre le peuple proprement dit, les officiers, les chefs et les prêtres, dont l'autorité balance celle des chefs, si même elle ne lui est pas supérieure.

En même temps que les indigènes de la Nouvelle-Zélande ont des prêtres, il ne paroît pas qu'ils aient des temples publics. Leur religion s'annonce principalement dans l'opinion qu'ils ont de l'état de l'ame après sa séparation du corps. Ils croient que le troisième jour après l'enterrement du mort, l'ame se sépare du corps, et que cette séparation est annoncée par une légère brise de vent qui donne avis de son approche à une divinité inférieure et bienfaisante, qui se penche sur la tombe et l'enlève dans les nuages, tandis qu'un esprit malin se hâte d'emporter la partie impure du corps qu'elle précipite dans la mer.

Le suicide est très-communément pratiqué chez les habitans de la Nouvelle-Zélande. Ils se pendent dans un

premier mouvement d'humeur. A cet excès de violence, se porte, par exemple, une femme qui aura été battue par son mari. Les deux naturels transportés dans l'île de Norfolk menacèrent plus d'une fois de mettre fin à leur existence, si on ne les renvoyoit point dans leur pays. Ce peuple ne connoît d'autre division du temps, que les changemens de lune, dont il tient état jusqu'à cent. C'est de cette manière qu'il compte son âge et qu'il calcule tous les événemens.

TERRE OU ISLE DE DIÉMEN ET CAP DE DIÉMEN.

C'est encore à Abel Tasman qu'on doit la découverte de cette île, à laquelle il donna le nom du gouverneur général des Indes orientales. Cette île forme un cadre oblong d'environ deux cent cinquante milles de longueur, sur la moitié en largeur; elle est séparée de la Nouvelle-Hollande par un détroit de plus de trente lieues d'étendue, appelé le détroit de Bass, du nom du navigateur qui, conjointement avec le capitaine Flanders, en reconnut l'existence, ainsi qu'on l'a vu dans l'intitulé de la relation de Collins. Il ne faut pas confondre cette terre, ou plutôt cette île de Diémen, avec le cap de Diémen, situé au nord de la Nouvelle-Hollande, et auquel on a aussi imposé ce nom.

Dans son dernier voyage, en 1777, Cook, pour faire du bois et de l'eau, et faire paître des animaux qu'il avoit à bord, visita cette terre ou île de Diémen. Les naturels qu'on rencontra étoient entièrement nus, et d'une taille moyenne, avec des cheveux aussi laineux que ceux des nègres d'Afrique: ils avoient des traits plus agréables. Leurs cheveux, leur barbe, leur visage, étoient barbouillés de rouge. Ils paroissoient préférer les oiseaux à toute autre nourriture; et parmi le petit nombre de quadrupèdes que renferme leur pays, celui qu'ils recherchoient le plus pour aliment, étoit le kangouroo, parce



qu'en marchant sur les deux jambes, il ressemble à un oiseau.

Le pays est très-varié : on y trouve des montagnes, des bois, des vallées, par-tout une agréable verdure. M. de la Billardière, dans *le Voyage à la recherche de La Peyrouse*, nous a donné sur ce pays, qu'il a aussi visité, des notions intéressantes, sur-tout sur sa géologie et sa botanique.

Il est remarquable que principalement cette partie de la Nouvelle-Hollande ne fournit aucune plante alimentaire, quoiqu'elle soit ombragée de grands et magnifiques arbres. Le seul végétal dont les habitans fassent usage pour leur nourriture, c'est la racine sèche et insipide de diverses bruyères.

Ce qui distingue aussi les naturels de ce pays de presque tous les autres Sauvages, c'est que, réduits pour leur subsistance à la pêche, ils ont la lâcheté de charger leurs femmes de la pénible occupation de plonger dans l'océan, pour y ramasser, au milieu d'un dédale de plantes marines, au risque d'être dévorées par des réquins, des crustacées et des coquillages qu'elles rapportent successivement dans des paniers à leurs maris, qui les attendent tranquillement auprès du feu. Ce traitement barbare ne les empêche pas de se montrer des épouses fidelles et de bonnes mères.

Nous n'avons de relations particulières à la Terre de Diémen que la suivante :

OBSERVATIONS sur la Terre de Diémen (en anglais). Londres, 1801, in-8°.

On recueillera sur cette Terre, des notions plus sûres et plus étendues dans le Voyage suivant :

VOYAGE et Découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'empereur Napoléon, roi d'Italie, sur les corvettes *le Géographe*, *le Naturaliste*, et la goëlette *le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 ; publié par décret de l'Empereur, et rédigé par M. F. *Péron*,

naturaliste de l'expédition. Paris, de l'Imprimerie impériale, se trouve chez Arthus Bertrand, 1807, 2 vol. grand in-4°.

— Atlas de 41 planches, même format que le texte.

Décrire toutes les parties encore inconnues ou mal connues de la Terre de Diémen, les îles et les peuples qui se rattachent à cette première Terre; présenter l'histoire du vaste détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Terre de Diémen; celle de la découverte de la Grande Terre Napoléon, qui présente, sur un développement de côtes de plus de mille lieues, cent soixante îles de diverses grandeurs, deux golfes qui s'enfoncent près de trois cents milles dans l'intérieur du continent, outre une foule de ports, de hâvres et de baies profondes; compléter la reconnoissance et l'histoire de la Terre de Nuyts, de celles de Leuwin, d'Edels, d'Endracht, de Witt et de Diémen du Nord; décrire le grand archipel Bonaparte, qui, sur une ligne de cent lieues, se projette en avant de la Terre de Witt; tracer le tableau physique et météorologique de toutes ces immenses régions; indiquer leur constitution géologique, si féconde en phénomènes; dire quels végétaux utiles ces climats lointains produisent, quels animaux extraordinaires ils ont reçus de la nature, quels peuples les habitent; décrire les mœurs farouches de ces peuples, leurs usages barbares, leurs guerres continuelles et meurtrières; réunir, en un mot, tous les détails de leur existence individuelle, domestique et politique; telle est la marche générale de cet ouvrage.

A ces premiers travaux, viennent se rattacher l'histoire des colonies anglaises à la Nouvelle-Galles du Sud, celle de la grande île de Timor, plusieurs mémoires particuliers sur les îles et les montagnes de corail dans les mers du Sud; sur la force comparée des peuples sauvages; sur la dysenterie des pays chauds; sur la température de la mer

à de grandes profondeurs; l'histoire de l'éléphant-marin, etc., etc..

Tous les dessins ont été faits sur les lieux par M. Lesueur, peintre de l'expédition, pensionnaire de S. M. l'Empereur, et par son collègue M. Petit. MM. Gérard et Van-Spaendouck ont bien voulu prendre assez d'intérêt à ce travail, pour revoir eux-mêmes les dessins originaux; et toutes les planches, gravées sous la direction de M. Milbert, avant d'être agréées par S. E. le Ministre de l'intérieur, ont été soumises à l'approbation des deux artistes célèbres dont on vient de parler. Les graveurs ont été choisis parmi les plus distingués de la capitale; et sans doute il suffira de rappeler les noms de MM. Roger, Née, Pillement, Duparc, etc. pour prouver l'excellence du choix en ce genre. Tous les exemplaires sont tirés sur papier grand-jésus vélin superfin, satiné. Cet atlas, qui sort des riches presses de M. Langlois, se compose de 41 planches, dont 28 précieusement coloriées; deux sont d'un format double. A ces quarante planches, se trouvent jointes deux cartes géographiques, format grand colombier, gravées par M. d'Houdan, l'un des graveurs du ministère de la guerre, et dressées par M. H. Fréycinet, commandant du Casuarina, pendant l'expédition, et chargé par S. E. le Ministre de la marine, de la rédaction des travaux astronomiques, nautiques et géographiques du Voyage.

Le texte a été revu par MM. Cuvier, Fleurieu, Lacépède et Laplace, qui, honorant l'auteur d'une bienveillance particulière, ont bien voulu prendre la peine d'examiner ses manuscrits, et l'ont aidé, dans toutes les circonstances, de leurs précieux conseils.

Je regrette de n'avoir pu que transcrire le prospectus de cet important Voyage : j'aurois désiré en donner un extrait; mais il n'a pas encore paru au moment où l'on achève l'impression de mon ouvrage.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

TANT des noms des Voyageurs et des Auteurs de Descriptions, que des Auteurs de Collections et d'Histoires générales des Voyages, et de Traités sur leur utilité.

Nota. Les chiffres romains indiquent les tomes; et les chiffres arabes indiquent les pages.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.



H.

I.

J.

K.

+ Keralio V. 467.

L.

M.

N.

O.

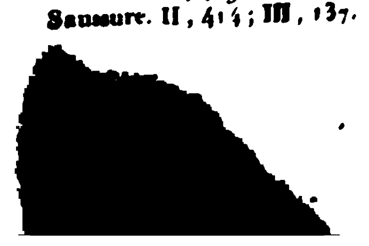
P.

+ Perthes (de) I. 100

Q.

R.

S.



T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.



ERRATA.

TOME PREMIER.

Pages. Lignes.

—196—25 et 27; page 197, lig. 11 : d'Antermouy, *lisez* d'Antermony.

—210—33 : Stokoche, *lisez* Stokove.

—227—11 : la révolution, *lisez* la République.

—264—29 : Vitellachi, *lisez* Vitelleschi.

—269—32; page 270, lig. 1 : Langstadt, *lisez* Langstedt.

—271— 8 : de la Burre, *lisez* de la Barre.

—275—19 : Acostas, *lisez* Acosta.

—300—5, 6, 7, 8 : Hagenetii-Ostellii, *lisez* Hegenitii-Ortelii.

—288—26 : Appellad, *lisez* Apelblad.

—302—11 et 15 : Bruknar, *lisez* Brukner.

—304— 6 et 16 : Browne, *lisez* Brown.

—310— 6 : Mirabelt, *lisez* Mirabel.

—350—14 : attaché à des notices, *lisez* attaché à donner des notices.

—372—25 et 31 : Frobisher, *lisez* Forbisher.

—408 Rouen, Namp, 1672, *lisez* Amsterdam, 1670 *ibid.* 1672; Rouen, Maurry, 1670.

TOME SECOND.

—43— 1 : *ajoutez* le nom de l'auteur anonyme, M. Van Woensel, docteur en médecine à Amsterdam.

— 46— 7 : Vigenèse, *lisez* Vigenère. *Ibid.* lignes 17 et 24, Gaguin, *lisez* Guaguini.

—167—32 et 34 : 1789, *lisez* 1799.

—321—19 : dix-septième, *lisez* dix-huitième.

—393—18 : *après ces mots*, de Mansfeld, *ajoutez* par Heineccius.

TOME TROISIÈME.

— 45—29 : du Journal, *lisez* ou Journal.

— 54—23 et 24 : *Descriptions de la Sicile et de Malte. Voyages faits dans ces deux îles* : lisez, *Descriptions des îles de Sicile et de Malte, chacune en particulier.*

Page. Ligne.

— 71 — 4 P[illegible], *lisez* P[illegible]

— 141 — 27 . Papen, *lisez* Papen

— 159 — 1 Prudt, *lisez* P[illegible]

— 175 — 15, 16, 17, 18 H[illegible], *lisez* [illegible] Or[illegible]

— 20[illegible] — 4 W[illegible], *lisez* W[illegible]

— 2[illegible] — 21 Warner, *lisez* W[illegible]

— 282 — 9 et 13 Lynecombe, *lisez* L[illegible]

— 293 — 18 S.bald, *lisez* S[illegible]

— 303 — 6 . L[illegible], *lisez* L[illegible]

TOME QUATRIÈME

— 226 — 7 l'Amerique, *lisez* l'Afrique

— 391 — 1 ; page 392, lignes 18 et 23, page 393, ligne 16 Dunkins, *lisez* Deakins.

— 416 — 13 Ladoire, *lisez* Laduire

— 420 — 10 . Titch, *lisez* Fuch[illegible], Baige.

TOME CINQUIÈME

— 29 — 8 · Torennée, *lisez* Turrée

— 58 — 2 Beretto, *lisez* Baretti.

— 129 — 6 Bibeyro, *lisez* Ribeyro.

— 270 — 3 . *après ces mots*, de la Corée, *ajoutez*, de la Tartarie chinoise.

— 281 — 22 . Bourret, *lisez* Bouvet.

— 459 — 7, 18, 21, 25 Frobusher, *lisez* Forbusher.

— 462 — 22 : français, *lisez* François.

TOME SIXIÈME

— 12 — 18 : Gaspérie, *lisez* Gaspésie.

— 52 — 25 : Tinberlake, *lisez* Timberlake.

— 117 — 12 et 13 . Brikvell, *lisez* Brikwell.

— 182 — 25 : Hickeringills, *lisez* Hickeringill.

N. B. Plusieurs fautes de noms propres ont été corrigées dans la Table des Auteurs, à laquelle le lecteur est invité à recourir.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]



